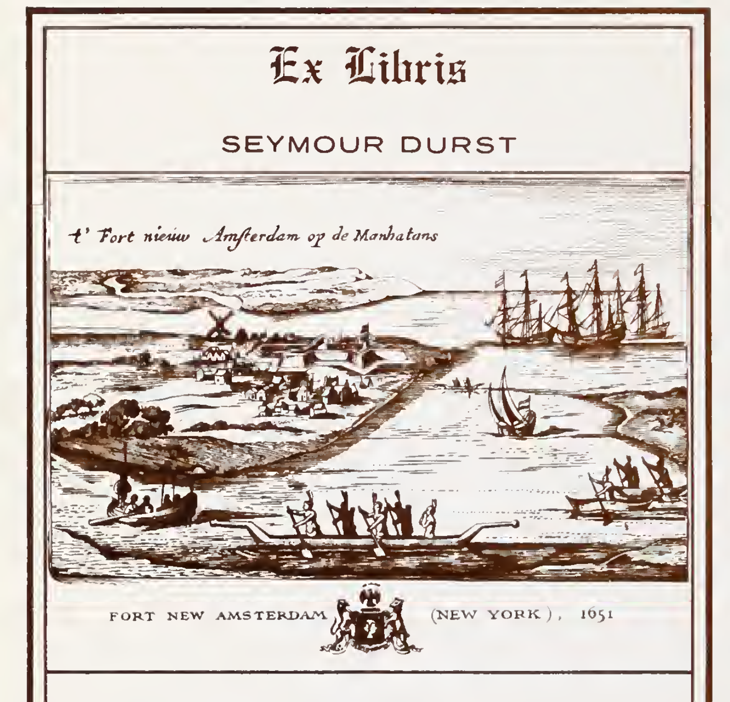




When you leave, please leave this book
Because it has been said
"Ever'thing comes t' him who waits
Except a loaned book."



ITINÉRAIRE

PITTORESQUE

DU FLEUVE HUDSON

ET DES PARTIES LATÉRALES

DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

ITINÉRAIRE

PITTORESQUE

DU FLEUVE HUDSON

ET DES PARTIES LATÉRALES

DE L'AMÉRIQUE DU NORD,

D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX PRIS SUR LES LIEUX,

PAR J. MILBERT,

ANCIEN PROFESSEUR DE DESSIN A L'ÉCOLE ROYALE DES MINES; MEMBRE DE L'EXPÉDITION AUX TERRES AUSTRALES, COMMANDÉE PAR LE CAPITAINE BAUDIN; DIRECTEUR DES GRAVURES DE L'ATLAS HISTORIQUE DE PÉRON; AUTEUR DU VOYAGE A L'ILE DE FRANCE; PEINTRE, VOYAGEUR-NATURALISTE DU GOUVERNEMENT; CORRESPONDANT DU JARDIN DU ROI; ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS, DES SOCIÉTÉS SAVANTES DE PHILADELPHIE, DE NEW-YORK, ET DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AGRICULTURE DE NANCY;

ET LITHOGRAPHIÉS

PAR ADAM, BICHEBOIS, DEROY, DUPRESSOIR, JACOTTET, JOLY,
SABATIER, TIRPENNE ET VILLENEUVE.

TOME SECOND.

PARIS

HENRI GAUGAIN ET CIE, EDITEURS-LITHOGRAPHES,
RUE DE VAUGIRARD, N° 34.

1829

ITINÉRAIRE

PITTORESQUE

DU FLEUVE HUDSON

ET

DES PARTIES LATÉRALES

DE L'AMÉRIQUE DU NORD.



DIXIÈME SECTION.

CONTINUATION DE MON VOYAGE DEPUIS LA VILLE DE ROME JUSQU'A L'EXTRÉMITÉ DU LAC ONTARIO.

En quittant la ville de Rome, je me rendis à *Boon-Ville* qui dépend du comté d'Onéida, et de-là à Lyden où je pris une route qui conduit au lac Ontario et qui est tracée à travers un pays montueux qu'on peut regarder comme une dépendance d'un des sillons de l'Alléghani. La rivière Moos-Creek, qui coule dans ces environs, prend sa source dans les montagnes élevées d'où elle descend en subissant une chute de plus de soixante pieds, nommée High-Falls, puis dans ses sinuosités rapides arrose une contrée encore inhabitée et court enfin mêler ses eaux à celles de la Rivière-Noire (Black-River) qui elle-même va se jeter dans le lac Ontario. Ce plateau qui nous occupe maintenant et qui va en s'élevant

vers l'ouest, est couvert de forêts impénétrables vers lesquelles, lors de mon passage, l'homme n'avait point encore songé à tourner son active industrie ou ses avides spéculations, de sorte qu'elles présentaient l'aspect, de plus en plus rare aujourd'hui dans ce pays, d'une de ces forêts vierges et impratiquées, séjour d'une ombre épaisse et d'une humidité éternelle. Protégés par cette ombre qui les défend d'une trop rapide évaporation, et entretenus par cette humidité qui les alimente sans cesse, plusieurs petits lacs et des myriades de courans qu'on pourrait comparer aux vaisseaux du système circulatoire chez les animaux, puisque comme eux ils se distribuent du centre à la circonférence, stagnent paisiblement dans les parties planes, ou sillonnent rapidement, et en formant mille sinuosités, les pentes singulièrement fertiles de ces montagnes calcaires, qu'ils contribuent à couvrir tour à tour d'épais pâturages et d'une végétation exubérante. Ces ruisseaux vagabonds, après s'être divisés ou réunis, après avoir précipité leur course ou serpenté plus ou moins long-temps selon les accidens des localités, vont enfin se jeter dans des lacs inférieurs, ou viennent successivement se réunir dans des vallons pour former des rivières. Ces fleuves naissans, recevant continuellement sur leur passage de semblables tributs, élargissent bientôt leurs lits aux dépens des berges boisées dont ils entraînent les arbres et les débris. En examinant la situation de ce grand plateau de montagnes, et la direction de tous les cours d'eau auxquels il donne naissance, il me fut facile de reconnaître que ses versans s'abaissaient insensiblement vers les quatre points opposés du méridien, et que les eaux se partageant suivant ces différentes pentes, s'écoulaient à l'ouest dans le lac Ontario, au nord dans le Saint-Laurent, à l'est dans le lac Champlain et l'Hudson, et enfin au sud dans l'Atlantique.

En continuant mon voyage vers le lac Ontario, j'arrivai à Martins-Burg, chef-lieu de comté, situé non loin des bords de la Rivière-Noire que j'ai déjà citée et qui, continuellement contrariée dans son cours par des croupes de montagnes s'embranchant les unes dans les autres, exécute un nombre infini de sinuosités au grand profit de l'industrie des habitans de cette contrée qui ont établi sur ses ondes rapides diverses espèces de constructions hydrauliques, et surtout des mou-

lins pour la fabrication du papier. Mais quelque intéressans que me parussent ces sites, la contrée que je visitai ensuite et au centre de laquelle est situé le joli bourg de Turin, devait m'en présenter de bien plus magnifiques encore, tant par l'abondance des cours d'eau et les innombrables détours de leurs méandres, que par la magnifique végétation qui en décore les bords. Je me plais à rappeler que dans le bourg que je viens de nommer était alors pasteur le révérend P. Rogers, dont les connaissances étendues et l'active complaisance m'ont été très-utiles pour me diriger dans mes recherches. C'est à quelque distance de ce même bourg de Turin, et au milieu des bois qui l'enveloppent, que sourdent de nombreux filets d'eau qui, grossis et réunis, vont au loin former la branche principale de la rivière des Saumons, célèbre par la grande quantité des poissons de ce nom que l'on harponne tous les ans au bas de ses belles chutes, un peu avant qu'elle aille mêler ses eaux à celles du lac Ontario.

Les parties élevées et les montagnes de cette contrée servent de retraite au couguar [1] qui tente quelquefois en hiver de s'approcher des parties basses pour y faire sa proie des animaux domestiques qu'on aurait négligé de mettre en sûreté dans des étables bien fermées. On m'a aussi assuré que souvent, dans les nuits froides, on entend les aigres miaulemens de cet animal redoutable mais très-poltron, qui, ainsi que le chat sauvage [2], se blottit sur les plus hautes branches des arbres d'où il s'élance à l'improviste sur les animaux qui parcourent ces solitudes. A ses cris se mêle parfois le lugubre hurlement des loups auxquels le couguar ne craint point de livrer un combat acharné à la suite duquel le loup, malgré sa force et son extrême férocité, est presque toujours mis à mort et dévoré par son antagoniste, ou bien ses restes abandonnés servent de pâture aux animaux de sa propre espèce. Les habitans de la contrée qu'inquiètent les nocturnes incursions du couguar, se mettent souvent en chasse pour l'atteindre et le forcer vivant, et quelquefois ils y parviennent; alors ils le rapportent en triomphe chez eux. Lors

[1] *Felis concolor et discolor*. Linn.

[2] *Catus cercarius*. Linn.

de mon passage, j'eus occasion d'en voir un de la plus grande taille qu'on avait ainsi saisi vivant et qu'on retenait prisonnier dans une cage. Cet animal, dont la captivité renforçait encore le naturel sombre et taciturne, restait blotti dans l'angle le plus obscur de sa prison, et ne se montrait qu'au moment de se jeter sur les alimens qu'on lui présentait.

Le premier endroit que je visitai après Turin fut le village de Lowille auquel j'arrivai par une jolie route qui le traverse; ce village, situé dans un creux et composé de maisons agréables et largement espacées, est déjà assez considérable. Le pays qui l'entoure offre au naturaliste un intérêt particulier, à cause des fossiles nombreux et surtout des ammonites d'une grande dimension qu'on y découvre journellement. Curieux d'en connaître par moi-même les sites les plus intéressans, je sortis du village par un chemin montueux et des plus pittoresques, et tournant ensuite à l'ouest, je me dirigeai vers le bourg de Denmark. J'aurais deviné à la disposition géologique des lieux, quand même on ne m'en eût pas prévenu, que je devais rencontrer dans ces lieux une chute d'eau remarquable, tant l'expérience m'avait donné d'habitude sur ce point. En effet, j'atteignis bientôt la rivière Deer-Creek, et, après avoir pris un guide au bourg de Denmark, je courus visiter la chute qui en est peu distante. Nous nous dirigeâmes à travers un fourré assez incommode, formé principalement par d'énormes fougères dont l'humidité ambiante favorise la croissance. Sous leur épais abri rampaient de nombreux serpens dont je saisis facilement quelques-uns. Le sol m'offrit en outre une foule de coquilles univalves à spire avec leur animal vivant. Parvenu enfin au bord du ravin, j'eus la maladresse de me laisser glisser, et je *fis la ramasse*, comme on la faisait autrefois sur le Mont-Cenis; mais mon traîneau, un peu moins commode, fut une large dalle de pierre qui, d'un seul jet, me porta en bas sur la rive à peu de distance de la chute. J'en fus quitte pour quelques écorchures, et, bientôt relevé, j'allai me placer en face de la cascade. La muraille de roche, le long de laquelle elle se précipite, forme une espèce de niche que par son action continue elle tend à creuser chaque jour davantage. Les eaux s'échappent par un étroit couloir qu'elles se sont ouvert dans le flanc d'une large montagne calcaire composée d'immenses lits stratifiés

d'une horizontalité parfaite. Une végétation d'une vigueur que je n'avais encore remarquée nulle part, revêt les parois de ce canal. Les arbres des deux rives confondent leurs cimes au-dessus du courant, et forment un continuel berceau presque impénétrable aux rayons du soleil. Je ne puis attribuer qu'à la profonde obscurité qui régnait dans ces lieux, au calme et à la fraîcheur qui en résultent, le besoin invincible de sommeil que je ressentais, tandis que je terminais le dessin de la cascade. Ce besoin était si impérieux que, malgré le mouvement et l'exercice que je prenais de temps en temps, je fus plusieurs fois au moment de céder. Je ne pus m'empêcher de trouver ce phénomène remarquable dans une région aussi tempérée; jamais, au milieu des glaciers des Alpes ou de ceux des Pyrénées, je n'avais ressenti un penchant aussi irrésistible au sommeil. Je parvins enfin, après bien des interruptions, à terminer le dessin que je donne de la chute de la rivière de Deer-Creek (planche XXXVIII).

Pour achever de faire connaître cette rivière, qui n'est d'ailleurs remarquable que par sa charmante chute, j'ajouterai qu'elle prend ses sources dans les hauteurs boisées du plateau dont nous avons parlé plus haut, d'où elle descend en exécutant un grand nombre de sinuosités jusqu'au moment où elle entre dans le territoire du district de Denmark. C'est à cet endroit que le plancher montagneux qui la portait lui fait subitement défaut, et qu'elle se précipite d'une hauteur de cinquante à soixante pieds; plus calme dès-lors elle va joindre ses eaux à celles de la Rivière-Noire, à quelques milles au sud du bourg de Carthage dont nous parlerons plus tard. Son nom de *Deer-Creek* (rivière des cerfs) lui a été donné sans aucun doute à cause de la grande quantité de cerfs qui habitent les immenses forêts environnantes, et qui, souvent pressés par le chasseur, se réfugient de ce côté et trouvent dans ses flots la mort à laquelle ils cherchaient à se soustraire. En effet, dans leur course précipitée, ils croient pouvoir franchir d'un bond le ravin encaissé au fond duquel coule la rivière, mais malgré toute leur agilité ils ne peuvent atteindre l'autre bord, et ils viennent se briser sur les rochers qui encombrent son lit. Cependant on m'a assuré qu'à certaines époques l'élévation des eaux, bien au-dessus de leur niveau habituel, leur avait permis de les traverser

à la nage, de regagner le côté opposé et de faire perdre leur trace dans le fourré épais qui le borde. Dans ces forêts, ainsi que dans presque toutes celles de l'Union, j'ai souvent eu l'occasion de surprendre ces charmans animaux au milieu de leurs jeux; là, parfaitement dérobé par le feuillage épais à leur inquiète vigilance, je m'amusais à considérer leurs folâtres ébats à chaque instant interrompus et repris. En effet, au moindre bruit, même du feuillage qu'ils agitent eux-mêmes en marchant, ils restent immobiles, dressent l'oreille qu'ils meuvent rapidement en tous sens, élèvent leur tête branchue et ne reprennent leur sécurité ainsi que leurs vifs amusemens que lorsqu'ils sont bien assurés qu'ils n'ont aucun ennemi à craindre. J'ai possédé plusieurs cerfs de cette espèce, que j'ai colonisés en France, au Jardin du Roi et dans le parc de Compiègne, où ils se sont multipliés et où ils existent encore dans leur descendance.

Dans les vastes forêts qui couvrent et avoisinent le plateau d'où descend la rivière de Deer-Creek, habite encore, quoique en petite quantité, le *moos* ou *élan* auquel les naturels de cette contrée ont donné le nom d'*orignal*. Lors de mon passage on en prit un que l'on m'offrit, mais que je refusai à cause du haut prix auquel on le mettait, prévoyant bien que plus tard je l'obtiendrais à meilleur marché, et en effet c'est ce qui arriva.

Enfin, pour terminer le récit de mon excursion à la chute de Deer-Creek, j'ajouterai que, dans le ravin encaissé qui reçoit ses eaux, je recueillis une certaine quantité de trilobites de petite dimension, des masses de *productus*, des poissons du genre cyprin, plusieurs tortues, et différens insectes, tels que des sphinx et des bombyx qui se cachent sous le feuillage.

Après une station de plusieurs heures dans ces lieux sauvages, je regagnai les hauteurs par une route inégale, courant diagonalement de l'est à l'ouest, et coupant plusieurs rivières à leur origine. Cette route, qui traverse un pays couvert, se dirige vers le nouveau bourg de Rutland, et plus loin aboutit à Watertown qui était le but de mon voyage. Je mis quelque temps à gravir à cheval le sommet du plateau, mais dès que je fus sur cette hauteur, je découvris au-dessous de moi une immense étendue de pays qui, dans des temps très-

reculés, fut vraisemblablement le bassin d'un lac, peut-être même celui du lac Ontario, remplacé maintenant par une riche et universelle forêt à laquelle succèderont, dans un avenir peu éloigné, des champs cultivés et de champêtres habitations qu'on voit déjà percer çà et là. Du haut de ce plateau, je distinguais encore, au-delà de cette vaste forêt, la ligne horizontale et bleuâtre des eaux de l'Ontario qui semblaient se confondre avec l'azur des cieux, et, dans un rayon plus rapproché de moi, au milieu des masses épaisses et noirâtres des arbres, la ville de Watertown, dont les maisons me paraissaient une réunion de points diversement colorés.

La déclivité extrême de la pente que j'avais à parcourir pour me rendre à Watertown était un véritable obstacle à l'accélération de ma marche; cependant je ne laissai pas d'y arriver en peu de temps. Cette ville, déjà assez considérable, est le chef-lieu du comté de Jefferson; ses maisons sont nouvellement construites, et plusieurs se font remarquer par leur élégance. Sa position est assez favorablement choisie sur les bords de la Rivière-Noire qui, prenant sa source dans les montagnes dont j'ai parlé plus haut et coulant sur des planchers calcaires, va, par une pente de plus de cinq cents pieds, se rendre au lac Ontario, après avoir subi plusieurs chutes de douze, de dix-huit, de vingt-quatre et même de soixante pieds. Sur ses rivages dégradés et taillés à pic reparaissent des roches horizontalement stratifiées d'une couleur noirâtre et d'une odeur fétide, divisées en rhombes énormes, et renfermant des débris considérables d'animaux et beaucoup de coquilles entières, telles que des *cancellaires* de Bordestables ou *pluratanaires*, qu'on trouve dans la roche intermédiaire qui forme la banquette. Le général Brown me fit présent de masses de coquilles turriculées recueillies sur ce même sol, et provenant des terrains incendiés par suite des nouveaux défrichemens. Il est à remarquer que l'intensité du feu a altéré la nature du sol sur une grande surface et qu'elle a fait subir de nouvelles et curieuses modifications aux couches de rochers. On rencontre encore dans la même contrée des orthocérates d'un très-grand volume, mais tellement défigurées par les eaux, les neiges et les glaces, qu'elles sont indéterminables. L'aspect des environs de Watertown, tout hérissés encore de souches char-

bonnées, vestiges long-temps persistans de la forêt qui a disparu, n'offre rien d'agréable aux yeux, et n'invite guère à les parcourir. Cependant, voulant m'assurer de la conformation de ce sol qui paraît s'étendre au loin, je remontai le courant de la rivière en marchant constamment sur des lits de roches étagées, jusqu'à l'endroit où, divisée en deux bras distincts par une île, elle subit deux chutes dont le coup-d'œil pittoresque embellit un peu ce site sauvage. L'une est formée par un barrage établi pour intercepter le courant et en porter toute l'action du côté de la rive gauche où sont établies deux filatures de coton. L'autre, qui est située sur la rive opposée, est occasionée par la disposition naturelle des lieux; elle est due au défaut du plancher même de la rivière qui manque tout-à-coup à ses eaux, de sorte qu'elles se précipitent en bouillonnant et en soulevant des flots d'écume blanchâtre, et qu'elles viennent se briser avec fureur contre les sombres rochers qui encaissent leur cours. Ces rochers, d'une nature peu solide, cédant facilement à cette violente action, se délitent, et leurs débris charriés par la rivière et délayés dans ses eaux qu'ils teignent en effet d'une couleur foncée, lui ont fait donner le nom de Rivière-Noire. Cette impétuosité semble encore augmenter lorsqu'à l'extrémité de l'île les deux branches, dont nous venons de parler, opèrent leur jonction; alors la fureur des eaux est portée à son comble, et le bruyant fracas de leurs flots qui s'entrechoquent forme un contraste frappant avec le silence absolu qui règne sur les deux rives.

En quittant ces lieux, je me dirigeai vers *Sackett's-Harbour*, en prenant une route militaire, nouvellement tracée, qui abrège beaucoup le chemin. C'est en suivant cette direction que je rencontrai des forêts entières du *pinus strobus*, le plus magnifique peut-être de tous les conifères. Je ne pouvais me lasser d'admirer ces gigantesques résineux, les plus élancés que j'eusse encore rencontrés. Leur tige, absolument dépourvue de nœuds et de branches, n'avait pas moins de cent vingt à cent trente pieds de hauteur, et portait pour couronne un bouquet de rameaux auxquels pendaient une multitude de fruits coniques, revêtus d'écailles taillées en pointe de diamant, et dont la teinte jaunâtre annonçait la maturité. L'intérêt que m'inspiraient ces magnifiques végétaux trouvait sa source dans la

considération de leur immense utilité; en effet, pensais-je en moi-même, ils devront à leurs qualités précieuses d'échapper à la hache du bûcheron ou à l'incendie du planteur; abattus au contraire avec économie par le constructeur, ils serviront à la mâture des plus grands bâtimens de guerre et de commerce, ou bien sciés en planches du plus fin poli que l'on recouvrira d'une couche lucide de résine, ils revêtiront les hauts bordages de ces citadelles flottantes. Toujours occupé de mes plans d'aménagemens forestiers, et plein du désir de naturaliser dans ma patrie toutes les espèces utiles des États-Unis, je ne manquai pas d'expédier en France une grande quantité des graines de ces précieux végétaux.

Au débouché de cette longue forêt marécageuse, encore peu habitée, et en vue du lac Ontario qui se déroule dans l'éloignement, on aperçoit sur le chemin quelques maisons isolées. Parvenu, après les avoir dépassées, sur un plateau étendu, je suivis la côte située au nord-est du lac, et je passai devant les casernes de Madisson, dont la construction ne date que de 1816 et de 1817, et qui sont bâties avec une roche calcaire schistoïde bleuâtre. Je m'arrêtai quelques instans à considérer le hâvre de Sackett's que j'apercevais du même endroit, et l'air européen de ce grand établissement; puis, continuant à monter le chemin, je découvris au sud-ouest la ligne des maisons du bourg, l'église qui est très-élevée, la grande taverne et le port de construction. L'ensemble de ce point de vue me frappait et m'intéressait d'autant plus qu'il m'offrait le tableau de la civilisation, que depuis long-temps m'avaient dérobé d'éternelles forêts. Je hâtai ma course, en descendant la pente de la montagne, et j'entrai enfin dans le bourg de Sackett's bâti sur la frontière de l'Union, et par conséquent séjour d'une garnison militaire, la première que j'eusse vue depuis mon entrée dans l'intérieur du pays. Je traversai la rue principale bordée de maisons la plupart assez élégantes, et j'allai me loger au second étage de la grande taverne dont j'ai déjà parlé. Ce n'était pas sans raison que j'avais choisi cette position, car de ce point élevé mes regards embrassaient la presqu'île du Chantier, le port et tous ses accessoires, et l'énorme baraque à trois étages de fenêtres qu'on y a élevée pour servir d'abri à un bâtiment de guerre de la capacité de six cent seize tonneaux et percé pour cent dix canons; ce

magnifique bâtiment avait été construit sur le bord du bassin même dans lequel il devait être lancé, l'eau étant assez profonde pour sa flottaison. Je voyais en outre, mouillés dans ce bassin, plusieurs bâtimens de guerre, des bricks, des corvettes, une foule de chaloupes et surtout une jolie corvette nommée *la Dame du Lac.* Je remarquai que pour garantir de l'humidité la plupart de ces bâtimens dont le service n'était point immédiatement nécessaire, on les avait recouverts de toits en planches, et qu'on avait enduit leurs coques de chaux. Enfin ce point de vue intéressant était terminé d'un côté par les casernes et de nombreux magasins, et dans le lointain par les eaux du lac qui se développaient comme un océan. (Planche XXXIX).

Le lendemain de mon arrivée, le commandant de la place, pour lequel j'étais porteur de lettres de recommandation, eut l'extrême obligeance de m'accompagner pour me faire voir en détail le parc d'artillerie ainsi que l'intérieur de la grande baraque contenant le vaisseau dont j'ai déjà parlé. En examinant cette énorme machine, je me crus pour un instant transporté dans nos chantiers de Brest ou de Toulon; mais surpris de voir ce monument du génie des hommes abandonné quoiqu'à peine à moitié terminé, j'en demandai la raison, et j'appris que par un article du traité de paix de 1814, les deux gouvernemens anglais et américain étaient convenus de suspendre toutes les constructions navales commencées dans les deux ports suivans, savoir les Anglais dans le port de Kingston, et les Américains dans celui de Sackett's-Harbour. Les Américains, comme on le voit, ont religieusement exécuté cette clause du traité, mais ils ont eu l'heureuse idée de garantir leur vaisseau inachevé des intempéries de cet humide climat, en l'enfermant exactement dans une construction postiche.

Après cette visite du port, une jolie barque me conduisit aux casernes de Madisson, autrement nommées les Baraques. Cet édifice est composé de trois corps de logis en pierres, formant un parallélogramme. L'un des côtés est réservé pour le logement des troupes par chambrées; on accède aux différens étages qu'il renferme par un escalier en bois appliqué contre les murs dans l'intérieur de la cour. Chaque chambrée a sa cheminée dont le conduit sort à l'extérieur comme

on peut le remarquer dans la planche XXXIX. Les offices, les buanderies, les magasins et enfin toutes les dépendances d'un si vaste établissement sont pratiqués dans les pièces du rez-de-chaussée et donnent sur les cours intérieures. Un corps de logis séparé est réservé pour le logement des officiers et des sous-officiers; c'est dans ce dernier bâtiment qu'est située la salle de dépôt des armes. Non loin de là s'élèvent de très-vastes hangars pour l'artillerie, les trains, les affûts et les caissons, qui tous sont constamment tenus en état de service. Les cours destinées à l'exercice des troupes sont grandes et en général pavées. Cet établissement militaire, entouré de murs et de palissades, occupe une surface d'à peu près trois arpens; il possède parmi ses dépendances un jardin potager et un second jardin pour la culture des plantes médicinales. Sa garnison en temps de guerre est ordinairement de six mille hommes de troupes de ligne, mais, à cause des circonstances de la paix, ce nombre est actuellement réduit des deux tiers.

Les casernes de Madisson, situées de manière à dominer le lac, sont bâties sur des lits de roches stratifiées qui, à quelques modifications près, contiennent les mêmes formations et les mêmes élémens que le sol élevé des comtés d'Herkimer, de Lewis et de Jefferson; en effet, on remarque qu'à partir de ce point central ce sol s'abaisse par plateaux similaires qui viennent aboutir au lac Ontario et former toutes ses rives, depuis la rivière Oswégo jusqu'au cap Vincent sur le fleuve Saint-Laurent.

Désirant me rendre compte des différentes particularités géologiques et pittoresques que pouvait offrir cette côte, sur une certaine partie de son étendue, je pris à droite en sortant de la ville et je suivis le rivage qui court à peu près dans la direction du sud-ouest au nord-est. Le cap saillant d'une presqu'île voisine lui forme une rive opposée, et l'intervalle est une baie qui reçoit les eaux bourbeuses de la Rivière-Noire dont elle emprunte aussi le nom. C'est en cet endroit, et sur les rochers élevés de la baie qui contiennent une foule de débris de corps marins, que l'on peut observer les traces de l'ancien séjour des eaux, et constater l'abaissement bien sensible du niveau du lac. En effet, on remarque une identité parfaite entre les coquilles qu'on trouve incrustées dans les assises de ces rochers et celles

qu'on rencontre dans le sable du rivage ou dans les eaux du lac. L'embouchure de la Rivière-Noire est, comme je l'ai dit, située au fond de cette baie. Les deux murs de rochers qui s'entr'ouvrent pour lui donner passage sont tellement rapprochés, qu'on dirait qu'elle s'échappe d'un antre mystérieux; on peut remarquer que leurs parois sont flanquées de bandes parfois onduleuses et toujours considérables de roches noircies par l'humidité constante qui règne dans ces lieux. Quant aux végétaux qui dominent ces espèces de remparts, ils sont tellement pressés que ce n'est que lorsque le soleil est à son plus haut point qu'ils permettent à quelques-uns de ses rayons de s'y introduire. Alors si l'œil plonge au milieu du léger crépuscule qui succède à l'obscurité, on peut contempler un véritable tableau du chaos. Des troncs à demi-pourris, des arbres encore chargés de leur feuillage, des fragmens de rocs énormes, des portions de terrains éboulés et une foule d'autres débris semés au hasard, entassés, superposés, encombrent le lit de la rivière qui bouillonne et gronde avec fureur pour se frayer un passage au travers. Quelque accoutumé que je fusse au fracas des chutes et aux accidens variés des eaux tourmentées, cependant je ne pus m'empêcher de trouver encore nouveaux le mouvement que j'apercevais dans ce gouffre et le bruit sourd qui en sortait.

Je quittai bientôt cette scène de désordre; désirant me rendre compte de la structure de ce singulier rivage et des particularités topographiques qu'il pouvait offrir, et n'espérant plus d'ailleurs avoir l'occasion de le parcourir, je rentrai à la ville, et j'allai me placer dans le belvéder construit au sommet de la grande baraque dont j'ai déjà parlé.

De ce point extrêmement élevé et d'où mes regards planaient comme du haut des nuages, j'embrassais d'un coup-d'œil le bassin de construction de Sackett, et son hâvre qui forme dans la côte un vaste renfoncement. Je dominais le cap avancé qui forme la rive opposée de la baie de la Rivière-Noire, ainsi que la baie de Chaumont, sa côte découpée, les deux terres ou presqu'îles qui la circonviennent, et cette autre presqu'île très-étendue qui ne tient au continent que par une langue de terre déliée comme un fil, et qui est placée devant l'ouverture de cette baie de manière à ne laisser, pour y pénétrer, qu'un chenal étroit et facile

à défendre. Au-delà m'apparaissait une terre toute découpée qui continue à se prolonger dans la direction du nord-ouest, jusqu'au revers où se trouve le cap Vincent situé vis-à-vis d'une grande terre très-éloignée qu'on nomme Grande-Ile et qui a été cédée aux Anglais par le dernier traité des Limites; cette île occupe à peu près le centre du fleuve Saint-Laurent à l'endroit où il débouche du lac Ontario. Je distinguais aussi un chapelet de roches situées à l'ouest et à la droite du cap qui les sépare de Sackett, affectant la direction du sud au nord, et barrant une autre baie nommée *Hungry;* puis au-delà trois autres îlots dont le plus étendu se nomme *Stony* (terre aux pierres), et plus loin encore l'île nommée *Galos.* Toute cette série d'îles peu distantes les unes des autres, suit dans sa disposition la direction des côtes du continent auquel elle a vraisemblablement jadis appartenu. En effet, il suffit d'assister au spectacle des vents furieux et des tempêtes qui poussent les flots de cette mer d'eau douce sur ces plages, pour ne pas douter de la possibilité de cette séparation. A l'ouest, je n'apercevais qu'un vaste désert d'eau qu'à son étendue et au soulèvement des vagues on aurait pu prendre pour l'Océan lui-même; rien n'interrompait sa monotone uniformité, si ce n'est l'apparition fortuite de quelques voiles blanches qui se détachaient sur l'azur du ciel, et qui, fuyant vers le port à l'approche de l'orage, formaient un épisode intéressant pour l'œil du spectateur. Enfin à l'est, s'offrait à mes yeux un tableau d'un tout autre genre : c'était l'éternelle forêt se développant à perte de vue sur un plateau calcaire, qui renferme dans son sein une foule de débris de corps organisés marins. Lorsque mes yeux se fixaient sur les plans les plus rapprochés de cette immense forêt, je pouvais saisir les formes majestueuses ou élancées des différens arbres qui la composent, et par les diverses foliations reconnaître les variétés d'espèces; ainsi je distinguais des pins, des chênes, des bouleaux, des érables, des ormes, et surtout l'*ulmus americana* et son congénère l'orme pleureur, arbres magnifiques de plus de quatre-vingts pieds d'élévation. Lorsque mes regards se portaient au-delà, je n'apercevais plus qu'un plateau verdoyant et ondulé, mais de la surface duquel s'élevaient çà et là de légères fumées blanchâtres ou livides, indices d'un camp de sauvages ou d'incendies occasionés par l'établissement de quelque

squatter. Enfin, lorsque mes yeux s'égaraient jusqu'aux dernières limites de l'horizon, je ne saisissais plus qu'une large bande grisâtre qui allait par des dégradations insensibles se confondre avec les vapeurs du ciel. Ainsi du point élevé où je m'étais établi, j'embrassais à la fois une mer intérieure et un vaste désert de forêts; la petite ville de Sackett qui gisait au-dessous de mes pieds était seule en ces lieux pour me rappeler la civilisation.

Le sol des environs de Sackett's-Harbour est favorable à la culture des céréales, du maïs, et surtout de la pomme de terre, plante d'autant plus précieuse et plus appréciée dans ce pays, qu'elle réussit dans un sol ingrat, qu'en cachant ses tubercules sous la terre elle les dérobe aux vicissitudes atmosphériques si fréquentes sous ce climat, et qu'enfin elle est pour toutes les classes d'habitans une ressource assurée contre la disette. Dans les forêts à peu près inhabitées qui couvrent la presque totalité du pays vivent des milliers de cerfs dont la chair procure un aliment recherché. Le *moos* ou l'élan, et le *cervus canadensis* ou *wapity*, ne s'y montrent en troupes qu'en hiver, tandis qu'on y chasse en toute saison le raton et le didelphe, deux petits quadrupèdes dont la chair est excellente. Le castor, cet animal paisible, que son intelligence et son industrie ont rendu célèbre, s'y retrouve encore, mais dans les parties les plus sauvages et au sein des plus profondes solitudes. Malheureusement les sauvages aussi bien que les Européens lui font une guerre d'extermination à cause de sa précieuse fourrure, et bientôt il ne restera plus de lui dans ces contrées que les vestiges de ses étonnans travaux. En 1782, cet animal était encore très-commun sur les rives désertes du lac Ontario, du fleuve Saint-Laurent, de la rivière Sorel, du lac George et du lac Champlain, tous parages où il est maintenant à peu près inconnu. Je ne dois point omettre parmi les animaux remarquables que nourrit cette contrée, le rat musqué ou l'*ondatra*, dont la présence se décèle par l'odeur pénétrante qu'il laisse échapper. Ce petit animal vit en troupe au bord des rivières et des marais; il s'y creuse des terriers à plusieurs issues, des espèces de labyrinthes au fond desquels il se blottit au moindre danger. Les chasseurs qui estiment beaucoup sa fourrure sont obligés, pour le prendre, de creuser une tranchée de circonvallation autour de son terrier et de

le mettre à découvert; alors il est infailliblement pris s'il ne parvient à s'échapper en s'enfonçant dans les eaux ou dans la vase. Les fourrures étant un des principaux articles de commerce des habitans de ces parties extrêmes de l'Union, la chasse a presque toujours chez eux pour objet la conquête de ces précieuses pelleteries. Les fourrures du castor et de l'ondatra sont sans contredit les plus recherchées; le poil de ce dernier rivalise même de finesse avec le véritable castor. Les principales fourrures qui entrent après celles-ci dans le commerce, sont celles du couguar et du lynx, celles des diverses variétés du renard et du loup, et enfin celle de l'ours, animal dont on tire d'ailleurs un double parti, en salant sa tête et ses jambons pour les vendre au marché.

Pendant la nuit se déclara l'orage dont j'avais aperçu les signes précurseurs pendant ma station au haut du belvéder; il fut très-violent et me rappela celui que j'avais éprouvé, à l'époque où je me trouvais à la tête du lac. On craignait même que le bateau à vapeur qui venait de Montréal ne fût perdu; aussi, le lendemain, dès que la bourrasque se fut calmée et que le temps eut repris quelque sérénité, le propriétaire du navire attendu fit disposer pour aller à sa rencontre une barque sur laquelle je m'embarquai. Nous ne tardâmes pas à le découvrir à quelques lieues au large, et nous l'eussions rejoint, si le vent, reprenant son caractère tempétueux, ne nous eût fait trembler à notre tour pour notre barque beaucoup trop petite pour résister à un grain violent. Nous fûmes donc forcés de rentrer dans le port, où quelque temps après vint mouiller le bateau à vapeur très-maltraité par la tempête. Cependant le calme se rétablit entièrement pendant la journée, et je profitai de cette circonstance pour continuer mon voyage.

Ma nouvelle excursion, que j'entrepris en suivant une route bien tracée et passablement fréquentée, fut dirigée vers Brown-Ville; ce village vient d'être nouvellement fondé par le général américain du même nom. Il est à remarquer qu'aux États-Unis chaque propriétaire d'un certain espace de terrain inhabité obtient ainsi le droit, en y construisant une maison, de donner son nom au village qui vient presque immanquablement par la suite se grouper autour de son nouvel

établissement. Le général Brown [1] a sans contredit doublement acquis le droit de donner son nom au village en question, puisqu'indépendamment du premier établissement qu'il a fondé dans ce lieu, il y a fait aussi construire à ses frais une église qui peut passer pour un véritable petit monument, une école publique décorée d'un péristyle à colonnes, et une jolie salle de bains à qui il ne manque qu'un jardin, que la forêt voisine est toutefois prête à lui offrir. Cette espèce d'appel fait par le général aux colons sans patrie n'a point été inutile, car plus de trois cents maisons se sont déjà élevées autour de ses propres constructions. Parmi ces maisons quelques-unes sont fort élégantes, telles que celle du quartier-maître et la taverne qui est très-bien fournie. Presque toutes les autres sont solidement bâties en brique; entre ces dernières on remarque celle qui appartient au frère du général et qui contient un magasin de toutes espèces de marchandises nécessaires aux besoins d'une colonie naissante. Un grand nombre de ces maisons accompagnées d'un petit jardin, et situées sur la plate-forme de la berge élevée qui forme la rive droite de la Rivière-Noire, bordent la route qui traverse le village. Enfin beaucoup d'autres qui ne sont encore construites qu'en bois, sont répandues çà et là sur un terrain régulièrement divisé, et forment en quelque sorte les premiers jalons d'une future grande ville.

Le plus bel ornement de la contrée environnante est sans contredit la Rivière-Noire qui subit plusieurs chutes, dont l'une extrêmement pittoresque, et située aux confins même du village, est traversée par un pont élégant et léger. S'il faut choisir entre les sites sauvages que cette rivière offre de toutes parts, c'est principalement le fond du ravin qu'elle s'est creusé, qui mérite d'être visité. En effet, rien de plus piquant que le spectacle de ces berges extrêmement élevées et en quelque sorte déchirées, dont le sommet a été récemment dépouillé des magnifiques végétaux forestiers qui les ombrageaient jadis, et à la base desquelles se sont

[1] Ce brave officier vient de terminer sa carrière en 1827; il devait le jour à une famille de quakers, et quoiqu'il fût lui-même de cette secte amie de la paix, il prit cependant le parti des armes pour défendre sa patrie attaquée, et il obtint de brillans succès dans la dernière guerre.

confusément entassés une foule d'objets, pierres, arbres, rochers, que le torrent a arrachés dans son cours impétueux, et que journellement il détruit ou entraîne pour les remplacer bientôt par de nouveaux débris. Les rives escarpées dont nous parlons, sont généralement composées de lits calcaires superposés qu'on peut regarder comme la continuation de ceux que j'ai déjà signalés à la chute de Deer-Creek, et qui se rencontrent dans beaucoup d'autres lieux. L'action dévorante du temps, aidée de la longue dénudation des surfaces exposées à l'air, de l'humidité perpétuelle qui les baigne, et de l'absence d'un ombrage protecteur, a considérablement altéré ces roches horizontales et les a délitées en masses rhomboïdales quelquefois énormes. La plupart de ces fragmens gissent amoncelés ou épars selon le caprice du torrent. Quelques-uns cependant gardent encore dans leur position respective un ordre apparent et des indices frappans de leur primitif arrangement. Mais si l'on veut les trouver en place, c'est à la base même des berges et au niveau du lit de la rivière qu'il faut les observer. A cette profondeur tous sont à leur rang, et ils gardent entre eux une symétrie si admirable, qu'on la croirait le résultat du calcul et des opérations de l'homme, si l'on ne savait avec quel ordre et quelle régularité la nature procède parfois dans la construction de ses propres monumens.

Les sommités des berges, et particulièrement celles de la rive droite qui sont aussi beaucoup plus élevées, sont à peu près stériles; le peu de verdure qu'on y remarque est uniforme et triste. Çà et là pourrissent étendus sur le sol, des souches immenses, cadavres de ces antiques végétaux qui l'ombrageaient jadis. De temps en temps le passage est intercepté par des ravines dont les courans intermittens tarissent, lorsque la haute température a épuisé les eaux des neiges fondantes qui les alimentent. Sur cette rive sauvage et escarpée apparaissent cependant de loin en loin quelques carrés cultivés entourés de barrières, et s'étendant sur la pente aussi bas que la déclivité du sol a pu le permettre; ce sont de petits jardins potagers qui dépendent des maisonnettes dispersées aux environs du village. Au-dessus de ces jardins verdoyans, on voit dominer la ligne de maisons de briques dont j'ai déjà parlé, l'établissement un peu plus splendide du général et une jolie barrière

en bois qui borde la route du village. Cet ensemble de cultures régulières et d'élégantes constructions, opposé aux sauvages aspects qui se déploient un peu plus bas dans les profondeurs du ravin, forme un contraste des plus marqués et des plus piquans. Déjà, pour faciliter l'abord de la rivière et prévenir ses continuelles dégradations, on a essayé d'établir des espèces de quais, et d'opposer des murs de soutenement à la poussée des terres; pour cet effet, avec des troncs d'arbres entiers, entassés les uns sur les autres, on a formé de grandes caisses carrées qu'on a ensuite remplies de rochers qui les maintiennent et les solidifient. Ces espèces de piles constituent la partie solide de l'édifice. Lorsqu'on a rencontré des ravines, des ruisseaux auxquels il fallait ménager une issue, alors, avec les mêmes matériaux et à peu près de la même manière, on a construit des ponts recouverts de planches de trois à quatre pouces d'épaisseur. Tous ces rustiques travaux, qui se rattachent des deux côtés aux berges naturelles, et qui se raccordent avec les lits de roches superposées, forment avec ces dernières des retraits successifs semblables aux gradins d'un large perron, et tiennent lieu de quais. En effet, sur ces grossières constructions, ainsi que sur les berges, sont déposées des piles considérables de planches, et d'autres piles de rondins de quinze à dix-huit pieds de longueur destinés à être divisés par les scies des moulins voisins. Entre ces piles et tout autour d'elles croissent des touffes épaisses de plantes dont la végétation est singulièrement activée par les *detritus* de ces bois que le temps détériore promptement. Ainsi du milieu des mousses pressées, des rejetons d'arbustes, des herbes de toute espèce, on voit sortir le dangereux *stramonium* aux couleurs meurtries, et l'élégante gerbe d'or, qui, peu difficile sur le choix des terrains, élève partout ses grappes de fleurs brillantes. D'un autre côté, sous l'abri que forment ces bois étagés et ces plantes pressées, pullulent une infinité d'insectes qui aiment ces retraites humides, de sorte que, sans beaucoup de recherches, je pus me procurer en cet endroit un grand nombre de coléoptères variés et des lombrics d'un volume extraordinaire.

Divers sentiers raboteux, qu'obstruent encore des roches éboulées, conduisent des hauteurs de la berge vers les parties profondes du lit de la rivière. C'est de ce

point inférieur qu'il faut, en s'asseyant sur les banquettes horizontales, considérer l'ensemble du tableau, si l'on veut jouir du point de vue le plus pittoresque. Alors on peut embrasser d'un coup-d'œil un grand nombre d'usines, de tanneries, de moulins à foulon et à scie, groupés diversement sur l'une et l'autre rive, et élevés sur des charpentes à claire-voie dont la base va s'appuyer sur le sol horizontal. On distingue particulièrement au premier abord les moulins à scie, surtout lorsque les localités ont exigé leur exhaussement au-dessus du sol, au long couloir en planches par lequel on dirige en haut, vers l'entrée du moulin, les arbres destinés à être sciés, et aux amas considérables d'aubier rejetés après l'opération, et qui, tombant dans la rivière, sont entraînés par elle ou déposés sur les bancs de gravier. Parmi toutes ces usines une filature de coton se fait remarquer par son importance; son mécanisme est mis en activité par un courant particulier qui, venant de la partie plane et forestière du haut pays, se rend au moulin qu'il alimente, passe ensuite sous un pont rustique que traverse la route du village, puis continue à s'avancer lentement jusqu'au moment où tout-à-coup, le sol manquant sous lui, il tombe et forme une cataracte dans la paroi de la montagne; son action, continuée sans doute depuis des siècles, creuse tellement cette paroi, qu'elle finira, dans un temps plus ou moins éloigné, par ouvrir un chenal mitoyen. Les eaux de ce torrent accessoire, en se précipitant, glissent sur les pentes inférieures pour chercher une issue, et tombent dans la rivière en formant les jets les plus variés. Immédiatement au-dessous de cette chute, la rivière alimente une scierie qui, s'élevant sur de longs poteaux de bois, et s'appuyant, ainsi que la maison de son propriétaire, sur la partie inférieure des murs de la grande filature, forme avec celle-ci un groupe des plus pittoresques. Un groupe correspondant de fabriques moins élevées se dessine sur la rive opposée; du bas de cette même rive on voit partir un sentier qui, se repliant sur les flancs de la berge, monte jusqu'à sa crête la plus élevée, tout bordé d'habitations disposées par étages les uns au-dessus des autres et parfaitement situées pour jouir de la vue que présente le sombre couloir de la rivière. L'ensemble du tableau est complété par le pont aérien qui, s'élançant au-dessus de

toutes ces constructions, réunit les deux rives et couronne en quelque sorte le paysage.

Obligé de me borner à un seul point de vue de ce vaste tableau que je n'ai que bien imparfaitement, et malgré la prolixité des détails bien incomplètement décrit, je me suis attaché dans la planche XL à reproduire l'aspect de la chute de la Rivière-Noire, du pont qui la traverse, du torrent accessoire qui fait mouvoir plusieurs moulins et de la grande filature de coton qui domine toutes les constructions du village.

Au moment où je me proposais de partir pour la baie de Chaumont, je rencontrai à la taverne de Brownville, M. Leray de Chaumont lui-même qui, par ses immenses propriétés aux environs de cette baie a en quelque sorte acquis le droit de lui donner son nom. Il m'offrit obligeamment une place dans sa voiture, et me conduisit dans son habitation située près du village de Leray-Ville et au milieu des bois. C'est dans cette profonde retraite et au fond d'un véritable désert que ce propriétaire a su se créer une habitation délicieuse qui pourrait le disputer, en luxe, en élégance et en commodités de toute espèce, aux châteaux et aux parcs les plus renommés de la France. Je m'étendrai peu sur la maison, puisque je viens d'apprendre qu'elle vient d'être entièrement rebâtie, et distribuée avec plus de recherche encore qu'auparavant. Je rapporterai seulement, pour donner une idée de son luxe ancien et probablement actuel, qu'elle renfermait un grand salon, des salles de billard et de musique, une bibliothèque, et deux corps de logis séparés, destinés au logement des visiteurs et des amis. Du salon la vue s'étendait sur un vaste et magnifique jardin potager planté dans le genre français et entretenu avec soin, et d'un autre côté sur un beau réservoir qui nourrissait une multitude de truites. Au-delà commençait un parc immense, formé par l'antique forêt elle-même, au sein de laquelle on avait taillé des allées, dessiné des chemins sinueux, ménagé des claire-voies, et réservé des massifs épais et pittoresques. Plusieurs familles du joli cerf à dague, réunies dans ce parc, y vivaient en paix, et s'y multipliaient comme dans leurs forêts natales. D'un autre côté les cours d'eau naturels, dirigés avec art ou réunis avec économie,

formaient des ruisseaux vagabonds, ou s'étendaient en bassins magnifiques dans lesquels vivaient des milliers de poissons d'espèces variées.

Le village de Leray-Ville ne se composait encore que de quelques maisons, d'une taverne et d'une poste aux lettres. La population m'y parut rare, ce que je ne puis attribuer qu'à la rigueur de l'hiver sous cette latitude, et à l'abondance de la neige pendant cette saison. En effet, le pays est alors couvert d'une couche universelle de plusieurs pieds d'épaisseur, de sorte qu'on n'y peut voyager qu'en traîneau.

Instruit du but de ma mission et du désir que j'avais de visiter tous les lieux intéressans sous le rapport de leurs beautés pittoresques ou de leurs particularités naturelles, M. Leray de Chaumont offrit de me conduire à douze ou treize milles de son habitation pour voir la rivière Indienne à l'endroit où elle forme la chute appelée *Thérésia*. J'acceptai son obligeante proposition et nous partîmes dans sa voiture pour exécuter cette nouvelle excursion. Le premier bois que nous aperçûmes, après avoir franchi les limites du parc et du village, est entièrement envahi par les pins qui, comme on le sait, n'admettent parmi eux aucune autre espèce végétale; ils forment un massif très-long mais étroit qui se prolonge sur une seule ligne en suivant une crête élevée. Le sol qui les porte est sablonneux, mais il change bientôt de nature, et, en traversant un vallon qu'arrose une rivière, nous reconnûmes la présence d'une terre végétale très-profonde recouverte d'un épais *humus*. La végétation qui suit presque toujours fidèlement les variations de fertilité ou d'appauvrissement du sol, se montra de nouveau luxuriante et magnifique. Parmi la riche variété de végétaux qui semblaient se multiplier devant nous, on distinguait des chênes, des ormes, plusieurs espèces de noyers, des érables et surtout l'érable à sucre dont la sève est si précieuse. De ce rapprochement fortuit entre tant d'arbres divers, naissaient des oppositions piquantes; ainsi le sumac faisait briller la pourpre de sa grappe veloutée à côté de la sombre verdure du *laurus sassafras* dont les feuilles diversement découpées et affectant souvent la forme de celles du figuier, se distinguaient facilement de toutes les autres foliations; tandis qu'au-dessus d'eux s'élançaient des sycomores mouchetés

dont le bois d'une excellente qualité sert à la fabrication des plus beaux meubles. Aux pieds de ces géans de la forêt croissaient des plantes si nombreuses et si pressées, qu'à peine les regards pouvaient-ils pénétrer, même à peu de distance, dans l'épaisseur du fourré. Il était difficile dans ces massifs épais de distinguer ce qui appartenait à chaque plante; quelquefois plusieurs espèces, réunies et entrelacées ensemble d'une manière inextricable, formaient un bizarre individu que l'œil du naturaliste se tourmentait à déchiffrer. Ainsi la clématite, chargée de ses grappes odorantes, s'entrelaçait étroitement aux lianes flexibles, et décorait avec eux les arbres voisins d'agréables festons, tandis que la nombreuse famille des campanules, développant ses cloches peintes de stries jaunes et bleues, perçait à travers les frondes diversement découpées des hautes fougères, et parait de fleurs étrangères ces plantes à jamais privées d'un semblable éclat. Enfin des variétés nombreuses de polypodes, et surtout le polypode doré, implantés dans l'écorce des plus gros arbres, les dérobaient entièrement à la vue, et changeaient ces troncs énormes en colonnes de verdure.

Malgré les obstacles que nous opposait presque continuellement un chemin sillonné de profondes ornières et parfois interrompu par des quartiers de roches et des troncs renversés, nous avancions toujours. Le bruit de notre approche faisait lever quelques oiseaux d'espèces variées, qui, peu accoutumés à voir troubler le repos de ces vastes solitudes, et n'ayant point encore appris à craindre le voisinage perfide de l'homme, allaient se poser sur des branches peu éloignées où il eût été facile de les prendre à la main. Parmi eux on reconnaissait les *tetrao cupido* à la parfaite immobilité qu'ils gardent lorsqu'ils se perchent, et les pics au contraire à leur extrême agilité. En effet rien de plus remarquable que les habitudes de ces derniers oiseaux dont le plumage est d'ailleurs très-varié; s'accrochant à l'écorce des plus gros arbres, et gardant une situation perpendiculaire, ils courent rapidement, et toujours de bas en haut, le long des troncs qu'ils frappent à coups redoublés de leur bec que la nature a pour cet effet doué d'une grande force; après cette première évolution ils font brusquement le tour de l'arbre, et se hâtent de saisir, à l'aide de leur langue effilée, gluti-

neuse, garnie d'épines et terminée par une pointe solide, les insectes que cette fausse alerte a fait sortir de leur retraite. Je reconnus parmi eux quelques variétés assez rares dans cette région, telles que celles du *picus villosus, pubescens,* que le premier j'ai fait parvenir à la collection du Cabinet du Roi, du pic *à domino,* et du pic aux ailes dorées (*Picus auratus*) qui, formant exception aux mœurs de ses congénères, cherche sur la terre les insectes dont il se nourrit.

Après avoir traversé un terrain recouvert d'une couche épaisse de *detritus* que l'humidité entretient dans un état fangeux, nous entrâmes dans un pays d'un aspect tout nouveau. C'était une vaste place circulaire, une espèce de cirque immense, dont l'aire, parfaitement plane et revêtue de la pelouse la plus fraîche, était entourée d'arbres gigantesques et pressés qui la fermaient de toutes parts. Aucun arbre détaché, aucun buisson même, ne rompaient l'admirable régularité de cet amphithéâtre naturel que, dans un pays plus superstitieux et dans un siècle moins éclairé, on aurait sans doute regardé comme créé par un art magique, et destiné à contenir l'assemblée mystérieuse des génies de la contrée. Quelques issues étroites, naturellement pratiquées dans cette enceinte de feuillage, donnent accès à d'autres retraites analogues mais beaucoup plus rétrécies, qu'un dôme de verdure presque impénétrable dérobe aux rayons du soleil. L'une de ces salles de verdure est appelée le salon de Diane, une autre, plus obscure et entourée de faux-fuyans secrets, a reçu le nom de boudoir de Vénus. On voit que si l'imagination des habitans de ces contrées n'est plus accessible aux romantiques croyances de la féerie, elle admet encore, pour poétiser des sites pittoresques, les fictions sans conséquence de la Mythologie. On pourrait cependant assurer que ces retraites si mystérieuses ont encore leurs génies familiers; ce sont d'innombrables oiseaux au plumage brillant et varié qui s'y livrent sans cesse à de joyeux ébats et qui font retentir les échos de leurs mélodieux concerts. L'apparition inopinée d'un voyageur parvient à peine à troubler la sécurité dont ils jouissent; aussi j'eus le loisir de reconnaître et d'admirer parmi eux le beau *fringilla* azuré, surnommé le ministre, plusieurs gros-becs, de couleur bleue foncée, aux ailes rayées de

roux, le *loxia* noir, tacheté de blanc, et enfin le *carouge*, appelé aussi commandeur à cause de ses deux épaulettes du rouge le plus éclatant.

Cependant nous approchions de la rivière Indienne et de sa chute qui était le but principal de notre excursion. Nous traversâmes, pour nous y rendre, un pays plus découvert qui ne nous offrit rien de remarquable que les ruines d'une habitation incendiée. Le feu, qui avait entièrement consumé cette demeure de quelque colon industrieux, avait étendu sa fureur sur les plantations environnantes et jusque sur les arbres de la forêt voisine qui portaient des traces nombreuses de ses ravages. Peu de temps après avoir quitté ces lieux désolés si propres à inspirer de tristes pensées, nous commençâmes à distinguer le bruit du torrent, et bientôt nous atteignîmes le pont qui franchit la rivière Indienne à l'endroit de sa chute, et au point le plus sauvage et le plus intéressant de tout son cours. Nous étions alors au moment des plus grandes chaleurs de l'année; à cette époque, l'élévation de la température, en diminuant considérablement le volume des eaux, rendait inactifs les moulins situés sur la rive gauche de la rivière, et mettait totalement à sec le barrage destiné à reporter vers les rouages une partie de l'action du courant. Cependant, quoique basses, les eaux suffisaient encore pour alimenter la belle chute de Thérésia que je voyais se développer en nappe sur les flancs des rochers. Pressé de jouir de la plénitude de ce spectacle, qu'un premier aperçu et la célébrité toute récente de cette chute me faisaient augurer ne devoir pas être inférieur à tout ce que je connaissais déjà de semblable, je cherchai un lieu favorable pour me poster, et, malgré les obstacles que m'opposaient des masses crevassées, détériorées et déplacées par l'action réunie des eaux, des neiges et des siècles, je parvins à atteindre la saillie d'une roche du sommet de laquelle j'apercevais à la fois devant moi la chute, et sous mes pieds le bassin dans lequel elle se précipite. La rivière s'est frayé un passage en fendant ces immenses lits de rochers, horizontalement stratifiés, que nous avons déjà signalés sur les bords de la Rivière-Noire et dans beaucoup d'autres endroits de cette contrée. Mais ici, loin que ces bandes conservent dans leur disposition cet ordre admirable que nous avons fait remarquer ailleurs, elles sont au contraire, et particulièrement sur la rive droite, ployées, redressées

et bouleversées dans toute leur étendue. On distingue encore leur gisement et leur irrégularité, même à travers le voile lucide de la cascade, dont les eaux tumultueuses se déroulent en nappes variées, contournent les saillies corrodées de ces énormes masses calcaires, et viennent enfin se briser avec des flots d'écume sur des monceaux de débris que leur action a tellement usés et arrondis qu'il serait difficile de découvrir leur forme primitive. Mais un peu plus bas, à l'endroit où l'impétuosité des eaux se fait moins sentir, on retrouve sur le rivage des fragmens de rochers délités en plaques rhomboïdales, semblables à celles qui forment les lits horizontaux, et l'on n'hésite plus alors à prononcer que tous ces débris ont été arrachés aux sommets et aux flancs de la montagne par la violence des eaux, lorsqu'elles se sont frayé un passage.

Quelques observateurs ont attribué les dérangemens variés et les bouleversemens que l'on remarque dans les lits de la montagne, près de la chute Thérésia, à d'anciens tremblemens de terre qui auraient même étendu leurs ravages beaucoup plus loin, dans l'intérieur de la contrée, où l'on prétend en avoir remarqué des traces. Avant d'admettre cette raison qui paraît au moins douteuse, puisque au contraire nous avons remarqué que, dans une étendue considérable de pays, ces lits conservaient une planimétrie parfaite, ne pourrait-on pas en supposer une beaucoup plus simple dans la présence de la couche glaiseuse qui partout est subjacente aux lits calcaires? En effet, il suffit que cette couche d'argile ait été délayée et entraînée par les eaux pour que les masses supérieures, restant sans supports, se soient enfoncées et diversement déplacées; cette supposition est d'autant plus admissible dans ce cas, qu'on remarque un effet semblable et bien constaté, au mont d'Arpenaz dans la vallée de Chamouny.

La végétation s'est emparée de toutes les fissures pratiquées dans les flancs dépouillés de la montagne; on voit çà et là s'en échapper des arbustes d'espèces variées, et même des thuyas et des noyers; tandis que les sommets sourcilleux sont couronnés d'une épaisse lisière de pins. Les hauteurs qui terminent le fond du tableau acquièrent un intérêt tout particulier aux yeux du spectateur par le groupe de constructions qui y sont en quelque sorte adhérentes, et qui se compo-

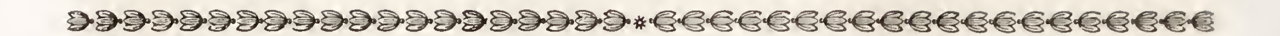
sent de la grande digue, du pont hardi qui la surmonte, et d'une scierie de bois située sur une pente de la montagne. Mais ce qui attire le plus les regards dans ce groupe pittoresque, c'est l'effrayante projection d'un moulin que supportent seulement trois troncs de pins (*pinus mitis*) horizontalement insérés entre les assises des rochers. Ces frêles supports sont maintenus à leur extrémité engagée par la pesanteur des bandes calcaires qui forment un contre-poids, et qui balancent l'effort de cette énorme construction en planches et à quatre étages; lorsqu'on s'arrête à considérer son élévation effrayante et hors d'aplomb, on ne peut s'empêcher de concevoir les craintes les plus vives pour sa stabilité, et l'on s'attend à chaque instant à la voir fléchir et s'abîmer dans le gouffre au-dessus duquel les hommes ont osé la suspendre. La nécessité de s'accommoder aux localités a motivé l'exécution de ces prodiges de l'industrie; en effet, au moyen de la saillie extraordinaire de cet édifice, ses murailles extérieures se projettent au-dessus du bassin inférieur de la rivière qui est navigable par partie, et cette disposition permet aux barques de s'en approcher, et de venir déposer ou recevoir directement leur chargement de sacs, à l'aide d'une poulie adaptée à une projection triangulaire du toit. Sur la même rive et dans un enfoncement, on distingue, à travers les arbres disposés en quelque sorte par étage, un canal en bois supporté par des chevalets : c'est le couloir qui sert à élever les troncs d'arbres du bord de la rivière qui les transporte, jusqu'aux scieries où ils doivent être débités. Notre planche XLI offre l'ensemble de la chute et des diverses constructions que nous venons de décrire.

L'obligeance de mon compagnon de voyage me laissa tout le temps nécessaire pour m'occuper de mes recherches spéciales. Je visitai donc avec le plus grand soin tous les environs de la chute, et, malgré l'attention la plus scrupuleuse, il me fut impossible de découvrir, dans les diverses formations que renferment ses rives, le moindre fragment de corps organisés. Je ne trouvai même de remarquable dans ces rochers que quelques masses gypseuses (*stéatites*) incrustées dans les fissures qu'on y remarque. Les habitans nomment cette substance *pierre à savon*, et l'emploient pour fabriquer des conduits de chaleur. Je fus un peu plus heureux dans mes recherches entomologiques, et je parvins à réunir quelques ordres d'insectes. Enfin,

après avoir terminé mes dessins et mes perquisitions, je consacrai encore quelques instans à embrasser dans un coup-d'œil général l'ensemble du pays. Je suivis donc pendant un certain espace et du haut de la montagne, le cours de la rivière Indienne; je vis d'abord le défilé qu'elle parcourt rempli des vapeurs de la cascade que le vent portait au loin. J'observai ensuite qu'en sortant de ce couloir, la rivière prenait beaucoup de largeur et que les monts environnans s'abaissant de tous côtés, elle continuait à couler dans un vallon de l'aspect le plus sauvage jusqu'à Rossie où elle subit une nouvelle chute. Il ne lui reste alors qu'un très-court trajet pour se rendre dans le lac Blanc, qui lui-même, à Ogdensburg, devient tributaire du fleuve Saint-Laurent.

Le pays, généralement montueux, que je parcourus dans cette excursion est couvert de forêts qu'on peut appeler universelles, et dont l'effet est d'y entretenir une humidité constante, même à l'époque de la plus haute température. La population, comme je l'ai déjà remarqué, y est très-rare et clair-semée, et probablement n'y prendra jamais un grand développement; la rigueur et la persistance des hivers forment un obstacle insurmontable à son extension. Il est dans la nature de l'homme de rechercher les climats les plus favorables à son existence : aussi les Etats plus rapprochés du cours de l'Ohio et du Mississipi se couvrent-ils d'habitans, tandis que les parties septentrionales seront encore long-temps à peu près désertes.

Enfin nous quittâmes ces solitudes fort intéressantes sans doute à visiter pendant la belle saison, mais que les frimas changent malheureusement trop tôt en un vaste désert qui devient alors le champ de carnage des ours et des loups. Surpris par l'obscurité qui ralentit notre marche, nous n'arrivâmes que fort tard à l'habitation.



ONZIÈME SECTION.

CONTINUATION DE MON SÉJOUR CHEZ M. LERAY DE CHAUMONT.
DÉPART POUR WATERTOWN.

Je séjournai quelque temps chez M. Leray de Chaumont dont je ne puis assez louer la bienveillante hospitalité. Une petite voiture ou un cheval étaient à ma disposition pour mes tournées lointaines; ainsi il m'était loisible d'employer toutes mes matinées à des recherches fructueuses pour le Jardin du Roi. Le grand obstacle pour toutes les excursions, dans ce pays, est le manque de chemins frayés; cependant quelques chemins tracés dans les bois facilitent les communications avec quelques bourgs ou villages, non moins isolés que celui que j'habitais, tels que le bourg d'Antwerp ou d'Anvers dans la partie septentrionale de l'État, et le bourg des Quakers ou des Amis, peu distant de ce dernier, mais beaucoup plus considérable et mieux cultivé. A part leur isolement, on ne peut nier que la situation de ces deux bourgs ne soit bien choisie; assis tous deux sur les bords tortueux de la rivière Indienne et sur une route de péage qui aboutit à la rive droite du fleuve Saint-Laurent, ils communiquent par ce moyen d'un côté avec la partie habitée de l'État de New-York, et de l'autre avec les rives à la vérité désertes du fleuve Saint-Laurent, mais sur lesquelles s'échelonnent déjà les bourgs

naissans de Morris, d'Ogdensburg et d'Hamilton. On rencontre bien encore au milieu de ces vastes forêts quelques autres établissemens; mais, composés seulement de quelques maisons rustiques, ils méritent à peine le titre de bourg ou de village, quoiqu'ils portent déjà des noms distinctifs, tels que Rutland, Champion, etc. Cependant il est un de ces établissemens qui, par son importance naissante, mérite une mention particulière: c'est le bourg de Carthage, favorablement situé près de la Rivière-Noire sur laquelle il possède un beau pont de bois. C'est dans ce bourg d'origine récente que M. Leray de Chaumont possède des forges et des fonderies dont l'exploitation occupe et fait vivre quelques familles. Elles sont alimentées par une mine de fer en grains située à plusieurs milles de distance et près du cours de la rivière, de sorte que le minerai est transporté dans les usines sur des bateaux à voiles. Le charbon se fait sur les lieux mêmes, et on peut croire que la matière première ne manque pas à sa fabrication. Ces forges et ces fonderies ainsi que les scieries de bois sont reléguées vers les forêts qui les alimentent, et quelque peu distantes du véritable emplacement de Carthage. Les maisons de ce bourg sont toutes construites en bois et disséminées çà et là, sans qu'aucun plan arrêté ait présidé à leur disposition. La plupart sont situées sur des tertres mamelonnés qu'on a récemment dépouillés de la portion de forêt qui les recouvrait. La circonscription de chaque propriété est marquée par des clôtures de rondins souvent disposés en zig-zag, sans clous ni liens d'aucune espèce. Sur les bords de la rivière on a formé une espèce de pont pour l'arrivage des barques; on a de plus construit des hangars et un vaste magasin pour le dépôt des marchandises et du minerai. Je ne dois point omettre que, sur la colline la plus saillante, s'élève une petite église surmontée de son clocher en lanterne; elle a été construite aux frais de M. Leray de Chaumont, et destinée au culte des Irlandais catholiques qui forment avec un certain nombre d'Allemands et d'Américains la presque totalité de la population du bourg. M. Conoly, évêque catholique de New-York, en fit la consécration pendant mon séjour à Leray-Ville. Elle doit servir au double usage de temple et d'école publique, car aux Etats-Unis chaque commune, quelque peu importante qu'elle soit, est tenue d'avoir une école, et d'entretenir à ses propres frais un maître

pour y enseigner aux enfans des deux sexes la langue, la lecture, l'écriture, le calcul et les premiers élémens de la géométrie. Les garçons et les filles sont séparés et chaque sexe a son entrée particulière. Aux heures de récréation, les enfans jouent sur la pelouse qui entoure l'établissement, sous les yeux du maître. Des habitans sont choisis par leurs concitoyens pour surveiller et diriger les travaux des élèves. L'école est fermée pendant les grands froids, les enfans restent alors dans leur famille où ils sont occupés à divers travaux selon leur âge et leur force; ce temps n'est d'ailleurs jamais entièrement perdu pour l'instruction, car leurs parens qui savent toujours au moins lire et écrire, de quelque condition inférieure qu'ils soient, leur continuent les leçons. Au printemps on rouvre l'école et les études recommencent. Ces établissemens d'instruction primaire sont très-nombreux aux États-Unis, puisque, comme je l'ai dit, chaque commune est obligée d'avoir le sien. Les habitations étant souvent disséminées et très-éloignées les unes des autres, c'est ordinairement, pour la commodité générale, aux carrefours que forment les routes en s'entrecroisant, que sont situées les écoles; en effet, si l'on rencontre en cet endroit une petite maison bâtie en bois, on peut être sûr que c'est l'école de campagne; toutes d'ailleurs sont construites sur un plan uniforme et se ressemblent. Il arrive cependant assez souvent, comme dans le cas particulier que j'ai cité plus haut, que dans les établissemens naissans un seul bâtiment est affecté à la célébration du culte et à l'instruction publique.

Aux environs de Carthage, et dans la partie de la contrée qui s'étend à la droite de la rivière, je retrouvai en place la roche primitive, le granit, dont j'avais rencontré de vastes débris dans les parties basses du pays, au-delà du bourg de Lowille. Il forme en cet endroit la continuation du chaînon qui se prolonge jusqu'aux confins de l'État de New-York où il est coupé par le fleuve Saint-Laurent, puis reprend au-delà de ce fleuve, et va rejoindre la baie d'Hudson.

Je fis aussi, pendant mon séjour chez M. de Chaumont, une excursion au nouvel établissement nommé Great-Bend, situé sur la Rivière-Noire, à très-peu de distance du village de Leray-Ville. Cette petite colonie avait jeté un pont en bois sur le fleuve, mais lors de mon passage il avait été emporté, et ses débris entassés

en obstruaient le lit qui d'ailleurs est barré en cet endroit par une digue de retenue. Les eaux surmontant ces obstacles formaient une cascade de quinze à dix-huit pieds de hauteur, et tombaient dans le canal inférieur admirablement encaissé par ces mêmes lits calcaires que nous avons si souvent signalés. Ces roches horizontalement superposées, et disposées en retraits successifs semblables à de vastes gradins, formaient des éperons naturels que le continuel frottement des eaux avait arrondis. Malgré les tentatives d'établissement et de culture que les hommes avaient formées en cet endroit, ce site me parut un des plus sauvages que j'eusse encore contemplés; en effet, excepté une misérable cabane et un moulin, mes regards n'apercevaient, quelque loin qu'ils s'étendissent, que les sinuosités de la rivière et l'universelle forêt de chênes entremêlés de quelques espèces de résineux.

Mon excursion en cet endroit ne fut point tout-à-fait dénuée d'intérêt sous le rapport de l'histoire naturelle; en effet, pêchant un jour dans la rivière, non loin du pont rompu, les habitans me donnèrent avis que je pourrais prendre beaucoup d'écrevisses, si je soulevais les dalles de pierre qui gisent sur le rivage et sous lesquelles elles se tiennent cachées. Je suivis ce conseil, et malgré la rapidité de leur fuite lorsqu'elles sont à découvert, je parvins à en saisir une grande quantité, et j'observai alors avec satisfaction qu'elles différaient beaucoup de celles de notre pays. Je recueillis aussi plusieurs variétés de coquilles fluviatiles, quelques roches portant des empreintes de fossiles, et enfin des fragmens considérables d'animaux. Tous ces curieux débris sont actuellement dans la collection géologique du Cabinet du Roi.

Dans mes tournées investigatrices à travers cette contrée, je rencontrai souvent les restes des curieux monumens élevés par les castors, mais leurs industrieux constructeurs avaient disparu, et ces ruines commençaient à devenir méconnaissables. Je trouvai aussi dans un marécage la ramure complète du grand cerf wapity, le *cervus canadensis* de Buffon. A l'inspection de ce bois, je reconnus qu'il était tombé naturellement; l'extrémité de la couronne qui s'implante sur la tête, et les andouillers, n'étaient nullement endommagés. Je jugeai par le nombre de ces appendices que cette ramure devait avoir appartenu à un animal âgé de dix

ans; elle avait cinq pieds de longueur en totalité. Le cerf wapity se rencontre assez fréquemment dans cette contrée, c'est au sud-ouest de ce pays qu'a été pris le premier des trois que j'ai embarqués vivans pour le Jardin du Roi. L'un d'eux mourut à bord par suite des blessures qu'il reçut pendant une tempête qui assaillit le vaisseau et le força de relâcher en Irlande. Les deux autres sont morts au Jardin du Roi, et leurs squelettes font actuellement l'ornement de la galerie d'anatomie comparée, tandis que leurs peaux montées se trouvent dans les salles du Muséum. Buffon donna à cette belle espèce de cerfs le surnom de *canadensis*, à une époque où la partie méridionale du fleuve Saint-Laurent n'avait pas encore été explorée par les Français établis au Canada; il la crut particulière à ce dernier pays, mais il est bien plus probable qu'elle était commune aux deux contrées qui forment les rives du Saint-Laurent, et qu'elle voyageait de l'une à l'autre par le fleuve qui, pendant l'hiver, est gelé de manière à pouvoir porter les plus lourds fardeaux. Ce cerf porte dans la langue des habitans de cette contrée plusieurs noms différens, mais il est connu des sauvages de la partie méridionale sous le nom de wapity, que les professeurs du Jardin du Roi lui ont conservé, pour le distinguer du *cervus alces*, variété de l'élan d'Europe, que les indigènes appellent *moos* et les Américains naturalisés *orignal*.

Le wapity, ainsi que le cerf à dagues de Pannat, a été vu par le commodore Parry au-delà de la baie d'Hudson; il se rencontre en outre dans les contrées hérissées de rochers et dans les vallées encore peu explorées qui avoisinent le Mississipi. Ce bel animal s'apprivoise très-bien; en effet, M. R. Levingston m'a assuré en avoir possédé deux qu'il faisait atteler au traîneau, et moi-même, à la campagne de M. Peel, propriétaire du beau cabinet d'histoire naturelle de Philadelphie, j'ai vu un wapity employé à tourner un manége pour tirer l'eau du puits. Après ces deux exemples, s'il m'est permis de citer ma propre expérience, j'ajouterai que celui de ces animaux que j'acquis le premier, resta chez moi longtemps et devint tellement familier que, se dressant sur ses pieds de derrière, il posait ses pieds de devant sur mes épaules, et me léchait le sommet de la tête. Avant de l'envoyer en Europe, je m'attachai à connaître ses goûts et ses habitudes;

il préférait la pomme de terre et l'herbe des champs nouvellement coupée à toute autre nourriture; il n'avait aussi de goût que pour l'eau la plus limpide. Ayant remarqué qu'il prenait un plaisir extrême à se frotter contre les troncs d'arbres et contre les angles de sa clôture, je lui ôtai ses liens, et fis sceller en terre, au milieu de sa cour, en guise d'arbre, une perche raboteuse afin qu'il pût s'y gratter tout à son aise, ce qu'il ne manquait pas de faire tous les matins. Cette habitude me suggéra l'idée de le faire étriller, et cette opération fut tellement à son gré, qu'il en témoigna sa reconnaissance en léchant celui que je chargeai de ce soin; je voulus l'étriller moi-même et j'en reçus les mêmes marques d'amitié. Sur ces entrefaites, la chute de son bois s'étant opérée, je profitai de la circonstance pour l'envoyer en France. Je fis construire, sur le pont du navire qui devait le transporter, une grande cage bien matelassée en dedans, pour le garantir, en cas de gros temps, de la violence des roulis.

Désirant, autant qu'il était en mon pouvoir, naturaliser cette belle espèce de cerfs dans les forêts royales, je me mis, aussitôt après le départ du premier, en quête d'une femelle que je ne tardai pas à me procurer. Betzy, c'est ainsi que je l'appelais, reçut les mêmes soins què celui que je venais de quitter. Je lui donnai pour compagne une jeune femelle de la petite espèce du cerf à dagues, et toutes les deux parvinrent tellement à s'apprivoiser, qu'elles pénétraient sans cesse dans l'intérieur de la maison. La plus petite même, plus alerte que sa compagne, montait jusque dans ma chambre et venait se poster près de la cheminée pour s'y chauffer. En hiver, Betzy se plaisait dans la neige, sur laquelle elle dormait comme sur la meilleure litière. Il était alors impossible de la faire rester dans sa loge. Plus d'une fois la chaleur de son corps ayant fait fondre la neige qui l'environnait, et le froid de la nuit venant à condenser de nouveau cette humidité, je fus obligé d'employer des aspersions d'eau tiède pour la faire sortir de ce lit de glace dans lequel elle était emprisonnée. Je pris le parti, pour obvier à cet inconvénient, de relever la neige en un monceau au milieu de la cour, et ce fut pour les deux compagnes un grand sujet d'amusement; la plus légère montait sur la cime, tandis que l'autre, en essayant de l'atteindre, roulait jusqu'en bas, entraînée

par le poids de son corps. Je gardai ces jolis animaux auprès de moi pendant un hiver, et je profitai de la belle saison suivante pour les faire passer en France où ils arrivèrent sans accidens. A mon retour je n'ai plus retrouvé la petite femelle du cerf à dagues, mais Betzy vit encore, me reconnaît toujours parfaitement et accourt au premier son de ma voix.

Le lecteur me pardonnera cette digression dans laquelle je suis entré pour prouver avec quelle facilité on peut apprivoiser les animaux de cette contrée. J'obtins un résultat aussi satisfaisant avec le bison, mais le temps me manqua pour tenter sur sa femelle une semblable épreuve; en effet, lorsque je la reçus, la belle saison qui s'ouvrait m'appelait à de nouvelles excursions, et je fus forcé de la faire partir très-peu de temps après son arrivée à New-York, des bords du Mississipi.

Je reviens enfin à Leray-Ville dont cette digression m'a insensiblement éloigné. Chaque matinée de mon séjour fut, comme je l'ai dit, marquée par quelque excursion nouvelle, et chaque excursion par quelque découverte intéressante. Ainsi, en parcourant les vastes forêts qui couvrent la contrée, j'aperçus une famille de porc-épics que j'essayai de poursuivre, mais que je ne pus atteindre, malgré la lenteur de leur marche habituelle, parce qu'ils cherchèrent leur refuge au milieu de débris de roches et de troncs renversés, où il m'était impossible de les suivre; heureusement je réparai peu de temps après cette perte, en me procurant ce curieux animal. Je rencontrai aussi aux mêmes lieux une famille de didelphes [1] qu'il m'eût été facile de surprendre et d'emmener prisonniers, puisque, blottis sous des monceaux de feuillage, ils restent plongés dans une espèce de sommeil qui dure à peu près tout le jour; mais j'avais déjà possédé chez moi cette intéressante espèce, dans le but d'approfondir le prétendu mystère de sa génération, et j'en avais même fait parvenir des individus vivans au Jardin du Roi. J'ajouterai seulement ici à leur description bien connue que, cachés pendant tout le jour dans leur retraite, ils n'en sortent que la nuit, à moins d'attaque sou-

[1] L'*opossum* des Américains; ces curieux animaux font partie de la famille des *marsupiaux*.

daine; ils tiennent alors constamment ouverte et prête à mordre leur large bouche armée de cinquante dents. Les petits s'accrochent ordinairement à leur mère, ou montent aux arbres en s'aidant de leur queue prenante, qui fait l'office d'une cinquième main; mais au moment du danger, ils se réfugient tous sous elle, et les plus jeunes rentrent même dans la poche qu'elle porte sous son ventre : on n'aperçoit alors, hors de ce sac naturel, que leur long museau blanc sur lequel se détachent deux yeux du noir le plus foncé.

Je ne dois point omettre, parmi les animaux curieux que je surpris dans ces solitudes, l'écureuil volant, nommé aussi *polatouche*. C'est un charmant petit quadrupède à poil gris, délicatement cendré sur le dos, et dont le ventre est d'un blanc velouté comme l'hermine. A l'aide d'une espèce de parachute que lui forme une membrane qui s'étend de ses jambes de devant à celles de derrière, il a la propriété, lorsqu'il s'élance en l'air, d'y rester suspendu quelques instans, et de rendre sa chute beaucoup moins pesante. Sa tête est un peu pointue, et ses yeux sont ronds, noirs, saillans et très-vifs. Comme tous les écureuils, il s'apprivoise facilement, et devient même très-familier; il vit en liberté dans l'intérieur des maisons, vient à la voix de son maître, mais malheureusement tombe souvent sous la patte du chat, qui le traite alors comme une souris. J'en ai possédé plusieurs que je laissais jouir d'une entière liberté; ils passaient la nuit dans mon lit, mais à leur réveil rien ne pouvait contenir leur vivacité, et je finis par les perdre.

Enfin, malgré la bienveillante hospitalité dont j'étais l'objet à Leray-Ville, je songeai à effectuer mon départ, que, par ses instances réitérées, mon hôte était parvenu à différer successivement de plusieurs jours. M. de Chaumont mit alors le comble à ses affectueuses prévenances, non-seulement en me chargeant de provisions recherchées, telles qu'un baril de ces excellentes truites du lac dont j'ai déjà parlé, mais encore en prenant sur lui d'expédier à New-York ma nombreuse collection; ce qui me tira d'un grand embarras, et me délivra à peu près de tout bagage importun, pour la nouvelle excursion que j'allais commencer. Je partis donc un matin de Leray-Ville, et je me dirigeai d'abord vers le village de

Brown-Ville, d'où je me proposais de gagner la baie de Chaumont. Je me joignis, pour faire ce petit voyage, à un quaker qui était habitant du pays, et qui retournait dans ses foyers; je pris place dans sa voiture. Il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer que, parmi les membres de cette secte souverainement amie de la simplicité et de l'uniformité dans toutes les habitudes domestiques, tous les meubles, comme les vêtemens, semblent modelés sur une forme unique et en quelque sorte consacrée; ainsi la voiture dans laquelle nous voyagions, commode quoique économiquement construite, portait l'empreinte de ce type d'uniformité et de simplicité que j'avais remarqué dans tout ce qui leur appartient. Elle était semblable à toutes celles que j'avais déjà vues : une caisse carrée et découverte, portée sur des ressorts en bois très-élastiques, en formait la partie principale; une impériale, soutenue par quatre tringles de fer, et des rideaux qui se déroulent pour préserver de la pluie, en composaient le complément nécessaire. Elle était attelée d'un cheval dont le principal mérite était dans sa vigueur et son activité. Le chemin, depuis Brown-Ville jusqu'au bourg de Chaumont, étant à peu près direct, nous arrivâmes de bonne heure à ce dernier endroit, situé au fond de la baie de Chaumont à laquelle il emprunte son nom, et près de l'embouchure d'une petite rivière qui porte aussi la même dénomination. Nous nous arrêtâmes dans une belle taverne dont mon conducteur était propriétaire, et l'on m'assigna pour mon logement une chambre charmante, dans laquelle je trouvai un excellent lit. Plusieurs fois déjà j'ai eu l'occasion de faire remarquer qu'aux États-Unis les tavernes, même celles des plus petits villages, étaient tenues avec une propreté qu'on trouve à peine dans les auberges de nos villes principales; je ne ferais donc que rappeler au lecteur une chose connue, si je répétais les mêmes observations à propos de la taverne du bourg de Chaumont; j'ajouterai cependant que, sans doute en raison du caractère particulier de ceux qui tenaient cet établissement, les soins d'ordre et de propreté y étaient poussés jusqu'au raffinement, jusqu'à la minutie. Au reste, quand on a vu l'intérieur d'une famille de ces religionnaires, on les connaît aussi bien que si l'on avait pénétré chez toutes les autres; c'est partout la même simplicité et la même

uniformité : leurs caractères, leurs mœurs et leurs habitudes semblent modelés d'après un type unique comme leurs meubles ou leurs habits. Quoique le spectacle de ces mœurs simples et sérieuses, et d'une vie entièrement consacrée au travail, laisse parfois dans l'esprit une impression de monotonie et d'ennui, cependant on ne peut s'empêcher d'y trouver quelque chose d'antique et de patriarcal qui charme et séduit; on ne peut aussi, quelle que soit l'opinion qu'on embrasse sur la doctrine et les opinions de ces sectaires, refuser d'admettre l'influence de leurs mœurs pures et de leur vie paisiblement occupée sur leur constitution physique. En effet, tous jouissent d'une santé presque inaltérable; la plupart des femmes brillent par la fraîcheur de leur teint, et beaucoup sont même d'une beauté remarquable. J'eus occasion de vérifier cette observation, et d'admirer le calme et la sérénité qui règnent habituellement sur leurs visages, en soupant avec toute la famille de mon nouvel hôte. On peut croire que toute cérémonie, toute étiquette furent exclues de ce repas, puisque ces règles tyranniques sont par eux bannies de toutes les actions de la vie, et qu'ils ne se découvrent même jamais devant qui que ce soit; au reste, on va en juger par le trait suivant. On me demanda au commencement du repas mes nom et prénoms, et je ne fus pas peu surpris lorsque, peu d'instans après, la fille de la maison, en me présentant un morceau d'un gâteau de sa façon, me dit : « Tiens, Jacques, prends ta part. » J'étais déjà témoin que les hommes se tutoyaient entre eux, mais cette application rigoureuse de ce principe de fraternité, faite par une jeune personne envers un étranger, mit le comble à mon étonnement.

Le bourg de Chaumont, qui fait partie du comté de Jefferson, est d'origine récente; je ne doute point que depuis mon passage il ne se soit rapidement augmenté, mais à cette époque il était encore peu considérable; parmi ses principales constructions, il fallait d'abord compter la taverne où j'étais logé, établissement de première nécessité et qui dans ce pays précède en quelque sorte tous les autres; c'était de toutes les habitations la mieux située puisqu'elle était beaucoup plus rapprochée du rivage de la baie. Elle était en outre solidement bâtie avec une espèce de pierre à chaux qu'on trouve aux environs du lac, et présentait, sur une

de ses faces, un portique ouvert à sept arcades pour la promenade des maîtres et des pensionnaires. Un autre bâtiment situé à peu de distance, et renfermant les écuries et les remises, était également décoré d'un portique destiné à servir d'abri momentané aux chevaux des voyageurs. Je ne dois point oublier l'enseigne de la taverne, ornement accessoire beaucoup plus important dans ce pays que chez nous; semblable au reste à toutes celles qu'on rencontre aux États-Unis et même dans les provinces de l'Angleterre, elle était placée à quelque distance du corps de logis, sur le bord de la route et de manière à être aperçue de très-loin; elle se composait d'un énorme tableau mobile qui, suspendu entre deux poteaux façonnés de vingt pieds de hauteur, se balançait à tous les vents avec un bruit assez incommode. Selon un autre usage du pays, on avait fixé une mangeoire au-dessous du tableau et entre les deux poteaux, de sorte que cette vaste machine présentait la double utilité d'annoncer la qualité de la maison et de servir de point d'attache aux chevaux des voyageurs. Non loin de la taverne, et près du rivage de la baie, s'élevaient cinq où six jolies maisons bâties en planches, décorées de portiques, et entièrement peintes en blanc ainsi que les élégantes barrières qui entouraient leurs jardins. Parmi ces habitations, la plupart occupées par des marchands de diverses denrées, on remarquait une pharmacie, le bureau de la poste aux lettres de l'endroit, et celui de la recette du droit de péage pour l'entretien de la grande route qui vient se terminer à ce bourg. Sur les bords de la route, mais à une certaine distance du rivage, s'élevaient quelques autres maisons construites avec cette pierre à chaux dont j'ai déjà parlé, et assez élégamment décorées; l'une d'entre elles surtout, composée de deux étages surmontés de mansardes, ornée d'un riche perron, et accompagnée d'un bâtiment particulier renfermant les cuisines et autres réserves, présentait une apparence de luxe et de splendeur qui faisait un contraste frappant avec la solitude du bourg naissant.

La baie de Chaumont, au fond de laquelle est situé le bourg du même nom, est formée par un renfoncement profond du rivage du lac Ontario, et protégée en outre à son ouverture par plusieurs îles boisées que j'apercevais de la position élevée de Sackett's-Harbour et que j'ai désignées en cet endroit par leur nom. Le

rivage méridional de cette baie fournit une belle pierre qu'on emploie dans la construction et dont on fait d'excellente chaux. Aussi a-t-on établi dans ces environs plusieurs chaufours appartenant à des quakers qui les exploitent eux-mêmes. La population de la contrée environnante se compose en grande partie de ces religionnaires qui, outre l'exploitation des fours à chaux, se livrent encore à la culture des terres et à la pêche dans le lac. Cette dernière branche d'industrie est même très-productive et forme, aux époques du printemps et de l'automne, un article de commerce considérable. Le poisson est salé, mis en barils, et ensuite expédié pour tous les points de l'intérieur. L'ichthyologie complète de cet immense bassin d'eau douce ne serait pas une des parties les moins intéressantes de l'histoire naturelle de cette contrée; en effet les espèces et les variétés de poissons y sont très-nombreuses, et leur corps offre un éclat et une vivacité de couleurs qui ne le cèdent en rien à ceux des espèces qui vivent dans la mer. On distingue parmi eux le *Lépisostée* à bec allongé comme le gavial (*esox osseus*, Bl.), espèce de brochet couvert d'écailles grandes et dures; celui à museau élargi, ou le *Lépisostée caïman* de Lacépède; des *perches* qui diffèrent peu de celles d'Europe, mais que MM. Cuvier et Valenciennes ont désignées sous le nom de *Perca granulosa*, *Perca flavescens*, *Perca acuta*, *Perca serrato-granulata*; des *truites*, des *saumons* et des *carpes* à museau gros et obtus (les *Catostomes* de Lesueur), qui atteignent la plus grande dimension. On rencontre également dans ces eaux, comme dans celles du lac Erié, une des plus belles espèces de poissons, l'*ombre*, dont le corps d'un jaune clair et orangé est diapré de taches blanches, bleues, jaunes, noires et argentées, et dont la queue irisée reflète les plus vives couleurs. Lesueur avait déjà signalé l'existence de cette espèce dans le lac Érié et je l'avais moi-même pêchée à Black-Rock. Enfin on y trouve une multitude de *cyprins* variés, tellement brillans, que lorsqu'on les aperçoit frappés des rayons du soleil, on croit voir une masse métallique diversement colorée.

On a remarqué, relativement aux familles de poissons qui vivent dans les grands lacs de l'Amérique septentrionale, que plusieurs sont particulières à chacun de

ces lacs, et qu'un certain nombre sont communes à tous ou seulement à plusieurs d'entre eux. L'exactitude de cette observation rend présumable l'opinion, que certaines espèces de poissons qui appartiennent aux lacs supérieurs sont descendues dans les lacs immédiatement inférieurs, et se sont même successivement répandues dans tous, en traversant les étroits couloirs par lesquels ces lacs se déversent les uns dans les autres. Il n'est pas même absurde de supposer qu'un certain nombre, ayant échappé à la mort en franchissant le saut du Niagara, auront propagé leur espèce dans le lac Ontario, puisqu'on retrouve dans ce dernier bassin des variétés qui semblent plus particulièrement appartenir aux lacs supérieurs. On admettra facilement que la même chose a dû se passer relativement aux petits lacs de l'intérieur des terres qui versent leurs eaux dans le lac Ontario, et que l'anguille et le poisson-soleil (*sun-fish* des Américains, *pomotis auritus* Cuvier et Valenciennes) ont pu suivre ces dégorgeoirs et se mêler aux familles qui appartiennent exclusivement à l'Ontario. J'ai omis de dire, en parlant des diverses espèces qui vivent dans les eaux de ce lac, qu'on y trouve un grand nombre de magnifiques esturgeons. Les habitans qui se livrent à la pêche et à la préparation des salaisons, n'ont point encore songé à tirer parti des œufs de ce poisson pour en fabriquer cet assaisonnement si recherché nommé caviar.

On s'étonnerait sans doute en voyant toutes les espèces de poissons abonder au printemps dans l'Ontario, puis disparaître si complètement pendant l'été que les eaux de ce lac semblent entièrement dépeuplées, et enfin reparaître en automne, si l'on ne savait que ces animaux sont très-sensibles aux vicissitudes du chaud et du froid, et qu'ils souffrent également des extrêmes de température. Ils s'enfoncent donc pendant les grandes chaleurs dans les profondeurs du lac où ils trouvent des eaux d'une température toujours égale, et ce n'est que sur les bords, à l'endroit où des arbres épais, inclinés sur les eaux, forment des abris impénétrables aux rayons du soleil, qu'on peut espérer d'en rencontrer en tout temps.

Aux deux époques du printemps et de l'automne, lorsque la pêche est dans toute son activité, le lac, couvert d'une infinité de barques de toute forme et de toute grandeur, présente le spectacle le plus animé et le plus pittoresque.

C'est ordinairement à la fin du jour qu'elles quittent le rivage pour aller croiser au large, et comme alors chacune d'entre elles arbore un ou plusieurs fanaux, la réunion de tous ces points lumineux, réfléchis en outre par les eaux paisibles du lac, offre l'aspect d'une vaste et mobile illumination, en sorte que le spectateur, qui du rivage contemple ce singulier tableau, croit assister à quelque magnifique fête navale. A la même époque du printemps, on remarque, le long des rivages du lac, une espèce d'écume blanchâtre et gluante, qui flotte sur les eaux et se dépose sur la plage; j'ai interrogé les habitans sur la nature de cette espèce de résidu, et tous m'ont assuré que c'était un produit du frai des poissons. Il suffirait des inductions qu'on pourrait tirer de cette observation, si elle était exacte, pour donner idée de la prodigieuse quantité de poissons que nourrit ce vaste bassin; mais il est beaucoup plus probable que cette matière doit être considérée comme provenant du *pollen* des végétaux, que les vents enlèvent et déposent sur les eaux du lac : c'est d'ailleurs ce que les recherches et les expériences récentes d'un observateur exact semblent démontrer.

Les rivages du lac aux environs de Chaumont, et l'embouchure de la petite rivière du même nom, me fournirent une nombreuse collection de coquilles fluviatiles que j'allai chercher jusque dans les terrains submergés des marécages, et jusque dans la vase des rives. Ces recherches pénibles, faites pendant les heures du jour où régnait la plus haute température, m'incommodèrent beaucoup et faillirent me devenir pernicieuses; en effet, je ressentis quelques atteintes de la fièvre qui, chaque année, infeste à cette époque cette humide contrée. J'eus l'occasion de constater les tristes effets de cette maladie, en visitant quelques enfans et même des adultes qu'elle avait attaqués et réduits à un état de maigreur effrayante. Cependant voulant, autant qu'il était en mon pouvoir, tout explorer, et ne laisser que le moins possible à recueillir après moi, je redoublai d'activité, et après deux jours de séjour à Chaumont, je me remis en voyage pour le cap Vincent, situé à peu de distance, mais sur le fleuve Saint-Laurent. Je pris pour m'y rendre une route de péage (*Turnpike*) tracée d'abord presque constamment au milieu de forêts de l'aspect le plus triste, et où l'on n'aperçoit

encore aucune habitation, si ce n'est un chétif moulin assis sur un petit ruisseau nommé *le Kent.* Cependant, après cet ennuyeux passage, le sol s'élève, les bois s'éclaircissent, et l'on aperçoit à droite et à gauche quelques défrichés auxquels conduisent des sentiers frayés. Enfin, lorsque j'eus fait six milles environ, je me trouvai sur un monticule du haut duquel ma vue s'étendait sur un vallon qui semble avoir été nivelé par les eaux, et au-delà sur une ligne grisâtre qui le bordait dans toute sa longueur; c'était le fleuve Saint-Laurent, dont la vaste étendue surprend toujours l'Européen peu accoutumé à contempler des fleuves de huit à dix milles de largeur. En continuant d'avancer, je ne tardai pas à distinguer un groupe de maisons noircies par l'effet de l'humidité constante qui plane sur cette contrée, et bientôt après j'entrai dans le bourg du cap Vincent. Ce bourg, encore moins considérable que celui de Chaumont, est situé sur un terrain plat et sablonneux; il ne se compose guère que de maisons en bois, de proportions resserrées, dont la médiocre apparence est encore rendue plus triste par la teinte rembrunie qui les colore, et qu'on peut attribuer à la fois à l'âpreté du climat et à des vapeurs humides qui s'élèvent perpétuellement du lac et de la forêt. Quelques constructions plus importantes se font cependant remarquer parmi ces sombres habitations; telle est la taverne, l'habitation du fils de M. Leray de Chaumont, qui, lors de mon passage, ne faisait encore que s'élever, et, au centre du bourg, le casin de M. le comte Réal, un de nos compatriotes. La population du cap Vincent est un mélange d'Américains, d'Allemands et de Canadiens; ces derniers, hommes ou femmes, se font remarquer par leur haute stature et leur beauté corporelle : quelques jeunes filles m'ont paru même douées d'attraits remarquables. En général, ils ne sont point établis à demeure de ce côté du fleuve, ils y viennent pour trouver de l'ouvrage et y exercer quelques-uns des métiers les plus usuels, tels que ceux de maçon et de charpentier. Un grand nombre sont patrons des barques qui naviguent sur le fleuve, et c'est même pour eux une profession qu'ils affectionnent par-dessus toutes les autres et dans laquelle ils se sont acquis une réputation méritée. Il semble qu'ils aient hérité de leurs ancêtres, de ces audacieux navigateurs dieppois qui les premiers

vinrent s'établir dans ces contrées, cette adresse et cette intrépidité qui caractérisent les uns et les autres.

En entendant prononcer le nom de cap Vincent, l'imagination est disposée à se représenter un écueil redoutable; mais bien loin de là, ce cap n'est qu'une petite pointe de sable qui s'avance dans le fleuve, précédée de rocs isolés tenant à la terre. Quelque peu dominante que fût cette position, cependant je pus facilement contempler, de son extrémité, la vaste étendue du Saint-Laurent, et la large embouchure par laquelle il prend naissance dans le lac Ontario. A cet orifice, ce fleuve n'a pas moins de douze à treize milles de largeur; ce courant énorme est alimenté par toute la masse des eaux du lac Ontario, augmentée de celles des lacs Érié, Michigan, Huron et Supérieur, qui se déversent successivement les uns dans les autres. Une île d'une étendue considérable, beaucoup plus longue que large, et nommée la Grande-Ile, divise ce fleuve, à sa naissance, en deux branches inégales. La possession de cette importante partie de territoire a été un long sujet de discussions entre les deux peuples rivaux, les Anglais et les Américains; par de premiers arrangemens, elle avait été divisée en deux parties égales, selon sa longueur, mais enfin, par le dernier traité, elle a été adjugée en totalité aux Anglais. De l'extrémité du promontoire sur lequel je m'étais placé, j'embrassais la vue de presque toute cette île, qui est couverte de forêts et encore peu habitée, et mes regards suivaient la route qui la traverse directement par son milieu pour correspondre avec le rivage opposé du fleuve, où s'élève le port et la ville anglaise de Kingston. Dans la branche du fleuve qui sépare la Grande-Ile du continent américain, et au nord du cap Vincent, j'apercevais une terre avancée que j'aurais prise pour un promontoire de cette même île, si je n'avais été averti que c'était une île particulière qui portait jadis le nom de *Carlton*, et actuellement celui de *Buck's-Island* ou île herbeuse, parce qu'en effet de ce point elle paraît toute verdoyante. Une masse de fortifications ruinées s'élevait sur la pointe saillante dont je viens de parler, et je sentis s'éveiller ma curiosité lorsque j'appris que ces vestiges étaient ceux d'un fort élevé par les Français, lorsqu'ils étaient possesseurs du Canada; je résolus aussitôt

d'aller les visiter, et en effet, le lendemain je m'embarquai pour effectuer ce court trajet. Après vingt-cinq minutes seulement de traversée, en suivant le courant, j'abordai sur la rive. Le sol de cette île est calcaire, et contient les mêmes coquilles fossiles qu'on retrouve sur la rive droite du fleuve; au reste, à peu près semblable, pour la végétation et les produits du sol, au double rivage entre lequel elle se trouve, elle n'inspire guère d'autre intérêt que celui qu'y ajoutent ses ruines. Mais, en revanche, combien ces débris muets parlaient énergiquement à mon imagination! Je les interrogeais sur tous les hauts faits, maintenant ignorés, dont ils furent jadis les témoins; j'aurais voulu qu'ils m'apprissent les destinées de leurs vaillans défenseurs. Mais, hélas! le silence morne dont j'étais environné, et l'aspect de ces bastions écroulés, m'instruisaient assez. Je m'éloignai donc avec un sentiment de mélancolie profonde; mes pieds ne pressaient plus la terre qu'avec respect; je savais qu'en quelque endroit qu'ils se posassent sur ce sol consacré, ils foulaient la cendre des Français.

Pour dissiper ces souvenirs cruels, que cependant j'étais venu moi-même évoquer, mais dont j'étais maintenant oppressé, je reportai mes regards sur ce fleuve si vaste qu'à peine d'un de ses rivages on aperçoit le rivage opposé. Un point mobile, qui glissait dans le lointain, attirant alors mes regards, je reconnus que c'était le bateau à vapeur qui se dirigeait vers Montréal; je suivis quelques instans des yeux sa marche rapide, indiquée par une colonne de fumée qui ondulait gracieusement dans un air calme et pur, et bientôt je le perdis de vue. Ayant ensuite remarqué que je n'étais séparé de la Grande-Ile que par un chenal étroit, je m'empressai de franchir ce court trajet. La Grande-Ile, sur laquelle je débarquai, outre une vaste baie creusée dans son rivage méridional, a ses bords découpés par une foule d'anses et de baies plus ou moins profondes, qui servent d'abris commodes pour les barques marchandes de la contrée; comme elle est très-étroite dans sa partie moyenne, j'eus bientôt atteint son rivage opposé, et j'eus alors le spectacle de l'autre bras du fleuve, qui conserve beaucoup plus de largeur et dont le cours est beaucoup plus rapide. Au-delà de la Grande-Ile, le lit du fleuve se rétrécit, et il se couvre d'une multitude d'îles de toute grandeur,

qu'on a hyperboliquement nommées les *Mille-Iles,* parce qu'en effet leur quantité paraît d'abord innombrable. Quelques-uns de ces îlots sont stériles, d'autres sont revêtus d'un gazon verdoyant, ou couronnés d'épais massifs de cèdres noirs. Presque tous ceux que j'ai visités étaient composés de roche primitive, c'est-à-dire du granit le plus compacte, et, en cette qualité, ils m'ont paru dépendre du sillon que j'ai signalé aux environs de Carthage; cette supposition est d'autant plus probable que ces îles se trouvent en effet dans la direction qu'on assigne à cette ligne granitique, qui s'étend jusqu'à la baie d'Hudson. C'est un spectacle tout-à-fait nouveau et vraiment extraordinaire que celui dont on jouit lorsqu'on pénètre parmi toutes ces îles pressées, et qu'on s'enfonce dans ce véritable labyrinthe fluvial. La multiplicité des issues qui s'ouvrent devant vous au détour de chaque île, la variété des aspects, que chaque mouvement du bateau augmente et renouvelle, tous ces accidens pittoresques, et beaucoup d'autres que je ne puis décrire, tiennent l'esprit dans un continuel suspens, et font de ce passage un des sites les plus singuliers que l'on puisse visiter. La solitude dont on jouit au milieu de ce dédale est rarement troublée; cependant on aperçoit parfois sur l'un de ces îlots quelque laborieux colon qui travaille à le défricher, ou, dans les détours du fleuve, le canot de quelque Indien pêcheur. Les indigènes, en effet, se plaisent à fréquenter ces détours sinueux, où ils pêchent en abondance du poisson qu'ils vont vendre aux habitans riverains. Les bords du fleuve sont en général d'un aspect très-monotone, puisque la contrée est entièrement plane, et qu'on ne saurait y découvrir la plus petite élévation; cependant quelques bouquets de cèdres noirs, semés de distance en distance sur les deux rives, donnent quelque agrément à ce rivage plat et dénudé. Mais lorsqu'on a dépassé Ogdensbourg, le fleuve se rétrécissant considérablement, les rivages s'élèvent, et les aspects reprennent de la grandeur; cette disposition subsiste jusqu'à Montréal. A ce nouvel endroit commencent les rapides, qu'on a coutume de désigner sous le nom de *Long-Saut;* c'est un passage extrêmement dangereux, et qui demande, pour être franchi sans événement funeste, toute l'habileté d'un pilote adroit et expérimenté. On concevra toute la difficulté de cette navigation, lorsqu'on saura que ces rapides

ont neuf milles de longueur et qu'on les franchit ordinairement en quelques minutes. Enfin, à partir de cet endroit, le sol s'élève toujours de plus en plus jusqu'à Québec. On sait que, quoique cette ville soit encore éloignée de trois cents milles de la mer, cependant les navires venant de l'Océan peuvent, sans éprouver d'obstacles, venir aborder et mouiller sous le canon de la place.

Je reviens à la naissance du fleuve Saint-Laurent dont, en imagination, j'ai descendu tout le cours. On a peine à croire, en naviguant pendant la belle saison sur ce fleuve, le plus magnifique, le plus large, sans contredit, qui existe, et en voyant ses eaux rouler vers la mer avec un majestueux murmure, on a peine à croire, dis-je, que l'hiver soit assez puissant pour enchaîner ce cours rapide, et convertir en une épaisse couche de glace ces ondes parfois tumultueuses; on voit pourtant chaque hiver ce phénomène se reproduire [1]. Chaque hiver, le fleuve Saint-Laurent gèle depuis son origine au lac Ontario, jusque bien audelà de Québec, près de son embouchure. Une nouvelle et facile communication est alors ouverte entre les deux Etats voisins, et les contrebandiers ne sont pas les derniers à en profiter. En effet, bravant tous les dangers par l'appât du gain, ces hommes audacieux s'aventurent avec leurs traîneaux, lourdement chargés, sur ce plancher fragile. Il arrive cependant quelquefois que sa solidité, sur laquelle ils ont trop compté, les trahit, et que les chevaux et le traîneau s'enfoncent à travers la glace. Mais cet accident terrible arrête tout au plus quelques instans le hardi contrebandier : il avait tout préparé d'avance pour y remédier. Le traîneau, construit en forme de barque, reste sur l'eau, d'où il est facile de le tirer de nouveau sur la glace. Quant au cheval, que ses mouvemens violens

[1] Le fleuve Saint-Laurent, un des plus septentrionaux de cette contrée, n'est point le seul qui gèle entièrement pendant l'hiver; des fleuves beaucoup plus méridionaux, et qui joignent la rapidité à la largeur, sont souvent aussi envahis complètement par les glaces. L'Hudson lui-même, à son embouchure, malgré son immense largeur et l'action d'un reflux considérable, gèle souvent. C'est particulièrement ce qui arriva en 1821 : la glace était alors épaisse de trois, quatre, et même de cinq pieds; elle était chaque jour couverte de toute la population des rivages du fleuve et des curieux qu'attirait la nouveauté de ce spectacle.

mettent à chaque instant en danger, il est aussitôt privé de sentiment au moyen d'une forte ligature qu'on lui coule autour du cou; cet expédient permet de prendre toutes les précautions nécessaires pour le soulever hors de l'eau et le porter dans un endroit solide, à l'aide de longues et fortes perches que le contrebandier porte toujours avec lui à cet effet. Quand le cheval est en lieu de sûreté, on lui rend la respiration en desserrant la ligature, et il revient promptement à la vie; bientôt on procède au réattelage, et l'on regagne à force de vitesse le temps perdu.

On conçoit facilement que si ce fleuve glacé livre passage aux hommes et aux lourds charrois, il peut aussi favoriser les émigrations des quadrupèdes, habitans des deux rives. Ainsi l'on suppose que les diverses espèces de cerfs, qui paraissent à la fois communes aux régions septentrionales et aux États de l'Union, ont pu, pour se répandre d'un pays dans un autre, franchir ce canal glacé, qui forme en tout autre temps un obstacle insurmontable; cette supposition est même appuyée par des faits, puisque des convois de contrebandiers ont été quelquefois suivis par des cerfs qui paraissaient les prendre pour guides, et qu'aucunes démonstrations menaçantes ne pouvaient chasser. Quelquefois aussi, dans le nord et le nord-est des États-Unis, on a rencontré des rennes, animaux qui appartiennent bien évidemment aux contrées les plus septentrionales de l'Europe; mais on est à peu près certain qu'ils ne faisaient qu'un court séjour sur cette terre étrangère, et qu'ils repassaient le fleuve avant la fonte des glaces. Il ne sera peut-être pas hors de propos de remarquer que les Français qui occupent la pêcherie de l'île *Saint-Pierre* et *Miquelon* achètent aux Anglais des rennes morts, pour leur servir d'aliment, et qu'ils désignent cet animal par le nom de *caribou*, sous lequel le connaissent aussi tous les Canadiens qui habitent les rives du fleuve Saint-Laurent jusqu'à son embouchure, et même les Esquimaux de la côte du Labrador.

La nuit me surprit au milieu de mon intéressante navigation sur le fleuve Saint-Laurent, et vint ajouter des effets nouveaux aux scènes pittoresques dont j'étais, du fond de ma barque, le tranquille spectateur. En effet, les légères vapeurs du

soir, que la pâle clarté de la lune rendait perceptibles, s'interposant entre moi et tous les plans éloignés, donnaient aux sites une grandeur en quelque sorte mystérieuse, qui ajoutait à leur beauté. Je ne pouvais me lasser de contempler l'étendue immense de ce fleuve et la variété de ses aspects, de prêter l'oreille au murmure solennel de ses eaux, auquel se mariaient les battemens réglés de la rame et les chants monotones de mon batelier canadien. Je goûtais avec d'autant plus de charme le plaisir de cette paisible contemplation, que je ne sais quels souvenirs à la fois pénibles et doux de ma patrie venaient s'y mêler; la similitude de situation réveillant une foule de sensations oubliées, je me rappelais mes nocturnes excursions sur le Rhône et sur la Loire; et sans doute, cédant à ces entraînantes illusions, j'aurais fini par me croire tout-à-fait transporté au sein de mon pays, si la barque, en touchant brusquement le rivage, ne m'eût rappelé à ma situation présente, et ne m'eût fait apercevoir la taverne du cap Vincent.

Le lendemain, l'aube naissante me trouva sur le rivage, me préparant à jouir du magnifique spectacle du lever du soleil. Mon attente fut bientôt remplie, l'astre radieux s'éleva de derrière un nuage frangé de rubis, et couvrit en un instant le fleuve d'une lumière étincelante qui le faisait ressembler à une gaze d'argent mollement soulevée. C'est alors qu'un nouvel épisode attira mes regards; quelques légères embarcations remplies de sauvages fendaient agilement cet Océan lumineux et vinrent bientôt toucher la plage. Après le débarquement, les canots, si l'on peut donner ce nom à de simples troncs d'arbres creusés sans art, furent tirés à terre et portés sur le dos à quelque distance du rivage. Toute la troupe, marchant à la file et sur un seul rang, prit alors sa route vers le bois. Les hommes allaient en tête portant leurs seules armes, tandis que les femmes suivaient, chargées de lourds bagages. Bientôt ils s'enfoncèrent dans la forêt et disparurent. J'appris que c'était une famille de Hurons, habitant l'autre côté du fleuve, qui allait en chasse pour quelques jours.

Je ne voulais point quitter cette contrée sans visiter encore une fois le lac Ontario et ses pittoresques rivages. Je mis donc en ordre mes collections et les dessins

que j'avais eu occasion de faire, et je me préparai pour une nouvelle excursion à la baie de Chaumont. Je pris ma route par eau et je me fis conduire sur une barque à voile. Le vent était frais et la surface des eaux sensiblement agitée; il était difficile, à la vue des vagues soulevées et de l'étendue sans bornes de l'horizon humide, de ne pas se croire en pleine mer; et ce qui peut ajouter encore à l'illusion lorsqu'on parcourt le lac dans toute son étendue, c'est de voir les nautonniers se servir du compas et de la boussole pour se diriger sur cet immense bassin.

Le lac Ontario, que les Français nommèrent à leur arrivée dans ce pays *Frontenac*, et plus tard *Saint-Louis*, a une forme ovale; il est situé entre le 43e et le 45e degré de latitude nord; sa longueur est de cent soixante milles, sa plus grande largeur de soixante-dix, et sa circonférence de quatre cent cinquante. Dans sa partie méridionale se trouve la baie de Fishing, qui du nord au sud a plus de sept milles de longueur et plusieurs milles de largeur; les navires y trouvent un ancrage excellent et un abri sûr contre les gros temps. Une seconde baie nommée Kenté, a cinquante milles de profondeur et possède un hâvre excellent pour le mouillage des bâtimens. On a remarqué dans cette baie, aussi bien que dans les grands lacs supérieurs, une élévation et un abaissement périodiques des eaux. On a constaté le même flux et reflux dans le hâvre d'York, situé au nord et capable de contenir une flotte considérable. Il n'est pas douteux, d'après ces deux faits, que des observations exactes répétées sur toute la longueur des rivages, feraient reconnaître partout la simultanéité du même phénomène. La portion de ce lac qui dépend du territoire anglais, est beaucoup mieux partagée en hâvres et en baies que la partie américaine. Il en est de même pour les îles, qui sont presque toutes situées vers le nord, au nombre de dix-neuf ou vingt, et dont plusieurs sont d'une étendue considérable.

Plusieurs physiciens et géologues supposent que ce lac fut le cratère d'un volcan; on ne peut nier que cette opinion n'offre de la probabilité, lorsque l'on considère que tout ce pays, et surtout la partie qui avoisine le nord et les rivages de la côte atlantique, ont été, à des époques inconnues, remués par des trem-

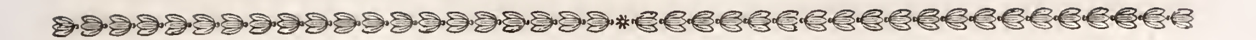
blemens de terre et des irruptions volcaniques, ainsi que l'attestent plusieurs faits; comme, par exemple, la présence sur les bords du lac de produits et de substances qui sont ordinairement rejetés par les feux souterrains, la forme particulière des rives de ce même lac, qui, sur presque tous les points, s'abaissent en talus plus ou moins rapide, et enfin la profondeur des eaux au centre de cette espèce d'entonnoir. Les expériences de M. Schultz ont prouvé qu'au milieu de l'été, à une profondeur de quarante brasses, l'eau est de quinze degrés plus froide qu'à la surface, où le thermomètre de Farenheit indique ordinairement soixante-huit degrés de température, ou près de seize degrés au-dessus de zéro de Réaumur.

Après avoir fait connaître à mes lecteurs la disposition géographique, les différens sites pittoresques, et enfin tous les détails intéressans de la statistique de l'Etat de New-York, depuis la ville du même nom jusqu'aux possessions anglaises du Haut et du Bas-Canada, il me reste, dans l'intérêt des étrangers qui voudraient répéter une partie des mêmes observations, à indiquer les routes les plus directes et les plus généralement fréquentées que doivent suivre les curieux qui, allant visiter les chutes du Niagara, étendent leur excursion jusqu'à Québec. Ce voyage assez long, autrefois difficile et très-rarement entrepris, peut actuellement s'exécuter entièrement par eau, ou en partie par terre et par eau. On s'embarque à New-York sur le bateau à vapeur qui remonte le fleuve Hudson jusqu'à Albani, vis-à-vis l'embouchure du canal de l'Ouest; on prend alors les barques qui parcourent ce canal, s'élèvent dans ses bassins supérieurs pour redescendre ensuite, en traversant un pays couvert de magnifiques forêts et tour à tour embelli de sites sauvages ou de bourgades et des villes naisantes, et l'on vient mouiller, à son choix, dans les eaux du lac Érié ou dans celles de l'Ontario. Après avoir visité les chutes du Niagara, situées, comme on sait, sur la rivière qui réunit ces deux lacs, on s'embarque sur un bateau à vapeur à Lewiston au-dessous des chutes, on entre dans le lac Ontario dont on longe les côtes septentrionales et occidentales, on passe en vue de plusieurs sites remarquables, tels que l'embouchure encaissée de la rivière Genessée, la vaste baie de Sodus et l'embouchure pittoresque de la rivière Oswégo. Bientôt le bateau, abandonné au courant des eaux, prend naturellement la direc-

tion nécessaire et entre majestueusement dans le fleuve Saint-Laurent. Le voyageur est alors libre de débarquer à Montréal, ville d'origine française située sur ce fleuve, ou de pousser son voyage jusqu'à Québec pour visiter, près de cette dernière ville, la chute de la rivière Montmorency et la chute non moins pittoresque de la rivière de la Chaudière. En supposant que le voyageur ait été jusqu'à Québec, il doit ensuite revenir sur ses pas, entrer dans la rivière Sorel et débarquer à Saint-Albans, dans l'État de Vermont, pays aux grandes scènes naturelles, en raison de la hauteur des chaînes de montagnes qui le traversent et qui ont motivé sa dénomination. De Saint-Albans on suit une route de terre montueuse et difficile qui passe par Burlington, Montpellier, Haverhill, et qui traverse la rivière Connecticut; ce pays magnifique et varié offre successivement de hautes montagnes, de riantes vallées, des rocs déchirés d'où sortent des rivières en cascades tumultueuses, et quelques bourgs intéressans disséminés dans les montagnes. La route qui lui succède, assez rude comme la précédente, présente à peu près les mêmes beautés; elle traverse l'État du New-Hampshire, celui du Massachussets et vient enfin aboutir à Boston. En partant de cette ville, on peut prendre, pour opérer son retour, une route de terre ou s'embarquer sur la rivière de l'Est, traverser le Sund, et enfin débarquer à New-York.

L'ensemble de cette vaste excursion s'appelle la *grande tournée;* mais il est un autre itinéraire beaucoup plus court à l'usage des personnes qui ne veulent que visiter le Bas-Canada. Ce dernier voyage peut s'exécuter, si l'on veut, entièrement par eau. On commence, comme dans la grande tournée, par remonter l'Hudson de New-York à Albany; on se rend de cette dernière ville à celle de White-Hall en suivant le canal du nord qui remplace l'ancien portage assez rude des environs de cette ville. A White-Hall on s'embarque sur le bateau à vapeur qui parcourt le goulet du lac Champlain dont j'ai déjà signalé quelques sites intéressans; on dépasse le fort de Crown-Point qui domine le cap avancé d'une baie, la petite ville de West-Port située quelques milles plus au nord, et l'on entre dans la partie la plus large du lac. On continue de naviguer à travers sans presque jamais perdre de vue l'une ou l'autre de ses rives magnifiques; on dépasse la

baie de Péru, les rochers à fleur d'eau qui l'avoisinent, et l'on atteint le port et la ville de Plattsburg que les événemens de la dernière guerre ont rendu célèbre. En cet endroit des îles boisées d'une grande dimension et connues sous le nom de *South-Hero* et de *North-Hero*, s'élèvent du milieu du lac et divisent en deux son large bassin; au-delà il se rétrécit subitement, et après l'*Ile-aux-Noix* ce n'est plus qu'un canal assez resserré qui prend le nom de rivière Sorel. On descend cette rivière dont les bords offrent pendant la belle saison un séjour enchanteur, et l'on débouche avec elle dans le lac Saint-Pierre, vaste bassin à peu près circulaire, situé sur le cours du fleuve Saint-Laurent et probablement creusé et agrandi par la rapidité de ses eaux; on remonte ensuite pendant un court trajet ce fleuve magnifique, et l'on débarque enfin sur l'île de Montréal, au pied des murs de la ville célèbre du même nom. Toute cette navigation que je viens d'indiquer, à travers le lac Champlain, la rivière Sorel et le fleuve Saint-Laurent, étant longue, pénible et quelquefois dangereuse, quoique exécutée par ces hardis mariniers canadiens dont plusieurs fois j'ai eu l'occasion de louer l'adresse et l'habileté, on peut, si on le préfère, débarquer au pied du fort Chambly, bâti par les Français et situé vers le milieu de la rivière Sorel, hors des limites des États-Unis. En cet endroit on prend des voitures pour traverser un portage de sept à huit milles seulement. Après avoir achevé ce court trajet, on découvre, en arrivant au bord du fleuve, la ville de Montréal qui se présente sous son point de vue le plus pittoresque; en effet, ses maisons étagées les unes au-dessus des autres, forment comme un magnifique amphithéâtre que couronnent les flèches aiguës de ses églises catholiques, entièrement revêtues de lames brillantes de fer-blanc.



DOUZIÈME SECTION.

RETOUR DEPUIS LA BAIE DE CHAUMONT JUSQU'A WORCESTER DANS L'ÉTAT DE MASSACHUSSETS.

Je me disposai à quitter définitivement les environs des lacs, que j'explorais depuis si long-temps, et à me rapprocher des bords de la mer. Je pris, en partant de Chaumont, la route diagonale qui va directement de cet endroit à Watertown, et je parcourus en une seule course l'intervalle qui sépare ces deux villes. Près de Watertown j'allai visiter une caverne nouvellement découverte, dont l'existence excitait vivement la curiosité publique; j'espérais rencontrer dans son intérieur quelque trouvaille précieuse, peut-être même une momie indienne semblable à celles qu'on a découvertes dans des grottes du Kentucky, mais mon attente fut complètement trompée, et je n'en rapportai qu'une fatigue extrême que j'avais gagnée à me traîner en rampant dans ses détours. En effet, elle est si étroite et si basse que, pour y pénétrer, il faut se tenir continuellement dans une position inclinée, extrêmement pénible. Je ne tardai pas à en sortir, et j'allai me reposer à la taverne de Watertown, que je ne trouvai pas aussi parfaitement tenue que celle de l'honnête quaker de Chaumont, ou que beaucoup d'autres que j'avais rencontrées dans mon voyage. Elle est cependant située dans une position avantageuse, mais elle est peu fréquentée, parce qu'un

très-petit nombre de voyageurs seulement prennent cette route pour aller à Montréal; la plupart préfèrent suivre l'itinéraire que j'ai indiqué précédemment en parlant de ce qu'on appelle la grande tournée, c'est-à-dire s'embarquer sur le bateau à vapeur qui, partant de Lewiston sur la rivière Niagara, traverse le lac Ontario, et se rend, en suivant le fleuve Saint-Laurent, à Montréal ou à Québec.

Pour me rendre de Watertown à la rivière Mohawk, je mis quatre jours. On peut cependant faire ce trajet en deux jours par les voitures publiques, qu'on appelle généralement dans ce pays *mall-post;* mais j'adoptais rarement cette manière expéditive de voyager, parce qu'elle ne permet guère de faire des observations étendues sur les contrées que l'on parcourt, et encore moins d'en recueillir les productions naturelles. Je voyageais donc ordinairement à très-petites journées, et le plus souvent à pied, ne portant avec moi qu'une petite valise du poids d'environ dix livres. Le plus gros de mon bagage de corps, confié aux voitures publiques ou à tout autre moyen de transport, me suivait de loin ou me précédait, et souvent même, lorsque mes explorations devaient embrasser la totalité d'une contrée, était déposé à demeure dans quelque endroit principal, que je choisissais pour point central de mes excursions. Ce bagage était d'ailleurs réduit au strict nécessaire et pouvait tenir en entier dans une malle de cuir. Cette exiguité m'épargnait beaucoup d'embarras et de frais, et en même temps me laissait une plus grande liberté pour mes collections, auxquelles j'attachais plus d'importance qu'à des objets de luxe absolument inutiles dans ce pays. Grâce à ce système perfectionné de voyages, je puis assurer que, dans mon trajet de Watertown à la rivière Mohawk, aussi bien que dans la plupart de mes autres tournées, pas un lieu susceptible de fournir une observation ou un produit curieux, n'échappa à mes investigations. Le fruit de ces recherches fut une collection assez nombreuse de coquilles, parmi lesquelles on remarquait des mulettes et des anodontes, de la classe des bivalves, et des hélices, des planorbes, des lymnées, des physes, des paludines, etc., de la classe des univalves. Chargé de ce nouveau bagage, je rentrai pour la seconde fois dans la ville de Sche-

nectady, qui, pendant mon absence, avait en partie réparé les désastres de son incendie; de cet endroit, je fis prendre à toutes mes collections la route de New-York, que je pouvais justement appeler mon quartier-général. Pour moi, je franchis à pied toute la plaine, traversée par le magnifique canal de l'Ouest, et j'arrivai sur les bords de l'Hudson, que je passai précisément en face de la petite ville de Troye, où je pris enfin le repos dont j'avais tant besoin.

Pendant mon séjour à Troye, une apparence de tempête, qui me força de différer mon départ, me fournit l'occasion d'être témoin d'un fait extrêmement curieux, que je ne connaissais encore que par tradition; c'est la chasse que fait l'aigle à tête blanche ou pygargue à l'aigle pêcheur. Ce dernier, de mœurs beaucoup moins féroces que son congénère, et vivant ordinairement de pêche, choisit le moment où les eaux du fleuve sont agitées par les vents pour aller chercher sa pâture jusqu'au sein des flots. Après avoir saisi sa proie, qui consiste souvent en des poissons d'un assez gros volume, tels que des aloses, il s'élève au haut des airs; mais s'il arrive que son cruel ennemi, l'aigle à tête blanche, l'aperçoive, celui-ci s'élance aussitôt comme un trait à sa poursuite, et l'aigle pêcheur, effrayé, est obligé, pour accélérer sa fuite, de laisser tomber sa proie, que la pygargue saisit au vol. Regagnant alors son aire en triomphe, elle est accueillie par les cris rauques de ses petits, cris que l'on entend de fort loin, et comme s'ils venaient du milieu des nuages.

Je ne dois point omettre, avant de quitter la ville de Troye, de parler du beau village d'origine récente, qui n'en est éloigné que de dix milles, et qu'on appelle *New-Lebanon* (Nouveau-Liban). Il jouit déjà d'une espèce de célébrité qu'il doit à des sources minérales assez fréquentées, et à l'établissement qu'ont formé tout auprès des sectaires d'une espèce singulière, nommés *shakers*. Ce village, principalement composé de maisons construites à l'usage des personnes qui fréquentent ses sources minérales, est situé en partie au fond d'une vallée, et en partie sur la pente rapide que forme le premier plan de la montagne voisine. Au devant du village, et jusqu'à plusieurs milles de distance, s'étend cette même vallée, richement cultivée, entrecoupée de prairies, de bois et d'enclos rusti-

ques, et bornée par de hautes montagnes dont les pentes, non moins que la vallée elle-même, sont parsemées de chaumières, de bosquets, et de champs couverts de cultures variées. A quelque distance et au milieu des bois, on aperçoit l'établissement des shakers.

Les sources minérales du Nouveau-Liban n'étant remarquables ni par d'éminentes propriétés ni par une grande chaleur, on doit moins attribuer la fréquentation de ce lieu au mérite de ses eaux qu'aux autres avantages dont on y jouit, tels que la douceur et la pureté de l'air, la beauté du site et la tranquillité des environs, et enfin la facilité qu'une contrée, telle que nous venons de la décrire, offre pour toute espèce d'exercices modérés et surtout pour celui du cheval. Cependant, malgré ces attraits naturels, les eaux minérales du Nouveau-Liban sont moins fréquentées que celles de Saratoga et de Balston, et il est douteux qu'elles soutiennent jamais la concurrence avec ces dernières. En effet, les eaux de Saratoga offrent à la fois aux véritables malades un remède beaucoup plus puissant, et à la foule, qui ne s'y rend que pour s'y divertir, des plaisirs beaucoup plus tumultueux et plus variés que n'en peuvent offrir les sources de New-Lebanon et ses champêtres environs.

A l'opposé de la plupart des sources minérales, qui jaillissent ordinairement du fond d'une vallée, la source du Nouveau-Liban descend d'un mont élevé. Elle forme à sa naissance un bassin de dix pieds carrés d'étendue et de trois pieds et demi de profondeur, du fond duquel elle sort également sans former de bouillon considérable. L'eau qu'elle émet est si limpide, qu'on verrait facilement une épingle au fond de son bassin; le gaz se dégage en abondance à travers les cailloux et le sable qui en garnissent le fond, et forme une multitude de bulles qui, venant crever à l'extérieur, entretiennent l'eau dans une agréable et perpétuelle agitation. La quantité d'eau que fournit la fontaine est très-considérable, puisqu'on a calculé qu'elle pouvait s'évaluer à seize bariques par minute; aussi non-seulement elle fournit très-abondamment à l'entretien des bains qui reçoivent ses eaux à la descente de la montagne, mais encore elle suffit, par son superflu, à faire mouvoir plusieurs roues de moulin. Le volume d'eau que laisse

couler cette source est constant et ne varie pas sensiblement d'une saison à une autre; il en est de même de la température, qui s'élève à soixante-treize degrés du thermomètre de Farheinheit (à peu près dix-sept degrés au-dessus de zéro de celui de Réaumur). La constance, en toute saison, de cette température, si voisine de celle des eaux fluviales en été, fait de cette source une véritable thermale. C'est particulièrement pendant les temps froids que sa propriété devient sensible; alors un léger nuage de vapeurs condensées est continuellement suspendu au-dessus du bassin et du cours de la fontaine. L'eau est absolument sans saveur et sans odeur, et très-douce au goût, quoique ne dissolvant pas le savon; aussi est-elle employée à presque tous les usages domestiques et à la préparation des alimens; les animaux même n'ont aucune répugnance à s'en abreuver, et ils viennent boire au ruisseau qui coule au bas de la montagne. D'après toutes ces considérations, il est très-probable qu'elle ne diffère que très-peu de l'eau de source en général, si ce n'est par sa température. Beaucoup d'autres sources jaillissent du même mont, et à peu de distance de la fontaine thermale, mais elles n'offrent point le même phénomène, et leur température est aussi peu élevée que celle de toute autre source de montagne. Le docteur Made a trouvé, d'après une analyse exacte, que les eaux minérales du Nouveau-Liban, prises à la source, contenaient en dissolution pour deux quarts d'eau [1], à peu près cinq grains de sels minéraux qu'il répartit ainsi qu'il suit :

Hydrochlorate de chaux.	1 gr.
Hydrochlorate de soude.	1 3/4
Sulfate de chaux.	1 1/2
Carbonate de chaux.	3/4
Total.	5

[1] Le *quart* est une mesure usitée aux États-Unis pour les liquides; il contient deux pintes de France de chacune 0,473 litre. Il est ainsi appelé parce qu'il fait réellement le quart du *gallon*, qui contient quatre *quarts* ou huit pintes.

Il a aussi fixé, dans la proportion suivante, la quantité de fluides aériformes que contiennent ces deux quarts d'eau :

Gaz nitrogène ou azote.	13 pouces cubes.
Air atmosphérique.	8
Total.	21

Nous allons maintenant entrer dans quelques détails sur les *Shakers* dont nous avons dit que l'établissement était voisin du village du Nouveau-Liban. Déjà, dans le volume précédent, nous avons fait connaître un établissement semblable situé près de la ville d'Albany; nous avons même décrit une cérémonie religieuse, et rapporté quelques-unes des habitudes de ces sectaires, mais les détails que nous allons donner étant tout-à-fait nouveaux, nous espérons que le lecteur nous pardonnera de ramener encore une fois son attention sur cette institution singulière. Par une erreur grave, que nous nous empressons de relever ici, les *Shakers,* dans le passage que nous rappelons, ont été désignés sous le nom de *Quakers;* c'est une confusion de termes dans laquelle on tombe souvent parce que ces deux dénominations expriment absolument la même idée, comme nous le ferons remarquer plus bas. Mais il est très-important de ne pas confondre les *Quakers,* ou la société des *Amis,* avec les *Shakers,* ces deux sectes étant absolument distinctes, ayant des principes souvent opposés, et ne reconnaissant pas la même origine.

L'établissement des *Shakers* de *New-Lebanon,* situé à deux milles et demi de la source et sur le penchant de la montagne opposée, forme un petit village remarquable par l'extrême propreté des maisons qui le composent et par la riche verdure des champs cultivés qui l'entourent.

Les *Shakers* forment une secte religieuse dont l'institution présente beaucoup d'analogie avec le plan sur lequel sont établis la plupart des ordres monastiques de l'Europe catholique. L'association se compose d'hommes et de femmes qui mettent, en entrant dans la société, tous leurs biens en commun, font profession de vivre séparés du reste du monde, et se dévouent au célibat, au travail manuel et aux exercices religieux. Ils paraissent désirer de faire des prosélytes et ils en ga-

gnent réellement quelques-uns, surtout parmi les hommes peu instruits ou faibles d'esprit. Il faut bien qu'ils exercent cette espèce de captation puisqu'ils n'ont pas d'autres moyens de se recruter, que le célibat est un de leurs vœux fondamentaux, et que tout membre de la communauté qui se marie en est immédiatement exclus. Cependant quelques séductions qu'ils puissent employer, il ne paraît pas qu'ils doivent jamais devenir nombreux dans un pays où le prix de la liberté est si bien senti, et dans lequel toutes les institutions tendent à favoriser et à étendre les relations sociales, bien plutôt qu'à les restreindre; aussi résulte-t-il des documens les plus récens sur les États-Unis, que leur nombre s'élève tout au plus à mille ou quinze cents, et qu'ils ne possèdent que quatre établissemens : ceux de Lebanon et de Wiskaguna, dans l'Etat de New-York; celui de Nancock, dans le Massachussets; et un quatrième dans les Etats du sud-ouest.

La réunion de leurs habitations forme une rue d'un mille à peu près de longueur. Quelques maisons sont très-spacieuses et toutes sont commodes; presque toutes sont peintes en jaune clair, et, quoique dénuées d'ornemens, elles offrent un bel aspect. On ne peut s'empêcher d'admirer l'ordre et l'extrême propreté qui règnent dans leurs champs, leurs jardins, leurs cours, sur l'extérieur de leurs maisons et jusque dans leurs chemins; aucune ordure, aucune dégradation n'y sont souffertes. Leur bois est coupé et empilé de la manière la plus régulière, leurs clôtures sont parfaites, leurs murs de pierre eux-mêmes sont construits avec une telle exactitude, les matériaux en sont si massifs et si bien assemblés qu'à moins d'une destruction violente, ils doivent durer des siècles. Au lieu de poteaux de bois pour servir de montant à leurs barrières et à leurs portes, ils élèvent des piliers de pierre d'un seul morceau. Enfin on peut dire que chez eux chaque chose porte l'empreinte du travail qui produit, de l'industrie qui perfectionne et de la vigilance qui conserve, avec tout le goût et l'élégance que peut admettre l'austérité de leur secte. Leurs vergers sont magnifiques, et les Américains conviennent eux-mêmes qu'on ne trouverait peut-être pas aux Etats-Unis un plus bel exemple d'agriculture perfectionnée. On dit que la communauté possède environ trois mille acres de terre aux environs de New-Lebanon,

Indépendamment de l'agriçulture, les *Shakers* s'occupent de divers travaux industriels; ils font des cribles, des brosses, des boîtes, des seaux et beaucoup d'autres ustensiles domestiques; ces divers produits sont exposés en vente chez leurs fabricans, et tous se distinguent par l'excellence de la main-d'œuvre. Leurs graines de jardin sont de même célèbres pour leur bonté et obtiennent un débit très-avantageux. Les femmes sont employées intérieurement à tous les travaux domestiques et à divers ouvrages appropriés à leurs facultés et aux besoins de la communauté, car il faut bien remarquer qu'elle est particulièrement nourrie et vêtue avec les produits de ses propres travaux.

L'église est un bâtiment simple mais très-propre; une belle cour y est annexée et se fait remarquer par l'entretien parfait de son magnifique gazon. Enfin, deux chemins pavés de fragmens de marbre, et partant d'une maison voisine pour aboutir aux deux extrémités de l'église, servent aux hommes et aux femmes pour accéder à cet édifice par des routes opposées.

Il est assez difficile de recueillir des renseignemens exacts sur l'origine, les progrès et les dogmes de cette secte. On dit qu'elle a été fondée en Angleterre, vers l'année 1768, par Anne Lee, femme d'un forgeron anglais. Cette visionnaire se prétendait inspirée et s'était imposé à elle-même le nom d'*Anne-la-Parole;* elle institua une nouvelle espèce de culte, qui consiste *à louer le Seigneur en dansant.* Poursuivis pour cause de mauvaises mœurs, elle et ses adhérens furent jetés en prison, et cette persécution les décida à émigrer. Ils vinrent donc en Amérique, en 1774, et s'établirent dans l'Etat de New-Hampshire. Anne se rendit ensuite dans l'Etat de New-York où elle commença à prophétiser, annonçant qu'elle était le second Christ, et que ceux qui croiraient en elle et la suivraient, obtiendraient l'absolution de leurs péchés. Vers l'année 1781 elle entreprit, dans les diverses parties des Etats-Unis, et particulièrement dans celles qu'on connaissait alors sous le nom de Nouvelle-Angleterre, un voyage qui dura deux ans et quatre mois; enfin l'année suivante, pour me servir des propres expressions de ses disciples, « ayant accompli la mission qui lui avait été imposée, elle fut ôtée de » la vue des croyans, de la manière ordinaire à tous les vivans. » Après la mort

de la mère, le gouvernement de la société passa successivement entre les mains de plusieurs personnes sur lesquelles le *don* de conduite, dans l'administration visible, était descendu.

Les *Shakers* tirent leur nom d'une forme particulière de culte qui consiste dans la danse la plus violente [1]. A l'église les deux sexes sont séparés et placés sur deux rangs, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Deux individus de chaque sexe, remplissant l'office de chanteurs ou pour mieux dire de coryphées, sont placés chacun à la tête de leur colonne respective. A un signal donné les chanteurs entonnent un hymne, et les colonnes se mettent en mouvement. Leur danse est d'abord grave, mesurée; ils avancent et reculent pendant quelques minutes; puis tout-à-coup ils se retournent, pressent leurs mouvemens et augmentent graduellement la violence de leur action selon qu'ils sont animés par le chant ou échauffés par l'esprit. Mais pourquoi m'appesantirais-je plus long-temps sur les détails ridicules des effets de ce nouveau délire de l'esprit humain? Qu'il me suffise d'ajouter qu'ils continuent cette danse en quelque sorte sauvage et furibonde, avec des cris désordonnés, des éclats de voix étourdissans, jusqu'à ce que épuisés, exténués, ils tombent sur le carreau, ou qu'ils aient à peine la force nécessaire pour se traîner à leurs siéges.

Le principal précepte de la religion des Shakers est l'interdiction de tout commerce entre les deux sexes; en conséquence, dès que deux époux entrent dans la communauté, ils sont aussitôt séparés. Tous les arrangemens domestiques, exécutés d'après ce principe, sont maintenus avec la plus grande rigidité. La société est distribuée en un certain nombre de familles artificielles, composées d'hommes et de femmes qui n'ont souvent entre eux aucun lien de parenté, mais qui cependant vivent ensemble comme s'ils faisaient partie d'une véritable

[1] Le nom de *shaker* signifie à proprement parler *trembleur*, du verbe *to shake*, remuer, trembler. Il est à remarquer que le nom de *quaker* exprime absolument la même idée, puisqu'il vient du verbe *to quake*, qui signifie de même trembler; ainsi les shakers et les quakers portent absolument le même titre sous des dénominations différentes, quoique leurs principes religieux ne se ressemblent nullement. Nous donnerons bientôt des détails assez étendus sur la doctrine des quakers.

famille. Chaque maison contient ordinairement une de ces familles; elle est divisée en petites chambres, assez grandes pourtant pour deux lits, à chacun desquels est annexée une garde-robe. Chaque étage est partagé en deux par un large corridor, et chacune des deux divisions est affectée au logement des individus de chaque sexe. Deux escaliers différens contribuent à isoler complètement ces deux classes d'appartemens. Deux pièces seulement sont communes à tous les habitans de la maison, la cuisine et la salle à manger; encore cette dernière a-t-elle deux portes percées sur le même côté pour l'entrée des deux sexes. Au reste, à moins de quelque nécessité urgente, les hommes ni les femmes ne passent jamais dans le côté de la maison opposé à celui qui leur est affecté. Les femmes font la cuisine, blanchissent, font et raccommodent les vêtemens; les hommes s'occupent à la culture des terres, aux travaux manuels ou extérieurs. Soit qu'ils aillent à l'église, soit qu'ils en reviennent, soit qu'ils entrent pour prendre leurs repas, soit qu'ils sortent, les deux sexes sont toujours séparés, quoique dans le même local; ils entrent ou sortent par des portes différentes, et mangent à des tables particulières. Avant le repas tous s'agenouillent pour prier, et chacun répète la prière pour lui-même.

Les principaux rangs de la secte des *shakers* sont, après les simples croyans, les *aînés*, les *pères confesseurs* et les *saints*. Ces différens grades confèrent le pouvoir d'entendre des confessions, d'imposer des pénitences, de donner l'absolution, etc. Ces sectaires admettent l'intervention de la divinité dans presque toutes leurs actions, puisqu'ils affirment qu'ils font chaque chose par un *don*, une *grâce spéciale*, en un mot par l'inspiration du Saint-Esprit. Le journal américain connu sous le titre de *North-America Review*, rapportait un exemple fort curieux d'application de cette doctrine singulière. On demandait à un jeune shaker d'un caractère gai et ouvert, s'il jouissait d'une entière liberté parmi ses compagnons, et s'il était libre de faire tout ce qu'il lui plaisait : « Certainement, » répondit-il, nous faisons toutes les choses pour lesquelles nous avons un *don*. » — Mais, ajoutait-on, que feriez-vous si, dans une belle matinée d'hiver, il » vous prenait fantaisie d'aller glisser sur l'étang? — Eh bien! je dirais à l'*aîné*

» que j'ai une *grâce* pour aller glisser sur l'étang. — Mais, répliquait-on, l'*aîné* » vous le permettrait-il? — Certainement, à moins qu'il n'eût une *grâce* pour » m'empêcher d'y aller. — Mais, insistait-on, si vous répétiez à l'*aîné* que vous » êtes certain d'avoir une *grâce* pour aller glisser, et qu'il faut absolument que » vous y alliez? — Alors l'*aîné* me dirait que j'ai une *grâce* menteuse, et qu'il » en a une véritable, lui, pour me battre si je ne vais pas directement à mon » ouvrage. »

A Troye, dont cette excursion au village du Nouveau-Liban m'a insensiblement éloigné, je pris un cheval, et, suivant une route qui cotoie d'abord les frontières de l'État de New-York et celles du Massachussets, puis après celles du même État de New-York et celles du Vermont, j'arrivai à Benington, petite ville située à l'extrémité méridionale de ce même Etat. Le pays que je parcourus dans ce trajet est remarquable par l'activité de son industrie; on y rencontre à chaque pas des forges, des filatures de coton, des moulins à papier. D'autres élémens naturels de prospérité, tels que de nombreuses carrières, des mines de fer en pleine exploitation, joignent leurs produits à ceux des usines manufacturières, et contribuent à procurer à ce pays, malgré la stérilité de son sol, tous les avantages de la fertilité et de l'abondance; en effet, en soumettant les États voisins au tribut de leurs exportations d'objets manufacturés, ses habitans en reçoivent en échange toutes les denrées de première nécessité.

De Benington, situé comme je l'ai dit dans l'Etat de Vermont, je me dirigeai vers l'Etat de Massachussets, et je traversai, tant dans l'un que dans l'autre de ces deux Etats, une contrée montueuse, dont les élévations dépendent de cette ligne connue sous le nom de montagnes Vertes. C'est une chaîne inférieure des monts Alléghany, désignés aussi quelquefois sous le nom d'Apalaches [1]. Cette

[1] Le nom d'Alléghany, que donnaient les indigènes à cette chaîne de montagnes, signifie dans leur langue *montagnes sans fin*. Quelque temps après la découverte, les Espagnols et les Français changèrent ce nom en celui d'*Apalaches*, qui était celui d'une horde sauvage habitant les bords de la rivière *Apalachi-Cola;* mais les géographes ont conservé le nom d'Alléghany. Les monts Alléghany sont divisés en deux chaînes, celle de l'est et celle de l'ouest; la première, qui doit seule nous occuper ici,

chaîne est très-inégalement mamelonnée, surtout dans l'Etat de New-Hamsphire, où quelques-uns de ses sillons égarés, qu'on aperçoit de trente lieues en mer, prennent le nom de montagnes Blanches; aussi, quoique d'une hauteur généralement médiocre, elle est surmontée de quelques pics d'une très-grande dimension, tels que la pointe Killington, située vers le centre de l'Etat de Vermont, et l'une des plus prononcées sans contredit de toutes les montagnes de cette partie orientale de l'Union; elle est élevée de trois mille neuf cent vingt-quatre pieds au-dessus du niveau de la mer. Les vents du nord-est, qui frappent directement le flanc de cette chaîne, la couvrent quelquefois d'une couche de neige de plusieurs pieds d'épaisseur. On remarque plus particulièrement ce phénomène sur le mont Washington, qui présente une masse isolée, élevée de six mille six cents pieds au-dessus des eaux de l'Océan.

Bien différent, sous le rapport de la civilisation, de celui que je venais de quitter, tout le pays que je parcourais appartient encore à la nature sauvage, et ce n'était que de loin à loin que j'apercevais des établissemens de quelque importance. Quant à la végétation, elle ne diffère guère de celle de la partie orientale de l'Etat de New-York, que je venais de traverser. J'arrivai enfin à Northampton, ville considérable située au centre de la partie occidentale de l'Etat du Massachussets, dans le comté de Hampshire, et près de la belle rivière Connecticut, sur laquelle elle possède un pont de mille soixante pieds de longueur.

La rivière Connecticut, que je viens de nommer, est un des plus beaux ornemens de cette contrée; elle est entièrement parallèle au fleuve Hudson, dont à

commence en Géorgie, sous le nom de *ligne Bleue* ou de *montagnes Bleues*, et traverse, dans une direction nord-est, les parties occidentales de la Caroline du sud, les Etats de Virginie, de Pensylvanie, le nord du New-Jersey, et la pointe sud de l'Etat de New-York à West-Point; c'est là qu'elle commence à prendre le nom de *montagnes Vertes*, à cause des magnifiques forêts de pins, de melèzes, et d'autres arbres toujours verts qui la couronnent. Elle traverse sous ce nom, et dans la direction du sud au nord, les Etats du Connecticut, du Massachussets et du Vermont, et se rend à la baie de Chaleur, dans le Canada, après avoir envoyé vers le nord-est quelques sillons qui, comme nous l'avons dit, prennent le nom de *montagnes Blanches*.

peu près soixante milles de distance la séparent; mais son cours, généralement direct, est beaucoup plus considérable. Des hauteurs du New-Hampshire, où elle prend naissance, elle descend en formant, dans toute leur longueur, les limites de cet État et de celui de Vermont, traverse le Massachussets dans toute sa largeur, le Connecticut auquel elle donne son nom, et vient enfin se jeter dans le *Sund* de Long-Island, après un cours de plus de quatre cents milles, pendant lequel elle exécute un grand nombre de magnifiques cascades. Il s'ensuit malheureusement de ces abaissemens subits et fréquens de niveau qu'elle n'est navigable que par parties, et qu'elle ne peut porter de vaisseaux que jusqu'à Hartford, capitale de l'État de Connecticut, situé à cinquante milles seulement de son embouchure.

Les environs de Northampton sont fertiles et assez bien cultivés. La rivière Connecticut forme en cet endroit plusieurs sinuosités dont les détours constituent autant de vallées qui, vues du sommet du mont Holyoke, situé à l'est et à peu de distance de Northampton, présente de magnifiques paysages; de ce point élevé, la vue s'égare sur les détours multipliés de la rivière, sur les chaînes pittoresques des montagnes Vertes, et se trouve presque toujours ramenée vers le pic de Torn, montagne très-élevée, située de l'autre côté de la rivière, et à peu de distance de la ville. En parcourant ces fertiles environs, je fis sur la nature des terrains quelques observations géologiques assez intéressantes, et je remarquai en place quelques substances variées, telles que de la roche calcaire primitive, et une roche sableuse, rougeâtre, très-compacte. A trois milles de Northampton, et au revers des montagnes qui entourent cette ville, j'observai une série de roches qui présentaient les dispositions particulières aux basaltes; elles forment un chaînon très-élevé et d'une grande étendue. Je remarquai aussi que, dans les vallées, le sol était d'une nature argileuse, et que, couvert en quelques endroits d'une végétation vigoureuse et magnifique, il était en d'autres endroits entièrement stérile. Les habitans se livrent avec ardeur à la recherche des substances métalliques, qui peuvent former, partout où elles se rencontrent dans ce pays, l'objet d'une exploitation facile et avantageuse.

En continuant mon voyage vers Springfield, où je me proposais de m'arrêter, je rencontrai la voiture qui de Northampton se rendait à cette ville, et je fus heureux de profiter d'une occasion que j'avais négligée, et d'y trouver une place, car quelques instans après la pluie tomba par torrens. Je ne cite ce léger incident que pour faire remarquer encore une fois l'excessive variabilité de la température de ce climat; en effet, pendant tout le jour la chaleur avait été accablante, mais le vent ayant passé au nord-est, l'état de l'atmosphère changea subitement, de manière que, pendant tout le temps que dura l'averse, nous éprouvâmes le froid le plus piquant; notre voiture, ouverte de tous côtés, ne contribuait pas à nous en garantir, et, pour comble de désagrément, il fallut nous arrêter et rester exposés à ce déluge d'eau, pour laisser défiler un immense troupeau de bœufs que l'on conduisait vers les riches pâturages du Bas-Connecticut. Je remarquai dans ce troupeau un grand nombre de bœufs qui égalaient en force et en grosseur nos plus belles espèces de la Romagne et du Cotentin; leurs cornes, dirigées parallèlement, étaient très-longues et légèrement recourbées à leur extrémité. Parmi eux se rencontraient quelques vaches sans cornes, et un bon nombre de taureaux qui, à ma grande surprise, passèrent près de nous sans prendre ombrage de notre présence; mais j'ai déjà eu l'occasion d'observer que, dans ce pays, les bœufs et les taureaux même sont de la plus grande douceur, et que jamais ils n'attaquent les passans. Il est même fréquent de rencontrer des taureaux qui, attirés par quelques animaux de leur espèce, vont visiter sans gardien les fermes de leur voisinage, et regagnent ensuite fort paisiblement leur étable.

La pluie continuant de tomber en abondance, et les montagnes voisines déversant sur la route les eaux de leurs nombreux ravins, le chemin devint bientôt impraticable, et les chevaux harassés eurent toutes les peines du monde à nous tirer de ce mauvais pas. Nous n'arrivâmes donc à Springfield que plus d'une heure après l'époque ordinaire, et à la nuit déjà tombée. Mon premier soin, en arrivant à la taverne, fut de changer de vêtemens; mais, par un triste désappointement, je trouvai ceux que renfermait ma valise non moins pénétrés d'eau que ceux que je portais. Je me voyais donc forcé de sécher mes habits sur moi-même devant

un grand feu, lorsque mon hôte obligeant s'empressa de m'offrir à la fois linge et vêtemens pour remplacer les miens; j'acceptai avec reconnaissance son offre généreuse, ainsi que celle qu'il me fit de souper seul dans le salon de compagnie pour achever de me mettre à mon aise. Le lendemain j'assistai au déjeuner commun, et je fus frappé de l'excellente et nombreuse compagnie que j'y trouvai rassemblée; cette réunion se composait de pensionnaires, habitans de la maison, et d'habitués externes. Les premiers étaient des célibataires qui se livraient au commerce, ou des employés d'une manufacture d'armes dont je parlerai plus bas; les seconds étaient pour la plupart des étrangers qui venaient former dans le pays des établissemens industriels, et qui, n'ayant point encore de maison montée, vivaient ainsi à la taverne. Je ne tardai pas à me mettre au courant de cette société, tout-à-fait digne d'inspirer la confiance, et à faire plus particulièrement la connaissance d'un Anglais avec lequel j'eus dans la suite beaucoup de rapports.

Après le déjeuner, je me disposais à aller visiter les environs lorsque mes hôtes, en me faisant remarquer que ce jour était celui du repos, m'offrirent avec prévenance d'assister au service religieux dans leur banc, et m'assurèrent que j'aurais occasion d'entendre un excellent prédicateur. Je ne crus pas pouvoir refuser cette offre sans impolitesse, car la solennité du dimanche est rigoureusement observée dans toute l'Union, et l'opinion publique, si libérale d'ailleurs, y conserve même sous ce rapport une teinte d'intolérance. L'Anglais qui s'était fait mon compagnon, me fit observer que je pouvais me dispenser d'assister à ces exercices religieux puisque sans doute j'étais catholique; mais je lui répondis que quelque religion qu'on professât, on ne pouvait refuser d'entendre la voix de celui qui enseignait la vertu, et que d'ailleurs, n'ayant eu depuis long-temps que les forêts pour temple, je désirais entendre prêcher la parole de Dieu dans un lieu consacré à son culte. Je me rendis donc avec toute la société à l'église, qui a été érigée par les membres de la congrégation luthérienne. Cet édifice, nouvellement construit, est d'une grande beauté, et l'on voit que rien n'a été épargné pour rendre sa décoration tant intérieure qu'extérieure aussi magnifique que possible. Je fus étonné de sa grande étendue et surtout des dimensions de son plafond sans sup-

ports, qui n'a pas moins de quatre-vingts pieds de développement en tous sens. L'intérieur de ce monument est revêtu d'une couleur blanche lustrée qui imite le stuc; tout autour règne une tribune élevée dont le côté du fond est occupé par un buffet d'orgue, le côté opposé par la chaire du ministre, et les parties latérales sont réservées pour les dames et les principaux habitans. On m'offrit un livre de prières, ce qui est une marque de considération dans ce pays, et l'on m'indiqua les psaumes que l'on allait chanter. L'office terminé, je m'empressai d'examiner le plafond dont la suspension hardie excitait vivement ma curiosité. Un des assistans, prenant part à mon intérêt, me conduisit sous le comble, où je pus me rendre compte des particularités de sa construction. Je remarquai que les poutres qui le composent sont jumelées, c'est-à-dire entaillées à mi-bois et retenues par des jumelles boulonnées. Cette espèce de parquet forme un grand carré dont les extrémités reposent sur un mur en pierre de deux à trois pieds d'épaisseur; il est en outre accroché par des chaînes de fer à la charpente solide qui forme la toiture. Je ne puis mieux donner une idée de cet assemblage singulier qu'en le comparant à certains ponts suspendus qu'on rencontre dans beaucoup de parties de l'Union, et particulièrement à celui de Schenectady que j'ai décrit dans le premier volume de cet ouvrage. J'appris de la personne qui me servait en cette occasion de cicerone, que l'ouvrage français de Philibert de Lorme sur la charpente était souvent consulté par les charpentiers de ce pays; qu'en outre l'expérience leur avait appris qu'il était avantageux, dans les constructions en charpente, de n'employer que le plus petit nombre possible de pièces, quoiqu'on eût le bois en abondance, et qu'il fallait plutôt compter, pour la solidité d'un assemblage, sur la précision des jointures et le fini de l'exécution que sur la multiplicité et la force des supports. J'appris aussi de cet individu que, pour éviter les fâcheux effets de la dilatation et du retrait des pièces, les charpentiers américains savaient les assembler de manière à neutraliser ces déviations, en les compensant l'une par l'autre. Pour obtenir cet effet ils font simultanément usage de différens bois dont ils ont éprouvé la propriété de se dilater ou de se resserrer, et ils en composent des assemblages qu'on peut comparer aux balanciers compensateurs des horloges, formés de métaux

de dilatabilité différente. Je pus me convaincre de l'avantage de ce système en remarquant que, malgré son immense surface, ce plafond ne présentait aucune gerçure. Le comble de l'édifice est percé de distance en distance d'ouvertures que l'on ferme dans les temps de neige, ou lorsque l'atmosphère est chargée d'une trop grande humidité.

Pour employer le reste de la journée le plus utilement possible, je me dirigeai après le service vers le sommet de la colline qui domine Springfield. De cette situation élevée je vis se dérouler au-dessous de moi une vaste contrée généralement plane quoique un peu ondulée, et limitée au loin par une chaîne de montagnes dont les nuances bleuâtres se confondaient avec l'azur du ciel. La ville de Springfield, que je voyais s'étendre à mes pieds, doit son nom aux nombreux courans d'eau qui de tous côtés serpentent autour d'elle, indépendamment de la rivière Connecticut sur laquelle est jeté un magnifique pont fermé dont j'apercevais la toiture. Après avoir pris ainsi une idée générale du pays, je m'acheminai vers la ville que j'avais à peine aperçue lors de mon arrivée.

Ses maisons sont pour la plupart en bois, et cependant bâties avec élégance; elles sont généralement espacées et quelquefois même entièrement isolées, mesure de précaution qui offre un grand avantage lors des incendies et dont nous avons plus d'une fois cité l'application dans les villes américaines. Parmi ces maisons, quelques-unes se font remarquer par leur étendue considérable, ainsi que par les grilles élégantes qui les précèdent et les jolis jardins qui les entourent. Le commerce est un des principaux élémens de prospérité de cette ville, et un grand nombre de ses habitans lui doivent de belles fortunes; son extension et ses relations sont principalement favorisées par l'occurrence de plusieurs grandes routes qui de Springfield se dirigent vers les points principaux de l'Union. Après avoir traversé la ville, j'arrivai près du pont qui traverse la rivière Connecticut; il est entièrement construit en bois; il fut élevé, en 1818, en remplacement d'un plus ancien qui barrait autrefois le courant et dont les ruines sont encore visibles; il est, comme je l'ai dit, couvert dans toute sa longueur, et n'a pas moins de mille soixante pieds de longueur. On peut juger, d'après ces dimensions, de celles de la rivière dont le

lit me parut en effet très-large, quoique les grandes chaleurs eussent considérablement diminué le volume de ses eaux. Cette rivière nourrit plusieurs espèces de poissons stationnaires, et entre autres la *molve* que l'on pêche depuis Northampton jusqu'ici. Ses bords peu élevés sont bordés d'un beau rideau de peupliers de la Caroline, de quelques massifs d'ormes et d'autres arbustes, tous couverts en cet instant d'une multitude de petits oiseaux que je ne pus tirer, à cause de la solennité du jour. En rentrant à la taverne, je trouvai réunie une nombreuse société composée tant des pensionnaires que des personnes que chacun d'eux avait invitées. On se mit à table en silence, et ce ne fut que vers le milieu du repas que la conversation s'établit; elle fut ce qu'elle est presque toujours avec les Américains, c'est-à-dire sérieuse et solide, sans aucun mélange de ce que nous appelons de l'esprit; elle roulait sur les chances des affaires commerciales et les différens procédés de culture, sujets toujours inépuisables pour eux. Je m'entretins avec mon voisin qui, fort heureusement pour moi, se trouva être un employé de la manufacture d'armes; il offrit de me la faire voir en détail le lendemain, et j'acceptai avec plaisir, puisqu'aussi bien j'étais obligé de prolonger mon séjour à Springfield, les voitures que je comptais prendre ne partant de cette ville que le mardi.

Je me rendis donc le lendemain à la manufacture d'armes qui est située à peu de distance de la ville et qui appartient à l'État général. C'est un vaste bâtiment de deux cent quatre pieds de façade, divisé en trente-deux ateliers. Une aile en retour, formant un angle droit avec le bâtiment principal, renferme les armes confectionnées. Plus loin sont les hangars pour les pièces d'artillerie et leurs trains. Le magasin à poudre est entièrement isolé. La totalité de l'établissement, élevé sur un large plateau, occupe une surface de vingt acres. Les ouvriers, fort nombreux, sont logés à peu de distance. Les forges et les moulins nécessaires à l'exploitation sont aussi séparés de l'établissement principal; on a mis à profit, pour les faire mouvoir, les eaux d'une petite rivière qui coule au bas du plateau. Je visitai les magasins où sont déposés les diverses pièces nécessaires à la composition des armes; le directeur, qui est un officier de l'armée américaine, me montra plusieurs modèles de fusils français dont on préférait, me dit-il, la culasse à celle des fusils

anglais, parce qu'étant plus courbés que ces derniers, ils n'ont point de recul. Je ne dois point omettre de dire que cette manufacture d'armes est aussi un poste militaire qui peut étendre ses communications par eau à soixante milles de distance.

Tout le fer qui entre dans les divers travaux de cet établissement, est tiré de l'État lui-même (Massachussets) qui en renferme plusieurs mines. On rencontre surtout dans certains marais de grandes quantités de fer oxidé. Le cuivre et le plomb se montrent aussi en différens endroits, et l'on m'a même assuré que le produit de la gangue de ce dernier était de soixante pour cent. Je recueillis aux environs de Springfield plusieurs échantillons d'une substance calcaire élastique (stéatite) que l'on emploie dans la construction des tombeaux.

Je fus invité à aller passer le reste de la journée à la société littéraire nouvellement établie par souscription. Le nombre des ouvrages de science ou de littérature y est encore peu considérable, mais en revanche on y trouve tous les journaux et brochures du pays, et même la plupart des Revues et des Magasines anglais, reproduits par les presses américaines. Je lus dans les recueils hebdomadaires anglais quelques articles sur la France, et particulièrement sur le voyage autour du monde des deux corvettes *la Physicienne* et *l'Uranie*, commandées par mon ami le capitaine L. Freycinet, dont les découvertes étaient alors l'objet de l'attention générale, et je ne pus m'empêcher de faire ressortir l'injustice et la partialité qui en avaient dicté toutes les pensées.

Je partis enfin de Springfield de grand matin pour prendre la route de Worcester. Le pays que je parcourus jusqu'à Brookfield offre beaucoup de variété dans ses aspects. A ce dernier endroit il me fallut franchir de nouvelles montagnes dont on tire un marbre grossier qui sert à la construction des tombeaux. Je découvris ensuite le village de Leicester situé au milieu d'un vallon arrosé par la rivière Française dont le doux nom réveilla en moi de patriotiques souvenirs. Les eaux fraîches et limpides de cette rivière sont bordées d'une infinité de saules indigènes qui, vus d'une certaine distance, ressemblent assez à ce pin bizarre qu'on appelle chou d'Italie. Mais bientôt, en prolongeant son cours dans la plaine, la rivière Française, enrichie du tribut de plusieurs filets d'eau que lui envoient divers

petits lacs, perd son nom pour prendre celui de rivière *Quinebaug*. Le même paysage se continue jusqu'à la jolie ville de Worcester située au milieu d'un large vallon entouré de collines, au milieu duquel coule le Blackstone ou rivière des pierres noires.

Worcester est placé à peu près au centre de l'État de Massachussets; sa maison de ville s'élève sur une éminence, dans la rue principale qui est en même temps la grande route de Boston; c'est un bâtiment dont l'extérieur offre évidemment deux époques différentes de construction; une partie plus ancienne appartient au genre hollandais, et l'autre, beaucoup plus considérable et plus récente, est dans le style moderne. Les maisons particulières offrent toutes une agréable apparence, quelques-unes même affichent une véritable magnificence; ainsi, en face de la route, et au milieu d'un beau parc que traverse un creek sinueux, on remarque une espèce de château qui ne le céderait en agrémens extérieurs qu'à très-peu de maisons de campagne des environs de Paris. A quelque distance de la ville et au milieu d'une vallée, s'élève, loin de toute autre habitation, la prison d'État, vaste édifice construit en pierres et en briques.

J'arrivai à Worcester précisément le jour de la distribution des récompenses et des prix d'encouragement accordés aux auteurs des meilleurs procédés, et aux fabricans des meilleurs produits d'agriculture et d'industrie. Cette fête, vraiment nationale, avait attiré un grand concours d'habitans des contrées voisines, cultivateurs et manufacturiers, et une foule d'acheteurs et de curieux. Désirant visiter en détail toute cette exposition, si propre à me donner de justes idées sur les progrès de l'industrie américaine, je profitai de cette circonstance pour prolonger mon séjour à Worcester.

Tous les objets manufacturés étaient exposés sous de vastes hangars en planches, construits pour cette circonstance; les bestiaux et animaux domestiques parquaient dans des enclos séparés, et le centre, formant une grande place, était réservé pour les courses des chevaux de race. Je remarquai, parmi les produits industriels exposés, des étoffes de coton, de laine et de fil, très-bien tissées, et qui pourraient presque rivaliser avec les mêmes articles que les fabricans anglais

importent en grande quantité. Les draps de plusieurs couleurs, et surtout les bleus, parurent parfaitement fabriqués et obtinrent plusieurs prix; il en fut de même pour les articles de sellerie, qui étaient en général travaillés avec beaucoup d'élégance et de goût. La quincaillerie et la ferblanterie ne se distinguèrent pas moins. On remarqua que c'était pour la seconde fois que la faïencerie, la poterie et la gobletterie se montraient avec autant d'avantages. La bonneterie me parut d'une bonne facture; elle est soit de coton soit de laine, et, dans ce dernier cas, toujours de pur mérinos, matière première que de nombreux troupeaux fournissent abondamment et en excellente qualité. La chapellerie proprement dite me parut de bonne qualité; mais je distinguai avec beaucoup d'intérêt des chapeaux de paille élégamment tissus, qui paraissaient pour la première fois au concours, et qui pouvaient soutenir la comparaison avec la seconde qualité de ceux de Livourne. Ces chapeaux étaient fabriqués avec un *gramen* nouvellement découvert par une demoiselle de l'Etat de Connecticut; c'est le *Paniculatum rubrum*, qui fournit aussi un fourrage abondant et de qualité supérieure. La vue de cette parure, si répandue parmi nous, me suggéra l'idée d'acclimater en France ce précieux *gramen*, qui pourrait créer, pour les femmes et les jeunes filles de la classe peu aisée, une nouvelle branche d'industrie, et offrir, avec un bénéfice qui améliorerait leur position, un moyen d'occuper utilement les enfans pauvres ou orphelins. Je fis donc sans délai la demande d'une certaine quantité de graines de cette plante au professeur Siliman, de New-Haven, qui mit la plus grande obligeance à m'en procurer; ce premier envoi de graines fut adressé au Jardin du Roi avec les instructions nécessaires pour les faire lever et multiplier. Depuis, ce même professeur m'en a fait parvenir un second envoi plus considérable, que j'ai partagé entre M. le docteur Valentin, de Nancy, et MM. Eyriès, négocians au Hâvre, qui m'avaient manifesté le désir de propager la culture de cette plante. Ainsi, j'ose espérer que mes vœux pour l'établissement de cette nouvelle branche d'industrie ne tarderont pas à se réaliser.

Après avoir passé en revue tous les produits de l'industrie manufacturière, je me dirigeai vers les parcs où étaient classés les bestiaux. Là, je remarquai d'abord

des bœufs de tailles, de couleurs et d'espèces variées; les cornes de quelques-uns égalaient en longueur celles des bœufs d'Italie et de la Romagne; cette espèce d'armure manquait totalement à quelques autres. Je vis un taureau de petite taille acheté beaucoup plus cher que d'autres qui paraissaient les géans de leur espèce, mais les formes musculeuses du premier et son énorme encolure, indices de sa force prodigieuse, lui donnaient une incontestable supériorité sur ses rivaux. Les moutons ordinaires, croisés ou de race pure, me parurent dans un état très-prospère. Les cochons ont été, en grande partie, croisés avec des races importées d'Otaïti. Mais ce qui attirait les regards du plus grand nombre de curieux et d'intéressés, c'était divers groupes de chevaux de trait et de selle, exposés en vente, ou destinés à disputer le prix des courses. Ces courses, auxquelles les poulains prirent part, eurent bientôt lieu, et le prix fut remporté par deux individus provenant du croisement de la race arabe et d'une autre race, qu'on m'assura être la normande. Au reste, ces chevaux avaient les formes très-élégantes, l'encolure moyenne, les jambes déliées et l'œil étincelant.

Les Américains, comme les Anglais, sont très-grands amateurs de chevaux, et, parmi les Américains, les Virginiens portent cette passion au plus haut degré; ils sont à la piste de toutes les courses, et entreprennent de longs voyages dans le seul but d'aller soutenir, par des paris considérables, la réputation de tel ou tel coureur; ils exposent, dans ces paris, des sommes qui feraient la fortune de bien des particuliers, et souvent ils achètent le vainqueur un prix exorbitant. Alors, si ce vainqueur est un étalon, ils le promènent dans les divers États pour la propagation de l'espèce, et, dans ce cas, il devient l'objet d'un excellent revenu pour le propriétaire; son arrivée est annoncée dans les papiers publics comme le serait celle d'un personnage de la plus haute importance, ou d'un ambassadeur, et chacun court en foule le visiter. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir de ces vainqueurs qu'on promenait ainsi de ville en ville, et, entre autres, un fameux étalon nommé l'Eclipse.

L'exposition générale de Worcester dure trois jours; outre celle-ci, qui est la plus importante, il en existe plusieurs autres dans diverses villes du même État.

Ces distributions solennelles de prix, le grand concours de peuple qu'elles attirent, le mouvement et l'activité qu'elles occasionent, forment en quelque sorte un phénomène dans le caractère et les habitudes de cette nation, essentiellement flegmatique. L'Américain perd dans ces occasions toute son apathie, et revêt les apparences d'un peuple vif et plein d'ardeur. On ne voit alors de tous côtés que des gens empressés, à pied, à cheval, en voiture, en chariot, qui accourent en hâte pour jouir du spectacle de ces fêtes tumultueuses.

J'appris qu'indépendamment de ces grandes expositions industrielles, instituées périodiquement dans différens États confédérés, il en existait beaucoup d'autres, moins importantes, revenant à des époques plus rapprochées, souvent même à chaque saison, et dans lesquelles on offrait aux consommateurs, soit des fruits ou des légumes, remarquables par leur précocité ou leur qualité supérieure, soit même de nouveaux essais de greffes, perfectionnement de culture dont on s'occupe actuellement d'une manière toute particulière dans ce pays. On suit une méthode analogue, et non moins curieuse, pour exposer les récoltes hâtives des fourrages que produisent les terrains sablonneux et les prairies salées. Ces foins, liés en bottes serrées, de forme carrée, sont entassés avec symétrie sur des voitures ornées de riches pavois; ainsi disposé, ce convoi singulier, précédé de musiciens et suivi d'une foule de peuple, se met en marche et parcourt la ville avec pompe et solennité.

Les marchands de fourrage ne sont pas les seuls qui promènent ainsi magnifiquement leur marchandise. J'ai plusieurs fois été témoin de cortéges analogues, formés par la corporation des bouchers. Ces artisans, entièrement vêtus de toile du blanc le plus éclatant, montés sur de superbes coursiers, et précédés d'une troupe de musiciens, promenaient dans toute la ville des bœufs, et même des moutons, de taille et de poids extraordinaires. Cet usage a une analogie frappante avec la marche triomphale de notre bœuf gras, mais il faut noter cette différence qu'en Amérique les gens du cortége n'acceptent point d'argent.

Le gouvernement accorde en outre des primes d'encouragement aux propriétaires des bœufs les plus forts et des moutons les plus gras conduits sur le mar-

ché, et cette récompense devient l'objet d'une nouvelle cérémonie publique. En effet, dès que ces animaux ont été abattus, dépouillés et divisés, chaque quartier, paré de rubans, est promené par la ville sur des voitures pavoisées, dans la forme que nous avons décrite plus haut, et le lendemain, exposé en vente dans la boutique du propriétaire, qu'on décore, pour cette circonstance, de festons et de fleurs. Les personnes riches, par motif d'encouragement, font leur provision de ces viandes de choix, et les maîtres de tavernes s'empressent d'en acheter, malgré leur prix élevé, pour en faire l'objet d'une spéculation lucrative; en effet, ils annoncent aussitôt pompeusement que tel jour, et dans telle taverne, on servira au dîner du *prœmium* : c'est le nom qu'on donne à la viande qui a obtenu le prix. En conséquence, les pensionnaires et les habitués de la taverne se hâtent d'adresser des invitations à leurs amis, qui ne manquent pas de répondre à cet appel; de sorte que la fête de la viande couronnée est célébrée par de nombreuses libations de Claret et de Madère, qui dédommagent amplement l'hôte du surcroît de dépense qu'il s'est imposé. On s'adresse de semblables invitations pour manger de la venaison ou de la soupe à la tortue, comme cela se pratique en Angleterre à l'occasion de ce dernier mets; il faut seulement remarquer qu'en Angleterre la tortue est très-rare, tandis qu'elle abonde en Amérique.

Ces espèces de solennités, dont le but est d'encourager l'agriculture et tous les arts industriels, sont très-multipliées dans l'Union; il n'est pas de corporation de métiers qui ne puisse en fournir l'objet, dans quelqu'un des produits de son industrie. Ainsi l'invention de tel objet d'art ou d'utilité que ce soit, et la supériorité constatée de tel article de manufacture, ou de telle denrée, sont célébrées par un triomphe semblable à ceux que nous avons décrits. Il n'est pas jusqu'aux constructeurs de navires qui ne parcourent toute une ville, montés sur un petit vaisseau gréé et armé que traînent à grand'peine dix-huit ou vingt chevaux. Enfin, j'ai vu promener ainsi à New-York, sur une voiture décorée, et avec beaucoup de fracas, des matelas dits *insubmergeables*, destinés pour la marine. L'essai en fut fait dans la baie, en présence de toute la population accourue à ce spectacle; le succès fut à peu près complet, et fut récompensé par un

brevet exclusif, d'un certain nombre d'années, qu'on accorda à l'inventeur.

Après avoir visité, dans le plus grand détail, l'intéressante exhibition de Worcester, je rentrai à la taverne pour attendre le dîner. Sur ces entrefaites je liai connaissance avec un Américain qui m'avait reconnu pour être Français, et qui lui-même avait fait en France un long séjour, pendant lequel il avait été témoin de plusieurs de nos expositions industrielles. On se doute bien que l'entretien roula sur le sujet qui occupait en ce jour tous les esprits, et que nous essayâmes d'établir des comparaisons entre les travaux et les progrès de l'industrie de nos deux nations; mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'au lieu de trouver dans mon interlocuteur un antagoniste jaloux et prévenu, comme je m'y attendais, je trouvai au contraire en lui un juste appréciateur et un admirateur sincère du génie inventif et du goût exquis de nos ouvriers. Il ne me fut même plus permis de douter qu'il eût réellement pris un grand intérêt à ces magnifiques revues de notre industrie, après qu'il m'eut montré les divers rapports du jury d'exposition, qu'il avait rapportés et qu'il conservait précieusement comme souvenir de cette solennité nationale.

Après le dîner, que le grand concours de voyageurs et de curieux qu'avait attirés l'exposition rendit très-bruyant, je retournai visiter le parc où elle se tenait; là, mon attention fut bientôt stimulée par les annonces pompeuses et les gigantesques tableaux au moyen desquels les propriétaires de plusieurs ménageries ambulantes s'efforçaient d'attirer la foule. Ces tableaux, semblables en tout à ceux que nous voyons déployés dans nos foires ou nos fêtes annuelles, représentaient des animaux dévorant des femmes et des enfans, ou combattant contre des sauvages, etc. Je remarquai que la foule se portait principalement vers le lion, animal qui a pour les Américains le mérite d'une origine lointaine; pour moi je préférais rencontrer des animaux indigènes, et je rendis visite à l'orignal, l'un des plus beaux quadrupèdes que nourrisse le nord de l'Amérique, et dont je n'avais encore vu qu'un seul couple. On sait qu'il porte encore parmi les Américains le nom de moos, et qu'il forme une variété du *cervus alces*, l'élan des contrées septentrionales de l'Europe.

L'orignal que je vis à Worcester, et d'après lequel je vais essayer de donner une description générale de l'espèce, était de la taille d'un cheval. Sa tête large et longue a quelques rapports avec celle du mulet, ressemblance qui a pu contribuer à induire en erreur certains voyageurs, qui ont en effet indiqué un cerf-mulet vivant dans le nord de l'Amérique; ses yeux, petits et très-doux, sont accompagnés d'un larmier profond qui s'étend de chaque côté du nez; ses oreilles sont largement ouvertes, ainsi que ses narines; la lèvre supérieure est épaisse et très-proéminente, tandis que l'inférieure est beaucoup plus mince; son cou, ramassé, est décoré d'une espèce de crinière plus rude au toucher que tout le reste du pelage; deux tubercules, garnis d'un poil très-fin, pendent sous la gorge, et s'allongent beaucoup avec l'âge; les jambes, longues et minces, portent au-dessus du sabot une espèce d'ergot très-saillant, et sont terminées par un pied fendu dont l'impression sur la terre retient un fumet qui met tout de suite les chiens sur ses traces. Les bois ramés et très-étendus qui couronnent sa tête se composent de deux larges palmes, terminées par plusieurs andouillers d'inégale grandeur, dont le nombre, qui varie pour les individus adultes de cinq à dix, indique l'âge de celui qui les porte; on remarque sur le tronc et les expansions principales de ce bois plusieurs sillons tracés par le passage des vaisseaux sanguins. Cette ramure, dont le développement horizontal est quelquefois de quatre à cinq pieds, et quelquefois de beaucoup plus encore, pèse, lorsqu'elle a acquis toute sa croissance, jusqu'à quarante-deux livres. La queue, comme celle de presque tous les animaux de la famille des cerfs, est courte et pour ainsi dire tronquée. Le moos lève très-haut les jambes en marchant, et quoiqu'il ne saute pas comme les autres cerfs, sa course est cependant très-rapide; il est nécessaire d'ajouter que ses proportions, malgré la forme svelte et élancée de ses jambes, n'ont point la grâce et l'élégance de celles du *cervus canadensis* ou wapity.

L'orignal que j'ai possédé avait été pris dans l'État du Maine, vers le Canada; il n'avait point encore acquis le terme de sa croissance, puisque sa ramure n'indiquait encore que l'âge de deux ans, et cependant il pesait déjà douze cents livres.

Quoique cet animal ne puisse être compté au nombre de ceux qui rendent de grands services à l'homme, cependant il fournit après sa mort des produits de quelque utilité; sa chair est un mets recherché; son bois magnifique est employé avec avantage dans la tabletterie, et sa peau, tannée et préparée, sert à fabriquer divers articles de buffléterie, et surtout des chaussons souples et légers.

L'orignal, comme tous les animaux de la même famille, s'apprivoise facilement; l'état de docilité auquel je parvins à réduire celui que je possédais ne laisse aucun doute à cet égard. Chaque matin, avant le jour, je le faisais promener dans la ville, pour lui procurer un utile exercice, et en même temps pour examiner son allure. Je remarquai dans ces diverses occasions que son pas était si allongé qu'un homme avait de la peine à le suivre. Lorsqu'il marchait, les articulations de ses pieds produisaient continuellement une espèce de craquement qui s'entendait à une certaine distance. Le fumet que conservait l'impression de ses pas, même sur le pavé, était tellement exalté que, souvent, lorsqu'il avait achevé sa promenade, tous les chiens du voisinage se mettaient en quête sur ses traces et venaient assiéger la porte de l'étable; ils auraient occasioné de graves accidens si on n'eût pris la précaution de les éloigner promptement.

La manière dont les sauvages du nord de l'Amérique s'y prennent pour s'emparer de cet animal, et l'obtenir vivant, est assez curieuse pour mériter une mention particulière. Voici comment ils procèdent à cette capture, qui demande toujours les efforts réunis d'un grand nombre de chasseurs. A l'époque des fortes neiges, ils se mettent en chasse au milieu des forêts; lorsqu'ils ont découvert les traces du pied d'un moos, ils rabattent, se disposent en cercle, et entourent l'animal à une certaine distance. Celui-ci, surpris de cette manœuvre, s'arrête, et se voyant ainsi entouré de toutes parts, ne sachant de quel côté fuir, et n'osant forcer le cordon de chasseurs, il se détermine, non sans témoigner beaucoup d'inquiétude, à rester au même endroit où il a été surpris, et à brouter, pour subsister, les extrémités des jeunes pousses des arbres et la mousse qui garnit leurs troncs. Les chasseurs sont alors obligés de bivouaquer à leur poste, et de recourir de leur côté aux provisions de maïs et de poisson salé dont ils ont

eu soin de se munir; c'est ainsi que, livrés à une observation continuelle, ils attendent patiemment, et souvent pendant assez long-temps, le résultat de leur entreprise. L'intensité du froid, qui commence à durcir la neige, vient ordinairement en hâter le dénouement. En effet, sur cette neige glacée qui crève sous chacun de ses pas, le moos ne peut plus avancer sans se faire aux jambes des blessures cruelles; il est donc forcé de rester à peu près immobile. Il essaie alors d'écarter la neige avec ses pieds de devant pour découvrir dessous quelque tendre racine, sa dernière ressource; mais, cette ressource précaire ne tardant pas à lui manquer, il est bientôt près de tomber de faiblesse et d'épuisement. Cependant les assaillans, auxquels aucun de ces symptômes n'a échappé, rétrécissent peu à peu leur cercle, et s'approchent assez de l'animal pour pouvoir lui jeter du foin qu'ils ont apporté. D'abord le prisonnier, toujours sur ses gardes, n'y fait aucune attention, mais bientôt, pressé par la faim, il se jette sur cet aliment et le dévore, sans cesser cependant d'avoir les yeux fixés sur l'ennemi, et tout en secouant vivement la tête, comme s'il menaçait de frapper l'imprudent qui hasarderait d'approcher à sa portée. Ce manége se prolongeant pendant quelque temps, les plus hardis de la troupe s'établissent assez près de l'animal, et passent deux ou trois jours et autant de nuits à lui jeter du foin par intervalles. Les autres chasseurs, montés sur de larges patins, composés d'un tissu de cordelettes tendu sur un cercle de bois, à peu près comme les raquettes de jeu de paume, s'occupent à déblayer la neige et à pratiquer un sentier qui aboutisse à une issue de la forêt. Pendant ce temps, les gardiens parviennent à s'approcher peu à peu du prisonnier, qui est couché dans un lit de neige de deux à trois pieds d'épaisseur, mais dont la surface seulement est durcie; la fièvre que provoque chez lui l'inquiétude, maintenant son sang à une haute température, empêche cette couche de glace d'adhérer à son corps. Enhardis alors par l'habitude que le moos doit avoir de leur présence, les chasseurs lui présentent du foin attaché au bout d'un long bâton; s'il ne s'effraie point, et s'il continue à prendre cette nourriture, le succès est assuré. On continue à lui donner du foin par petites quantités, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'il ne manifeste plus de répugnance, et jusqu'à ce qu'il

souffre patiemment qu'on lui passe un bâton sur le dos pour le frotter. On augmente la ration, en mettant, par plusieurs tentatives semblables, sa docilité à l'épreuve; lorsqu'on s'en est enfin assuré, on approche au point de lui présenter avec la main une grande quantité de fourrage, qu'il prend en allongeant le cou; dès-lors il n'est plus à craindre. Toute la troupe étant réunie, on lui passe une corde autour des embranchures de son bois, on le dégage de la glace, on le soulève sur ses jambes, et on le frictionne pour le réchauffer, et pour rétablir l'activité de la circulation que le froid a suspendue dans tous ses membres. La pauvre bête paraît sensible à ces attentions, elle se laisse conduire dans le sentier frayé et mener hors de la forêt. Cependant on ne cesse point de mettre en usage avec le moos les bons traitemens dont l'influence a si bien réussi, et sa docilité augmente de jour en jour; il obéit à ses maîtres, les suit dans leurs courses, et s'il témoigne encore parfois de l'inquiétude, cette dernière trace de son caractère sauvage disparaît promptement, et fait place à la plus parfaite tranquillité.



TREIZIÈME SECTION.

CONTINUATION DU VOYAGE DEPUIS WORCESTER JUSQU'A BOSTON.

Satisfait de mon séjour à Worcester, pendant lequel j'avais acquis une foule de données intéressantes et de connaissances positives sur l'état prospère de l'agriculture et des diverses industries manufacturières dans l'État de Massachussets, je me disposai à continuer mon voyage vers Boston, la ville la plus importante de cette partie de l'Union. Je pris donc la diligence qui se rend à cette destination, et je partis à quatre heures du matin avec sept ou huit autres voyageurs. Cette voiture, de construction nouvelle, et de la forme la plus élégante et la plus légère, était attelée de quatre bons chevaux bien enharnachés; elle offrait encore un témoignage des perfectionnemens rapides qui s'introduisent dans toutes les branches du service public de ce pays. En effet, peu de temps auparavant on ne connaissait, en fait de diligences, dans cette contrée, que de grossières machines en forme de cages ouvertes de toutes parts, et n'ayant, pour préserver les voyageurs du vent et de la neige en hiver, de la poussière ou de la pluie en été, que des rideaux de cuir garnis de boutons, et le plus souvent en mauvais état. Le plancher de cette voiture incommode était à claire-voie et toujours encombré d'une foule de petits coffres qui, n'étant retenus par rien, roulaient de tous côtés

entre les jambes des voyageurs; quant aux malles et aux gros bagages, ils étaient attachés avec des courroies sur le train même de la diligence, et exposés à des cahots si violens que les effets se trouvaient presque toujours, au terme du voyage, fortement endommagés. L'utile concurrence qui s'est établie entre les divers entrepreneurs de ces moyens accélérés de transport, ainsi qu'entre ceux-ci et les entrepreneurs de transports par eau, au moyen de bateaux à vapeur, a hâté le perfectionnement des uns et des autres; de sorte que l'ensemble et les détails de ce service, si nécessaire chez un peuple aussi essentiellement voyageur que les Américains, ne laissent presque plus rien à désirer.

Nous étions en route depuis quelque temps, et le silence le plus profond régnait encore dans la voiture; car l'Américain, quoiqu'il passe pour curieux et questionneur à l'égard des étrangers, est cependant réservé avec ses compatriotes, et ne se livre à la conversation qu'après avoir fait une espèce d'étude physiognomonique des compagnons que le hasard lui a donnés. La forme usitée pour commencer un entretien est tout aussi banale que chez nous; c'est encore la pluie ou le beau temps qui servent de prétexte. « *Fine day*, voilà un beau jour, une belle ma- » tinée, » ce sont là les mots consacrés qui servent de protocole obligé à toute conversation. Il ne faut point cependant omettre une variante importante qu'ils subissent si le jour se trouve être un dimanche, c'est alors la question : « Avez- » vous été à l'église? » qui sert d'introduction au discours. La conversation une fois entamée devint bientôt générale, et roula principalement sur le mérite des divers produits naturels ou manufacturés exposés à Worcester. On passa en revue les nombreux marchés qui s'étaient conclus à cette occasion entre les fabricans et les marchands en gros des divers districts, ou avec les *pedlar*, petits colporteurs forains ou ambulans, qui revendent en détail aux habitans des campagnes. On fit surtout des calculs multipliés sur la valeur des objets, et les profits probables que les acquéreurs pourraient retirer de leurs marchés. Je renouvelai à ce sujet l'observation d'une particularité qui m'avait plus d'une fois frappé, c'est que dans la conversation de ce peuple spéculateur, et dont toutes les idées roulent sur le négoce et ses profits, le mot *dollar*, nom de la monnaie principale du pays, est

celui qui frappe le plus souvent les oreilles de l'étranger[1]; on pourrait, en appliquant la plaisanterie de Figaro, dire qu'en Amérique ce mot *fait le fond de la langue.*

Le grand jour, qui succéda bientôt au crépuscule, nous permit de jouir de la vue des campagnes, et de remarquer l'activité matinale des cultivateurs qui, de tous côtés, se dirigeaient vers leurs champs. A ce mobile tableau succéda celui des groupes nombreux de voyageurs qui, comme nous, quittaient Worcester, où l'exposition les avait attirés, ou qui s'y rendaient; la plupart montaient d'excellens chevaux, d'autres se faisaient transporter avec leur famille dans de jolis waggons bien attelés, et tous contribuaient, en se multipliant sur toutes les routes, à donner un air de fête à la contrée.

Le chemin que nous parcourions s'élève beaucoup en s'engageant dans les montagnes qui de tous côtés environnent la ville de Worcester; ces montagnes doivent être considérées comme les extrémités des contre-forts d'un sillon collatéral qui s'appuie sur la chaîne centrale de l'Etat de New-Hampshire. Il a fallu faire jouer la mine pour ouvrir la route dans cette masse granitique au-dessus de laquelle elle s'élève; ses débris entassés jonchent les deux côtés du chemin, et disparaissent en partie sous des guirlandes de lianes et des touffes d'arbustes odorans. Parvenus au revers de la montagne, nous embrassâmes la vue d'un paysage moins tourmenté, quoique cependant circonscrit dans le lointain par des élévations et d'épaisses forêts, qui venaient se joindre, par des abaissemens et des nuances insensibles, aux magnifiques vallons, tapissés de pâturages, qui s'étendent jusqu'à peu de distance du rivage de la mer.

Nous continuâmes dès-lors notre voyage dans une vaste campagne ouverte de tous côtés, et coupée par un grand nombre de routes qui s'entrecroisaient en sui-

[1] Le dollar est la principale monnaie des États-Unis, et la valeur numérique en laquelle on décompose toutes les évaluations commerciales. Le dollar a la même valeur que la piastre d'Espagne, c'est-à-dire cinq francs quinze centimes de France; il se divise en *cent* ou centièmes, dont la valeur est, à très-peu de chose près, celle de notre sou. On compte en Amérique par dollars comme on compte en Angleterre par livres sterling, et en France par francs.

vant différentes directions. J'entamerai sur ces routes, dont j'embrassais alors d'un seul coup-d'œil le système en quelque sorte complet, une courte digression qui, je l'espère, ne paraîtra pas hors de propos, pour faire connaître la manière dont s'administre, en Amérique, cette partie du domaine public.

Ces routes se divisent en plusieurs classes, selon leur importance ou la qualité des autorités qui sont chargées de les faire exécuter et entretenir; ainsi on peut les diviser en routes de l'État général, en routes militaires, routes des États particuliers, routes de péage ou *turn-pike road*, en routes de comté, de district, et en chemins vicinaux.

Les routes de l'État général, établies et entretenues aux frais du gouvernement fédéral qui, chaque année, vote au Congrès leur création, leur extension et leur entretien, sont en petit nombre, et destinées à établir les principales communications entre les points extrêmes de l'Union, entre les capitales des États particuliers, entre les principales villes de l'intérieur et celles du littoral. Ces routes sont beaucoup plus largement ouvertes que toutes les autres; elles sont en outre généralement dirigées du nord au sud, de l'est à l'ouest, ou suivent le littoral et les frontières de l'Union. Quoique dans leur système général elles affectent la ligne droite, cependant, comme chacune d'elles doit passer par une série de villes qui ne se trouvent pas sur la même ligne, elles subissent réellement un grand nombre de détours, et il résulte de la rencontre de leurs différentes sections une multitude d'angles plus ou moins ouverts qui les rendraient très-longues à parcourir dans toute leur étendue; c'est principalement de cette disposition que les compagnies particulières ont profité pour établir des routes secondaires qui coupent tous ces angles, et raccourcissent beaucoup les distances, sinon d'une ville principale à celle qui la suit immédiatement, au moins à celles qui sont plus éloignées.

On appelle routes militaires celles qui ont été ordonnées par l'État général, et exécutées par les armées, pour le passage des troupes et le service des diverses parties de l'administration de la guerre. Ces routes longent généralement les frontières, et elles établissent des correspondances entre les différens postes militaires; elles ont été généralement ouvertes dans des endroits où les routes ordinaires

manquaient pour l'utilité du service; vu l'état absolu de paix, elles sont assez mal entretenues et très-détériorées, mais il ne faut pas douter qu'en cas de guerre elles ne fussent promptement réparées. Quelques-unes cependant ont été adoptées par les États particuliers qu'elles desservent, et sont dans ce cas parfaitement entretenues.

Les routes des Etats particuliers ne diffèrent que sous un petit nombre de rapports de celles de première classe, dont nous avons d'abord parlé; elles sont établies et entretenues aux frais des Etats qu'elles parcourent; elles ne font point partie, comme les routes de l'Etat général, d'un vaste système qui, du nord au sud et de l'est à l'ouest, lie toutes les parties de cet immense empire; calculées, au contraire, d'après les besoins d'un seul Etat, établies avec ses seules ressources et sans le contrôle de l'autorité suprême, elles forment dans l'Etat qu'elles traversent un petit système complet, indépendant de ceux de tous les Etats limitrophes. Cependant il arrive fréquemment que plusieurs Etats voisins s'entendent pour faire concorder leurs systèmes généraux de routes, en dirigeant les principales les unes sur les autres, et en les faisant aboucher aux frontières. Quelquefois même plusieurs Etats se réunissent pour faire exécuter à frais communs une route importante qui, traversant leurs divers territoires, doit offrir à chacun d'eux des avantages égaux; ces appels, que fait parfois un Etat aux Etats voisins pour obtenir leur coopération à quelque entreprise d'utilité générale, sont toujours fraternellement accueillis.

Les routes de péage, ou *turn-pike road*, sont celles qui sont établies et entretenues aux frais de compagnies particulières. Il était naturel que dans des Etats aussi vastes que ceux de l'Amérique septentrionale, où le besoin de communications faciles se fait continuellement sentir, et chez lesquels les ressources que le gouvernement tire des impôts sont si bornés, il était naturel, dis-je, que des capitalistes tournassent leurs spéculations vers l'établissement de nouvelles routes, pour l'entreprise desquelles ils obtiendraient, en remboursement de leurs avances, l'autorisation d'exiger des voyageurs un droit de péage. Les gouvernemens de chaque Etat particulier, convaincus des avantages im-

menses qu'ils pouvaient retirer de ce mode économique, se sont toujours montrés libéraux de ces sortes de concessions, et ces routes de péage se sont considérablement multipliées. Voici à peu près la forme usitée pour l'établissement de ces routes, et les conditions sous lesquelles l'octroi en est fait par l'autorité : une compagnie de capitalistes, après avoir calculé les avantages probables de l'ouverture d'une nouvelle communication entre plusieurs villes, soumet ses projets et sa demande au gouvernement; celui-ci, après un mûr examen dans lequel tous les intérêts sont exactement balancés, accorde ordinairement un brevet de concession qui rend la compagnie propriétaire, pendant un certain nombre d'années, de la route à établir, et qui l'autorise à percevoir un droit de péage. En retour de cette concession, la compagnie s'engage par contrat à satisfaire tous les intérêts particuliers que cette entreprise doit émouvoir ou léser, et en outre à tenir toujours cette route en bon état. Comme la non-exécution de ce dernier engagement entraîne de droit la perte du privilége, l'Etat soudoie des inspecteurs chargés de parcourir ces routes, et de surveiller leur entretien; si la négligence d'une compagnie autorisée est constatée, celle-ci est d'abord avertie par des sommations; mais si, malgré ces avertissemens, le désordre continue, et surtout si les plaintes du public viennent à éclater, alors la concession est annulée, et le gouvernement s'emparant de la route, la réunit au domaine public, ou l'adjuge à de nouveaux soumissionnaires. On pourrait citer plus d'un exemple récent d'un acte semblable de justice. Mais si la compagnie, pendant la durée de sa gestion, tient fidèlement tous ses engagemens et ne donne lieu à aucune plainte grave, il est d'usage qu'à l'expiration du privilége le gouvernement le renouvelle, plutôt que de se charger de l'entretien de la route, qui dans ce cas lui resterait dévolu. Les routes de péage sont de distance en distance interrompues par des barrières près desquelles demeurent des receveurs préposés à la perception du droit, qui est ordinairement très-modique, et qui varie suivant les inégalités du terrain et les obstacles qu'il a fallu franchir pour l'établissement du chemin. Les propriétaires des voitures publiques, ainsi que beaucoup de riches fermiers, sont abonnés pour le paiement de ce droit, de sorte qu'ils n'éprouvent aucun re-

tard pour l'ouverture des barrières, à l'approche desquelles ils s'annoncent ordinairement par le son d'un cor de chasse.

Les routes de comté occupent, dans la hiérarchie que nous avons essayé d'esquisser, à peu près le même rang que tiennent chez nous les routes départementales; elles ne présentent point, dans leur administration, de particularités qu'il soit intéressant de faire connaître.

Les routes de district (c'est le nom qu'on donne à l'étendue du territoire d'un *township*, ou à la dernière subdivision d'un Etat) présentent dans leur administration cette particularité, qu'elles sont exécutées et entretenues par les habitans eux-mêmes, qu'on convoque pour y travailler à des époques déterminées, et que le contingent du travail, ou la tâche que doit fournir chaque individu, est réglée en raison de la quotité d'impôt qu'il paie, ou plutôt d'après l'évaluation de sa fortune. Il est à remarquer que cette espèce de corvée, si l'on peut donner ce nom à une charge librement consentie par tous, est strictement supportée par tous les citoyens dans la proportion que nous avons indiquée, et que si les habitans les plus riches ou les plus occupés se font remplacer, cependant la majeure partie de la population exécute par elle-même ce travail patriotique.

Chaque propriétaire d'un domaine rural, quelque petit qu'il soit, ayant le droit, sauf certaines restrictions, de tirer de sa ferme un chemin qui conduise à la route la plus voisine, cette faculté a dû multiplier extrêmement les chemins vicinaux; l'entretien de ces chemins est naturellement à la charge de celui dans l'intérêt duquel ils ont été particulièrement ouverts, et comme ils font en quelque sorte partie de sa propriété, il en a le même soin que de ses vergers ou de ses champs; d'où il suit que tous ces chemins se font remarquer par leur extrême propreté.

Il est un objet important d'utilité publique que je ne puis oublier de mentionner en parlant des routes, ce sont les poteaux indicateurs et les bornes milliaires qu'on trouve plantés sur toute leur étendue; ils sont encore une preuve de l'attention extrême qu'on apporte dans ce pays à donner aux choses toute l'utilité dont elles sont susceptibles. A l'aide de ces guides certains, et qui ne lui manquent jamais, il est presque impossible au voyageur isolé de s'égarer, surtout dans

les parties planes du pays. Ces indicateurs sont de deux espèces : les poteaux routiers et les bornes milliaires. Les poteaux routiers sont ordinairement placés à l'endroit où plusieurs chemins s'entrecroisent, et par conséquent où il pourrait y avoir équivoque sur celui que le voyageur doit prendre ; ils portent un ou plusieurs écriteaux orientés dans la direction des routes, et présentent cette particularité précieuse, qu'à la suite du nom de ville, où le chemin aboutit, est figurée une main dont l'index désigne la position d'une manière précise ; de sorte qu'il ne peut jamais y avoir de doute, comme par exemple dans nos forêts royales, sur la position respective des deux aboutissans. Les bornes milliaires sont placées le long des routes à des distances plus ou moins éloignées les unes des autres. Dans un pays qui n'a point essentiellement de centre politique, ces bornes devaient offrir dans leur disposition un système différent de celui qu'elles conservent en France, où toutes les distances se comptent à partir de la capitale. En Amérique, le système des bornes milliaires présente quelque analogie avec celui qu'elles offraient dans les provinces de l'empire romain ; les distances se comptent d'une ville à une autre, et sont indiquées de la manière suivante sur toutes les routes, comme sur celle de New-York à Albany, que je prends pour exemple : en partant de la première de ces villes, la première borne milliaire porte : *De New-York à Albany, cent quarante-cinq milles ;* la seconde borne, placée cinq milles plus loin, porte : *De New-York à Albany, cent quarante milles* [1], et ainsi de suite. Le calcul inverse n'est point indiqué, mais le voyageur fait facilement le décompte.

[1] Il est nécessaire de faire observer que la mesure de longueur que l'on connaît en Amérique, et même en Angleterre, sous le nom de *mille*, n'est point celle qu'on désigne en France par la même dénomination. En France, on entend par *mille* une mesure de mille toises : ce mot est donc dans ce cas un *nom de nombres ;* mais en Angleterre et en Amérique le mot *mille* (*mile*) n'est point un nom de nombres, car il n'existe point dans ces deux pays de mesure qui, multipliée par mille, égale la mesure de longueur désignée par le terme de *mille*. D'ailleurs le mot *mile*, considéré comme nom de nombres, et exprimant l'idée de l'unité répétée mille fois, n'est point anglais ni américain, c'est le mot *thousand* qui renferme cette signification ; les Américains, en adoptant le terme de mille, à l'i-

Je reprends la suite de mon voyage vers Boston, que cette digression sur les routes vient pour quelques instans d'interrompre. Après avoir franchi les montagnes, nous étions descendus, comme je l'ai dit, dans une magnifique plaine cultivée, mieux habitée que les sites sauvages que nous venions de traverser. De temps en temps, d'un côté ou de l'autre de la route, nous rencontrions de rustiques habitations, dont la simplicité n'excluait point une certaine élégance et une recherche exquise de propreté; elles étaient pour la plupart environnées de petits jardins, et séparées de la voie publique par des barrières construites en pierre ou en bois, avec plus ou moins d'art et de symétrie. A sept milles de Worcester, nous rencontrâmes le joli village de *Shewsbury*, situé dans une plaine onduleuse qui forme le dernier échelon de la montagne que nous avions franchie quelques instans auparavant; le sol assez fertile des environs de ce village et des districts voisins, contribue à l'augmentation rapide de la population qui s'élevait déjà, lors de mon passage, à treize mille habitans, cultivateurs, manufacturiers ou commerçans. A partir de cet endroit, le sol, encore un peu rebelle, se montre de plus en plus fertile jusqu'à *Southboro*, qu'on reconnaît de loin, sur la route, à ses maisons entièrement peintes en blanc, groupées d'une manière pittoresque, et dominées par la flèche élancée qui surmonte son église.

Quoique ma narration ne procède guère que par digressions, défaut ordinaire aux voyageurs, obligés de raconter leurs observations ou leurs impressions à peu près dans l'ordre où elles se sont offertes à leur esprit, sans égard pour un ordre

mitation des Français, des Italiens et de quelques autres peuples, ne l'ont donc employé que pour signifier abstractivement la borne milliaire qui indique les distances, et, par extension, la distance elle-même comprise entre deux de ces bornes.

Le *mille* américain, que nous estimons être le même que le mille anglais, égale *quatre-vingts chaînes,* et la *chaîne* égale *cent lincks* ou soixante-six pieds anglais; de sorte que le *mille* égale *huit mille lincks,* ou cinq mille deux cent quatre-vingts pieds anglais. Ce *mille*, de 69 $^1/_2$ au degré, égale huit cent vingt-six toises françaises, ou 1 kilomètre 608,837 mètres.

plus logique qui n'appartient qu'aux ouvrages didactiques, je ne puis résister au désir d'en entamer une nouvelle sur ces monumens religieux qu'on trouve disséminés dans les campagnes, et dont l'église de Southboro me rappelait le type assez uniforme. A la grandeur près, qui varie en raison de l'étendue plus ou moins considérable de la population, ces temples se ressemblent tous par leur forme générale; tous aussi présentent à peu près la même simplicité de construction et de décoration. On comprendra facilement la raison de cette absence de luxe et de magnificence dans ces monumens de piété, lorsque l'on saura que le gouvernement des Etats-Unis n'accorde de subvention à aucun culte, et que chacun de ces temples ne peut s'élever qu'avec le produit des cotisations, toujours modiques, de la secte à laquelle il doit appartenir. Tous ces édifices, comme je viens de le dire, se ressemblent par la forme générale; c'est ordinairement un carré long, construit en charpente, et percé sur ses côtés de plusieurs fenêtres en ogive; l'intérieur est quelquefois décoré d'une longue tribune qui règne sur les deux côtés dans toute leur étendue, ou simplement garni de bancs rangés sur deux colonnes, afin que les deux sexes puissent prendre place sans se confondre. Il n'est permis à aucun loueur de chaises, ni à personne en général, de circuler, pendant le service, dans les allées centrales ou collatérales. Chez certaines sectes, la chaire du ministre est placée au fond de la nef, et chez d'autres, de côté; elle n'est remarquable que par son extrême simplicité, et elle est ordinairement peinte en blanc, ainsi que tout l'intérieur et l'extérieur de l'édifice. Le clocher est toujours au-dessus de la porte d'entrée; il est de forme carrée, jusqu'à une certaine hauteur, décoré sur sa face principale d'un cadran d'horloge, et surmonté d'une flèche plus ou moins élancée, terminée par une girouette. Ce petit monument, comme tout l'édifice, est construit en bois; un assemblage de charpente en constitue le noyau, des planches appliquées et clouées en recouvrement, en forment les paremens.

Dans les campagnes beaucoup de ces églises, construites sur un tertre, sont entièrement isolées et éloignées de toute habitation; cependant il arrive presque toujours que peu à peu des maisons se groupent autour de ce point de réunion,

et finissent, en l'enveloppant de tous côtés, par former un village ou une ville.

Pendant l'hiver, l'intérieur du temple est chauffé, aux heures de service, par des poêles, et dans les villes on étend même des tapis. Il est une autre précaution utile qu'on ne néglige jamais dans les campagnes, c'est de construire à quelque distance de l'église, et des deux côtés de la place qui l'environne, des hangars spacieux, divisés par arcades et garnis de mangeoires et de râteliers, pour que les fidèles qui arrivent de divers points éloignés puissent y abriter leurs chevaux et faire remiser leurs voitures. Ces hangars ont encore une autre utilité; ils servent, à l'issue du service, de lieu momentané d'assemblée pour la population. En effet, les habitans d'une même paroisse, souvent disséminés sur une vaste étendue de campagnes, n'ont presque pas d'autres occasions de se réunir que l'accomplissement de leurs devoirs religieux : il est donc naturel qu'ils en profitent pour établir des relations sociales, et se communiquer tout ce qui pourrait les intéresser. Ainsi une conversation générale s'engage bientôt sous cette espèce de promenoir couvert. On s'empresse de se transmettre les nouveaux procédés d'agriculture ou d'industrie qu'on a essayés d'après les renseignemens puisés dans les journaux envoyés des villes maritimes, ou publiés par l'imprimerie de quelque village voisin; on discute l'utilité de ces procédés, et comme tous ces hommes, pauvres ou riches, ont reçu un commencement d'éducation libérale, qu'ils savent lire et écrire correctement, qu'ils connaissent l'art des calculs, les élémens de la géométrie et de la mécanique, leur jugement a généralement acquis une grande rectitude, et il est rare que des vérités utiles ne jaillissent pas de ces discussions improvisées. Les femmes, comme on doit bien le croire, ne prennent point part à ces entretiens d'économie rurale ou industrielle; en visite, pendant ce temps, chez quelques connaissances, ou réunies dans le parloir de la taverne, elles attendent, en discourant d'objets plus analogues à leurs goûts et à leurs occupations, le moment du départ général.

La diligence s'arrêta quelques instans à Southboro pour laisser descendre une dame et sa demoiselle, qui jusqu'ici avaient voyagé avec nous; elles habitaient dans l'Etat de Connecticut, où le mari de la dame, ancien marin, se livrait à l'ex-

ploitation d'une ferme d'un revenu considérable. La jeune personne, sans être précisément belle, était douée d'une physionomie fort agréable, et son esprit naturel, son caractère enjoué sans la moindre prétention, contribuaient à la rendre charmante. J'admirais la sécurité de ces dames, qui voyageaient ainsi sans aucune suite dans une voiture publique, sans craindre la moindre impolitesse ou la plus légère inconvenance de la part de tous ces hommes inconnus, dans la compagnie desquels elles se trouvaient fortuitement engagées; mais leur tranquillité prouvait qu'elles connaissaient parfaitement le caractère de leur nation. En effet, si les Américains, et surtout les habitans des campagnes, sont peu façonnés, s'ils n'ont point ce vernis brillant de politesse qui nous caractérise, ils n'ont au moins jamais l'intention réelle d'offenser; tous professent d'ailleurs pour le sexe, sinon de la galanterie, au moins un respect rempli d'égards, et, malgré leur extérieur rude, ils savent toujours garder la mesure qui convient pour n'être point inconvenans.

Je remarquai, après avoir dépassé Southboro, que le pays que nous parcourions participait encore aux mêmes aspects et aux mêmes particularités que celui que nous venions de traverser; c'étaient toujours de belles campagnes cultivées, semées çà et là d'habitations champêtres et de fermes isolées. Nous ne fîmes que passer par Framingham, très-jolie ville à la fois agricole et manufacturière, dépendant, ainsi que Southboro, du comté de Middlesex, et possédant quelques établissemens d'utilité générale, tels qu'une académie, c'est-à-dire une école d'instruction publique. Après avoir dépassé cette ville, et traversé de nouveau une certaine étendue de pays plat, nous entrâmes dans une seconde vallée, d'un aspect moins uniforme que la précédente; elle présentait, entre autres accidens pittoresques, une élévation isolée surmontée d'un groupe de maisons d'agréable apparence. Parmi ces habitations, un bâtiment assez considérable se faisait remarquer par son élégance extérieure; c'était un établissement de bains, fréquenté, pendant la belle saison, par les riches habitans de Boston.

L'aspect caractéristique de ce fertile vallon, la nature de ses végétaux, la qualité de ses pâturages, tout indique qu'il contient un sol d'alluvion, abandonné

peu à peu par les eaux de quelques lacs, et continuellement exhaussé par les débris qu'y charrient chaque jour plusieurs courans d'eau ou de médiocres rivières qui circulent à travers ses magnifiques prairies; il tire encore d'autres élémens de fertilité de la présence de la belle rivière *Concord*, dont la route cotoie par instans les détours multipliés. Cette rivière, que les accidens du sol présentent et dérobent tour à tour aux regards, se dirige vers le sud, et court mêler ses eaux à celles du fleuve *Merimak*, dont nous aurons occasion de parler plus tard. Bientôt nous vîmes paraître et s'augmenter graduellement les belles maisons de campagne, premiers indices de la proximité d'une grande ville; leur architecture élégante, leurs murailles blanchies, et leurs contrevents verts, faisaient un contraste frappant avec l'aspect sombre de quelques manufactures, reconnaissables à la couleur brune dont elles sont généralement peintes. Autour de ces riantes habitations s'étendaient des champs de culture couverts d'une magnifique végétation, et surtout d'immenses carrés de pavots, dits œillets, de la graine desquels on extrait une huile dont les usages multipliés sont bien connus.

Lorsque nous eûmes traversé la rivière *Charles*, qui va déboucher dans la baie de Boston, nous remarquâmes un abaissement subit dans l'état de la température, et un froid piquant succéda à la chaleur étouffante de la journée. La nuit nous surprit au village de *Newton*, remarquable par ses nombreuses usines de toute espèce, telles que forges, filatures de coton, papeteries, etc. Nous franchîmes rapidement les neuf milles de distance qui nous séparaient encore de Boston, traversant, sans les voir, les jolis villages de *Brooklyn* et de *Roxbury*. Bientôt un bruit inaccoutumé, que rendaient le pas des chevaux et le mouvement de la voiture, nous apprit que nous courions sur cette longue digue en pierre, nommée *Mill-Dam*, qui traverse la baie de Boston. La nuit la plus obscure couvrait l'atmosphère, et il était difficile de se défendre d'un certain effroi en songeant que des deux côtés la mer nous environnait. De nombreuses lanternes allumées éclairaient ce singulier passage, que bordaient de doubles balustrades en bois, précaution bien nécessaire pour préserver de la plus épouvantable des chutes. Mes regards, qui s'efforçaient de percer l'obscurité, découvraient au loin plu-

sieurs files de réverbères; on m'apprit qu'elles éclairaient d'autres ponts jetés sur la baie. L'aspect de ces longs cordons lumineux, qui scintillaient dans une nuit profonde, avait quelque chose de magique. Quelques instans après nous entrâmes dans Boston en passant au pied de son Capitole.



QUATORZIÈME SECTION.

SÉJOUR A BOSTON; DESCRIPTION DE CETTE VILLE.

La ville de Boston est bâtie sur une presqu'île qui forme un cône écrasé dont le sol, composé d'argile et de sable d'alluvion, est impénétrable aux eaux de la mer. La circonférence de cette presqu'île est évaluée à quatre ou cinq milles; une langue de terre assez étroite, de trois milles de longueur, l'unit au continent et forme une espèce de faubourg qui, tenant d'un côté à la ville, aboutit de l'autre aux plaines riantes de *Jamaicia*. A partir des bords de la mer où commencent les premières constructions, les maisons s'élèvent en s'étageant les unes au-dessus des autres, jusqu'au sommet du cône que couronne la masse imposante du palais de l'Etat. Prise du rivage, la vue de cette cité, ainsi disposée en amphithéâtre, me rappela plus d'une fois l'aspect de quelques-unes de nos villes européennes.

Conformément à l'habitude que j'avais contractée de chercher d'abord à me rendre compte, par un coup-d'œil rapide et général, de la disposition et des principaux traits du pays ou du site que je voulais ensuite examiner dans tous ses détails, je m'empressai, le lendemain de mon arrivée, de monter au sommet du palais de l'Etat pour contempler, de ce point élevé, la ville tout entière, la vaste

baie qui l'entoure et les magnifiques environs qui l'embellissent. Il faut, pour se rendre à ce monument, traverser une belle promenade appelée le Parc, sur la description de laquelle j'aurai occasion de revenir, et monter une large rue nommée rue de l'Etat, qui aboutit au pied du Capitole; c'est le nom qu'on donne à l'élévation sur laquelle s'élève le palais, et par extension au palais lui-même. La sommité de cette colline est à peu près à cent pieds au-dessus du niveau de la mer. Après avoir dépassé la grille d'enceinte et franchi plusieurs escaliers de terrasses, on arrive au perron qui donne accès au péristyle. Ce perron, construit en larges pierres, sert d'introduction à un portique en avant-corps, percé de sept arcades de face sur une de profondeur, et formant soubassement; au-dessus et pareillement en avant-corps, s'élève une colonnade d'ordre corinthien présentant un magnifique portique dodécastyle, entièrement ouvert, dont les quatre colonnes centrales sont isolées tandis que les huit latérales sont accouplées. Cette colonnade porte un entablement couronné par une galerie de balustres, placée en attique. Une large terrasse règne sur toute l'étendue de cet avant-corps. Au-dessus, mais en retraite, et de niveau avec la façade générale de l'édifice, s'élève un troisième portique plus étroit, composé de pilastres seulement, et terminé par un fronton triangulaire. Cette dernière construction forme l'un des pans d'un large cube sur lequel pose un dôme d'assez grande dimension, mais fort simple, et sans autres ornemens extérieurs qu'un lanternin qui le couronne; le diamètre de cette coupole est d'à peu-près cinquante pieds. L'effet général de cette partie dominante du monument est malheureusement gâté par les tuyaux de cheminées, nombreux et fort élevés, qui de toutes parts hérissent le toit. Les parties de l'édifice qui s'étendent des deux côtés de l'avant-corps et qui forment à proprement parler la façade principale, quoique réunies elles n'aient qu'une étendue égale au portique, sont d'une construction très-simple; elles sont, ainsi que les façades en retour, percées de fenêtres carrées dans le soubassement, et de fenêtres cintrées au niveau de la colonnade. Le vestibule, qui occupe la partie centrale du rez-de-chaussée, est très-vaste; il est divisé dans le sens de sa profondeur par une double colonnade, dans le genre des deux vestibules, occidental et septentrional du Louvre, auxquels il ressemble, à l'élé-

gance et à la pureté près des ornemens et des sculptures; il est percé comme eux de deux ouvertures principales et opposées, dont la postérieure donne sur une cour dans laquelle, il y a peu d'années encore, s'élevait une colonne portant un aigle à son sommet, et posant sur une base carrée, décorée de quatre inscriptions. On a fait disparaître depuis peu de temps ce monument pour agrandir les dépendances des bureaux, mais on a conservé l'aigle et les inscriptions qui sont maintenant appliqués contre les murs extérieurs de l'édifice. Les parties latérales du rez-de-chaussée sont occupées par les bureaux de l'administration municipale du comté. Un large escalier, que dépare une lourde balustrade en bois, conduit au premier étage; c'est là que sont situées les salles de la haute administration de l'Etat; leur grandeur imposante, jointe à une noble simplicité, paraît parfaitement convenable à leur destination. A partir de cet étage un escalier plus petit conduit au dôme qui est entièrement construit en bois; cet ouvrage, qui peut passer pour un véritable modèle dans son genre, est formé d'un vaste assemblage de charpente artistement combiné, présentant une espèce de réseau hémisphérique sur lequel s'appliquent en s'arrondissant des planches qui forment le revêtement extérieur. Un escalier très-étroit, du genre de ceux qu'on appelle échelle de meunier, sert pour s'élever jusqu'à la lanterne qui surmonte cette voûte hardie. Un gardien, établi sous ce dôme, exerce une continuelle surveillance pour prévenir tous les accidens soit d'incendie soit d'autre nature, qui pourraient le menacer. Vivement sollicité par l'idée du magnifique spectacle dont j'allais jouir, je me hâtai d'escalader l'étroit passage, et, parvenu au sommet, je m'assis sur le banc circulaire qui entoure extérieurement ce belvéder aérien.

Comment peindre l'immense panorama qui s'offre alors aux regards et qui, de tous côtés, commençant aux pieds même du spectateur, s'étend jusqu'aux bornes les plus lointaines de l'horizon! Des scènes d'une variéte infinie, des contrastes piquans, de magiques accidens de lumière se présentent alors en foule, et l'œil ébloui, l'esprit étonné du spectateur, ne savent par où commencer l'analyse de ce merveilleux tableau. Dans le cercle le plus rapproché c'est la ville de Boston, qui présente ses maisons pressées, ses frais édifices, ses clochers hardis; au-delà

c'est la ceinture d'eau qui l'entoure, et sur laquelle s'étendent de tous côtés, semblables à des rayons qui viennent aboutir au même centre, un grand nombre de digues et de ponts, destinés à joindre la presqu'île au continent; enfin, dans un cercle encore plus agrandi, c'est d'un côté la magnifique étendue des plaines riantes, des collines boisées de la terre-ferme, et de l'autre ce sont les lointains sans bornes d'une mer semée d'îles de toute forme et de toute grandeur, qui forme la rade immense de Boston.

Un habitant de la ville, se trouvant en même temps que moi sur le belvéder, et reconnaissant à l'admiration dont je donnais des marques expressives que j'étais étranger, s'offrit complaisamment à me désigner tous les points intéressans et tous les détails remarquables de la scène circulaire que j'avais alors sous les yeux; grâce à la connaissance parfaite qu'il avait des localités, et à la facilité qu'il possédait de s'exprimer en français, j'eus en peu d'instans l'explication détaillée du tableau dont je vais essayer de faire passer les traits principaux sous les yeux du lecteur.

L'objet le plus remarquable qui s'offre au loin, dans la pleine mer, est une langue de terre d'un aspect aride et dépouillé, qu'on appelle la presqu'île de *Nahant;* exposée de toutes parts aux vents terribles de l'Océan et à l'effort des vagues furieuses qu'ils soulèvent, elle présente dans ses contours déchirés des preuves de leurs continuels ravages. On se doute bien que si, malgré leur excessive solidité, ses rochers de nature primordiale cèdent aux attaques multipliées des tempêtes, à plus forte raison toute végétation doit disparaître de ce territoire ingrat; on ne remarque en effet nulle verdure sur ses sommités granitiques; à peine si, dans les enfoncemens de son sol inégal, on voit croître une herbe dure et bientôt desséchée que refusent les bestiaux, ou quelques *mimosa* chétifs et rabougris. Qui croirait cependant que cette terre désolée, propre tout au plus à servir de demeure à de misérables pêcheurs ou de retraite à des contrebandiers, est devenue le séjour du luxe et des plaisirs, et la promenade la plus fréquentée par les habitans de Boston! On se tourmente l'esprit pour deviner la cause d'une semblable préférence, et l'on gémit de voir chaque jour une foule de femmes délicates, de

jeunes personnes à peine vêtues venir affronter une mort presque certaine, en s'exposant au souffle des vents aigus qui frappent continuellement ce rivage. L'esprit de spéculation a encouragé de tous ses moyens cette inconséquente prédilection; de brillantes tavernes se sont élevées en cet endroit, et l'on s'est empressé d'en faciliter l'accès par l'établissement d'un bateau à vapeur qui suffit à peine à l'affluence des amateurs qui s'y rendent chaque jour vers le soir.

En-deçà de la presqu'île de Nahant, qui forme comme une première digue avancée, commence la rade de Boston, l'une des plus vastes et des plus sûres qui soit au monde, et, sans contredit, la plus admirablement défendue par la nature; deux longues presqu'îles, situées au nord et au sud, et s'avançant à la rencontre l'une de l'autre, la ceignent presque entièrement de leurs longs bras, et ne laissent entre elles qu'un passage assez étroit, que plusieurs îlots interposés rendent encore plus difficile à franchir. La première de ces presqu'îles dépend du comté de Chelsea; elle est terminée par une pointe nommée *Shirley*, et prolongée en quelque sorte par une île nommée *Deer-Island*. La presqu'île opposée, ou celle du sud, a reçu le nom de *Hull*, célèbre marin; elle est terminée par la pointe dite de Nantasket. L'espace compris entre ces deux presqu'îles et les côtes de la terre ferme, constitue la vaste rade de Boston, où plus de cinq cents vaisseaux pourraient se mettre à l'abri d'une tempête ou d'un coup de main de l'ennemi. Il semble que la nature ait tout fait pour rendre cette position inexpugnable; les canaux étroits, les passes dangereuses que laissent entre eux les nombreux îlots de *Pethick*, de la *Quarantaine*, de *Long-Island*, et plusieurs autres, ont besoin, pour être franchis avec succès, de toute l'habileté d'un pilote expérimenté, et quiconque tenterait de les forcer sans les connaître, se briserait infailliblement sur les écueils dont ils sont bordés. D'un autre côté, à ces moyens naturels de défense, l'art a joint ses moyens plus puissans encore; les caps avancés des presqu'îles, les sommets des îlots, sont couverts d'une artillerie formidable, qui croise ses feux dans toutes les directions. Ces premières lignes fortifiées sont principalement destinées à défendre l'entrée de la rade. La ville de Boston, située tout au fond de cette rade, possède une seconde ligne de défense non moins redoutable

que celle dont nous venons de parler; elle est formée au nord par une grande île dite de *Noddles*, à l'est par deux énormes rochers qui portent les noms d'Ile-du-Gouverneur et d'Ile-du-Château, et au midi par une presqu'île nommée *South-Boston* (le Boston du sud). Ces quatre positions, surmontées de batteries de grosse artillerie, dont les feux s'entrecroisent et plongent en même temps sur la grande rade, forment autour du port de Boston une ceinture de fortifications non moins difficile à forcer que la ligne extérieure. Les rivages intérieurs de la rade, ceux des différentes îles que nous avons désignées dans le cours de cette description, inégaux, découpés, ou même profondément déchirés, offrent dans leurs sinuosités une foule d'anses, de criques, de baies, qui présentent un sûr abri et des atterrages faciles aux petits bâtimens ou aux simples barques. La plupart de ces îles sont couvertes de riches pâturages, où sont réunis de nombreux troupeaux; les deux rochers du Gouverneur et du Château forment seuls un contraste au milieu d'elles, par leurs flancs dépouillés et par leurs sommets surmontés de redoutables forteresses.

Si l'on considère sous le point de vue géologique ces langues de terre déchirées, ces îles éparses, et ces îlots multipliés, semblables à des débris semés au milieu des flots, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils présentent dans leurs formes, dans leur disposition, et jusque dans leur désordre, les traces de quelque secousse violente, de quelque terrible catastrophe qui, dans des temps reculés, les ont arrachés au continent dont ils faisaient partie. Cette hypothèse, qu'à leur premier aspect on est tenté de former sur leur origine, se change bientôt en forte probabilité, lorsqu'après une scrupuleuse investigation on remarque que ces débris offrent, dans leurs élémens constitutifs, une parfaite analogie avec ceux de la terre continentale, et surtout lorsqu'on s'aperçoit que leurs angles saillans et rentrans, comparés entre eux ou avec ceux de la terre ferme, présentent de fréquentes correspondances. On peut donc avancer avec une espèce de certitude que tout l'espace compris entre la presqu'île de Nahant et la rive méridionale qui lui est opposée, formait autrefois une terre compacte, une dépendance du continent, que la violence des flots aura successivement mi-

née, ou qu'une secousse de tremblement de terre aura en partie engloutie.

Au moment où mon esprit se livrait à ses réflexions sur l'état primitif de ces lieux, mes yeux, fixés sur la rade, aperçurent une flotte marchande qui mettait à la voile; bientôt plusieurs navires s'en séparèrent et prirent des directions opposées, que motivait leur future destination. Cette circonstance, peu importante en elle-même, devint cependant extrêmement intéressante pour moi, puisqu'elle servit à me faire connaître les diverses passes de ce labyrinthe. En effet, chaque bâtiment choisissait la route qu'il savait être praticable pour lui; les bricks, tirant moins d'eau que tous les autres, circulaient entre les rochers de la longue passe; les bâtimens à trois mâts louvoyaient dans celle de Nantasket, puis cinglaient à pleines voiles vers le canal du Phare, dont les eaux profondes n'opposent aucun obstacle à la marche des vaisseaux de guerre. En cet instant les vigies signalèrent une frégate, et peu de temps après nous la vîmes s'approcher majestueusement, toutes voiles dehors; son pavillon arboré en poupe, et sa banderolle en tête de mât, indiquaient un vaisseau de l'État portant un commodore. Les forts hissèrent aussitôt le pavillon national, strié de bandes étroites, alternativement blanches et rouges, avec le yack bleu semé d'étoiles en nombre égal aux Etats de l'Union; tous les militaires de garde se rangèrent à leur poste sur les remparts; des curieux accoururent en foule sur le rivage; le port prit en un instant un aspect animé qui ressemblait à celui d'un jour de fête. Cependant le colosse naval, dans sa course rapide, eut bientôt débordé l'extrémité de la grande passe, et tous les bâtimens marchands semblèrent se rapetisser auprès de lui; bientôt il ralentit sa marche, en diminuant sa voilure, et alla prendre place dans le bassin réservé aux navires de guerre.

Après avoir distrait mes yeux par le spectacle de cet intéressant épisode, je continuai, avec l'aide de mon obligeant cicérone, la revue successive du vaste panorama des environs de Boston. Mes regards, en quittant la rade située à l'est, se portèrent au nord sur des collines verdoyantes, auxquelles s'attache, pour les Américains, un puissant intérêt historique; la plus élevée se nomme *Bunker's-Hill*, et la seconde *Breed's-Hill*. Ces lieux furent le théâtre de sanglans com-

bats entre les Anglais et les Américains, lors des premiers efforts que ceux-ci tentèrent pour leur émancipation. C'est sur la colline de Breed's-Hill qu'eut lieu, en 1775, la première affaire importante de cette guerre patriotique. C'est là qu'une résistance terrible, et qu'une retraite plus glorieuse qu'une victoire, apprirent aux Américains le secret de leurs forces, et présagèrent la longue suite de leurs triomphes; mais c'est aussi en cet endroit que tomba, frappé du coup mortel, le général Warren, médecin d'un mérite éminent, que l'influence qu'il avait exercée jusqu'alors sur toutes les déterminations politiques de ses concitoyens, jointe à son courage intrépide et à sa grande fermeté morale, avaient fait choisir, la veille même de la bataille, pour remplir l'important emploi de major-général des troupes. Je ne rapporterai point tous les détails qui se rattachent à ce glorieux fait d'armes, que mon compagnon se complut à me rappeler avec un noble enthousiasme; je dirai seulement que sur la colline de Breed's-Hill s'élève le monument du général Warren, à l'endroit même où il périt. Ce monument, très-simple et construit à la hâte, hommage d'un peuple pauvre et combattant pour conquérir sa liberté, paraissait désormais accuser de négligence et d'oubli le peuple puissant et libre qui jouit des fruits de cette conquête; on assure qu'une colonne de granit doit incessamment remplacer le modeste tombeau du docteur Warren.

Au bas de ces collines à jamais célèbres, s'élève le bourg de Charlestown qui participe en quelque sorte à leur illustration, puisqu'il fut incendié par les Anglais au commencement de la bataille de Breeds'-Hill, et que le spectacle de ses cinq cents maisons en flammes devait influer puissamment sur les passions diverses des deux partis dont la lutte sanglante allait commencer. On chercherait maintenant en vain les traces de ce désastre; Charlestown s'est relevé de ses ruines, plus important qu'auparavant; ses maisons, qui le disputent en élégance à celles de Boston même, sont pittoresquement dominées par les flèches aiguës de ses temples anabaptistes ou luthériens; en un mot, c'est actuellement le bourg le plus florissant des environs.

Dans cette même direction, mais à une distance plus rapprochée, j'apercevais

les mâts des vaisseaux de guerre, qui, s'élevant au-dessus des maisons de la ville, m'indiquaient la place qu'occupait le chantier de construction de la marine de l'Etat.

A l'ouest, des scènes nouvelles et variées, appelèrent bientôt toute mon attention; ce n'était plus le tableau mobile de la rade, ni l'aspect citadin de Charlestown, c'étaient des champs fertiles qui s'étendaient à perte de vue; sur ce sol légèrement ondulé et parsemé d'élégantes maisons de campagne qu'ombrageaient des massifs d'arbres épais, une infinité de routes s'étendaient et se croisaient dans toutes les directions, et les jolies rivières de Charles et de *Neponset* serpentaient avec mille replis, enveloppant dans leurs contours les délicieux villages des districts de Brooklin, de Roxbury et de Dorchester, ou cotoyant le gros bourg de Cambridge célèbre par l'université du même nom. Ces points principaux, entremêlés d'habitations élégantes ou rustiques, de bois ou de cultures, de collines ou de vallons, de chemins ou de ruisseaux, formaient par leur réunion le tableau le plus riche et le plus varié qu'il me souvienne d'avoir jamais contemplé pendant tout le cours de mes lointaines pérégrinations.

Lorsque mes regards, satisfaits d'errer sur ce vaste panorama, se rapprochaient du centre que j'occupais, je contemplais alors toute la ville de Boston qui se développait à mes pieds. Immédiatement au-dessous de moi s'étendait la promenade du parc, et passait la belle rue de l'Etat qui, commençant à l'extrémité de la ville et longeant la façade du Capitole, faisait un coude en cet endroit et allait ensuite, en s'abaissant vers l'ouest, se joindre à la grande digue de *Mill-Dam* que j'ai déjà citée. J'apercevais au midi de la ville le groupe noirâtre des maisons enfumées du faubourg de *Neek*. D'un autre côté, du milieu de cette masse compacte de constructions, qui forme le noyau de la ville, je voyais s'élancer dans les airs une multitude de flèches aiguës, toutes diversement décorées d'ordres d'architecture et de colonnades élégantes; toutes ces légères constructions, dont quelques-unes ont jusqu'à deux cents pieds de hauteur, sont en bois, mais les édifices qu'elles ornent sont souvent en pierre et même en granit. Le plus considérable de ces temples est situé dans la rue d'Orange; il est remarquable par l'architecture élé-

gante de son clocher; un autre petit temple, beaucoup moins apparent, fixa cependant mon attention, lorsque j'appris que c'était l'église catholique que dirigeait depuis long-temps le respectable M. de Cheverus. Parmi ces édifices pressés, un groupe, de construction bizarre et d'apparence antique, frappa mes regards; mon guide m'apprit qu'il jouissait d'une certaine célébrité historique, et qu'il se composait de la chapelle des Méthodistes et de l'ancienne maison des gouverneurs de la colonie, qui résidaient habituellement dans la partie que couronne un dôme surmonté de la figure d'un sauvage; cette représentation constitue les armoiries actuelles de l'Etat de Massachussets. Du milieu de ces masses de constructions qui présentaient de toutes parts leurs toits rembrunis surmontés de galeries et de belvéders, sortaient, de distance en distance, les cimes verdoyantes de quelques arbres dont les vastes dimensions attestaient qu'ils avaient fait partie de l'antique forêt qui couvrait jadis le sol de cette ville.

Enfin mes regards avaient parcouru le cercle immense dont j'ai essayé d'indiquer les principales particularités; ils étaient ramenés à leur point de départ, et s'arrêtaient sur les longs quais du quartier du commerce, dont j'apercevais les extrémités, et qui s'avançaient comme de longues digues étroites jusqu'au milieu des flots.

Après avoir pris de la ville et des environs de Boston l'aperçu sommaire que je viens de retracer, je descendis du Capitole, et je me préparai à explorer en détail tous les objets intéressans dont cette revue rapide m'avait donné un avant-goût. Je n'engagerai point le lecteur à ma suite dans les nombreuses excursions que j'entrepris dans ce but; je quitterai même la forme narrative, pour renfermer dans une espèce de digression tout ce que j'ai pu voir ou recueillir d'intéressant sur la ville et les environs de Boston, pendant le cours de deux voyages successifs et d'un assez long séjour que j'y fis.

Boston, comme toutes les villes qui ont eu des commencemens pauvres et lents, suivis d'un développement rapide, présente, suivant qu'on le considère dans ses parties anciennes ou nouvelles, deux aspects très-différens. Tandis que les quartiers qui avoisinent les rivages de la presqu'île, et surtout celui qui re-

garde la rade, sont formés de rues étroites et de vieilles maisons entassées, les environs du Capitole se font remarquer par la fraîcheur, l'élégance, et même par la somptuosité de leurs constructions. C'est principalement sur la sommité et les penchans de la colline où s'élève le palais de l'Etat, que les familles riches, les grands fonctionnaires, et généralement tous ceux qui forment ce qu'on appelle la haute société, ont choisi leur demeure. C'est aussi dans ce quartier que se trouvent les maisons les plus modernes et les plus somptueuses; quelques-unes sont construites en granit, la plupart en briques, et un certain nombre, quoique des plus récentes, en bois; mais ces dernières sont exécutées avec tant de soin et de solidité, leurs paremens extérieurs sont si bien assemblés, qu'il est presque impossible de ne pas croire que les matériaux les plus solides aient servi à leur construction. Suivant l'usage du pays, la plupart de ces maisons, à l'exception de celles en granit, sont peintes en couleur de brique, et rehaussées de filets et d'encadremens en blanc; les portes et les fenêtres sont décorées de chambranles de la même couleur, et de ventaux ou de jalousies de couleur verte. Cependant, malgré l'universalité de cet usage, il est quelques maisons, parmi les plus modernes, qui sont entièrement peintes en blanc; quelques-unes même, qui paraissent dater de l'origine de la colonie, ont reçu cet ornement par lequel on paraît avoir voulu déguiser leur vétusté. Au rez-de-chaussée, l'entrée principale est décorée d'un petit portique qui s'élève au-dessus d'un perron à double rampe; l'ornement ou la boule qui termine ces rampes, ainsi que les garnitures de la porte, le marteau, le tirant de la sonnette, et la plaque portant le nom du propriétaire, sont en métal plaqué d'argent, et entretenus dans un état très-brillant. Parmi les élégantes maisons qui avoisinent le Capitole, on en remarque quelques-unes dont la façade, décorée de colonnes et surmontée d'un fronton triangulaire, présente l'apparence d'un petit temple grec; quelques autres sont distinguées par un promenoir couvert, qui fait saillie sur le corps principal, et qui occupe toute la longueur du rez-de-chaussée. La plupart de ces charmantes habitations occupent le centre ou le fond d'un carré de gazon, varié par quelques massifs d'arbres ou par des touffes nombreuses d'arbustes à fleurs, et bordé sur le trottoir

par une grille élevée. La succession de tableaux rians que présentent ces petits enclos contribue singulièrement à récréer les yeux et l'esprit des passans. Outre l'agrément de ces jardins, les maisons de ce quartier possèdent encore celui de jouir de la vue de la mer, avantage qu'elles doivent à la position dominante du terrain sur lequel elles sont bâties; malheureusement ce dernier avantage est plus que compensé par l'inconvénient très-grave de la déclivité extrême des rues, qui, pendant l'hiver et à l'époque des fortes gelées, rend les abords de ce quartier très-dangereux pour les piétons et surtout pour les voitures.

Les maisons du quartier qui nous occupe ne se font pas moins remarquer par leur excellente distribution et l'élégance de leur décoration intérieure, que par leur luxe extérieur et par l'avantage de leur position; les appartemens en sont vastes, et plus richement meublés peut-être qu'aucun de ceux du même ordre, que j'ai eu occasion de visiter dans les diverses villes du littoral; je ne ferai point ici leur description, parce qu'elle offrirait des points trop nombreux de ressemblance avec celle de l'intérieur des maisons de New-York, que j'ai faite dans le premier volume de cet ouvrage. Je me contenterai de mentionner que ces appartemens sont décorés d'un joli choix de garnitures de cheminée, de glaces, de pendules, de bronzes, de porcelaines, et de beaucoup d'autres articles de luxe, presque tous importés de France, et qu'ils sont garnis de riches tapis fournis par l'Angleterre.

Les parties inférieures de la ville, étant d'une origine beaucoup plus ancienne, sont loin d'offrir cet aspect de propreté, d'élégance et de luxe, qui distingue la partie haute; elles présentent beaucoup de ressemblance avec les villes antiques et non renouvelées d'Angleterre et de Normandie. Les rues sont étroites et tortueuses; les maisons, généralement en brique ou en bois, sont, dans ce dernier cas, composées d'étages à ressauts, dont l'élévation, tout-à-fait hors d'aplomb, semble menacer les passans de leur chute; elles sont en outre décorées de solives évidées, de poteaux corniers sculptés, et de pignons bizarrement façonnés. Quelques-unes de ces anciennes maisons sont précédées de vastes cours, ou de jardins plantés de grands arbres, qui permettent à leurs possesseurs d'entrer avec

leur voiture, et de descendre sous un vestibule à l'abri du mauvais temps. Loin que ces propriétés, un peu plus somptueuses, contribuent à l'agrément des rues qu'elles bordent, elles ne font au contraire que les rendre plus tristes par l'aspect des longs murs en pierre ou en bois dont elles sont encloses, et qui les font ressembler à d'anciens couvens.

Quelques rues du quartier commerçant présentent cependant un aspect brillant et animé; telle est la rue circulaire de Corn-Hill, plus étroite que celle de Broad-Way à New-York, mais jouissant, comme celle-ci, de l'avantage d'être fréquentée par toutes les élégantes de la ville. C'est en effet dans cette rue qu'outre tous les magasins d'objets de luxe et de fantaisie, se trouve le dépôt des modes nouvellement importées de France ou d'Angleterre. Or, il faut connaître la prédilection que les dames américaines ont pour la toilette, pour se faire une idée de l'intérêt que leur inspire cette promenade, et de l'affluence qu'elle attire. Au premier avis qu'un navire venant d'Europe est entré dans le port, quelques femmes dans de superbes équipages, et une foule d'autres à pied, accourent visiter, marchander ou acheter les parures nouvelles que ce bâtiment n'a pas manqué d'apporter avec lui. C'est ordinairement vers deux heures que la foule se presse dans ce rendez-vous général du bon ton; les jeunes *miss* elles-mêmes, en sortant du pensionnat pour aller prendre leur repas, ne manquent jamais de consacrer quelques instans à courir les boutiques, occupation favorite que les Américaines expriment par un terme particulier (*shoping*). Ce goût passionné pour la toilette est universel chez les femmes des Etats-Unis; il s'étend jusque dans les contrées les plus éloignées et les plus infréquentées; tout village, quelque pauvre ou nouveau qu'il soit, possède, parmi ses établissemens de fondation, au moins une boutique de *milliner* (modiste de campagne).

Dans la partie septentrionale de Boston, on trouve quelques constructions ou quelques lieux en quelque sorte historiques, qui rappellent l'époque de la domination anglaise. Tels sont la vieille église du Christ, l'ancienne maison des Etats, située sur Corn-Hill, et l'emplacement qu'occupait la chapelle protestante, bâtie par les Français réfugiés, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Le sol de

cet enclos, et les murs d'enceinte sont encore couverts d'une nombreuse suite de pierres tumulaires, décorées d'écussons armoriés et de longues inscriptions, dernier souvenir laissé sur cette terre hospitalière par nos malheureux compatriotes. C'est encore dans cette partie de la ville que sont situés les beaux jardins de M. G. Green, et l'établissement du Muséum colombien.

C'est dans la partie méridionale de Boston que se remarquent la plupart des belles églises dont cette ville est décorée. Parmi les principales, on doit mentionner celle qui est située dans la rue Fédérale, près de l'église catholique, et dont la flèche fort élevée, entièrement construite en bois, est décorée dans le goût gothique. On ne doit point oublier l'église neuve de la rue d'Orange, que sa flèche de deux cents pieds d'élévation fait aisément distinguer, ni surtout la belle église de la rue du Parc, entièrement neuve et bâtie en granit. On remarque encore dans ce quartier quelques autres édifices ou établissemens publics, tels que le théâtre de la ville, dont l'extrême simplicité fait le principal mérite extérieur, et la Tontine de croissance, beau bâtiment qui fait l'ornement de la place Franklin.

Ce quartier méridional dont nous parlons se compose de deux parties bien distinctes; l'une, qui avoisine le bord de la mer, est occupée par des établissemens de commerce, et présente, dans ses rues sombres et tortueuses, cette apparence de vétusté que nous avons déjà signalée; l'autre, qui s'élève derrière celle-ci, est beaucoup plus récente et d'un aspect plus agréable. C'est dans cette dernière partie que demeurent tous les officiers civils, les avocats, les gens de loi et d'affaires, classe d'individus qui, comme on sait, pullulent dans les grandes villes maritimes. Ces diverses professions dérogent à la coutume suivie en Amérique d'avoir une maison particulière pour chaque famille; leurs établissemens se concentrent, et l'on en rencontre quelquefois plusieurs sur le même étage d'une maison. Au centre de cette population de courtiers, d'agens de change et de gens de justice, se trouve le Tribunal de commerce, établi dans l'ancienne maison de ville bâtie par les Anglais; et non loin de là, dans une rue magnifique, tous les autres établissemens qui alimentent ou intéressent ces professions, tels que les banques, la

bourse, la douane, la poste aux lettres, les compagnies d'assurance contre les risques de mer ou d'incendie, la grande taverne, et le cabinet littéraire; ce dernier établissement, formé sur un vaste plan, et à l'instar du fameux café Lloyd de Londres, offre à ses habitués la réunion complète des journaux importans qui se publient dans les quatre parties du monde, et même sur le continent océanique, comme par exemple à Sydney, dans la Nouvelle-Hollande; on y trouve également toutes les feuilles quotidiennes ou périodiques publiées dans chaque État de l'Union. Il est inutile de faire ressortir les avantages immenses que présente un semblable établissement, dans une grande ville commerçante et maritime; à l'aide de cette correspondance continuellement ouverte entre le négociant et toutes les parties du monde, il peut, avec connaissance de cause, régulariser ses spéculations, calculer les chances de profit de ses demandes ou de ses envois, et diriger à coup sûr ses vaisseaux vers tel ou tel port de l'ancien ou du nouveau continent.

Les rivages de la presqu'île, et surtout ceux qui regardent la baie, présentent un aspect plus animé que toutes les autres parties de la ville; c'est à peu près au centre de ces derniers qu'on a construit, en 1817, ces quais immenses qui, se prolongeant fort avant dans la mer, ressemblent à plusieurs jetées parallèles, dirigées de l'est à l'ouest. Ces utiles constructions, couvertes sur toute leur longueur de magasins et de comptoirs, conservent encore sur leurs bords une largeur suffisante pour la libre circulation des voitures chargées, de sorte qu'elles présentent le précieux avantage de permettre d'amarrer les vaisseaux, de débarquer ou d'embarquer les cargaisons, à la porte même du propriétaire. A droite et à gauche de ces quais, le rivage, plus ou moins profondément découpé, forme des bassins de diverses grandeurs, qui servent à contenir les navires de commerce, les bricks, les sloops, et toutes les petites embarcations. L'utilité que présentent ces bassins serait beaucoup plus complète s'ils n'avaient l'inconvénient très-grave d'être construits en pilotis remplis de rochers, ce qui les expose à l'infiltration continuelle des eaux, qui les ruine malgré tous les soins qu'on apporte à leur réparation; ils sont en outre placés beaucoup trop en retraite par rapport à la mer

qui, en détalant, les abandonne entièrement, et laisse les vaisseaux qu'ils contiennent penchés sur la vase. Ces inconvéniens disparaîtraient s'ils étaient solidement construits en pierres, et garnis d'écluses à leurs issues. Le défaut de semblables travaux et le délabrement toujours renaissant de ceux qui existent, rendent peu agréable l'aspect de quelques-uns des rivages de Boston; on peut citer, pour justifier cette remarque, la partie du rivage qui avoisine la presqu'île de Charlestown, et celle qui se trouve aux abords du pont du Boston méridional.

Sur la rive opposée aux longs quais, c'est-à-dire à la partie occidentale de la ville, règne, dans la direction du nord au sud, le quai Indien; sur ce quai s'élève, sur une longueur de mille deux cent quarante pieds, un immense magasin, bâti en pierre, et divisé en chambres particulières dans lesquelles sont renfermées, par assortimens, les marchandises des Indes-Orientales. Au centre de cet édifice s'élève un pavillon, à usage d'observatoire, qui correspond à un autre pavillon situé vers *Fremont-Street*, dans le jardin de M. Philips.

La ville de Boston, considérée comme place de commerce, est, après celle de New-York, la plus importante de toutes celles de l'Union. On pourra se faire une idée de l'immense mouvement de marchandises qui s'y opère, en jetant les yeux sur ce court renseignement qui m'a été communiqué par un chef des revenus publics. En 1816, il a été expédié du port de Boston, pour plusieurs points du globe, cent quarante-trois mille quatre cent vingt tonneaux de marchandises; la même année, les maisons de commerce de cette ville en reçurent cent quarante-cinq mille soixante-neuf tonneaux. L'année suivante, il entra dans le port de Boston sept cent soixante-quinze navires de diverses nations, et mille six cent quarante-neuf du littoral américain; enfin, dans cette même année 1817, cette ville expédia, seulement pour l'Europe, six cent quatre-vingt-cinq bâtimens.

Ces données, quoique bien incomplètes, suffiront au lecteur pour apprécier l'immense revenu que doit percevoir la douane de Boston, et l'activité commerciale que doit offrir cette ville. Aussi remarque-t-on que, par l'effet de cette prospérité toujours croissante, sa population tend incessamment à s'augmenter avec une rapidité qui pourrait paraître fabuleuse à l'observateur, habitant des villes

stationnaires de la vieille Europe. On peut en juger par l'aperçu suivant : en 1800, la population de Boston était de vingt-quatre mille neuf cent trente-sept individus; en 1810, elle était de trente-trois mille deux cent cinquante; elle monta, en 1820, à quarante-trois mille neuf cent quarante, et les renseignemens les plus récens établissent qu'actuellement, en 1828, elle s'élève à près de quatre-vingt mille habitans. Il résulte de cet accroissement rapide de population que la ville tend à s'agrandir dans la même proportion; mais comme elle est nécessairement circonscrite par les bornes de la presqu'île, elle aura bientôt rempli cet espace d'une manière tellement exacte, que toute nouvelle construction ne pourra désormais s'élever que sur les ruines d'une autre. Déjà, faute de terrains libres, on a attaqué quelques-uns de ces grands enclos dont nous avons parlé plus haut, pour y construire de nouveaux établissemens, et leurs portions ont été vendues à un prix exorbitant. Resserrée dans ses étroites limites, la ville tend à s'étendre au dehors; ainsi la langue de terre qui joint la ville à la terre ferme, la presqu'île de Charlestown, la seconde presqu'île, dite le Boston du sud, les rivages de la baie, tous ces environs, liés à la ville par des ponts de communication, se couvrent chaque jour de constructions nouvelles, et il n'est point possible de prévoir les bornes que le temps doit mettre à cet accroissement. Cependant cette prospérité, quelque étonnante qu'elle soit, n'égale point encore celle de New-York. A part les révolutions qu'on ne peut prévoir, Boston, la rivale de New-York, ne s'élèvera jamais jusqu'au même degré de puissance. En effet, la supériorité de la position de cette dernière ville, par rapport aux communications avec l'Europe, est incontestable, et cette situation la rend l'entrepôt obligé de toutes les marchandises de cette partie du monde; aussi remarque-t-on que Boston s'efforce chaque jour de s'assurer d'autres ressources que le commerce européen, et que ses plus importantes transactions se font maintenant avec les Indes-Orientales.

Boston renferme cinq ou six marchés répartis dans différens quartiers, et occupant à peu près les quatre directions opposées de la ville. Deux de ces édifices sont bâtis en brique mélangée et renforcée de chaînes de pierre; ils se composent

d'arcades entièrement ouvertes, sous lesquelles sont rangées les boutiques des marchands de comestibles de toute espèce. Au-dessus de ces galeries s'élève un premier étage auquel on parvient par un très-large escalier en bois, d'assez mauvais goût. Cette partie du bâtiment est divisée en un grand nombre de logemens qu'occupent quelques-uns des marchands ou de pauvres familles, genre de population qui contribue à entretenir dans cet endroit une assez grande malpropreté. On s'étonne donc avec raison de trouver, dans la même enceinte, une salle destinée aux séances des membres de la société Linnéenne, parmi lesquels on compte plusieurs hommes de mérite, et le Cabinet d'histoire naturelle de la même société. Ce Cabinet mérite à peine d'être mentionné; en effet, lors de mon passage, il était dans l'état le plus complet de dégradation; cependant on m'assura qu'on venait d'ouvrir une souscription, dônt le produit était destiné à restaurer et à augmenter cette collection.

Il existe, dans le quartier des longs quais, et tout près de la mer, un autre marché très-important. On a lieu d'être étonné qu'on ait choisi un semblable emplacement pour y établir ce grand édifice, qui présente à peu près la même distribution que le précédent, et qui possède, indépendamment des logemens multipliés, une vaste salle, garnie de stalles et de banquettes, qui sert à des séances solennelles que préside, à certaines époques, le maire de Boston, et en outre à quelques réunions particulières, à des bals et à des concerts de souscription. Magnifiquement illuminée, cette salle peut, dans ces occasions, produire un effet assez agréable; mais, vue au jour, elle n'offre, malgré sa décoration et quelques portraits en pied qui en tapissent les murs, qu'un aspect lugubre et qu'une tristesse repoussante. Le rez-de-chaussée, divisé par arcades, est occupé par des marchands de toute espèce; mais l'espace, que chaque boutique occupe, est tellement resserré par les piliers massifs qui supportent l'édifice, que l'air peut à peine s'introduire et circuler sous ces sombres galeries.

Le marché aux poissons est encore plus mal distribué et plus mal situé; il se compose d'un long hangar très-bas, et tellement étroit que chaque marchand ne possède, en arrière de son étalage, qu'une armoire percée de plusieurs trous,

pour l'introduction de l'air; c'est dans ces réduits fétides, à peine accessibles à un air déjà corrompu, que le marchand est forcé de conserver le poisson qui reste de la vente. Aux influences insalubres auxquelles ce marché est exposé, il faut joindre le voisinage d'un bassin de la marine, qui, se vidant au moment où la mer détale, laisse à découvert une vase infecte, chargée de débris d'animaux, de végétaux, et d'ordures de toute espèce, que jettent de leurs fenêtres les habitans des misérables maisons situées sur un des côtés de ce bassin. A la vérité, à chaque reflux, des hommes armés de pelles entrent jusqu'à mi-jambes dans cet immense bourbier, et s'efforcent de repousser jusque dans la mer ces ordures fétides, mais le flux en rapporte toujours les parties les plus légères, et le but utile est en partie manqué. Cependant, à l'inspection des localités, on reconnaît qu'il eût été facile d'éviter ces graves inconvéniens, et de rendre plus salubre ce quartier, qui n'est habité que par la population la moins aisée, et par conséquent la moins attentive à sa conservation; c'est en effet la demeure des matelots, et des ouvriers employés aux divers travaux de la marine, aux fonderies de goudron, aux salaisons de poisson, etc. Il eût fallu avancer l'emplacement de ce bassin jusqu'à l'endroit où la mer s'arrête lorsqu'elle se retire; puis, au lieu de pilotis qui permettent l'infiltration des eaux, et dont les interstices sont d'ailleurs le refuge d'une multitude de rats, construire des digues en pierre; enfin, il eût fallu donner aux quais de ceinture du bassin beaucoup plus de largeur, afin de ménager une plus grande surface de terrain pour l'arrivée et la circulation des marchands des contrées voisines, des animaux vivans destinés à être vendus, des énormes charrettes attelées de bœufs, et des voitures de toute espèce, attirail incommode qui encombre toujours les avenues d'un grand marché. Dans l'état actuel des choses, ces voitures sont forcées de stationner dans les rues environnantes, et, les jours de grand marché, elles y produisent d'inextricables embarras.

Ces diverses remarques ne portent point uniquement sur le voisinage des marchés; elles sont également applicables à tous les quartiers rapprochés des bassins et des longs quais. En effet, les rues multipliées qui les composent, étant beaucoup trop étroites, sont continuellement encombrées de lourdes voitures dont la ren-

contre ou les accidens opposent de fréquens obstacles à la circulation. Les voitures qui servent aux travaux du port et celles qui charrient les marchandises, ressemblent à nos haquets, mais les roues en sont beaucoup plus fortes et plus basses; elles sont attelées d'un ou de plusieurs chevaux, selon la charge. Ces animaux, généralement de grande taille, sont parfaitement enharnachés; au lieu de ces pesans et larges colliers dont les nôtres sont surchargés, ils n'ont que de légers colliers en cuir, bien rembourrés, et semblables à ceux que portent nos chevaux de cabriolet. Les traits sont des chaînes de fer, assez déliées, et au lieu de ce long fouet avec lequel nos charretiers blessent sans cesse les passans, les conducteurs américains ne portent qu'une cravache. Outre ces voitures de transport, il en est une foule d'autres, plus ou moins légères, qui sont particulières à différentes classes de pourvoyeurs et de marchands; ainsi celles des boulangers se composent d'une caisse bien suspendue, parfaitement vernissée, et percée latéralement d'ouvertures par où s'échappe la vapeur du pain; un siége élégant, placé sur le devant, reçoit le conducteur. A la vérité, ces perfectionnemens dans le transport et la circulation des denrées les plus nécessaires, ne sont plus une nouveauté pour nous; depuis mon retour à Paris, j'ai vu s'établir un grand nombre de voitures analogues, mais il était juste de constater la priorité des Américains dans leur emploi. Au reste, c'est avec un vif sentiment de satisfaction que je vois chaque jour s'introduire parmi nous quelques perfectionnemens, ou quelques usages empruntés à des nations plus avancées que nous dans la science de bien vivre. Puissent bientôt les Français n'avoir plus rien à imiter sous ce rapport! Alors l'homme laborieux pourra jouir d'une portion de ce *confortable*, bien-être précieux dont le nom même était naguère inconnu parmi nous, et qui n'est ni le superflu ni le luxe, mais le véritable bonheur qui attache le citoyen à sa patrie.

J'ai déjà cité les ponts nombreux et les routes artificielles qui, entourant Boston de plusieurs côtés, servent à établir de faciles communications avec le continent; qu'on me permette de revenir sur ces beaux ouvrages, afin de les décrire plus complètement. On compte actuellement neuf de ces ponts ou chaussées; suc-

cessivement nécessités par les grands accroissemens qu'éprouvait la population de cette capitale du Massachussets, ils ont été construits à différentes époques. Le plus étendu de la série est situé au nord-ouest de la ville; il a trois mille quatre cent quatre-vingt-quatre pieds de longueur; du côté du continent il s'appuie sur la pointe *Leehmore,* s'unit, au tiers à peu près de sa longueur, avec celui qui part du cap situé sur le rivage occidental de la presqu'île de Charlestown, près de l'endroit où s'élève la prison d'État, et vient aboutir à une pointe de terre formée par la presqu'île de Boston; le pont accessoire dont nous venons de parler s'appelle pont de la Prison. La partie des environs de Boston à laquelle aboutissent ces deux ponts est la moins riante et la moins peuplée. Le pont de Cambridge, qui vient après le grand pont, a trois mille trois cent quarante-quatre pieds de longueur; il part du rivage occidental de Boston, se dirige tout-à-fait à l'ouest, et aboutit à une langue de terre où commence la route qui conduit au célèbre collége dont il emprunte le nom. Au sud de ce dernier pont est située la grande chaussée, dite *Mill-Dam,* qui traverse par son centre, et dans la direction de l'est à l'ouest, la grande baie intérieure de Boston; elle n'a pas moins de deux milles de longueur; elle forme une masse de pierre entièrement solide, mais elle offre à son centre une ouverture pour le passage des embarcations. A cette ouverture sont adaptés des moulins que les deux marées alternatives mettent en mouvement. La grande chaussée, qui sert de route et de principale communication entre la ville et le continent, est un des plus magnifiques monumens dont puisse s'enorgueillir Boston; elle est construite en pierres avec un soin extrême, garnie de chaque côté de trottoirs, et bordée d'élégantes barrières qui préservent les passans de tout accident. A l'exception de cet immense ouvrage, dont la construction est récente, tous les autres ponts de Boston sont généralement exécutés en bois; leur disposition est assez uniforme; ils posent sur une masse de pilotis formant des piles que séparent des arches de dix-huit à vingt pieds de largeur, sur à peu près autant d'élévation au-dessus des eaux. Leur plancher, de vingt-cinq à trente pieds de largeur, y compris les trottoirs, se compose de pièces de bois de cinq à six pouces d'épaisseur, sur une longueur égale à la largeur de

ce même plancher. Les plus importans s'ouvrent par le moyen d'une machine fort ingénieuse, qui permet aux embarcations de toute espèce de circuler autour de la ville de Boston, depuis le fond de la baie intérieure jusqu'à la mer. La plupart de ces constructions sont la propriété de compagnies particulières d'entrepreneurs qui, jouissant d'une concession octroyée par le gouvernement, perçoivent un droit de péage; leur entretien est surveillé d'autant plus sévèrement par des inspecteurs publics, que la négligence entraînerait des accidens terribles. Cette négligence, bien constatée, entraînerait infailliblement la perte de la licence.

Si l'observateur prononce, en voyant ces immenses constructions, qu'elles n'ont point l'aspect architectural et grandiose de celles qu'on rencontre en Europe, il doit au moins convenir qu'elles étaient susceptibles d'une plus prompte exécution, et moins coûteuses toutes ensemble que ne l'aurait été un seul pont en pierre construit dans le système européen; en effet, il faut rendre aux Américains cette justice que, s'ils ne cherchent point à donner à leurs travaux cette solidité monumentale et cette indestructibilité qu'on remarque dans les nôtres, au moins ils terminent toujours, et en très-peu de temps, ceux qu'ils ont entrepris, et leurs grands ouvrages ne restent jamais exposés aux injures du temps, dégradés, quoique inachevés, comme pour témoigner de la versatilité du peuple qui tenta de les élever.

Si, de ces travaux d'utilité physique, nous passons aux établissemens d'utilité morale, nous aurons occasion de remarquer que l'État de Massachussets, tout à la fois agricole, manufacturier et commerçant, ne se recommande pas moins par ses fondations scientifiques et littéraires, que par les ressources de son sol, les produits de son industrie et la supériorité de sa situation. Dans notre revue des environs de Boston, nous aurons occasion de parler au long de la célèbre université d'Harvard ou de Cambridge, située dans le bourg de ce dernier nom, et qui, formée sur le modèle des grandes universités d'Angleterre, présente à ses élèves l'enseignement de presque toutes les connaissances humaines. Nous nous bornerons ici à mentionner les écoles libres, multipliées dans la capitale et très-

répandues dans les villes et villages de l'État, où les enfans des deux sexes apprennent la lecture, l'orthographe et le calcul. Une loi particulière de l'État de Massachussets, datée du mois de juin 1789, oblige toute ville ou village de cinquante maisons à avoir une de ces écoles; et si le nombre des familles va jusqu'à deux cents, la ville ou le district sont obligés d'établir une autre école des langues latine, grecque et anglaise. La négligence dans l'exécution de ce statut est punie par une amende pécuniaire, proportionnée à la durée de la faute et au nombre des habitans; cette amende est de dix livres de monnaie courante pour chaque cinquantaine de familles; ainsi la peine pour deux cents familles serait de quarante livres. Dans ces écoles primaires, comme dans toutes les autres de l'Union, les instituteurs sont nommés et surveillés par les principaux chefs de famille, délégués à cet effet par leurs concitoyens.

Les pensions de jeunes gens des deux sexes sont très-multipliées dans Boston. Dans celles de garçons, indépendamment de toutes les études fondamentales ou d'agrément, on s'attache particulièrement à la connaissance de la langue espagnole, qui est d'une grande importance pour les relations avec l'Amérique du sud. Dans celles de jeunes personnes, on cultive également, comme études d'agrément, la géographie, la musique vocale et instrumentale (le piano), la danse, les langues française et italienne, et même la peinture et le dessin. Quelques demoiselles ou jeunes dames, qui désirent se perfectionner dans cette dernière étude, vont prendre des leçons dans l'atelier des artistes jusqu'au moment où elles sont en état d'appliquer assez crûment les couleurs les plus voyantes sur une grande toile. Généralement les arts du dessin sont très-mal pratiqués aux États-Unis.

Indépendamment de ces divers établissemens où la jeunesse peut puiser l'instruction, Boston renferme un grand nombre de sociétés littéraires ou scientifiques, destinées à offrir des points de réunion et des moyens faciles de communication à tous ceux qui cultivent les sciences ou les arts. La plus ancienne est l'*Académie américaine des Sciences et des Arts;* sa fondation remonte à l'année 1780, époque de la guerre de la révolution; après celle-ci vient la *Société histo-*

rique de Boston, fondée en 1791; la *Société Linnéenne*, établie en 1813; la *Société américaine des Antiquaires*, établie également en 1813; la *Société de Massachussets*, pour le perfectionnement de l'agriculture; la *Société de Médecine;* celle d'*Histoire naturelle*, et enfin l'*Atheneum de Boston*. Cette dernière société, établie dans un vaste bâtiment précédé d'un beau portique, fut fondée par un riche particulier, nommé Perkins, qui lui fit don d'une superbe maison et d'un jardin, et qui décora en outre les salles de réunion et d'études d'une magnifique suite de plâtres, qu'il fit mouler en France, à ses frais, sur les plus belles statues antiques. Les membres de l'Atheneum paient une redevance annuelle de dix ou douze dollars, ou une souscription à vie de cent dollars; ils jouissent de tous les avantages qu'offre la société, et surtout de son excellente bibliothèque qui, en 1820, se montait à plus de dix mille volumes, et qui s'est considérablement accrue depuis. On calculait, il y a quelques années, que les bibliothèques des diverses sociétés que nous avons mentionnées formeraient, par leur réunion, à peu près quarante mille volumes.

Indépendamment de ces sociétés, consacrées à la culture ou à la propagation des connaissances utiles, Boston renferme encore un grand nombre de sociétés à la fois religieuses et philantropiques, ou simplement philantropiques, qui, se partageant pour ainsi dire les diverses classes de malheureux, offrent des secours ou un refuge assuré à presque toutes les misères humaines; ainsi l'on compte des asiles pour les femmes, pour les jeunes garçons, des sociétés de secours pour les Écossais, pour les Irlandais, pour les émigrés, pour les incendiés, pour les marins, etc. Enfin, parmi ces diverses sociétés, dont le nombre actuel s'élève à plus de vingt-cinq, on en remarque particulièrement une dont le but est de réprimer l'intempérance.

Il peut paraître intéressant au lecteur de connaître le nombre des diverses fondations religieuses de Boston, réunies à celles de l'État de Massachussets, et la proportion dans laquelle les divers cultes se partagent ces fondations. On doit se rappeler que nous avons dit que l'État fédéral ne reconnaissait point de religion dominante, qu'il n'accordait de secours et de protection à aucun culte, et que les

frais de construction des églises, et l'entretien des ministres, étaient librement supportés par les membres de chaque congrégation; ainsi le calcul suivant est réellement l'expression de l'état proportionnel que les diverses sectes conservent entre elles. Les *catholiques* possèdent une église dans Boston, et une chapelle dans le cimetière de cette ville; les *congrégationalistes*, qui sont de beaucoup les plus nombreux, comptent dans tout l'État de Massachussets trois cent soixante églises; les *baptistes* quatre-vingt-douze, et les *épiscopistes* quinze. Total, quatre cent cinquante-huit. Les autres sectes des *méthodistes*, des *unitaires*, des *universalistes* et des *quakers*, sont beaucoup moins nombreuses, et le nombre de leurs fondations religieuses n'a point paru mériter d'entrer dans ce recensement. Nous ne devons point oublier de mentionner, en terminant cet aperçu statistique des diverses opinions religieuses de l'Etat qui nous occupe, que les vénérables ecclésiastiques qui desservent l'église catholique de Boston vont souvent prêcher l'Évangile chez les sauvages du Penobscot, pays situé à l'extrémité orientale de l'État du Maine.

Pour compléter cette espèce de tableau physique et moral de Boston, il conviendrait peut-être de parler des hommes remarquables dans tous les genres que cette ville a vus naître, ou qui s'y sont établis; mais cette entreprise me mènerait trop loin; je me contenterai donc de mentionner quelques-uns de ceux dont la conformité des travaux avec les miens me rend la gloire plus chère, je veux parler des artistes. Je dois placer parmi les plus remarquables le vénérable M. Steward, qui vient de terminer sa longue carrière; ce peintre, malgré le désavantage de sa situation au milieu d'un pays qui offre si peu de ressources pour les études pittoresques, et si peu de motifs d'émulation entre les artistes, avait cependant su élever son talent à un degré remarquable; ses tableaux se distinguent par une touche spirituelle et hardie, par un coloris fin et transparent, et par une grande suavité d'effet. On peut constater ces différens mérites dans le beau portrait qu'il a fait du général Washington, portrait qui a servi de modèle à tous ceux qui depuis ont reproduit les traits de ce grand homme. Un autre artiste de Boston, M. Sergent, a aussi obtenu de grands succès dans la peinture historique; son prin-

cipal ouvrage est un tableau d'une très-grande dimension, qui représente l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem; cette scène, conçue d'une manière grandiose, et habilement composée, est exécutée dans un ton de couleur un peu fantastique qui ne messied pas au sujet; malheureusement le dessin des figures laisse beaucoup à désirer, et l'auteur, comme la plupart de ses compatriotes, paraît peu versé dans la science anatomique. Cette dernière observation deviendrait d'une application générale, si nous étions appelés à faire un examen étendu des ouvrages des peintres américains; en effet, leur genre, qui se rapproche beaucoup de celui des Anglais, tire son principal mérite de l'excellence et de la justesse de la couleur et de l'effet; en un mot l'Amérique, par la raison de son climat, paraît appelée à fournir d'excellens peintres coloristes et de médiocres dessinateurs. Quand j'ai dit par la raison de son climat, j'ai peut-être avancé une proposition qui paraîtra singulière parce qu'elle est nouvelle, et que je ne l'ai vue consignée nulle part; mais n'est-il pas en effet remarquable que toutes les nations maritimes soient destinées à fournir les plus excellens peintres coloristes, et que la *couleur* soit le caractère particulier des écoles qu'elles ont formées? Venise, la Hollande et l'Angleterre, offrent des exemples trop frappans et trop irrécusables de cette loi singulière de climat, pour qu'il soit nécessaire de justifier la proposition que j'ai avancée par des observations de détail ou de longs raisonnemens. Conséquemment à cette espèce de prédestination, la peinture de paysage, qui tire ses principales ressources de la couleur et de l'effet, doit être cultivée par goût par les Américains, et elle l'est en effet. Je regrette d'avoir oublié le nom d'un artiste de Boston qui a produit, dans ce genre, plusieurs morceaux remarquables; mais je puis citer, dans un genre prochain, M. Warrall, d'origine anglaise, peintre de décors du théâtre de la ville, dont les ouvrages, extrêmement remarquables, se distinguent par une grande entente d'effets, et par cette touche libre et hardie qui convient parfaitement au sujet.

Quoique le goût des arts soit encore naissant aux Etats-Unis, et que cette puissante nation, tout entière à l'activité qui signale sa jeunesse, ne fasse qu'un médiocre accueil à ces travaux paisibles qui appartiennent à un âge plus mûr, ce-

pendant il n'est point rare de rencontrer dans les villes principales du littoral, et même dans l'intérieur des Etats, de riches particuliers qui, professant un goût théorique pour l'art et ses productions, forment de nombreuses galeries de tableaux généralement importés d'Europe. Le mérite de beaucoup de ces ouvrages est très-douteux, et leur authenticité n'est pas moins suspecte; c'est peut-être là, plus que partout ailleurs, que de médiocres copies passent pour de superbes originaux. Cependant on rencontre parfois, au milieu de toutes ces *croûtes*, quelques tableaux de valeur, et, pour en offrir un exemple sans sortir de la ville qui nous occupe, je citerai une belle copie faite par Granet, de son tableau de la chapelle des Capucins à Rome, copie que possède un amateur de Boston; ce tableau a servi de motif à M. Sergent, que je viens de nommer, pour représenter l'intérieur d'une salle à manger, composition d'un effet très-piquant.

A la suite de ces hommes qui cultivent ou encouragent les arts noblement, et pour répondre à une vocation décidée, je devrais peut-être me dispenser de parler de ces artistes d'un ordre inférieur, qui font de la peinture une profession lucrative en se consacrant à peindre le portrait, mais je ne puis m'empêcher de faire connaître une singulière industrie particulière à ce pays. Il était naturel que, chez un peuple aussi éminemment spéculateur que celui des Etats-Unis, l'influence commerciale s'étendît jusque sur les beaux-arts, et qu'on essayât bientôt de réduire leurs productions en objets de négoce. Dès-lors les avantages de l'association des intéressés et de la division du travail, si puissans en matière industrielle, se sont fait sentir, et l'on s'est mis à traiter la peinture d'après ce principe. Ainsi des sociétés de peintres se sont formées, dans les grandes villes, pour exploiter le *portrait;* les uns peignent la figure, les autres les mains, les derniers les vêtemens; chacun, habitué au genre de travail dont il est chargé, exécute plus promptement, plus sûrement, et le portrait, passant ainsi de main en main, jusqu'à sa perfection, est bientôt terminé, et plus tôt livré au consommateur que s'il était le produit d'une industrie unique. Mais ceci n'est que le premier pas du perfectionnement, en voici le plus haut degré : il peut arriver souvent que l'amateur soit pressé, c'est peut-être un voyageur au moment de son départ, un

homme public dont tous les momens sont comptés, etc.; la société tient à l'usage de ces personnes un assortiment de portraits tout faits, qui peuvent s'accommoder aux différens sexes, à tous les âges et à toutes les professions; bourgeois, militaires, ecclésiastiques, jeunes filles, grand'mamans, tout se trouve dans ce petit musée. Tous ces portraits sont parfaits, il n'y manque que la figure; mais elle est si tôt faite!

Il me reste encore, entre autres particularités intéressantes sur la ville de Boston, à mentionner ses jardins publics et ses promenades. Ses jardins sont peu nombreux et peu remarquables; on en cite cependant deux ou trois, parmi lesquels se trouve le jardin de Washington, où l'on donne souvent des fêtes de souscription et de grands repas de corps. Parmi les promenades, la plus remarquable est celle qui couronne la jolie colline de Fort-Hill, d'où l'on jouit d'une vue magnifique qui se déploie sur tous les quartiers environnans, et au-delà sur la vaste étendue de la rade; mais la promenade la plus fréquentée par les habitans est celle du parc, qui s'étend au pied du Capitole. Ce vaste terrain fut, dans l'origine, légué à la ville par un riche citoyen, à la condition que, cultivé perpétuellement en gazon, il servirait au pâturage des bestiaux. Jusqu'à ce moment la volonté du testateur a été religieusement exécutée, et chaque jour, à des heures particulières, on voit de nombreux animaux du voisinage venir s'ébattre en liberté sur les frais gazons du parc de Boston. A mesure que cette ville se peuplera, et qu'elle verra disparaître ses promenades et ses jardins sous des maisons entassées, le contraste de ce champ rustique, au centre du séjour du luxe et de la civilisation, deviendra plus frappant; il présentera le même phénomène que la promenade champêtre de Hyde-Parc, conservée au milieu de Londres. Les autorités de Boston ont fait entourer la promenade du parc de barrières en bois, percées d'issues vis-à-vis chacune des rues qui se dirigent vers l'intérieur de la ville, et l'ont fait planter de larges allées d'ormes et de peupliers, qui s'étendent autour de la prairie et se prolongent dans les belles rues environnantes. Sur le côté de cette promenade qui longe le Capitole, on montre aux étrangers la maison de M. Hancock, qui fut président du premier congrès provincial tenu à Concord. Sur le côté

opposé, faisant face au palais de l'Etat, on remarque une longue colonnade en bois qu'ombragent des arbres gigantesques, restes précieux de l'antique forêt qui enveloppait cette éminence; ce long bâtiment uniforme est une agglomération de maisons particulières, que des propriétaires réunis ont construites en conservant la même ordonnance architecturale. Le côté occidental du parc donne sur la baie intérieure; c'est dans cette direction qu'est située la corderie de l'Etat, vaste établissement mis en activité au moyen d'une machine à feu, qui a été très-exactement décrite dans l'ouvrage publié par M. Marestier, ingénieur de la marine royale de France. Je n'ai fait mention, dans cet article, que des promenades situées dans l'intérieur de la ville de Boston; quant aux promenades extérieures, elles sont nombreuses, et j'ai déjà cité la promenade en vogue de la presqu'île de Nahant.

Je ne puis me dispenser d'ajouter, avant de terminer tout ce que j'avais à dire sur Boston, que cette ville fut le théâtre de presque tous les événemens importans qui ont signalé l'établissement de la république des Etats-Unis. Boston fut fondé en 1629 par une colonie de puritains qui vinrent en ce pays, sous la conduite de John Endicot, chercher un refuge contre la persécution dont ils étaient l'objet en Angleterre. En 1652, le premier Hôtel des Monnaies fut établi dans cette ville, et en 1690 sa Législature mit en circulation le premier papier-monnaie. En 1704, on vit paraître à Boston le premier journal qui ait été imprimé en Amérique, et deux années après naquit, dans la même ville, le célèbre imprimeur Franklin. C'est encore dans Boston qu'en 1765, à l'occasion d'un impôt sur le timbre, se manifestèrent les premiers mouvemens, symptômes d'une prochaine révolution; à la même époque, la Cour générale, qui siégeait dans cette ville, fut dissoute, et une Convention fut convoquée. En 1770, de nouveaux troubles éclatèrent entre les citoyens et les troupes du roi. En 1773, les habitans, indignés d'un impôt illégal qu'on avait mis sur le thé, détruisirent toute cette denrée. L'année d'après, le port de Boston interrompit ses relations avec la mère-patrie, et la première assemblée provinciale fut instituée. L'année 1775 est à jamais célèbre par les batailles de Lexington et de Bunker's-Hill, li-

vrées presque sous les murs de Boston; la même année, le général Washington, promu au commandement des forces patriotiques, assiégea les Anglais dans ses murs. Enfin, cette série d'événemens glorieux pour Boston se termine à l'année 1780 par la promulgation de la Constitution de l'Etat, qui fut faite dans cette ville.

Avant de passer à la description des environs de Boston, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour le lecteur de connaître les variations qu'éprouve la température, dans cette ville. Cette température, dont nous avons déjà signalé en beaucoup d'endroits les brusques mouvemens, est peut-être plus changeante à Boston que partout ailleurs, sans doute à cause de sa position littorale entre un Océan immense et un vaste continent. Les rigueurs de l'hiver, de même que les chaleurs de l'été, y sont excessives, et souvent on passe en un instant de l'une à l'autre de ces deux saisons. L'on attribue le grand degré de froid, qui règne pendant l'hiver à Boston, aux vents du nord-ouest, qui passent, avant d'y arriver, sur un continent glacé et sans culture. Le printemps de ce climat ne dure que jusqu'au milieu de mai, mais il suffit pour activer la végétation, qui se développe avec rapidité. Les chaleurs de l'été, qui succède brusquement à cette saison, sont tellement fortes, même avant le solstice, que le mercure monte subitement au-delà de 70 degrés de Farenheit (17 ou 18 + o de Réaumur), et quelquefois même jusqu'à 86 et 90 degrés (26 ou 27 + o de Réaumur); enfin, l'on se souvient encore des étés de 1811 et de 1812, pendant lesquels le thermomètre monta, à Cambridge, jusqu'à 101 degrés ½ de Farenheit (31 + o de Réaumur). Il est important de noter, pour avoir la connaissance parfaite de ce climat, que ces états de haute température, ainsi que les grands froids de l'hiver, ne sont point permanens, et qu'ils sont au contraire fréquemment interrompus par de brusques variations, pendant lesquelles la température passe à un extrême opposé. C'est pendant le mois de janvier et celui de février que ces variations sont plus fréquentes; alors le thermomètre monte ou baisse de 14 à 20 degrés de Farenheit (7 à 9 + o de Réaumur), pendant l'espace de 24 heures. Il en est quelquefois de même en été; ainsi, pendant cette saison, le thermomètre de

Farenheit marquera à midi 90 degrés et à minuit 60 (26 et 12 $^1/_2$ + 0 de Réaumur). Dans presque toutes les saisons de l'année, l'inconstance des vents amène des mouvemens analogues dans l'état de la température; ainsi, en hiver, le vent du nord-ouest est de 16 degrés (7 + 0 de Réaumur) plus froid que celui de l'est ou du sud-est; en été, le vent le plus chaud est celui du sud-ouest, et le plus froid est toujours celui du nord-est ou celui de l'est. Il tombe aussi beaucoup plus de pluie aux environs de Boston que dans beaucoup d'autres endroits de l'Europe; ainsi, à Cambridge, le nombre des jours de pluie, pendant une année, est évalué à quatre-vingt-huit.



QUINZIÈME SECTION.

DESCRIPTION DES ENVIRONS DE BOSTON.

L'OBJET le plus important, comme le plus rapproché, qui se présente aux regards de l'observateur lorsqu'il s'apprête à sortir de la presqu'île de Boston, est la presqu'île historique de Charlestown, qui renferme le *Navy-Hard* ou chantier de construction de la marine militaire de l'Etat fédéral. L'ordre et le repos semblaient régner dans ce vaste établissement lorsque je le visitai; en effet, la paix de 1814 ayant fait rentrer la plupart des vaisseaux de guerre dans leurs ports respectifs, ces énormes machines, dépourvues de leurs agrès et de leur artillerie, restaient ici immobiles, préservées des injures du temps par un toit en planches qui les enveloppait, et des attaques des vers et insectes, par une couche épaisse de chaux dont leur coque était enduite. La frégate, que du haut du Capitole j'avais vue entrer dans le port, était mouillée sur ses ancres auprès de légères embarcations armées et toujours en disponibilité. J'obtins la faveur de visiter en détail ce beau bâtiment, et j'admirai la perfection et surtout la simplicité de sa construction. En effet, son pont était entièrement horizontal, et son arrière, au lieu de porter un de ces énormes châteaux à plusieurs galeries qu'on était dans l'usage d'y construire autrefois, était perpendiculaire et plat, de sorte qu'il n'offrait aux

vents aucune surface capable, en rompant leur impulsion, de retarder sa vitesse. La mèche du gouvernail, autrefois entourée d'un sac destiné à s'opposer à l'infiltration des eaux, était hermétiquement contenue dans un trou qui remplissait bien plus sûrement cet objet. Ce magnifique bâtiment, presque entièrement revêtu de lames de cuivre, présentait dans ses objets de détail un luxe très-remarquable; les barres à virer le cabestan étaient maintenues dans des rainures qui ne nuisent point à la solidité de la machine, et les chandeliers des tire-veilles des escaliers de descente étaient en cuivre bien poli. Je fis à l'officier du bord quelques observations sur l'assujettissement très-pénible auquel cette propreté exquise condamnait les gens de l'équipage, mais il me répondit que c'était un excellent moyen pour maintenir les marins dans une activité nécessaire à leur santé et à leur subordination, et que le seul inconvénient qu'entraînait ce luxe était un grand surcroît de dépense; aussi que le congrès, ayant reçu des plaintes à ce sujet, avait ordonné de supprimer, sur tous les vaisseaux de l'État, ce luxe superflu. Je remarquai, en continuant l'inspection de cette frégate, que les logemens des officiers, placés sous la batterie, étaient bien installés et très-commodes. Je vis aussi pour la première fois l'exemple d'un arrimage de caisses en fer, remplaçant les barriques à eau en bois, et celui de chaînes d'ancres également en fer, qui pouvaient se renfermer dans un espace assez étroit. Je ne puis entrer dans tous les détails relatifs aux nouveaux modes de construction et à tous les perfectionnemens introduits dans l'armement de ces citadelles flottantes; mais le lecteur, curieux de les connaître, pourra les trouver dans le Dictionnaire de Marine publié par le contre-amiral Willaumez.

Il n'est pas sans intérêt pour le lecteur d'apprendre que le gouvernement américain n'a point de constructeurs spéciaux pour ses navires; il emploie des entrepreneurs particuliers dont plusieurs ont une célébrité justement acquise. Ces hommes, dont l'expérience et le savoir-faire sont constatés par le grand nombre de bâtimens de commerce ou à vapeur qu'ils construisent habituellement, et qui d'ailleurs sont possesseurs de vastes terrains et d'immenses magasins de bois de construction, reçoivent les commandes du gouvernement; on passe marché avec eux pour la

construction d'un vaisseau de ligne ou d'une frégate. On stipule, dans le contrat, leur dimension, leur force, et le nombre de canons dont ils devront être percés; on mentionne en outre la qualité du fer, et les espèces de bois qui devront être employées; on convient même des lieux où ces élémens devront être pris; de plus le constructeur s'engage à soumettre ses divers échantillons à l'inspection d'agens maritimes désignés par les parties contractantes. Quant à l'artillerie nécessaire à l'armement de ces vaisseaux, elle est tirée des diverses fonderies que possède l'Etat général sur plusieurs points de l'Union.

Après avoir visité en détail la frégate qui m'a fourni le sujet de cette remarque, j'obtins la permission de parcourir l'établissement du *Navy-Hard;* ainsi je visitai tour à tour les hangars d'artillerie et les magasins renfermant tous les objets de détail, nécessaires à l'armement; je remarquai, comme une particularité, que tous les ouvriers répandus dans ce vaste établissement observaient en travaillant le plus grand silence.

La maison du gouverneur, située à peu de distance, au milieu d'un jardin, et de manière à dominer tout l'établissement, est construite en bois avec élégance.

Non loin du chantier et du bassin qui en dépend, s'élève, au milieu d'une place, un grand bâtiment en pierre, qui renferme le tribunal, la cour de l'amirauté, et les bureaux. Outre ce monument, Charlestown renferme encore deux églises d'une assez belle apparence, et plusieurs rues bien bâties, dont une, qui est parallèle à la mer, conduit aux collines célèbres de Bunker's et de Breed's-Hill, et au monument du général Warren, qui s'élève sur l'esplanade de la dernière. Nous avons déjà signalé l'état de dégradation où se trouve ce monument qu'on se propose de remplacer par un autre plus digne du héros dont il renferme les cendres et de la nation pour la liberté de laquelle il périt; l'ancien se compose jusqu'à présent d'un obélisque, surmonté d'une urne funéraire et d'emblêmes, et supporté par un socle chargé d'inscriptions que l'injure du temps à rendues illisibles.

A l'extrémité de la presqu'île de Charlestown, et au milieu de l'isthme qui l'unit au continent, s'élève une petite bourgade, près de laquelle le canal du comté de Middlesex débouche dans la mer; ce canal qui passe, avant de s'y rendre,

sous des voûtes que traversent les routes publiques, parcourt une distance de trente milles, en exécutant un grand nombre de détours qui sont motivés par les inégalités du terrain, en partie primitif, et semé de mamelons stériles ou boisés, dont la base s'enfonce dans des marécages; il sert principalement au transport des produits de cette portion du nord de l'Etat de Massachussets, dont le dépôt se trouve dans la populeuse et jolie ville de *Concord*, située à dix-huit milles de Boston. Cette rivière artificielle, et les nombreux cours d'eau dont cette contrée est sillonnée, favorisent puissamment le développement de l'industrie manufacturière, et dédommagent amplement les habitans de la stérilité du sol. A l'endroit même qui sépare l'Etat de New-Hampshire de celui de Massachussets, le canal de Middlesex est alimenté par les eaux de la rivière *Merimack* qui, née dans les hautes montagnes granitiques du New-Hampshire, descend jusqu'à la mer après avoir exécuté, en-decà et au-delà de *Concord*, deux chutes magnifiques.

Lorsque je visitai la petite bourgade où débouche le canal dont je viens de parler, une famille d'indigènes, composée d'hommes, de femmes et d'enfans, y faisait une station depuis deux jours; ils s'étaient arrêtés dans cet endroit pour y trafiquer de leurs pelleteries contre des objets à leur usage, tels que des couvertures de laine, des fusils, de la poudre à tirer, des pierres, etc..... Parmi ces articles d'utilité, ils n'oubliaient point l'eau-de-vie de grain; je remarquai que quoique la plupart d'entre eux en eussent déjà fait d'amples libations, ils ne laissaient point cependant de choisir avec tact et finesse les marchandises à leur convenance, et qu'il aurait été difficile de les tromper sur la qualité. Je fus tenté de leur acheter deux petites loutres vivantes qui étaient tellement familières qu'à la voix de leur maître elles accouraient se blottir dans ses bras, mais le prix trop élevé auquel ils les mirent, me força d'y renoncer. J'appris que ces sauvages venaient de l'Etat du Maine et qu'ils se rendaient à Washington pour y traiter des affaires de leur nation.

La célébrité dont jouit dans toute l'Union l'université d'Harvard ou de Cambridge, située à l'ouest et à très-peu de distance de Boston, fut un motif pour moi de visiter ce grand établissement. Ce collége, dont l'origine remonte à l'an-

née 1638, fut fondé par un vénérable ministre de Charlestown, John Harvard, qui le dota d'une somme de sept cent soixante-dix-neuf livres sterling. Ce premier fonds a été considérablement augmenté depuis cette époque par une foule de dons volontaires. Récemment encore un anonyme donna vingt mille dollars pour la fondation d'une chaire de littérature grecque, et, en 1815, un riche négociant de Boston légua trente mille dollars pour l'établissement d'une école de langues espagnole et française. Les bâtimens du collége se composent de deux corps de logis principaux, dont un, assez ancien, bâti en brique, et décoré dans le mauvais goût du temps, a cent huit pieds de longueur, et dont l'autre, beaucoup plus moderne et construit et granit blanc, a cent quarante pieds de longueur sur cinquante de profondeur et quarante-trois d'élévation. Ce bâtiment contient, outre la chapelle, six grandes salles d'étude, quatre dortoirs, et plusieurs appartemens particuliers. Cinq ou six autres bâtimens accessoires complètent cet établissement. Je ne puis entrer dans de longs détails sur la constitution intérieure et les diverses branches d'enseignement de cette université, qui renferme vingt-une chaires et trois écoles ou facultés; je mentionnerai seulement sa riche bibliothèque composée de plus de vingt-cinq mille volumes, parmi lesquels se trouvent quelques ouvrages très-rares même en Europe, son cabinet de minéralogie, un beau cabinet de physique enrichi par des dons particuliers d'une grande quantité d'instrumens, une curieuse collection anatomique en cire, ouvrage d'un Italien nommé Chiappi, et enfin un jardin botanique situé à peu de distance du collége. Feu M. le docteur Pack, avec lequel je fus lié, était, lors de mon voyage, directeur et professeur de ce dernier établissement qui contient à peu près neuf à dix arpens de bon terrain. La culture, l'arrangement des plantes et l'entretien des serres chaudes ne laissaient rien à désirer. Je remarquai dans ces serres des conduits de chaleur fabriqués en stéatite (pierre savonneuse), et je vis même des poêles entiers construits avec cette matière. Non loin de ce jardin botanique j'allai visiter l'emplacement où le général Washington avait assis son camp, lorsqu'il formait le blocus de Boston. Je remarquai, de cette position, que la ville n'était pas à beaucoup près aussi bien défendue par la nature du côté de la terre que du côté de la mer,

et qu'elle était dominée par une foule d'éminences dont elle devait, en cas de siége, s'assurer la possession pour pouvoir se défendre avec succès.

Je dus à mes liaisons avec le consul de France à Boston, le respectable M. de Valnays, la faveur d'être invité par le président de l'université à assister à la cérémonie du *commencement*, c'est-à-dire à la distribution des diplômes aux étudians des quatre facultés, qui eut lieu dans le mois d'août. Je me rendis donc à Cambridge, au jour désigné, avec M. de Valnays. Cette fête avait attiré une foule considérable de curieux qui affluaient de tous côtés sur la place du village, soit à pied, soit à cheval, soit dans de magnifiques équipages. La cérémonie commença par une exhortation religieuse à la suite de laquelle le cortége se mit en marche vers la salle des distributions ; le président, coiffé d'un chapeau quadrangulaire, de chacun des angles duquel pendait un gland, prit place au milieu de l'assemblée, sur un grand fauteuil de bois sculpté, d'un genre assez gothique ; à sa droite et à sa gauche se tenaient les professeurs et les officiers de l'université, et devant lui les étudians qui étaient, ainsi que tout le corps enseignant, vêtus de longues robes de soie noire; le reste de la salle et les tribunes étaient remplis par les parens et les amis des candidats et par une foule de curieux. Dans cette brillante réunion on distinguait un grand nombre de femmes élégantes et de jeunes personnes charmantes dont la vive émotion trahissait l'intérêt qu'elles prenaient aux succès d'un candidat préféré. L'ouverture de la séance ayant été annoncée, chaque concurrent s'avança alternativement au centre de l'assemblée, et prononça, tantôt dans une langue, tantôt dans une autre, un discours à la suite duquel le président lui adressa une courte réponse et lui remit un diplôme en parchemin, auquel était appendu le sceau de l'université. Les applaudissemens éclataient alors de toutes parts et se mêlaient au bruit des fanfares qu'exécutait un orchestre de musiciens. Chaque candidat ayant ainsi reçu son diplôme, le cortége se remit en marche vers le réfectoire où un grand dîner avait été préparé ; tous les étrangers invités eurent la liberté de prendre place à ce banquet qui fut précédé d'une prière prononcée par le chapelain de l'université. Pendant le repas les toasts se multiplièrent; parmi ceux qui furent portés, je remarquai ceux-ci : Au président; aux

professeurs; au progrès de la civilisation du pays; au commerce; aux étrangers amis de l'Union, et beaucoup d'autres. Enfin, après le festin, une dernière exhortation religieuse fut faite; elle termina cette fête intéressante, qui réveilla en moi une foule de souvenirs délicieux de jeunesse, et me rappela toutes les cérémonies semblables dont je fus jadis témoin intéressé.

Après cette courte digression qui, je l'espère, n'aura point été sans intérêt pour le lecteur, je reprends la description des environs de Boston. Nous avons déjà signalé, du haut du Capitole, les aspects variés de ce vaste paysage qui, dans un rayon de vingt-cinq à trente milles, s'étendant au nord, à l'ouest ou au sud, entoure de ces trois côtés la presqu'île de Boston. Ce territoire, qui se compose d'une douzaine de districts, est coupé dans toutes les directions par une multitude de routes, et surtout de *turn-pike*, qui établissent de faciles communications entre les divers points de cette circonférence; il est en outre arrosé par une infinité de filets d'eau, qu'alimentent plusieurs petits lacs auxquels leur médiocre étendue a fait donner le nom de *pond*. Des trois points cardinaux que nous avons nommés, descendent quatre rivières principales, que la haute marée refoule dans l'intérieur, et dont elle encombre les embouchures d'une vase épaisse et très-profonde. Ces rivières, singulièrement tortueuses dans leur trajet, s'augmentent successivement des tributs de plusieurs courans, exécutent plusieurs chutes, indices de l'inégalité du sol, et viennent enfin verser dans la mer leurs eaux limpides ou vaseuses, après avoir servi à mettre en mouvement une infinité de moulins et d'usines de toute espèce.

A partir des bords de la mer, le sol de cette contrée est pauvre, et se compose de plusieurs élémens distincts. La partie basse, d'abord primitive, supporte une couche d'alluvion, composée de marais salans très-vastes, qui se prolongent même au-delà des embouchures des rivières. Ces marais produisent une herbe haute qu'on désigne par le nom de *salt hay* (foin salé), et qu'on donne aux bestiaux en la mélangeant avec l'herbe des prairies. A quelques milles de cette première zône, on rencontre un formidable rempart de brèches ou poudingues à larges fragmens, et de débris roulés dont les angles ne sont qu'en partie émoussés. Ces

débris, soudés entre eux par un gluten, forment une espèce de gangue très-compacte, et par conséquent très-propre à la construction. C'est avec cette nature de roche, dans laquelle on m'a assuré avoir trouvé des débris de corps organisés, qu'on a construit la fameuse digue de Mill-Dam, qui traverse la baie intérieure de Boston. Ce rempart est revêtu d'une vigoureuse végétation et d'arbres gigantesques, tels que des chênes, des cèdres, des pins, des érables, des noisetiers, des houx, et quelques noyers (*juglans amara*); sur le revers de cette ligne croissent, indépendamment de plusieurs de ces espèces, des ormes, des cerisiers sauvages, et quelques individus du peuplier du Canada. Pour établir les routes qui de Boston conduisent aux comtés de Middlesex et de Dorfolk, on a été obligé d'attaquer ces masses réfractaires avec la mine, et d'en faire sauter des fragmens déjà pénétrés et divisés par la lente infiltration des eaux. Au-delà de cette frontière de brèche, commence une contrée alluviale, ondulée, en partie boisée, et généralement très-fertile, qui présente une conformation toute particulière; en effet, elle se compose d'une vaste plaine au milieu de laquelle se trouvent éparpillés, sans aucun ordre apparent, une multitude de mamelons de diverses hauteurs, mais de formes toujours semblables. Malgré l'irrégularité avec laquelle paraissent semés tous ces monticules coniques, on remarque cependant qu'ils affectent une disposition semblable à un commencement de chaîne de montagnes, encore enveloppée par l'alluvion. A mesure qu'on s'éloigne, on reconnaît que ces élévations ont un caractère plus prononcé, et l'on découvre en elles quelques élémens d'un système régulier et comme l'apparence d'une chaîne surmontée de pics isolés. Ces considérations géologiques ont paru assez importantes pour qu'on prît la peine de mesurer toutes ces éminences, et particulièrement celles du sud, dont les caractères sont beaucoup plus remarquables. En effet, dans cette partie, et jusques au-delà de la rivière *Néponset*, ces cônes s'élèvent graduellement, depuis une hauteur moyenne de quarante pieds, jusqu'à trois cent quatre-vingt-dix, six cent quatre-vingts, et même sept cent dix pieds au-dessus du niveau de la mer; cette dernière élévation paraît être le point culminant de cette chaîne, qu'on a nommée *Blue-Hills* (montagnes Bleues), parce qu'en effet, lorsqu'on la contemple de

loin, elle présente une teinte bleuâtre qui se confond avec l'azur du ciel.

Le territoire, sur lequel sont semées ces éminences, est plus ou moins fertile, selon les localités; ainsi, au nord de Boston, entre la rivière Mistic et la première branche de la rivière Charles, le sol est très-favorable à l'agriculture; on y rencontre plusieurs jolis lacs ou *pond* parmi lesquels on distingue ceux qu'on appelle *Fresh-Pond* et *Spy-Pond;* il est en outre couvert d'une infinité de charmantes habitations, où, pendant la belle saison, les habitans de Boston viennent chaque soir se délasser de leurs travaux.

L'espace compris entre la rivière Charles et la rivière Néponset offre un sol d'alluvion qui paraît, ainsi que le précédent, assez fertile, quoiqu'il soit beaucoup moins arrosé; on y rencontre, semés çà et là, des bouquets d'arbres d'une haute stature, mais ce n'est qu'au-delà et à l'ouest que commencent les lignes de forêts. Ce pays est semé d'une foule de maisons de campagne dont les enclos sont parfaitement bien cultivés, et, en outre, sur les bords de la rivière Charles, d'un grand nombre de moulins, d'usines de toute espèce, et d'habitations pressées. Quelques-unes de ces maisons de campagne, étant situées au sommet des tertres que j'ai cités, possèdent une vue magnifique qui embrasse à la fois la campagne, Boston, la mer, les îles, et jouit même le soir de l'aspect des phares semés dans la rade. Parmi ces maisons de campagne que j'ai eu occasion de visiter, et qui m'ont paru le plus favorablement placées, il faut citer celle de la famille Sullivan et celle de la famille Perkins, toutes deux situées dans le district de Brookline; cette dernière possède un magnifique jardin pour l'embellissement duquel on a su tirer un heureux parti du mouvement du sol, en ménageant des points de vue pittoresques sur toutes les directions, et particulièrement sur la ville de Boston, que ses maisons, disposées en amphithéâtre, et son Capitole imposant font ressembler de cet endroit à quelques villes d'Italie. Je puis citer, comme un exemple des produits intéressans du sol de cette contrée, une belle treille située dans le jardin Perkins, dont le raisin ne me parut pas inférieur à celui de Fontainebleau.

Au sud de cette contrée, mais toujours dans l'espace compris entre les deux

rivières, on trouve les districts de Roxbury et de Dorchester, qui renferment les plaines délicieuses de Jamacia, et le petit lac ou pond du même nom dont les eaux sont conduites, par une suite de canaux, jusqu'à Boston; ces plaines sont renommées par leur fertilité, et par le nombre infini de champêtres habitations dont elles sont couvertes. On doit citer, comme un phénomène naturel de ce comté, un énorme rocher de grauwacke qu'on voit à son extrémité occidentale, et qui, posant par un seul point sur un sol de même nature, peut être mis en mouvement par le plus léger effort; ce rocher a cinq cent quarante pieds cubes, et peut peser environ cent trois mille six cent quatre-vingts livres. On dit qu'il existe un semblable rocher à Framingham, près de la rivière Concord.

La rivière Néponset forme une limite naturelle entre la contrée riante que nous venons de parcourir et celle un peu plus sévère qui lui succède; son lit est semé de rochers et en outre encombré par un limon que la mer y refoule en s'élevant, et qu'elle laisse à découvert en se retirant; pendant le flux de la marée le cours de cette rivière reste en quelque sorte suspendu, mais il s'accélère pendant le reflux, et il met alors en mouvement les rouages d'un assez grand nombre de moulins et d'usines établis sur ses bords. A partir de cette rivière, toute la contrée qui s'étend vers le sud présente un aspect sauvage et inégal; c'est dans cette partie que s'accumulent, en s'élevant de plus en plus, ces pics coniques que nous avons déjà signalés. Le sol, percé à chaque instant par des lits de roches, devient tout-à-fait impropre à la grande culture; il ne peut plus fournir d'autres céréales que le maïs; la qualité du terrain est cependant excellente, ce que prouve la haute dimension qu'atteignent les tiges de cette plante, mais il manque de continuité. Les maisons de campagne diminuent en raison de l'appauvrissement du sol; celles qu'on y rencontre encore ne sont habitées dans l'été que par la population la moins aisée de Boston; ce sont généralement de grandes tavernes où l'on se met en pension pour un prix assez raisonnable, et où l'on jouit des agrémens de la campagne, sans avoir aucun des embarras de la propriété.

Cette contrée, et surtout les bords du Néponset et les rivages de la mer, furent

souvent le théâtre des fréquentes excursions que j'entreprenais aux environs de Boston, dans le but d'augmenter mes collections d'histoire naturelle. Explorant tour à tour les sables des grèves, les lacs, les étangs, les marais et les bois, je n'épargnais ni soins ni fatigues, trop heureux quand la rencontre d'un objet nouveau récompensait mes efforts. Ainsi, dans la vase délaissée par la mer, j'ai recueilli quelques poissons qui s'enfoncent dans le limon, et que pour cette raison on appelle *mud-fish* (poissons de boue). Je me procurai aussi plusieurs variétés de *batrachoïdes* (poisson-crapaud), animaux hideux, qu'on pêche en abondance à l'époque de la haute mer, et dont le plus étonnant est le *batrachoïde verneulle.* Je rassemblai une grande variété de coquilles univalves et bivalves, parmi lesquelles était une huître qu'on ne mange point. Enfin des crustacés, à la chasse desquels m'aidèrent de jeunes garçons très-adroits à les découvrir, des insectes, des coléoptères, complétèrent cette intéressante collection.

Dans cette partie de territoire qui nous occupe, et près d'un vaste renfoncement du rivage de la mer, qu'on appelle baie de Quincy, est située l'habitation de M. Josiah Quincy, parent de l'ancien président des Etats-Unis. Ayant plusieurs fois reçu des invitations de cet honorable personnage, j'eus occasion de visiter les beaux établissemens qu'il a fondés au milieu de cette contrée assez peu attrayante. La maison, à laquelle on arrive par une grande avenue, annonce déjà, par ses dehors imposans, la demeure d'une famille importante; tout dans l'intérieur est tenu avec un ordre et une propreté admirables. La décoration des appartemens du rez-de-chaussée est d'un style qui rappelle celui de l'origine de la colonie, et qu'on retrouve encore dans les anciennes maisons de l'Angleterre, patrie des grands parens de M. Quincy. Un magnifique jardin, distribué en parc d'agrément et en verger, un beau potager, de vastes prairies naturelles et artificielles qui nourrissent de nombreux troupeaux, et enfin une ferme d'un grand rapport, forment les dépendances de cette propriété. M. Quincy possède en outre sur les bords de la mer un grand établissement où l'on fabrique du sel, et, non loin de là, de belles carrières de schiste et d'ardoise desquelles on extrait des plaques de la plus grande dimension, qu'on emploie à couvrir les maisons, à faire des pierres

tumulaires et à plusieurs autres usages. Ces carrières, exploitées à ciel ouvert, sont très-profondes; leur plancher est même au-dessous du niveau des eaux de la mer, de sorte qu'elles nécessitent l'emploi d'une pompe pour épuiser les eaux pluviales et celles de quelques sources. Le produit de ces carrières, joint à celui des salines, forme un revenu d'autant plus considérable, que les frais d'exploitation sont très-modiques.

C'est à peu près à un mille et demi, et au sud de la demeure de la famille Quincy, qu'habitait, au sein de la retraite, M. John Adams, ancien président des Etats-Unis, et successeur de Washington dans cette magistrature suprême. J'eus aussi l'honneur d'être présenté à ce vénérable vieillard, et lors de la visite que je lui fis, j'eus occasion d'admirer la simplicité plus que modeste de la demeure de ce grand homme. A la vue de cette habitation rustique, qu'on pourrait tout au plus comparer à une de nos fermes de première classe, mon esprit étonné se demandait si c'était bien là le séjour de celui qui avait rempli la plus haute fonction de sa patrie, et occupé un rang égal à celui des plus puissans rois. La maison, située au milieu d'une cour, est entourée d'une simple grille en bois, peinte en couleur de fer; un petit ruisseau circule dans cet enclos, et vient former un bassin à peu de distance de la maison. Le président, qui avait été prévenu de notre visite, vint nous recevoir sur le perron, et nous fit entrer dans son salon que je trouvai aussi simple d'ameublement, que j'avais trouvé modeste l'extérieur de l'habitation; de grands fauteuils de soie jaune en occupaient le pourtour, et les murs étaient décorés de quelques tableaux, et de gravures représentant les divers événemens civils et militaires de l'établissement de la république des Etats-Unis, d'après les tableaux de M. Trumbull. Je remarquai parmi ces gravures un portrait de Louis XVI. Je trouvai le patriarche de la liberté américaine entouré de plusieurs personnes, étrangers ou membres de sa famille, qu'il avait réunis pour cette circonstance. Malgré son âge très-avancé, toute sa personne ne portait encore aucune trace de décrépitude; son teint avait même une fraîcheur extraordinaire que je n'avais point encore remarquée chez aucun de ses compatriotes parvenu à la même vieillesse; l'expression de sa physionomie annonçait le calme

le plus parfait, et l'accent de sa voix était rempli de douceur; mais son regard conservait encore une extrême vivacité, indice de l'activité de son esprit que l'âge n'avait point affaibli; sa démarche me parut encore assez assurée, quoiqu'il se plaignît de la faiblesse de ses jambes. Après m'avoir fait asseoir auprès de lui sur un grand canapé, il me questionna avec beaucoup d'intérêt sur ma patrie, sur sa situation à l'époque de la révolution, et sur son état actuel, depuis la paix de 1814. Dans sa conversation, pleine de souvenirs du siècle dont il avait été un des beaux ornemens, il se plaisait à rappeler les faits d'armes brillans des armées françaises en Amérique, à répéter les noms de nos compatriotes qu'il avait connus, et à entremêler, au récit de leurs actions dont il avait été témoin, le récit de nos modernes triomphes. Bientôt, changeant de sujet, il m'interrogea sur l'état des sciences, de la littérature et des beaux-arts dans ma patrie; familier avec ces diverses branches des connaissances humaines, qu'il paraissait aimer avec passion et cultiver avec fruit, il me prouva combien son esprit était meublé et sa mémoire encore fraîche, en me citant plusieurs passages de nos plus célèbres auteurs; enfin, instruit du but de ma mission dans son pays, il m'indiqua les lieux où je pourrais recueillir une foule d'objets naturels qu'il supposait devoir être nouveaux pour la France. Après plus d'une heure de conversation instructive, je pris congé de ce vénérable vieillard que je craignais de fatiguer, et je me retirai, emportant de cette visite un des plus doux souvenirs que j'aie conservés [1].

Je profitai de mon excursion dans ces lieux retirés pour aller visiter la chaîne des montagnes Bleues, qui, se développant de l'est à l'ouest autour de la maison du président, contribue à donner au paysage qui l'entoure l'aspect le plus sévère. Au pied de ces mornes gazonnés ou couverts en partie d'arbres et d'arbustes, s'éten-

[1] Ce vénérable vieillard est mort depuis mon retour en France; il a terminé sa carrière le 4 juillet 1827; par une coïncidence extraordinaire de circonstances, le même jour est mort M. Jefferson, qui fut son successeur à la présidence. Par un rapprochement encore plus singulier, ce jour (le 4 juillet) était celui de l'anniversaire de la fondation de la république des États-Unis, et cette année (1827) était celle de la célébration semi-séculaire de ce grand événement. Parmi les personnages remarquables qui furent acteurs ou contemporains de cette révolution, et qui subsistent encore, je ne

dent quelques pâturages, que de nombreux courans d'eau entretiennent dans une perpétuelle fraîcheur. Ces lieux, d'autant plus intéressans pour le naturaliste qu'ils sont moins fréquentés, recélaient une infinité d'insectes variés dont je fis mon profit, aux dépens d'une population d'oiseaux chasseurs qui s'acharnaient à la poursuite de papillons superbes, de larges phalènes, de bombyx, et même de gros coléoptères hydrocanthares, dont les dures élytres étaient aussitôt broyées entre leurs mandibules. Sous l'herbe des pâturages se glissaient quelques espèces de reptiles inoffensifs, et sous des fragmens de rochers se dérobaient de timides salamandres qui, mises à découvert, prenaient la fuite avec rapidité; cependant, malgré la vélocité de leurs mouvemens, je parvins à en saisir quelques nouvelles espèces. Enfin, dans le voisinage d'une médiocre ferme, je rencontrai, digérant sa proie, un énorme crapaud que les habitans nomment *bull-frog* (crapaud-taureau); de sa bouche sortaient encore les pates d'un jeune canard qu'il venait d'engloutir tout entier; je tuai ce hideux animal, et je ne me décidai pas sans répugnance à l'emporter.

Plusieurs des mornes, dont cette contrée est semée, sont en exploitation; on en extrait le granit dont ils sont formés, en larges dalles ou en cubes, en creusant dans la masse, au moyen d'une cheville d'acier et du marteau, une suite de trous très-rapprochés dans lesquels on introduit un levier sur lequel plusieurs hommes pèsent à la fois. Le fragment, cédant aisément à cet effort, se détache et glisse au bas du monticule où il est reçu par une couche épaisse de terre rapportée. Les morceaux qu'on extrait ainsi ont ordinairement deux, trois ou quatre pieds d'épaisseur sur dix à douze de longueur et de largeur; le granit dont ils sont formés est de couleur blanche, il contient de petits cristaux de chorl noir qui pointillent agréablement sa surface brillantée par des paillettes de mica; ce granit s'emploie très-

dois point oublier madame Hancock, femme de M. Hancock, qui présida le premier congrès provincial tenu à Concord, et, deux années plus tard, le congrès général par lequel fut proclamée l'indépendance des États-Unis. J'ai vu plusieurs fois cette femme intéressante à Boston, et j'en ai été reçu avec une prévenance et une affabilité qui prouvaient que son esprit ne se ressentait en rien des atteintes de la vieillesse.

avantageusement dans la construction des nouvelles maisons de Boston. M. John Adams possède plusieurs de ces carrières, et le revenu qu'il en tire est en partie affecté à l'entretien de divers établissemens de charité.

Quoique cette contrée située au sud de Boston soit beaucoup moins habitée que celle qui se trouve à l'ouest, cependant on y rencontre une assez grande quantité de hameaux, de bourgs et de grands villages; le plus considérable est celui de Dedham; il est situé dans le district du même nom, et il s'y tient chaque année une foire d'exposition semblable à celle de Worcester. On trouve encore aux environs une assez grande quantité de ces petits lacs que j'ai déjà cités; ils sont couverts d'une grande variété de joncs et de nénuphars, et bordés de touffes épaisses d'asclépias à hautes tiges. Dans les parties impropres à la culture, dans les fondrières, on rencontre souvent de magnifiques *carduus* dont les feuilles épineuses et acérées enveloppent une fleur pourpre, bleue ou jaune. Autour de cette plante bourdonnent continuellement des troupes d'abeilles ou des frelons énormes qui viennent sucer ses nectaires. Dans ces lieux sauvages on rencontre encore fréquemment le dangereux *stramonium* qui s'y multiplie au point de former de grands massifs isolés d'une verdure sombre et meurtrie.

Le rivage de la mer, dans cette partie méridionale, est encore plus déchiré et plus inégal que partout ailleurs aux environs de Boston; il forme une infinité d'anses, de criques et de baies, dont la plus considérable est la baie de Quincy que nous avons déjà citée; il forme aussi plusieurs caps très-étendus, dont le plus remarquable est celui qu'on nomme le Boston du sud; un de ces mamelons coniques, dont la contrée est semée, en occupe le centre, et est couronné à son sommet par un fort qui croise ses feux avec les autres batteries de la rade. Ce cap assez élevé tient au continent par de vastes prés salans que la haute mer couvre entièrement de ses eaux. Outre un assez grand nombre d'habitations, on y remarque le cimetière des catholiques, petit enclos au centre duquel s'élève une chapelle. Parmi le petit nombre de sépultures que renferme ce lieu consacré, on distingue un tombeau en marbre blanc; c'est celui d'un vénérable ecclésiastique que sa piété et sa bienveillance avaient fait universellement respecter; le

plus bel éloge funèbre qu'on puisse faire de cet homme de bien, c'est de dire qu'il fut l'ami de M. de Cheverus, qui éleva ce monument à sa mémoire.

Le rivage de la presqu'île qu'on nomme le Boston du sud, et les rivages voisins, étant sujets à l'inondation des marées, sont généralement défoncés et peu habitables; le sol se compose d'argile et de sable qu'on emploie à la fabrication des briques. De la pointe de la presqu'île, part un beau pont en bois, qui joint cette partie à la ville de Boston, en traversant un bois profond, dont les contours peu habités sont d'une extrême tristesse; c'est du milieu de ce pont, qui s'ouvre pour faciliter le passage des barques, que j'ai pris la vue de Boston que je donne dans la planche XLII; ce point, d'où l'on voit cette belle ville se déployer dans toute son étendue, m'a paru plus favorable que tout autre, pour saisir et retracer son aspect imposant.

Les abords de ce pont étant particulièrement habités par des pêcheurs, il m'arriva souvent de diriger mes pas vers cet endroit, lors du retour des barques, pour explorer les produits de la pêche, et tâcher d'y découvrir quelques variétés de poissons. Mes recherches ne furent pas tout-à-fait infructueuses; ainsi je me procurai trois variétés du *gadus morrhua* dont les congénères sont si abondans sur toute la côte atlantique, jusqu'à New-York; je recueillis aussi deux *dory* remarquables par les appendices qui s'élèvent sur leur dos, le *lump-fish* qui, en sortant des eaux, est d'une belle couleur bleue, et enfin le *scorpène*, remarquable par sa magnifique couleur jaune; ces deux derniers poissons, à la forme la plus bizarre joignent un aspect repoussant, mais moins hideux cependant que celui des *batrachoïdes* (poisson-crapaud) que le retour de la marée ramène en foule sur le rivage; les petits enfans les pêchent par milliers, et après s'en être amusés, ils les abandonnent sur le pont et les quais.

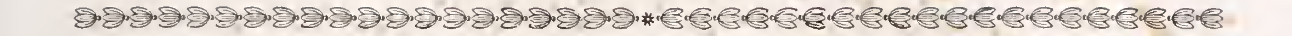
La contrée située au nord de Boston offre des aspects d'un autre ordre, et une disposition particulière. A partir de la presqu'île de Charlestown jusqu'à une assez grande distance, le rivage entièrement plat n'offre aucun obstacle aux eaux de la mer qui à chaque marée s'avance très-loin dans l'intérieur des terres; le sol qu'elle recouvre et abandonne ainsi alternativement, tout-à-fait impropre à la

culture, et dangereux même à habiter, forme d'immenses marais verdoyans, nommés prés salés, qui servent à la nourriture de nombreux troupeaux. Pour trouver un endroit habité, il faut en traversant un grand nombre de ponts en bois jetés sur des rivières tortueuses, remonter jusqu'à *Lynn*, où le sol commence à s'élever sur des masses de roche primitive. Ce village important, situé dans le comté d'Essex, à dix milles de Boston, et à peu de distance de la mer, est bâti sur un large plateau de roche granitique et porphyritique; ses maisons assez basses, dispersées autour d'une grande place publique, lui donneraient un aspect campagnard, s'il n'était relevé par l'éclat de quelques brillantes tavernes fréquentées en été par la meilleure société de Boston. On compte dans ce village trois églises, une de méthodistes, une d'anabaptistes et une de quakers. La population de ce village est évaluée à plus de cinq mille habitans, et par une singularité bien remarquable, elle est entièrement composée de cordonniers. La quantité de souliers que fabriquent et qu'expédient annuellement ces industrieux artisans est immense; on l'a évaluée, dans certaines années, à un million de paires.

Une route, qui part du village de Lynn et qui se dirige vers la mer, aboutit à la presqu'île de Nahant, dont j'ai déjà, du sommet du Capitole, signalé l'aspect sauvage; cette presqu'île ne tient au continent que par une langue de terre extrêmement longue et étroite, et si peu saillante au-dessus des flots, que la marée la plus basse la laisse à peine à découvert. Ce passage qu'on franchit à pied, à cheval ou en voiture, a quelque chose d'effrayant pour l'étranger qui s'y hasarde pour la première fois; en effet, s'il est renfermé dans une voiture et s'il est témoin de la témérité du cocher qui, n'attendant pas la marée basse, précipite sa voiture et ses chevaux au milieu des flots agités, il peut se croire au moment d'être submergé. Cependant il n'arrive jamais d'accidens, le cocher suit, avec sécurité et sans la voir, la ligne étroite qu'il a l'habitude de parcourir, et il aborde bientôt à un rocher nommé le Petit-Nahant à partir duquel la plage s'élève et s'élargit jusqu'à la grande terre. Le sol de cette presqu'île est, comme je l'ai dit, inégal et stérile; la végétation s'y développe à peine, et ce n'est que dans le creux des vallons qu'on peut trouver quelques pâturages de médiocre qualité. Je ne répéterai point ce que j'ai

déjà dit de la singulière prédilection que les habitans de Boston montrent pour ce lieu désolé, que des vents violens ravagent continuellement, et dont les variations de température les plus brusques doivent rendre le séjour habituel insupportable. A l'appui de cette dernière assertion je dirai que, m'y trouvant à l'époque de la plus haute température de l'année, je vis, après une chaleur étouffante qui avait régné toute la matinée, le froid se faire tellement sentir vers quatre heures d'après midi, sous l'influence du vent d'est, que je fus obligé d'entrer dans une taverne pour me réchauffer auprès du feu. Ce même vent d'est pousse la mer avec tant de violence sur ce rocher, que les flots, en s'y brisant avec fureur, en détachent souvent d'énormes fragmens qui sont aussitôt engloutis. Il ne faut point douter que cette presqu'île, environnée de tous côtés par une mer très-profonde qui lui livre de continuels assauts, ne finisse tôt ou tard par disparaître entièrement.

Le rocher de Nahant, entre autres formations, contient beaucoup de fer, du jaspe rouge et quelques autres substances minérales; on suppose que cette masse renferme dans son intérieur de profondes cavernes, et en effet on remarque, au sud de la presqu'île, une ouverture de dix pieds de largeur, sur cinq de hauteur, qui donne entrée dans une galerie souterraine de soixante-dix pieds de longueur, sur quinze à vingt pieds d'élévation. Les parois de cette grotte naturelle sont tapissées de nids qu'on dit être ceux des hirondelles qui, selon l'opinion vulgaire, se réfugient pendant l'hiver dans cet asile ténébreux et y restent dans un état de torpeur jusqu'à la belle saison. La vérification de ce fait, qui éclairerait un point essentiel et jusqu'alors douteux, relatif aux habitudes de ces oiseaux, serait importante à faire, et j'engage les savans du pays à s'en occuper. Je ne puis porter de jugement sur cette question; cependant j'incline à croire, d'après la nature des excrémens que j'ai trouvés, que ces nids appartiennent à des alcyons et à des pétrels, oiseaux dont j'ai vu d'ailleurs des troupes considérables voltiger autour de ces rochers, faisant la chasse aux petits mollusques dont ils se nourrissent.



SEIZIÈME SECTION.

DESCRIPTION DES CÔTES DU MASSACHUSSETS, DU NEW-HAMPSHIRE ET DU MAINE, DEPUIS BOSTON JUSQU'A EAST-PORT, A L'EXTRÊME FRONTIÈRE DES ÉTATS-UNIS.

Depuis Lynn jusqu'à *Salem*, ville importante, située sur une presqu'île et dans un vaste renfoncement de la côte, qui forme une rade analogue à celle de Boston, la route est plus agréablement variée que celle qu'on a suivie jusqu'alors depuis Boston; la contrée qu'elle traverse est semée de massifs de pins blancs et noirs et de chênes qui croissent entre les fissures des rochers. On rencontre aussi plusieurs petits lacs dont l'un, qui barre entièrement la route, présente un des plus singuliers passages qu'on puisse imaginer. En effet on traverse ce lac dans toute sa largeur, sur un pont en quelque sorte invisible, puisqu'il est suspendu entre deux eaux; ce pont forme un gué artificiel assez sûr, mais sur lequel cependant on ne se hasarde guère qu'à cheval ou en voiture. A partir de cet endroit, la route devient de plus en plus intéressante, les arbres, et surtout ceux de la famille des conifères, se multiplient, les champs cultivés se développent, tout annonce l'approche d'une grande ville, et bientôt en effet on aperçoit les flèches aiguës et blanchies des églises, et les toits pressés des édifices de Salem.

Salem, comme tant d'autres villes des États-Unis, fut fondé par une colonie

de sectaires émigrés; John White, ministre de Dorchester, fuyant la persécution suscitée en Angleterre contre ses opinions religieuses, entraîna à sa suite un certain nombre de prosélytes, et vint aborder à la baie de Massachussets, le 24 juin 1628. Ses compagnons avaient eu soin de transporter avec eux quelques espèces d'animaux domestiques, et tous les instrumens nécessaires à une colonie naissante; l'année suivante ils fondèrent la ville qui nous occupe.

Salem est la capitale du comté d'Essex qui fait partie de l'Etat de Massachussets; elle est située au nord-est et à dix-huit milles de Boston; c'est un port de mer qui occupe une des divisions d'un cap qu'une ligne de rochers élevés sépare, au nord, du continent. La ville est environnée de deux baies, l'une au nord et l'autre au sud; chacune d'elles reçoit les eaux d'une rivière. Un pont de quinze cents pieds de longueur lie cette ville au continent du côté du nord, et donne accès au bourg opulent de Beverly qui lui-même possède une baie particulière où les bâtimens de commerce peuvent mouiller en sûreté.

La population de Salem est évaluée à douze ou treize mille habitans, qui pour la plupart se livrent au commerce maritime, et surtout aux voyages de long cours. Cette ville, qui présente dans son ensemble des époques de construction différente, est encore plus irrégulièrement bâtie qu'aucune autre du littoral; ses édifices et établissemens les plus remarquables sont la maison de ville, la douane, les bureaux des compagnies d'assurances, plusieurs marchés, un athénéum qui contient une bibliothèque de six mille volumes, et une prison d'Etat. Parmi ses établissemens de bienfaisance, on compte la maison de charité, plusieurs écoles primaires, l'asile des orphelins, et enfin une banque d'épargnes, dont les profits sont destinés à assurer un sort aux veuves et aux enfans des marins. Tous ces édifices et établissemens sont en brique, la prison d'Etat seule est en pierre. Salem possède en outre douze églises destinées aux divers cultes dissidens. Dans l'origine de la colonie, ces temples, élevés par la piété des fidèles, étaient en bois; mais les richesses, fruits d'un commerce immense, ayant bientôt remplacé la pauvreté des premiers colons, de belles églises en briques ont remplacé les premiers oratoires en bois. L'architecture tant intérieure qu'extérieure de ces églises est d'une

grande simplicité, et n'offre rien qui ne se retrouve également dans celles des autres villes de l'Union.

Dans les rues parallèles à la mer, on trouve réunies, dans de vastes magasins, des marchandises de toute espèce, importées soit d'Europe, soit des Indes-Orientales; destinées pour la plupart à l'exportation, elles forment une espèce d'entrepôt, où l'on trouve classés, entre autres produits de la nature ou de l'industrie, des modes et des étoffes françaises, et surtout une grande quantité de tissus, fabriqués ou imités par les habitans du Malabar et de la Chine.

Indépendamment de ces divers établissemens qui appartiennent à presque toutes les villes maritimes importantes, Salem possède un établissement d'un genre singulier, qui n'a peut-être pas son analogue sur le globe. C'est un vaste musée qu'on peut appeler universel, puisqu'il renferme des productions d'histoire naturelle des trois règnes, des objets d'industrie, des armes, des costumes, et des ustensiles d'économie domestique recueillis chez tous les peuples continentaux ou insulaires. Des marins accoutumés à de lointains voyages ont conçu l'idée de former ce musée, en réunissant tous les objets intéressans qu'ils avaient recueillis dans tous les pays où ils avaient abordé; ils ont fondé une association pour exécuter et perfectionner cet ingénieux dessein, et ils ont arrêté que tout individu qui se présenterait pour en faire partie, serait tenu de présenter un certain nombre d'objets étrangers pour enrichir la collection. Ce musée est déjà très-considérable; il se compose de plusieurs salles dans lesquelles sont classés tous les objets. La plus grande de ces salles est aussi la plus curieuse, elle offre un aspect qu'on peut, à juste titre, appeler unique; tout autour sont rangées des figures de grandeur naturelle qui représentent les habitans de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; ces figures sont revêtues des costumes, parées des ornemens, distinguées par les armes ou les ustensiles particuliers à chacun des peuples qu'elles représentent. Ainsi on remarque parmi elles les paisibles Indous avec leurs riches habillemens, leurs turbans, leurs écharpes de mousseline et de cachemire; à leur cou brillent les perles précieuses du cap Comorin et les pierres fines que produit l'Asie; leurs vêtemens sont chargés de tous ces ornemens si riches et si déliés qu'admet la parure de ces peu-

ples, et leurs mains portent des armes remarquables par la singularité de leur forme et le fini de leur travail. A côté des représentans de ces superbes nations, on voit les industrieux Chinois revêtus des costumes, des étoffes et des ornemens qui leur sont propres; ils sont représentés assis ou en action dans l'intérieur de leurs maisons de bambou, d'ivoire et d'ébène; les porcelaines et les laques précieuses, les ustensiles les plus variés en pâtes, en jade, en pierre de lard, décorent l'intérieur de ces charmantes cabanes. D'autres personnages sont représentés donnant leurs ordres à des ouvriers qui travaillent à fabriquer divers objets de leur industrie. Toutes ces richesses sont placées avec ordre dans des armoires de bois précieux, et des glaces les garantissent de la poussière et de l'action destructive de l'air; le nom du donataire est fixé sur chaque objet, et en outre inscrit dans les registres de la société.

Le lieu le plus important qu'on rencontre sur la côte, près de Salem, est le cap et la ville nommés *Marble-Head* (la Tête-de-Marbre), situés à quatre ou cinq milles de distance; le chemin qu'on suit pour y parvenir passe d'abord sur un pont qui traverse un bras de mer, et cotoie ensuite les rivages d'une espèce de presqu'île qui se dirige du nord au sud. Je parcourus cette plage au moment de la retraite des eaux, et je la trouvai couverte de masses considérables de fucus, de poissons, de mollusques, d'astéries, et de substance gélatineuse qui se réduisait complètement entre les doigts, laissant à peine un résidu terreux. Après ce passage, le chemin, peu agréable mais facile, tourne à l'est entre deux mornes d'à peu près cent pieds d'élévation, qui forment deux médiocres collines gazonnées; on est dès-lors sur le cap de Marble-Head, dont les bords inégaux et déchirés attestent les continuels ravages de l'Océan. Cette terre, qui forme une vaste presqu'île, située au milieu d'une mer orageuse, sous un climat rude et sous un ciel triste et nébuleux, paraît totalement séparée de la civilisation; l'étranger qui la visite est tenté d'oublier qu'il n'est qu'à quelques milles de Boston, et de croire qu'il est subitement transporté sous l'âpre climat de la Norwège. En effet, le ciel de cette contrée septentrionale a perdu cet éclat brillant qui vivifie les aspects des États du sud; sa teinte, même au milieu de l'été, est terne et blafarde, et

tous les objets de la nature semblent participer à cette triste décoloration. D'ailleurs l'inconstance de la température ne fait qu'augmenter, et ce n'est plus que par momens fugitifs que l'on jouit de quelques beaux jours. Cependant cette variabilité et cette âpreté du climat, quelque excessives qu'elles soient, ne paraissent point influer défavorablement sur la santé des habitans; tous se font remarquer par la fraîcheur de leur teint et la beauté de leurs proportions, indices d'une santé et d'une constitution excellentes.

La ville de Marble-Head est située à l'est de la presqu'île et au pied des mornes qui en forment le noyau; le rivage, au bord duquel elle est assise, est inégal dans toute son étendue, et flanqué par plusieurs rochers isolés; elle est protégée par plusieurs fortins qui peuvent contenir soixante à soixante-dix hommes, force suffisante pour la préserver d'un coup de main; ces forts sont armés d'artillerie, et munis de casemates à l'abri de la bombe, et jouissent en outre de l'avantage d'avoir de l'eau douce. Au nombre de ses établissemens utiles, religieux ou simplement charitables, Marble-Head possède quatre églises, des écoles d'instruction pour les deux sexes, un hôpital pour les malades indigens, un marché, une corderie pour la marine, une banque dont la construction, qui remonte à 1766, a coûté dix milles livres sterling, et enfin, comme ville maritime et par conséquent frontière de l'État, une douane [1].

Marble-Head, dont tous les habitans sont dévoués dès leur enfance aux travaux de la mer, est la patrie des plus intrépides marins; c'est elle qui fournit chaque année la plupart de ces pêcheurs déterminés qui vont croiser dans les dangereux parages du banc de Terre-Neuve; c'est de son port, aussi bien que des redoutables rochers de Nantuket, que sortent ces légères embarcations qui vont harponner les baleines jusqu'au milieu des glaces polaires. Cette dernière pêche est si importante pour les habitans de Marble-Head, qu'ils y emploient

[1] Il est à noter qu'aux Etats-Unis les établissemens de douanes ne se trouvent que dans les villes maritimes de chaque État, ou sur les extrêmes frontières des possessions américaines, vis-à-vis celles des Anglais; partout ailleurs on ne rencontre jamais de traces de cette administration.

chaque année sept ou huit cents marins, et dix-huit bâtimens de chacun soixante tonneaux. La population de cette ville et du district environnant, qui embrasse toute la presqu'île, est évaluée à six mille sept cents habitans.

Les habitans de ce port expédient chaque année, pour les pays étrangers, douze mille trois cents tonneaux de morue, provenant, soit des pêcheries de Terre-Neuve, soit de leurs propres rivages; ils ont, ainsi que la plupart des pêcheurs de ce littoral, un procédé, pour saler et sécher ce poisson, qui me paraît bien préférable à celui qu'emploient la plupart des autres nations, et particulièrement les Français. En effet, ces derniers se contentent d'étaler la morue sur les rochers pour la saler et la faire sécher; ce moyen, indépendamment de ce qu'il nécessite une grande surface de terrain, a l'inconvénient de donner au poisson une couleur noirâtre très-désagréable. Les Américains ont depuis long-temps abandonné ce moyen grossier, qui ne convient qu'à des peuples encore sauvages, et l'ont remplacé par une méthode raisonnée, dont l'expérience a justifié la bonté. Ils élèvent sur leurs côtes de vastes séchoirs, en forme de cages très-hautes et très-larges. Ces cages, divisées par étages, au moyen de claies transversales faites de branches d'arbres, sont destinées à recevoir le poisson, qu'on sale et retourne avec la plus grande facilité. L'air circulant librement à travers cette construction entièrement à claire-voie, frappe également toutes les surfaces du poisson, et en opère la prompte dessiccation. D'un autre côté, le poisson préparé de cette manière conserve toutes ses parties nutritives, et acquiert une teinte blonde qui le fait préférer à toutes les autres. Après cette opération, la morue, fortement entassée et bien enfermée dans des barils, est expédiée pour plusieurs points du globe; une partie se répand sur le continent américain, une immense quantité est consommée chaque année, à l'époque du carême, par les habitans des îles espagnoles et françaises, et enfin une dernière portion passe en Afrique et sur le continent européen.

Après la presqu'île de Marble-Head se présente un vaste promontoire saillant, dont l'étendue paraît en quelque sorte accrue par le renfoncement profond de la baie de Boston, à laquelle il succède. L'extrémité de cette terre se nomme le

cap *Ann;* c'est une pointe fameuse par les naufrages dont elle est fréquemment le théâtre, et sur les récifs de laquelle la mer se brise avec fureur. En remontant toujours vers le nord, on trouve, au revers de cette terre avancée, un vaste renfoncement qui présente une côte déchirée, et bordée d'îlots que le courant de quelques rivières, telles que celle d'*Ipswick*, paraît avoir détachés du continent. Plus loin, on trouve l'embouchure du *Mérimac*, rivière magnifique qui tire son origine du lac *Winnipiseogée*, situé vers le 44e degré de latitude, au pied des hautes montagnes Blanches. Cette rivière, à partir de son origine, coule à peu près en ligne directe, dans la direction du nord au sud-ouest, jusqu'à la ville de Concord; parvenue à cet endroit, elle fait un grand coude autour des montagnes, se dirige à l'est, et vient rapidement déboucher dans l'Atlantique. Cette belle rivière n'est malheureusement navigable que jusqu'au bourg d'Haverhill, situé à quinze ou seize milles de la mer; un pont est jeté près de son embouchure, mais il s'ouvre pour le passage des embarcations.

A l'embouchure du Mérimac, et sur sa rive droite, est situé le port et la ville de *Newbury-Port*, place importante qui fait un grand commerce avec les Indes-Orientales, Occidentales et l'Europe, et qui est en outre renommée pour les produits de ses pêcheries sur le banc de Terre-Neuve et sur les côtes du Labrador. Cette ville est un débouché important où la plupart des Etats voisins envoient leurs produits destinés à l'exportation, et prennent en retour des articles d'Europe. Le port est d'une grande étendue, mais son entrée offre quelques obstacles; aussi deux phares, dont l'un est situé sur l'île *Plumb*, qui est liée au continent par un pont, sont-ils perpétuellement allumés pendant la nuit, pour indiquer la passe aux navires qui s'en approchent. La ville a plusieurs fois été ravagée par des incendies qui lui ont causé des pertes immenses; on cite principalement celui de 1811, qui consuma la plus grande partie de ses maisons, généralement construites en bois. L'industrie de ses habitans a bientôt permis de réparer ces désastres, et maintenant les traces mêmes du fléau ont disparu. Newbury-Port, comme toutes les villes importantes, a ses établissemens consacrés à l'administration civile et militaire, ses monumens religieux, ses écoles et ses

asiles de bienfaisance; nous n'en répéterons point la fastidieuse énumération.

Au-delà du Mérimac se termine la côte du Massachussets, et commence celle du New-Hampshire qui se prolonge, dans une étendue d'à peu près vingt milles, jusqu'à la rivière *Piscataqua*, qui forme elle-même la limite de ce dernier état et de celui du Maine. Toute cette étendue de côtes est à peu près plane. La route, qui suit assez exactement le rivage, est des plus variées jusqu'aux environs de la baie d'Hampton et de la petite ville d'Exeter; à partir de ce point, le sol s'élève, il forme d'abord des collines, puis de véritables montagnes dont les pentes sont couvertes de cultures variées. La fertilité des bords de plusieurs rivières aurait de quoi surprendre, si l'on ne savait qu'à l'époque de la fonte des neiges ces terrains sont entièrement inondés, et recouverts, après la retraite des eaux, d'un limon fertile qui les dispose à produire les plus belles céréales, ou à se couvrir de magnifiques pâturages. Les rivages ordinairement sablonneux sur lesquels la mer étale, produisent, comme ceux des environs de Boston, une herbe particulière nommée *salt-hay* (foin salé), dont les bœufs sont très-avides.

A l'extrémité de la côte du New-Hampshire, et près des limites du Maine, on trouve la florissante ville de *Portsmouth*, qui est située près de l'embouchure de la rivière Piscataqua, à trois milles de la mer, et à cinquante-six milles de Boston; sa population, évaluée à huit mille habitans, se compose principalement de cultivateurs, d'artisans, et surtout de pêcheurs qui ne le cèdent en intrépidité à aucun de ceux qui vont jusqu'au milieu des glaces polaires, harponner les baleines. Indépendamment de tous ces établissemens d'utilité publique, d'instruction ou de bienfaisance, que j'ai si souvent attribués à toutes les villes un peu importantes, Portsmouth possède plusieurs temples affectés aux différens cultes, et une église épiscopale, bâtie en brique, qui se fait remarquer par la grandeur de ses proportions, et le bon goût de sa décoration; du sommet de sa coupole, qui est très-élevée, on jouit d'une vue magnifique, qui embrasse à la fois le cours de la rivière, les îles dont celle-ci est semée, et toute la belle contrée qui entoure la ville. Portsmouth, comme Newbury-Port, a plusieurs fois éprouvé des désastres causés par les incendies; en 1802, en 1806 et en 1813, ce

fléau la ravagea avec fureur; lors de ce dernier événement, cent soixante-quinze édifices ou maisons furent la proie des flammes, et un grand nombre d'habitans furent réduits à l'indigence.

Le port est considéré comme un des plus sûrs et des mieux abrités contre les vents d'est, de tous ceux du littoral américain; il possède d'ailleurs, sur presque tous ceux-ci, l'avantage que ses eaux ne gèlent que lors des froids les plus rigoureux qui ne durent guère que sept à huit jours, le sol de cette contrée paraissant avoir la propriété de retenir une certaine quantité de calorique qui sert à le préserver de la rigueur extrême de l'hiver. Les navires peuvent mouiller dans une profondeur de quarante-deux pieds d'eau, profondeur qui est toujours entretenue par l'affluence de plusieurs rivières qui débouchent dans ce port, dont la vitesse du courant est évaluée à quatre milles à l'heure. La sécurité du port est assurée par des travaux militaires bien ordonnés, et surtout par la présence du fort *Constitution* qui s'élève sur une grande île située au milieu de la baie, et qui croise ses feux avec ceux d'autres batteries plus éloignées. Un phare à feux tournans, qui s'élève aussi sur la grande île, sert de signal nocturne aux marins, et complète le système de protection et de défense de cette ville maritime.

Un chantier de construction pour la marine de guerre de l'Etat fédéral est annexé au port de Portsmouth; il est favorablement situé, ainsi que ses bassins et l'hôpital-général, dans la grande île dont nous avons parlé. C'est dans ce chantier qu'en 1814 fut construit le *Washington*, vaisseau de guerre de soixante-quatorze canons.

J'ai déjà parlé de la rivière Piscataqua, qui débouche dans la baie aux bords de laquelle est située la ville de Portsmouth; il paraît que le nom bizarre qu'elle porte était celui que les indigènes donnaient jadis à la contrée au milieu de laquelle elle coule; elle porte aussi le nom de Rivière-des-Saumons, à cause de la grande quantité de ces poissons qui vivent dans ses eaux. Il est à remarquer, par rapport à ces animaux, qu'ils paraissent avoir totalement abandonné les rivières Connecticut et Mérimac, qui sont situées plus au sud, et dans lesquelles ils abondaient jadis. Les avis sont très-partagés sur les causes de cette migration. Quelques per-

sonnes prétendent que les saumons ont abandonné ces rivières, parce qu'ils se trouvaient gênés par les digues et les barrages dont on a obstrué leur cours, et surtout parce qu'ils étaient importunés par le bruit des usines répandues sur leurs bords. Sans prétendre infirmer totalement la validité de ces raisons, je crois qu'on peut attribuer la disparition de ces poissons aux déboisemens indiscrets qu'on a opérés le long de ces fleuves; en effet, les colons, en abattant sans pitié les arbres qui bordaient ces rivages, ont détruit ces voûtes de verdure à l'ombre desquelles les saumons venaient s'abriter, et chercher une pâture assurée. A l'appui de cette explication, on peut ajouter que dans les mêmes localités, et sous les mêmes influences, partout où ce déboisement n'a point été opéré, on voit les saumons, et une foule d'autres poissons qui appartiennent à la mer, remonter non-seulement de ces eaux salées dans les eaux saumâtres de l'embouchure des rivières, mais même à de plus grandes distances, et jusqu'au point où les eaux sont tout-à-fait douces.

L'observation de ce fait, que les poissons peuvent changer avec facilité la nature du milieu dans lequel ils vivent, me suggéra l'idée d'envoyer en France plusieurs poissons de mer des parages de l'Amérique et de les habituer d'abord insensiblement à l'eau douce, afin qu'à leur arrivée on pût les conserver et les faire multiplier dans les étangs et les ruisseaux. A la vérité la possibilité de cet acclimatement m'avait déjà été fournie à l'Ile-de-France pendant un séjour de plusieurs années; j'avais vu, dans les étangs de cette colonie, vivre et prospérer de gros poissons venant des mers de la Chine, tels que des *gouramys* (*osphronemus gorainy*, Lacépède), qui sont actuellement très-multipliés dans cette île. Plein d'espérances flatteuses, j'expédiai donc pour la France des poissons pêchés dans les mers d'Amérique, et préalablement accoutumés à vivre dans l'eau douce; ils parvinrent jusqu'au Hâvre sans accident, mais là, soit négligence, soit oubli, ils furent exposés sur le pont du navire, et une légère gelée les fit tous périr. Ainsi, par une fatale incurie, je perdis en un instant le prix de soins infinis. Je ne me suis point consolé de cette perte, et j'ai toujours conservé le désir et l'espoir de la réparer.

La partie du New-Hampshire qui s'étend aux environs de la ville de Portsmouth et jusque bien au-delà, offre des sites à peu près sauvages, des immenses forêts qui fournissent les arbres les plus précieux pour les constructions civiles ou navales. Sur le sommet des collines, des chênes et des pins magnifiques élèvent leur tête orgueilleuse, tandis que sous leur ombrage se pressent des touffes d'humbles noisetiers. Sur les pentes, croissent en s'inclinant les cèdres, les cyprès aux baies parfumées, recherchées avec avidité par les tétras, les hêtres au feuillage tendre, les érables nuancés de sombres couleurs, les noyers (*juglans cinerea*), et les peupliers baumiers. Vers les pentes escarpées des montagnes Blanches, et jusqu'à la limite où vivent les grands végétaux, on rencontre les hêtres, les *epicea*, l'élégant pin de Weymouth, le pin blanc et le pin jaune couvert de cônes énormes. Les bas-fonds sont la patrie de plusieurs jolis arbrisseaux à fruits, tels que le fraisier des bois que dans le pays on nomme *strawberry*, le *myrica cerifera* dont les habitans se servent pour s'éclairer la nuit, la belle ronce du Canada (*rubus canadensis*) qui forme des masses de verdure chargées de la plus agréable floraison, et la vigne cotonneuse qui suspend ses longs bras aux végétaux les plus élevés. Au centre de la région que nous décrivons s'élèvent les montagnes Blanches dont la cime est couverte de neiges à peu près permanentes, puisqu'elles ne fondent qu'au moment de la plus haute température de l'été qui est d'ailleurs très-court sous cette latitude. Quoique assez reculées dans l'intérieur des terres, ces montagnes se distinguent de très-loin en mer et forment un point de reconnaissance essentiel pour les marins qui naviguent le long de ces côtes.

Immédiatement après la rivière Piscataqua commence l'Etat du Maine qui occupe, du côté du nord-est, l'extrémité du vaste territoire des États-Unis. Cet Etat, l'un des plus étendus de l'Union, et qui occupe à lui seul plus de surface que les cinq États réunis du Massachussets, du Vermont, du New-Hampshire, du Connecticut et du Rhode-Island, est borné à l'ouest par le New-Hampshire, à l'ouest et au nord par le Bas-Canada et les Highlands ou hautes-terres, à l'est par les possessions anglaises du New-Brunswick dont la rivière de Sainte-Croix forme la ligne de démarcation, et enfin au sud-est, et dans une étendue d'à peu près trois

cents milles, par l'océan Atlantique. L'intérieur de cet immense territoire est encore à peu près entièrement sauvage; les côtes seules sont habitées et fréquentées. Ainsi depuis la rivière Piscataqua jusqu'à East-Port, c'est-à-dire dans toute l'étendue de ces côtes, on trouve une assez bonne route qui longe le rivage, autant que le permettent les déchiremens nombreux dont cette côte est semée. Depuis Portsmouth jusqu'à la rivière *Saco*, et même au-delà jusqu'à la ville de Portland, le sol est sablonneux et peu productif, et la côte est un peu plus égale que dans tout le reste de son étendue.

Portland est un port de commerce heureusement situé sur une péninsule, dans la baie de Casco; comme le précédent, il est abrité contre les vents terribles de l'est, et ses eaux ne gèlent que par les froids les plus rigoureux; à son entrée s'élèvent un phare en pierre de soixante-dix pieds de hauteur, et plusieurs forts armés de grosse artillerie. Les exportations de ce port consistent principalement en bois de construction, bœuf salé, beurre et poisson; ce commerce, le cabotage de la côte et surtout la grande pêche, occupent un nombre considérable de bâtimens qui sont généralement construits dans cet Etat. Dans les années qui se sont écoulées de 1818 à 1821, on calcule qu'il a été exporté de ce port vingt-sept mille sept cent soixante-dix tonneaux de marchandises provenant tant des pêcheries que des produits du sol ou de l'industrie des habitans. L'intérieur de la ville est triste, et cependant les maisons sont d'une propreté remarquable; elle renferme huit églises dont plusieurs appartiennent à la société des quakers; sa population est évaluée à neuf mille habitans. Cette ville fut presque entièrement réduite en cendres en 1775, par suite des événemens de la guerre contre les Anglais.

La route continue le long de la vaste baie de Casco, qui renferme près d'une centaine d'îles, dont quelques-unes sont d'une grande étendue et bien cultivées; on traverse au-delà un golfe large et profond, dans lequel débouchent deux rivières, l'*Androscoggin* qui prend naissance dans les montagnes du New-Hampshire, et le *Kennebeck*, rivière considérable qui descend du lac *Moose-Head*. Près de l'embouchure de cette rivière est situé le village de *Wiscasset*, dont la population s'élève à trois mille habitans. A partir de cet endroit, la côte pré-

sente des échancrures et des déchiremens continuels, qui ne permettent que bien difficilement d'en faire une exacte exploration. Aux caps qui s'avancent à plusieurs milles dans l'Océan succèdent des golfes profonds, creusés ou agrandis par le courant rapide d'un grand nombre de rivières, dont plusieurs, telles que celles de Kennebeck et de *Penobscot*, peuvent être comparées aux plus grands fleuves de l'Europe. Le Penobscot tire son origine de ces lacs innombrables répandus dans la partie centrale de l'Etat du Maine, au-dessus du 46e degé de latitude, vers la chaîne de montagnes qui forme de ce côté la limite des Etats-Unis; son cours qui subit des détours considérables, au milieu d'un labyrinthe de montagnes et de forêts, forme plusieurs vastes réservoirs qui nourrissent d'immenses quantités de poissons. Leur pêche offre une ressource aux sauvages Penobscots, tribus anciennes et maintenant réduites à quelques centaines d'individus qui habitent une grande île de trois cents acres, située au milieu de la rivière à laquelle ils ont donné leur nom. Le respectable M. de Cheverus, étant évêque de Boston, entreprit de les convertir à la foi catholique, et son faible clergé s'illustra en surmontant les dangers d'une aussi difficile mission. Ces sauvages se livrent au commerce des pelleteries, et vont à la chasse jusque dans les contrées les plus reculées du Canada; ils connaissent actuellement assez bien la valeur des fourrures qu'ils en rapportent, pour ne les céder qu'à un prix assez élevé; ils descendent des contrées élevées qu'ils habitent, en suivant le cours du Penobscot sur leurs canots formés d'un seul pin creusé, et viennent vendre leurs marchandises au village de Custin, place assez considérable située dans la baie du même nom.

La vaste baie du Penobscot renferme une quantité considérable d'îles qui forment un véritable archipel; quelques-unes ont une grande étendue; ainsi l'île *Longue* a quinze milles de longueur sur trois de largeur, et forme à elle seule un district; l'île *Parker* située plus à l'est contient dix-huit mille acres de bonne terre qu'exploitent à peu près soixante familles. Toutes ces îles, généralement fertiles et bien cultivées, sont la demeure de familles industrieuses et surtout de marins robustes et intrépides, que leur expérience acquise dans des navigations périlleuses fait rechercher pour former les équipages des vaisseaux de l'Etat.

Les habitans de cette contrée reculée, n'ayant que peu de communications avec le reste du continent, fabriquent eux-mêmes presque tous les objets nécessaires à leur usage journalier, tels que les draps, les toiles et les instrumens aratoires.

Depuis le bourg de Penobscot, situé à l'embouchure de la rivière du même nom, jusqu'au bourg d'East-Port, situé sur la rivière Sainte-Croix qui forme la limite des possessions américaines et des possessions anglaises du New-Brunswick, le pays offre toujours le même aspect. La côte se montre continuellement déchirée, et semée d'îles que la violence des flots paraît avoir arrachées au continent. La contrée, pratiquée et cultivée sur les bords, est encore sauvage et presque inconnue dans son intérieur. Les routes principales, et particulièrement celle qui longe la rivière, sont entretenues aux frais de l'Etat, et passablement bonnes. Ces routes sont peu nombreuses, et se prolongent à peu près toutes dans la direction de la côte qui est seule habitée; une seule, de deux milles d'étendue, part de la ville d'*Hollowell*, sur la rivière Kennebeck, s'enfonce dans l'intérieur du pays, traverse la chaîne centrale des montagnes de l'ouest, et va se mettre en communication avec la rivière Chaudière, qui elle-même verse ses eaux dans le fleuve Saint-Laurent.

En jetant un coup-d'œil général sur ce pays et surtout sur ses rivages déchirés, on ne peut s'empêcher d'en faire la comparaison avec la Norwège. C'est en effet la même disposition, le même aspect et le même climat. Les hivers sont remarquables par leurs rigueurs et les étés par leur briéveté. Depuis octobre jusqu'en avril, la neige recouvre continuellement la terre, les lacs et les rivières sont entièrement glacés. Dans l'intérieur de la contrée, à vingt milles de la mer, on éprouve en été l'effet de la plus haute température, à laquelle succède subitement un froid très-piquant. A la suite de ces chaleurs excessives, la terre se dessèche; mais bientôt un brouillard général enveloppe toute la contrée, et des torrens de pluie qui succèdent inondent les immenses forêts dont elle est couverte.

D'après plusieurs observations faites sur ces contrées, tout porte à croire que

si l'Etat du Maine était plus complètement défriché, que si des déboisemens partiels étaient exécutés avec un judicieux ménagement, et surtout que si l'on parvenait à faire écouler ou évaporer la plus grande partie des marais dont il est couvert, il jouirait alors des mêmes avantages de fertilité, et de douceur de climat, que les Etats voisins, tels que ceux du Massachussets, du New-Hampshire et du Vermont. On cite, pour preuve de la possibilité de ce résultat, un fait ancien, bien remarquable : toutes les forêts d'une certaine contrée ayant été renversées par un de ces ouragans terribles qui ravagent fréquemment la côte de l'est, ces immenses abattis furent incendiés soit par les sauvages, soit par tout autre accident naturel; alors on remarqua que la terre dont ces forêts avaient couvert la surface, exposée dès-lors à l'influence vivifiante du soleil, changea en quelque sorte de propriété et de température, que l'air y devint moins froid aux heures de la nuit, et qu'enfin ses produits furent plus hâtifs de deux ou trois semaines que ceux de toute la contrée environnante, à plus de cinquante milles de distance.

Au reste, quelque rigoureuse que soit la température de ce pays, elle ne paraît point avoir d'influence nuisible sur la constitution physique et la santé de ses habitans. Ceux-ci paraissent même exempts de ces maladies aiguës, de ces fièvres bilieuses qui attaquent si fréquemment les habitans du Sud; ils sont pour la plupart d'une haute stature, particulièrement ceux qui descendent des premiers colons venus d'Europe; toutes les femmes jouissent d'une fraîcheur remarquable qui rehausse encore l'éclat de leur beauté naturelle.

Ces qualités précieuses ne sont point le partage des indigènes qui habitent encore ces contrées. L'abus des liqueurs fortes auxquelles ils se livrent, et la vie vagabonde qu'ils mènent, les réduisent de jour en jour à un degré d'affaiblissement tel que bientôt ils laisseront les Européens possesseurs exclusifs de leur vaste pays. Ces hommes dégénérés n'ont d'activité qu'à l'époque de leur chasse; ils passent le reste de l'année dans l'apathie la plus complète et la plus dégradante; ils vont de place en place, mendier dans les villages et les villes quelques alimens qu'ils courent ensuite dévorer dans les bois; leurs femmes sont chargées de tous les soins et des travaux de la famille, et ces misérables créatures succombent souvent

sous le poids des fatigues dont ils les accablent impitoyablement. J'ai souvent été révolté de leur dureté et de leur mépris pour leurs jeunes femmes, ainsi que pour celles qui touchaient à la décrépitude; ils les forçaient de les suivre, chargées de lourds fardeaux, tandis qu'eux-mêmes marchaient en tête de la troupe, fumant leur calumet, et n'ayant pour tout bagage que leur fusil, ou leur arc et leurs flèches. Tels sont les mœurs et le caractère des sauvages des contrées septentrionales des Etats-Unis, bien différens en ce point de ceux des contrées méridionales. En effet ces derniers sont encore redoutables par leur force, leur courage, et l'habitude qu'ils conservent de se réunir en espèces de hordes; ils ont d'ailleurs une démarche noble et un air de fierté qui les caractérisent; ils sont aussi mieux vêtus, ils s'enveloppent ordinairement dans de larges couvertures de laine que leur vendent les traitans américains; leur tête est parée de plumes brillantes; ils portent à leur cou des ornemens, des plaques de métal, des colliers composés de dents et d'ongles de quadrupèdes; enfin leurs cuisses, leurs jambes et leurs pieds sont revêtus de peaux de cerf, brodées et décorées de festons de diverses couleurs.

Je voyageai dans l'Etat du Maine à l'époque où les frimas commençaient à se déployer sur la contrée. L'approche de cette saison rigoureuse repandait sur la nature un caractère particulier, et imprimait aux mœurs des habitans une nouvelle physionomie. Ainsi, d'un côté les forêts perdaient l'uniformité de leur verdure, et se paraient de nuances sombres ou brillantes les plus variées; les sites, sur lesquels descendaient les épais brouillards, prenaient un aspect monotone. D'un autre côté, les feux étincelaient sous chaque toit hospitalier, l'habitant prévoyant s'occupait de réunir ses provisions pour l'hiver, tandis que le fermier préparait ses traîneaux, à l'aide desquels il devait bientôt franchir sur la neige et la glace des espaces immenses. Pour moi, qui me sentais rappelé vers un climat moins rigoureux, je me disposai à opérer mon retour à Boston. La collection d'objets intéressans que je rapportais de cette excursion, se composait principalement des poissons variés dont ces mers septentrionales abondent. Ainsi j'avais assisté à l'arrivée de plusieurs bâtimens qui revenaient de la pêche de la

morue, et j'avais pu choisir, parmi celles qu'on prend sur les côtes, les variétés les plus caractérisées. Ces morues sont apportées fraîches sur les marchés et forment la base de la nourriture des habitans; quelques variétés sont très-petites, on les coupe en rouelles pour les faire frire, et, préparées de cette manière, elles fournissent un mets des plus délicats. Je recueillis aussi le *brosme jaune*, que mon ami, M. Lesueur, a trouvé à Marble-Head, et qui reparaît ici vers Portsmouth. La raie était autrefois un mets dédaigné aux États-Unis; mais quelques familles françaises s'étant établies dans les États de l'ouest, et ayant fait connaître la bonté de cette espèce, on la pêche maintenant avec activité, et ces côtes en fournissent un grand nombre de variétés; parmi elles il en est une que Lesueur a nommée *macloure*, qui atteint des dimensions énormes; sa forme est allongée; sa tête large et obtuse se distingue à peine de son corps, si ce n'est par la présence de deux yeux petits et très-mobiles; sa queue, courte et de forme triangulaire, est armée de deux pointes osseuses, acérées, qui paraissent lui servir à frapper ses ennemis; la couleur de sa peau est bleuâtre et chagrinée, ce qui lui donne, lorsqu'elle nage, un aspect désagréable. Une autre espèce, beaucoup plus étroite, porte une longue queue, armée d'un crochet acéré à l'aide duquel elle fait de dangereuses blessures. Je rapportai une infinité de clupées, telles que le joli *clupea fasciata* (l'éperlan), le *tom-cod*, qui vit à l'embouchure des rivières, le hareng et ses variétés, dont on distingue, à leurs brillantes couleurs, les troupes innombrables, quoiqu'elles nagent à une grande profondeur dans ces petites baies. Je réunis quelques variétés de truites, si abondantes dans les lacs du Maine; et de saumons qu'on pêche depuis la rivière Mérimac jusqu'aux rivières les plus septentrionales. J'eus soin de me procurer quelques-uns de ces *mollusques céphalopodes* (*loligo piscatorum*, De la Pylaie), qui pullulent dans ces mers jusqu'auprès de Terre-Neuve. Ce singulier animal a l'apparence d'un tube; sa tête étant la partie la plus lourde de son corps, lorsqu'il agit dans l'eau c'est presque toujours la tête en bas; dans cette position à peu près verticale, il allonge des tentacules couverts de suçoirs, et s'en sert pour attirer et saisir sa proie qu'il découvre à l'aide de deux grands yeux proéminens placés sur les côtés de sa tête.

C'est aussi aux environs de sa tête que sont situées des espèces de pieds dont il se sert pour se traîner sur le sable. Ce curieux animal a le corps d'un gris-de-perle très-brillant; il renferme dans son intérieur un os, ou une espèce de coquille lucide, très-fine, et arrondie à son extrémité. Les variétés de ce céphalopode sont très-nombreuses dans ces mers; les pêcheurs les emploient pour amorcer les morues qui en sont très-friandes. Sur les côtes du Maine habitent aussi des crustacés de la plus grande dimension; les coquillages de toute espèce, tels que les pétoncles, les *Clams* (*venus mercenaria*), y forment des bancs inépuisables. Je choisis parmi eux tout ce que je jugeai devoir être intéressant ou nouveau. J'avais aussi rassemblé plusieurs quadrupèdes, tels que des renards, des écureuils, une espèce de marmotte (*monax*) qui habite les plus hautes montagnes. Je ne pus me procurer qu'une espèce de loutre. Pour le castor, il est actuellement si rare dans ces contrées, même dans les endroits les moins fréquentés, qu'il me fallut y renoncer.

Enfin, chargé de cette collection considérable de richesses naturelles, je m'embarquai et je revins à Boston.



DIX-SEPTIÈME SECTION.

VOYAGE A PLYMOUTH, DANS L'ÉTAT DE MASSACHUSSETS, ET A PROVIDENCE, DANS L'ÉTAT DE RHODE-ISLAND.

De retour à Boston, après avoir poursuivi mes explorations jusqu'aux dernières limites des Etats-Unis du côté du nord-est, je commençai bientôt un nouveau voyage que je dirigeai vers l'Etat de *Rhode-Island.* Je me rendis d'abord à Plymouth, capitale du comté de ce nom; je traversai pour m'y rendre les bourgs de Dedham et de Kingston, et je parcourus un pays montueux dont les élévations sont décorées d'une ligne de chênes et de noyers que couronne une autre ligne de sombres conifères. Le sol des bords de la mer, sablonneux et peu fertile, est semé vers le sud de quelques maigres pâturages; plus favorisé de la nature dans d'autres parties, il se prête à toute espèce de cultures; le cuivre et le fer s'y rencontrent en divers endroits, et le produit de leur exploitation, réuni à celui des forges, des filatures et des pêcheries, forme la principale ressource des habitans de ce comté.

Le port de Plymouth, situé sur le rivage atlantique, vis-à-vis la pointe du cap *Cod*, s'enfonce profondément dans l'intérieur des terres, et conserve cinq à six milles de largeur dans sa plus grande étendue; son ouverture est en quelque sorte

barrée par deux langues de terre si étroites qu'elles ne semblent former que deux chaussées, dont l'une, de cinq milles de longueur, est terminée par la pointe *Garnet* qui porte un phare, et dont l'autre, moins longue, se replie vers l'intérieur du port. Ces deux pointes ne laissent entre elles qu'une étroite entrée, rendue encore plus difficile par le peu de profondeur des eaux, qui, en certains endroits, égale à peine dix pieds. Deux forts, armés d'artillerie, achèvent de mettre ce port à l'abri de toute entreprise extérieure. La ville de Plymouth ne présente rien de bien remarquable, ni sous le rapport du nombre, ni sous le rapport de la beauté de ses édifices; le commerce y est cependant très-florissant; dix-huit mille huit cent soixante-quinze tonneaux de produits manufacturés ou de salaisons sortirent de son port en 1817.

C'est à trois ou quatre milles de Plymouth, du côté du midi et sur une plage avancée, que débarquèrent, en 1620, plusieurs sectaires *brownistes* qui fuyaient la persécution élevée contre eux dans leur patrie. Cet événement bien peu important a cependant rendu cet endroit célèbre. Depuis cette époque les descendans et les affiliés de ces sectaires se rendent chaque année sur ce terrain, pour y rendre grâce à Dieu de leur avoir accordé une nouvelle patrie. Bien plus, la roche, sur laquelle le premier émigrant posa le pied, est devenue un monument consacré, et, sans doute de peur qu'elle ne devînt un jour la proie des flots, elle a été enlevée, en 1774, et transportée à Plymouth. Au reste l'histoire du temps rapporte que ces hommes, persécutés dans leur patrie, devinrent à leur tour persécuteurs cruels dans le pays qui leur avait donné asile, et qu'ils décernèrent la peine de mort contre ceux qu'ils traitaient d'adorateurs d'images. On a encore remarqué qu'à cette époque les émigrations des *non-conformistes* pour les nouvelles colonies se multiplièrent tellement en Angleterre, que Charles Ier résolut de s'opposer à cette fureur qui s'emparait même des familles les plus riches de son royaume, et qu'il mit un embargo sur une expédition dont Cromwell et John Hampden faisaient partie; on connaît les résultats de leur séjour forcé en Angleterre.

A quelque distance et au sud de la ville de Plymouth, commence la presqu'île de *Barnstable*, qui ne tient au continent que par un isthme assez étroit, et qui

se prolonge du côté de l'Océan par une longue pointe recourbée de dix-huit à vingt milles de longueur, dont l'extrémité, qui se dirige vers le nord, se termine par le cap Cod, souvent funeste aux navigateurs. Au revers intérieur de cette pointe se trouve une baie dans laquelle, à l'époque de la guerre de l'indépendance, la flotte française vint mouiller. La ville et le port de Barnstable, le bourg de Provence, situé sur le cap Cod, les villes de Falmouth, de Sandwich, d'Harwich et d'Orléans, s'élèvent sur cette presqu'île dont la population est évaluée à quatre mille cinq cents habitans, tous pêcheurs ou marins.

La quantité de morues et de poissons de toute espèce que l'on prend sur ces côtes est si considérable, que l'on est obligé d'en rejeter sur les rivages des masses énormes qui n'ont pu être consommées ou salées. Ces poissons forment alors un excellent engrais; ou bien ils servent à la nourriture d'une multitude de cochons, et ce nouvel emploi est encore une source de richesses pour les habitans. En effet, outre les animaux de cette espèce qu'on emploie pour la consommation particulière, on en sale des quantités considérables qu'on exporte; et, pendant l'hiver, on se contente de les ouvrir, de les nettoyer et de les laisser geler; au moyen de cette opération très-simple, on peut les transporter dans tous les ports du littoral et jusque sur les marchés de l'intérieur. Ce singulier usage rappelle qu'à Saint-Pétersbourg on apporte aussi sur le marché toute la viande d'approvisionnement dans un état complet de congélation. Les animaux étant encore entiers, on les dispose sur le marché en les plaçant sur leurs pieds. On peut se figurer le singulier effet que font ainsi plusieurs centaines de bœufs, immobiles et en quelque sorte pétrifiés.

Indépendamment de la pêche et du commerce des salaisons, les marins de cette côte se livrent aussi au grand cabotage; ainsi, à leur chargement de poisson, ils joignent ordinairement une cargaison d'objets manufacturés, tels que des cotonnades, des bottes et des souliers cloués, c'est-à-dire fabriqués par un certain procédé mécanique dont nous avons déjà parlé, des peaux tannées et maroquinées de diverses couleurs, des cuirs très-forts fabriqués avec la peau du caïman, de la sellerie, des brosses, des ustensiles de fonte et de fer-blanc. Tous ces divers

produits manufacturés sont tirés de l'intérieur des Etats du Massachussets et du Connecticut, et destinés à tout le littoral américain, aux Antilles et même à l'Europe. Les vaisseaux d'un plus fort tonnage, indépendamment des mêmes marchandises, transportent de la potasse, du fer en barre, du bois de construction, du merrain, des planches, des solives, et enfin des charpentes de maisons tout entières, désassemblées et numérotées. On pourra juger de l'importance de ces expéditions en apprenant qu'en 1816, le seul port de Barnstable exporta dix-huit mille neuf cents tonneaux de poisson pour les Antilles et l'Europe.

Au revers extérieur et au sud de la presqu'île de Barnstable sont deux îles très-importantes que nous allons faire connaître en peu de mots à nos lecteurs. La première, qui porte le nom de *Nantucket*, est éloignée de trente milles de la presqu'île précédente. Sa forme représente assez bien celle d'un croissant qui a cinq milles de largeur, sur seize ou dix-sept milles de développement. La ville et le port, dits de Nantucket, sont situés à la partie occidentale de la baie que forment les deux bras prolongés du croissant; deux phares en annoncent l'entrée. Le sol de cette île est généralement fertile; il est couvert, dans certaines parties, de vastes pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux, et, dans d'autres, de cultures variées dont on évalue l'étendue à vingt-sept mille acres. La population totale de l'île est de sept mille habitans, tous navigateurs intrépides, dont la principale occupation est d'aller, dans les mers polaires, à la poursuite des baleines et des autres gros cétacés, tels que le *sciurus cinereus* Linn., dont on extrait des huiles destinées soit à l'éclairage, soit à la préparation des cuirs, soit à la fabrication des savons. Vingt à vingt-cinq manufactures d'huiles, de chandelles et de blanc de baleine, sont constamment employées dans cette île à préparer les produits de cette pêche, et ces diverses préparations deviennent l'objet d'un immense commerce. Quelques marins de Nantucket, plus hardis encore, vont doubler le cap Horn, remontent tout l'océan Pacifique, et s'élèvent au nord jusqu'aux îles de New-Schetland pour y chasser l'*otarie*, espèce de phoque précieux pour la belle qualité de sa fourrure, composée d'un duvet soyeux que recouvre un poil rude et court. Le retour de ces courageux aventuriers est toujours célé-

bré par des fêtes de famille qui se terminent ordinairement par des mariages.

La seconde île, qui est à vingt milles de la précédente, porte le nom de *Martha's-Vine-Yard* (le Verger de Marthe); elle est plus considérable que cette dernière; sa longueur est de vingt milles, et sa largeur varie depuis deux jusqu'à onze milles; son sol, généralement bas et plan, est passablement fertile, et se prête à la culture du maïs et des céréales. Sa population, de quatre mille habitans, se divise entre la petite ville d'*Edgar*, le bourg d'*Halms*, situé dans une baie au nord, et quelques autres villages.

Ces deux îles principales, l'île d'*Elisabeth* qui se prolonge au sud-ouest, et quelques autres beaucoup plus petites, forment une espèce d'archipel que peuplent une variété infinie de poissons, de crustacés et de testacés qui forment la base de la nourriture journalière de la population. Sous les rochers battus par les flots, vivent des anguilles monstrueuses qui n'ont pas moins de cinq à six pieds de longueur et de quatre pouces de diamètre. A l'époque du passage des clupées voyageurs, tels que les scombres, les maquereaux et les harengs, leur multitude innombrable forme un banc de plusieurs milles de longueur et d'une grande épaisseur; la lueur phosphorique qu'ils font jaillir, dans la rapidité de leur course, illumine pendant la nuit les vastes plaines de l'Océan. A ces armées pressées, succèdent des myriades d'aloses dont les nombreux bataillons cotoient tous les rivages, pénètrent dans toutes les baies, remontent dans toutes les grandes rivières. C'est aussi vers cette époque que paraît l'éperlan, qui semble affectionner le voisinage des côtes ou l'embouchure des fleuves. Parmi les quinze ou seize espèces de poissons qui habitent ces parages ou la haute mer, on doit citer comme la plus remarquable le *sheep's head* (tête de mouton), poisson qui acquiert une grande dimension, et qui a le corps entouré de cinq ou six zônes bleuâtres; cette espèce, qui se plaît dans les eaux profondes et limpides de la haute mer, est très-recherchée et payée fort cher.

Il m'arriva souvent, lorsque je visitais les bords escarpés des îles et des côtes, de rencontrer, solidement accroché aux rochers délaissés par la mer, le *remora* ou sucet, qui a la propriété de faire le vide, et de se cramponner ainsi aux corps

solides; comme il est très-difficile de lui faire lâcher prise, et qu'il m'était arrivé souvent de le briser plutôt que d'y parvenir, il me vint dans l'idée de faire sur son corps une aspersion de fort vinaigre, et même d'essayer d'en insinuer entre les lames qui garnissent la plaque de sa tête. Ce moyen me réussit parfaitement; l'animal commençait par s'agiter beaucoup, puis, vaincu par la cuisson douloureuse qu'il éprouvait, il finissait par tomber. Aux mêmes lieux où le *remora* s'attachait, je recueillis aussi des *echeneis* et des limules d'un très-grand volume.

Après avoir visité les villes que je viens de décrire, je partis de Plymouth pour me rendre dans le petit Etat de *Rhode-Island*, le moins considérable de tous ceux de l'Union; je traversai *Tawnton*, chef-lieu du comté de Bristol, qui fait encore partie du Massachussets. Comme j'exécutais ce voyage en partie à pied, et par une des nuits les plus sereines que l'on puisse contempler, mon attention fut excitée par la présence d'une infinité de points brillans et phosphoriques qui montaient, descendaient, s'écartaient à droite et à gauche, ou tournoyaient dans tous les sens. Ces lumières fugitives sont dues à la présence de petites mouches qui portent un globule phosphorescent au milieu de leur abdomen. Les bois et les buissons touffus qui bordent les chemins servent de retraite à ces curieux insectes : ils n'en sortent que la nuit, et leur nombre est plus ou moins considérable, en raison de l'élévation de la température et du calme de l'atmosphère. C'est pendant la saison des grandes chaleurs que ces mouches abondent; elles voltigent avec tant de rapidité, qu'en peu de temps elles franchissent des espaces considérables; elles se répandent même dans l'intérieur des villes. Si l'on observe de près le fanal lumineux qu'elles portent, on remarque qu'il consiste dans un globule mou, de couleur blanchâtre, situé à l'extrémité du corselet; la lumière qu'il jette s'éteint et se reproduit comme celle d'une lanterne sourde; elle est parfois si brillante, que si plusieurs de ces mouches se trouvent réunies sur une feuille, on peut aisément en compter les nervures. Le spectacle de cette gracieuse et mobile illumination jette un charme infini dans ces solitudes; il est pour le voyageur atardé l'objet d'une agréable distraction; je me suis moi-même plus d'une fois arrêté à le contempler, jusqu'à ce qu'au moment de la fraîcheur matinale

tout disparût comme par enchantement. On a transporté dans la partie méridionale des Etats-Unis le ver phosphorique de la Havane, et l'on m'a assuré qu'il s'y était multiplié. J'ai vu plusieurs de ces vers vivans, à New-York; leur corps était cylindrique et volumineux; la lumière qu'ils répandaient avait beaucoup d'éclat, et l'on pouvait facilement y lire, lorsque trois seulement étaient réunis ensemble; on les conservait dans de petites cages de bois à barreaux très-déliés, et on les nourrissait avec des fragmens de canne à sucre. On remarquait que leur clarté était beaucoup plus vive lorsqu'ils suçaient ces fragmens qu'il fallait renouveler tous les deux jours.

J'entrai dans l'Etat de Rhode-Island par le village de *Pawtucket*, qui se trouve exactement placé sur la frontière. Après avoir joui du spectacle de l'activité et de l'industrie qu'offre ce village important, où sont réunies, sur les deux rives d'une rivière qui porte le même nom, une foule de manufactures telles que forges, fonderies, fabriques d'ustensiles de ménage, filatures de coton, moulins à foulon, à farine, à huile de poisson, de noix et d'œillet, machines à couper des clous, et beaucoup d'autres usines dont l'exploitation occupe les vingt mille habitans dont se compose la population du village et du district, j'allai visiter une belle chute que subit la rivière Pawtucket, non loin de ce village. En me plaçant sur un pont qui traverse la rivière à l'endroit de sa chute, j'embrassai d'un seul coup-d'œil la vue de son cours supérieur, et celle des maisons alignées qui bordent ses rives; je la vis, après avoir franchi quelques barrages qui obstruent son cours, s'avancer avec une apparente tranquillité, puis tout-à-coup s'étendre et se précipiter, en formant une magnifique cascade de soixante pieds de hauteur. De ce même endroit je pus encore voir la rivière fuir avec rapidité après sa chute, et bouillonner en resserrant son cours entre des rochers perpendiculaires, remarquables par l'élévation imposante de leur masse. Des arbres implantés dans ces murailles naturelles se voûtaient au-dessus de ce défilé, de manière à y répandre la plus profonde obscurité. Je me hâtai de descendre par un sentier tracé sur la rive gauche, et je me plaçai au bas de la chute, de manière à embrasser toute l'étendue de la scène. L'oreille était assourdie par le bruit

étourdissant de la cataracte, et l'œil était ébloui par le tournoiement des eaux qui jaillissaient en écume aussi blanche que la neige. Je voyais les flots pénétrer entre des rochers qu'ils avaient arrondis, ou se briser sur d'autres dont les vives arêtes indiquaient la nature primitive. La pression qu'opérait la chute des eaux sur l'air environnant, était tellement forte, que cet air ébranlé imprimait au feuillage des arbres une perpétuelle agitation. Un arc-en-ciel, resplendissant des plus vives couleurs, et paraissant poser sur l'une et l'autre rive, achevait de poétiser ce magnifique tableau, dont les rustiques moulins qui bordaient la chute, et le pont hardi qui la surmontait, ne me paraissaient point d'indignes accessoires. (Planche XLIII.)

De la place que j'avais choisie, je pouvais reconnaître, dans le canal que la rivière s'est ouvert, que les larges assises des rochers sont creusées de corniches qui attestent l'abaissement séculaire des eaux. Il règne dans ce défilé une humidité constante qui favorise puissamment la croissance des arbres gigantesques, des platanes et des lianes, tous implantés dans ces rochers, où ils forment, en s'étageant de la base au sommet, des voûtes d'épaisse verdure.

Le défilé que nous avons décrit ne conserve pas dans toute son étendue la sévérité qui le caractérise auprès de la chute. Des mains industrieuses ont fait tomber les arbres des hauteurs, pour y établir à leur place des habitations, des champs de culture ou de verdoyantes prairies. Des barrières en bois, solidement implantées au bord de cette muraille de rochers, préservent les bestiaux de la plus épouvantable des chutes. Le spectateur, convenablement placé sur ces sommets, peut contempler à la fois les campagnes, le canal de la rivière, et les deux ponts en bois qui servent à la communication des deux rives.

Le Pawtucket ne fixe les limites naturelles du Massachussets et du Rhode-Island que dans un très-court trajet, depuis le village qui porte son nom, jusqu'à sa jonction avec la mer dans la baie de Providence. Après avoir dépassé cette rivière, et en suivant une route qui s'incline légèrement, on rencontre le joli bourg de *Scot*, et bientôt après on découvre au loin le bourg de *North-Providence*, auquel on arrive par une route tracée sur la pente de collines granitiques.

Je ne puis oublier de mentionner un ouragan terrible qui me surprit dans ce bourg, d'autant plus que le retour fréquent de ces événemens forme un des traits caractéristiques de ce pays. J'étais descendu dans une taverne où s'étaient rassemblés un grand nombre de cultivateurs et de manufacturiers des environs; en cherchant à connaître la cause de cette affluence, j'appris bientôt que c'étaient des passagers venus avec l'intention de s'embarquer sur le bateau à vapeur de New-York, et retenus par les apparences d'une tempête prochaine, qui ne permettaient pas aux bâtimens de sortir du port. En effet, depuis une heure après-midi, j'avais remarqué que la température s'élevait graduellement, et que la nature perdait cet aspect de tranquillité qui présage les beaux jours. Un trouble intestin semblait agiter tous les élémens, une inquiétude indéfinissable s'emparait de tous les êtres animés. Je voyais, dans les champs, les bestiaux oubliant le soin de leur nourriture, se réunir en troupe serrée, et, l'œil égaré, la tête pendante, témoigner leur secret effroi par de longs mugissemens. Vers cinq heures, le ciel se couvrit de nuages noirs et très-épais qui, en s'avançant, se coloraient des teintes les plus lugubres; on les voyait alternativement passer de la couleur noirâtre ou brune, à une couleur de lie de vin, extrêmement foncée. Les éclairs se succédaient sans interruption, mais le roulement sourd qui les suivait était encore éloigné. La chaleur était suffocante, et pas un souffle d'air, capable d'agiter la feuille la plus légère des arbres, ne régnait dans l'atmosphère. Enfin la lumière pâle et décolorée qui subsistait encore s'étant évanouie, l'obscurité devint complète, et ce dernier présage d'une tempête inévitable semblait en redoubler l'horreur. L'ouragan s'annonça par un bruit sourd et lugubre qui s'avançait avec rapidité; il semblait chasser devant lui un air brûlant, auquel tout-à-coup succéda un froid si piquant qu'il fallut aussitôt fermer toutes les issues de la maison. La mer fut refoulée dans le bassin intérieur qui ressembla dès-lors à un grand lac agité par un vent impétueux. Le tonnerre se fit entendre avec fracas; ses coups multipliés imprimaient à l'air une vibration telle, qu'il semblait que les vitres des fenêtres sortaient de leurs rainures. La maison chancelait parfois comme si elle allait s'écrouler sous les efforts redoublés du vent du sud-ouest. Cet état effrayant dura

près de deux heures, après lesquelles la fureur de l'ouragan sembla se calmer. Vers huit heures du soir les nuages se déchirèrent en partie, et laissèrent distinguer quelques portions du ciel que couvrirent bientôt d'autres nuages plus élevés. La pluie discontinua, le vent tomba insensiblement ; tout enfin annonça le terme de cette épouvantable tempête.

Le lendemain matin je me hâtai d'observer les effets de l'ouragan et d'aller contempler ses ravages. Le ciel, d'un bleu pâle, n'avait point encore repris sa sérénité; quelques nuages isolés le parcouraient rapidement, poussés par des courans opposés. L'air était humide et chaud, et du sein de la terre s'élevait une vapeur nauséabonde, d'une odeur insupportable. Mais c'était sur la terre que se remarquait le plus affreux désordre ; le sol boueux et déchiré était couvert de débris ; les champs étaient dévastés, les moissons arrachées, les herbages entraînés au loin. La terre des montagnes, délayée par un déluge d'eau, avait été enlevée et déposée dans les plaines où elle formait en quelques endroits de véritables collines. Arrachés par l'ouragan impétueux, des arbres étaient renversés les uns sur les autres, ou, frappés par la foudre, ils étaient tordus comme de gros câbles ; le feuillage de ceux qui restaient debout, d'un vert foncé dans la masse, avait pris sur les bords une teinte de rouge orangé. Dans les champs gissaient çà et là des animaux écrasés, et autour des habitations on ne voyait que débris de toits enlevés, de contrevents arrachés et de clôtures jetées à bas.

On ne sait à quelle disposition physique attribuer ces terribles tempêtes auxquelles cet Etat est fréquemment exposé ; le souvenir de celle du 23 septembre 1815 est encore présent à la mémoire de tous les habitans, et la ville de Providence n'a point encore entièrement réparé les désastres qu'elle causa. Dans ce jour funeste, des milliers d'habitations s'écroulèrent, des navires furent brisés dans le port, et d'autres furent coulés à fond, à l'endroit où il en admet de la capacité de neuf cents tonneaux.

La ville de West-Providence ou simplement de Providence, capitale de l'Etat de Rhode-Island, était le but de mon voyage ; le bourg North-Providence, où me surprit l'ouragan, n'en est en quelque sorte qu'une annexe, éloignée d'à peu près

deux milles ; cependant comme de ce dernier endroit on embrasse la vue générale de la ville, je le choisis pour prendre le dessin que j'offre au lecteur (planche XLIV). C'est la partie postérieure ou septentrionale de la ville de Providence qu'on aperçoit; les groupes de maisons sont dominés par les mâts des navires mouillés dans le port; à gauche du spectateur sur une élévation granitique s'élève le collége, vaste bâtiment en briques; tout autour se disposent quelques églises et des habitations particulières qui dépendent du district de North-Providence; la plage est occupée par quelques baraques de pêcheurs.

Avant de parler de la ville de Providence, je crois utile de donner quelques détails sur l'Etat de Rhode-Island, dont cette ville est la capitale. Ce petit Etat tire son nom d'une grande île que les Européens nommaient Rhode-Island (Ile de Rhodes) et qui est située dans la baie des Narragansets. Les dissidens d'Angleterre s'établirent, en 1638, dans cette île, après l'avoir achetée, dit-on, d'un chef sauvage pour une paire de lunettes. Cet Etat, comme nous l'avons déjà dit, est le plus petit de tous ceux de l'Union; il ne renferme guère, selon certaines statistiques, que quinze cents milles carrés ou neuf cent soixante mille acres de superficie. La contrée qu'il embrasse est montueuse, excepté vers la partie méridionale de la baie des Narragansets; cependant, même de ce côté, on rencontre çà et là des masses isolées, plus ou moins élevées; la plus remarquable de ces hauteurs est celle du mont *Hope* situé au centre du comté de Bristol. Ce mont fut autrefois célèbre par la valeureuse résistance du Sachem-Philips qui s'y réfugia avec la tribu des sauvages *Péquods;* il y fut forcé par les Anglais qui avaient pour auxiliaires les Narragansets, ennemis implacables des Péquods, mais il parvint à se sauver avec quelques restes de sa tribu, qui avaient échappé à l'extermination. Deux autres monts remarquables, le Hopkins et le Woonsocket, s'élèvent sur un plateau à l'extrémité septentrionale de l'Etat. La disposition montueuse de cet Etat le rend assez riche en substances minérales; parmi celles qu'il possède, et qu'on y exploite principalement, on doit compter d'abord le fer; ce métal, qui se montre sur plusieurs points et qu'on exploite à Cronston, est d'assez bonne qualité. On trouve du cuivre dans le district de Cumberland, du fer magnétique et du charbon fossile à

Portsmouth, de l'anthracite dans l'île de Rhodes, et enfin du sulfate de chaux et du marbre de médiocre qualité à Newport. Dans le nord de cet Etat, le sol paraît peu fertile, cependant on y remarque quelques bons pâturages; les fermiers en ont profité pour s'y livrer à l'éducation des bêtes à laine, qu'ils ont portée à un haut degré de perfection, en croisant les races ordinaires avec celles des mérinos de Saxe et d'Espagne. Les chevaux de cet Etat sont aussi très-recherchés pour leur force et leur vivacité. Les forêts sont peu considérables dans un Etat aussi resserré; elles sont reléguées vers sa partie occidentale, et vers l'extrémité de la baie, aux limites du Massachussets. Les variétés des chênes et des érables, les hêtres, les noyers, et surtout beaucoup d'espèces de bois blancs constituent principalement l'essence de ces forêts.

Plusieurs grandes rivières, dont la plupart sont navigables pour les navires de commerce, et de nombreux cours d'eau ajoutent aux moyens de prospérité de cet Etat. Le *Seakonk*, le Pawtucket, dont nous avons déjà parlé, et le *Pawcatuck* qui forme une partie des limites du Rhode-Island et du Connecticut, sont les principales de ces rivières.

Le tiers de la côte de l'Etat de Rhode-Island est divisé par une vaste ouverture, nommée baie des *Narragansets*, du nom des peuples sauvages qui en habitaient jadis les bords. Cette baie est la plus considérable de toutes celles de l'Union; sa largeur depuis le phare de la pointe *Judith*, jusqu'à la pointe *Seconnet* qui lui est opposée, est de dix-huit à vingt milles, et sa profondeur est de trente-cinq à quarante milles. Cette immense ouverture est occupée par trois îles assez considérables pour former chacune un comté particulier; *Rhodes, Prudence* et *Conanicut* sont les noms de ces trois îles.

A l'extrémité septentrionale de cette baie, et au fond d'un long goulet où débouche le Pawtucket, est située la ville de Providence, capitale de l'Etat. Cette ville fut fondée en 1637, par Rogers William, ministre du culte à Salem, d'où il fut banni comme impie par ses compatriotes réfugiés; ayant acheté des sauvages un terrain à Moshassuek, il le nomma *Providence* par allusion à sa reconnaissance pour cette terre qui lui offrait un asile. La nouvelle colonie eut à surmonter une

foule d'obstacles pour s'établir; les sauvages lui firent long-temps une guerre cruelle, et, en 1675, ils manquèrent de la détruire entièrement. A ce fléau se joignit de temps en temps celui des ouragans qui sont aussi terribles, dans cette contrée, que dans les parages équatoriaux. Mais la persévérance des colons parvint à triompher de tous ces dangers; les sauvages furent entièrement chassés du territoire, et la ville de Providence se développa rapidement.

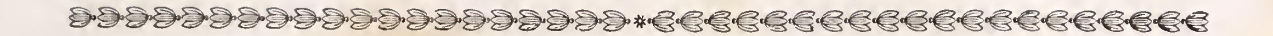
Comme il n'entre point dans notre plan de rapporter l'histoire des accroissemens successifs de Providence, nous nous bornerons à faire connaître son état actuel; sa population, jointe à celle du district environnant, est de douze mille habitans; ses rues sont généralement belles et bien bâties, quoique le quartier qui avoisine le port et qui est réservé au commerce, présente les mêmes désagrémens que les quartiers analogues de Boston. La partie la plus importante est le port qui est à peu près disposé comme ceux de Marseille, de Toulon et du Hâvre; il est entouré de larges quais, le long desquels s'étendent de nombreux magasins, remplis de toutes les espèces de marchandises dont le commerce et l'exportation font la richesse de cette place; ce sont principalement des salaisons, des épiceries, des chapeaux, des papiers de toute couleur, des draps, des toiles de coton, des toiles à voile, de la quincaillerie, des eaux-de-vie, du savon et de la chandelle. Presque tous ces articles sont le produit des manufactures de cet Etat, dont l'infériorité politique est rachetée par l'active industrie de ses habitans.

Le nombre des établissemens civils de Providence est en rapport avec son importance commerciale. On compte dans cette ville huit églises appartenant à diverses congrégations religieuses, telles que les anabaptistes, les épiscopaux, les quakers et même les israélites; on y trouve également une maison de justice, des prisons, des maisons de banque et des maisons d'assurances contre les risques de mer. L'université de Providence, quoique inférieure en célébrité à celle de Cambridge, ne doit point être oubliée; elle fut fondée, en 1764, par Brown, dans la ville de Warren, et transportée, en 1770, de ce dernier endroit à Providence. Elle se compose d'un vaste bâtiment bâti en briques, et situé sur une élévation d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Ses cours sont assidument suivis

par les jeunes gens du pays; sa bibliothèque renferme cinq mille volumes.

La ville la plus importante de l'Etat du Rhode-Island, après Providence, est celle de *Newport* qui est située vers l'extrémité méridionale de l'île de Rhodes; sous les divers rapports de la prospérité commerciale, de la population et du nombre des établissemens publics, elle ne le cède guère à la capitale de l'Etat; on y compte sept mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept habitans. Parmi les villes ou bourgs considérables qui sont assis sur les rivages de la vaste baie des Narragansets, on doit mentionner la ville de *Bristol*, située sur le cap d'une presqu'île qui, du côté du nord, se rattache aux terres du Massachussets; c'est encore une place de commerce importante qui expédie un grand nombre de vaisseaux pour les Indes-Orientales et l'Europe. Sur la même presqu'île se trouve aussi la ville de *Warren*, autre port de commerce assez considérable. Sur une presqu'île opposée à celle-ci est située la ville de *Warwick*, recommandable par ses nombreuses manufactures de laine. Enfin sur la même côte, et au fond d'une échancrure considérable, on trouve le bourg de *Wicford*, près duquel se tint long-temps caché Waly, l'un des plus grands ennemis de Charles Ier.

On a remarqué relativement au climat, aux productions du sol et à l'aspect général du pays, que le Rhode-Island présentait plus de rapports frappans avec la Grande-Bretagne que toute autre partie de l'Union. L'atmosphère est généralement très-humide dans cet Etat; l'hiver est très-rigoureux, surtout lorsque soufflent les vents du nord et du nord-est; le mois d'avril est généralement froid et pluvieux; celui de mai, tempéré et d'ailleurs passablement régulier, est favorable à la végétation; pendant les mois de juin, juillet et août, la chaleur est excessive; enfin la température la plus glaciale règne depuis octobre jusqu'en mars.



DIX-HUITIÈME SECTION.

DE PROVIDENCE A HARTFORD ET A NEW-HAVEN, DANS L'ÉTAT DU CONNECTICUT; DESCRIPTION DE CES DEUX VILLES; RETOUR A NEW-YORK.

POUR aller de Providence à Hartford, dans l'État du Connecticut, deux routes également intéressantes se présentent. Je choisis celle qui m'était inconnue; elle parcourt d'abord à peu près quatre-vingts milles dans un pays élevé, couvert de forêts, qui occupe l'extrémité occidentale de l'État de Rhode-Island. Bientôt après on dépasse les sources du Pawtucket, et l'on entre dans l'État du Connecticut. Non loin de cette frontière le paysage devient agreste; on rencontre l'une des principales branches de la rivière *Quinebaug*, également connue sous le nom de Rivière-Française, et plus bas sous celui de *Thames* (Tamise) qu'elle conserve depuis Norwich jusqu'à la mer. *Norwich* est une place de commerce assez importante, jusqu'au port de laquelle les navires remontent depuis l'Océan; sa population est de quatre mille habitans. Au-delà se présente un pays dont l'aspect montueux et varié fait promptement oublier la monotonie du précédent. Les plans des montagnes se croisent, et semblent offrir une barrière insurmontable. Au-delà la route rentre dans les bois que traversent plusieurs courans d'eau, tels que le *Bigelow*, et plus loin le *Williamentic* dont la rapidité indique qu'il prend sa source dans des

monts élevés. On approche alors de la ville de *Tolland*, chef-lieu du comté du même nom. Cette ville est assise dans une partie plane, au pied de montagnes boisées qui forment autour d'elle un demi-cercle dont les extrémités se dirigent au nord et au sud; l'extrémité septentrionale qui se lie au système basaltoïde, dont nous avons parlé à Northampton, forme une espèce de muraille décorée de colonnes de cent pieds d'élévation, entre les fissures et au-dessus desquelles croît la plus magnifique végétation. Un sable rempli de *détritus* environne la ville, et l'argile forme le bord des rivières; ainsi ce n'est qu'à une certaine distance que le sol redevient assez fertile, et propre à la culture des céréales. Ce pays, peu favorisé par la nature, sous le rapport de la qualité du sol, compense cet inconvénient par des avantages d'un autre genre; on exploite le minerai de fer dans plusieurs endroits; à deux milles de Stradford on trouve des sources minérales; mais, ce qui forme la principale richesse de la contrée, ce sont ces innombrables cours d'eau qui, la parcourant dans tous les sens, sont couverts sur leurs bords d'usines de toute espèce, tels que hauts fourneaux pour la cuite du minerai, forges, filatures de coton et de laine, machines à carder, moulins à papier, à huile, et manufactures de verre.

Après avoir dépassé Tolland, je franchis rapidement les montagnes, et j'atteignis les bords d'un joli lac qui donne naissance à la rivière *Hocunaick*, l'un des affluens de la rivière Connecticut. En suivant la crête de la montagne, hérissée de débris granitiques que décompose lentement l'action de l'air, de la neige et de la pluie, je me trouvai bientôt au milieu d'épaisses forêts, où l'homme ne paraissait avoir encore porté que bien rarement ses pas et sa main. Ce spectacle n'était point nouveau pour moi; je l'avais même contemplé tant de fois qu'il semblait devoir me trouver désormais insensible; cependant la variété toujours nouvelle des aspects, la multiplicité des espèces de végétaux, et les accidens infinis de leurs formes suffisaient pour réveiller ma curiosité. D'ailleurs, dans un tableau aussi multiple, je rencontrais sans cesse des particularités que je n'avais point encore remarquées. Ainsi je fus frappé, dans ces forêts, du grand nombre de troncs renversés qui gissaient sur le sol, et des accidens divers de leur chute; quelques-uns, conservant encore leur forme, étaient cependant réduits en véritable *détri-*

tus ; d'autres, nouvellement abattus, retenaient encore dans leur tronc et leurs branches assez de sève pour nourrir la fraîcheur de leur feuillage; d'autres enfin, totalement renversés, élevaient en l'air la masse de leurs racines, qui présentait un large plateau circulaire, très-épais dans son centre et mince sur ses bords, d'où pendaient une infinité de filamens entrelacés, sans aucune apparence de pivot ou de bras vigoureux. Cette particularité, que j'avais déjà observée sur les bords de la rivière Noire, près du lac Ontario, me fit conclure que presque tous les arbres de ces forêts, lorsqu'ils croissent dans un terrain uni, quelle que soit la nature du plancher, sont privés de ces racines pivotantes qui donnent tant de solidité à leurs troncs; tandis que les mêmes espèces, lorsqu'elles s'élèvent, soit sur la croupe des montagnes, soit entre les fissures des rochers, s'y cramponnent de telle sorte, à l'aide des racines longues, flexibles et nerveuses qu'elles développent, que l'effort des plus furieuses tempêtes parvient à peine à les en arracher. Il résulte de cette faiblesse dans leur point d'attache, que les arbres des forêts sont déracinés facilement par l'effort des ouragans, et que le voyageur qui serait surpris par la tempête, au centre ou sur la lisière des bois, courrait le plus grand danger. Les accidens causés par cette chute des arbres, en quelque sorte spontanée, sont extrêmement fréquens; la cabane du *squatter* est souvent partagée en deux par la chute foudroyante d'un arbre gigantesque; le cerf expire sous le poids des branches qui l'accablent; les écureuils périssent par milliers, écrasés par le froissement des rameaux, et la terre, après la tempête, est jonchée de leurs cadavres, qui deviennent la pâture des *opossum,* des quadrupèdes carnassiers, et même de l'affreux crotale. Plusieurs fois, dans mes courses au milieu des forêts, lorsque le vent le plus léger courbait à peine la tête des arbres, j'ai vu tomber autour de moi des troncs énormes qu'entraînait le poids de leur cime chargée de feuillage.

Après avoir erré long-temps dans ce vaste désert de forêts et sur les monts qui entourent au nord le fertile bassin de la rivière Connecticut, je descendis, par une rampe rapide tracée sur la pente orientale des montagnes, au charmant village de *Sheffield,* comté de Berkshire, arrosé par l'Housatonic et situé à la base du mont *Taconnack,* sur les limites du Massachussets et du New-York.

Dans ce village, un objet infiniment curieux attira toute mon attention; c'était un vaste cimetière au milieu duquel étaient rangés en lignes parallèles six à sept cents tombeaux en marbre blanc et en pierre rouge indigènes. Les noms que mentionnaient les épitaphes appartenaient tous à des familles de premiers colons européens; je remarquai, en les parcourant, que tous ceux dont elles conservaient la mémoire avaient vécu pour la plupart jusqu'à l'âge de soixante-dix, soixante-quinze, quatre-vingts, et même quatre-vingt-dix-huit ans. En quittant Sheffield et le colonel de la milice, maître de la taverne où je passai la nuit [1], je me rendis au village de *Winchester*, et traversai ensuite, sur deux points différens, le lit tortueux du *Farmington* (autrefois le *Tunxis*), qui exécute une chute et va déboucher près de *Windsor*, dans la rivière Connecticut. Au-delà de cette rivière, les variétés des arbres forestiers reparaissent. On rentre avec plaisir dans des prairies couvertes de troupeaux, dans des champs de céréales, de légumes ou de tabac. Cette variété de cultures suffit pour donner une idée de la fertilité des plaines du Connecticut. Grâce à cette fertilité, les habitans de cette contrée vivent tous, sinon dans la richesse, au moins dans l'aisance; ils sont actifs, persévérans dans leurs entreprises, mais ils ont la réputation d'aimer un peu trop les procès; par leurs manières et leur langage, ils diffèrent beaucoup de la population des autres États, et l'on remarque en eux un certain caractère qui les fait aussitôt reconnaître pour habitans de cette partie de l'Est.

Je me rapprochai de la ville d'*Hartford*, capitale du Connecticut, située à peu près au centre de cet Etat, et sur la rive droite de la rivière du même nom; elle possède sur cette rivière un magnifique pont de neuf cent soixante-quatorze pieds de longueur, sur une largeur de trente-six. Chaque arche a cent cinquante pieds d'ouverture. Ce pont est entièrement construit en bois de chêne et de pin blanc; il est

[1] Dans les divers États de l'Union on trouve des tavernes tenues par des officiers du corps de la milice, par des magistrats, et même par des membres de la Législature de l'État dont ils font partie; quelquefois des particuliers recommandables sont autorisés à recevoir des voyageurs, mais ils ne peuvent point placer d'enseignes sur leurs maisons.

supporté par des piles en pierre sèche, que retiennent des encaissemens en bois, armés de barres de fer, et serrés par des boulons de deux pieds de longueur sur un pouce de diamètre. Un peu au-dessus existent les ruines d'un autre pont que les glaces ont emporté. Le premier, près duquel s'arrêtent les navires, est la limite de la grande navigation, depuis l'Océan, dans une étendue de cinquante milles; les barques à voiles remontent au-delà jusqu'aux rapides de Northampton, et, par le moyen d'un canal latéral, repassent dans le lit supérieur de la rivière, à deux cents milles plus loin. La rivière Connecticut est sujette à se déborder aux environs d'Hartford, lors de la fonte des neiges, au mois de mai; dans sa crue rapide elle s'élève alors jusqu'à trente pieds au-dessus du niveau ordinaire de ses eaux. Le rivage étant sablonneux et plat, les eaux s'étendent en liberté jusqu'à une grande distance; ainsi, à un mille du rivage, j'ai vu des peupliers de la Caroline porter, à plus de dix pieds de hauteur, les traces sensibles de l'inondation.

La ville d'Hartford se déploie, comme je l'ai dit, sur la rive droite du fleuve; au-dessus d'une première ligne de maisons on voit dominer quelques édifices remarquables, tels que le palais de l'Etat, dont la façade est décorée d'un large perron à double rampe et de quatre colonnes surmontées d'un fronton, et, à gauche de ce monument, une belle église dont la haute tour, entièrement peinte en blanc, est décorée d'ornemens bizarres qui ne manquent pas d'effet. Cette ville est un port d'entrepôt où viennent se réunir et s'échanger les diverses denrées des Etats circonvoisins; comme toutes les villes entièrement consacrées au commerce, elle se fait peu remarquer par le luxe de ses maisons, qui sont presque toutes construites dans le goût hollandais; ses quais sont malpropres, la plupart de ses rues, étroites et irrégulières, se prolongent dans le sens de la rivière; un ruisseau rapide, qui la traverse par le milieu, et sur les bords duquel sont assises des usines nombreuses, ne contribue pas à l'embellir. Cependant, du côté du pont, la ville offre un quartier moderne dont toutes les rues se coupent à angle droit, et dont les constructions, en brique ou en pierre rouge, ont une certaine élégance. Les trottoirs sont construits avec cette même pierre rouge, mais comme on choisit la qualité la plus friable pour cet usage, ils produisent pen-

dant la sécheresse une poussière très-désagréable; d'ailleurs comme cette pierre est remplie de larges plaques micacées, elle produit, lorsqu'elle est frappée par les rayons du soleil, une multitude de reflets brillans très-incommodes pour la vue. J'ai déjà parlé de la maison de ville (*City-Hall*), qui est en même temps le palais de l'Etat (*State-House*); sa construction remonte au dix-septième siècle, et sa décoration, tant intérieure qu'extérieure, garde l'empreinte du mauvais goût de cette époque; elle occupe le centre d'une grande place cultivée en gazon et entourée de barrières; elle est bâtie partie en brique, partie avec cette pierre rouge dont nous avons déjà parlé, ce qui lui donne un aspect de tristesse et de vétusté, que le voisinage de maisons de médiocre apparence et de marchés ne contribue pas à détruire; sa façade a cent quatorze pieds d'étendue, et son élévation cinquante-quatre pieds au-dessus du sol. Au rez-de-chaussée, et des deux côtés d'un grand vestibule, sont les salles destinées aux tribunaux et aux bureaux d'administration civile; la salle d'assemblée des représentans de l'Etat, la salle d'assemblée du conseil, la chambre du gouverneur et la bibliothèque sont situées à l'étage supérieur; on y parvient par de larges escaliers en bois, dont les rampes, garnies de balustres, sont chargées d'ornemens dans le style de l'époque.

La prison de l'Etat est située à quinze milles au-delà de la ville; cet éloignement ne me permit pas d'aller la visiter; je ne puis donc en parler sciemment, mais si l'on doit ajouter foi aux documens que l'on trouve consignés dans plusieurs ouvrages, il paraîtrait que le régime suivi envers les prisonniers serait loin de leur être favorable, et que cet Etat serait encore en arrière de ses voisins, sous le rapport de ces principes d'humanité envers les criminels, dont ceux-ci donnent chaque jour de si beaux exemples. On assure en effet que les prisonniers sont renfermés dans un cachot de quatre-vingt-dix pieds de profondeur, et l'on raconte qu'une compagnie, ayant commencé l'exploitation d'une mine de cuivre, ne réussit pas dans sa spéculation, qu'elle vendit au gouvernement sa mine commencée, et que le gouvernement ne trouva point d'emploi plus heureux à faire de ces travaux souterrains, que d'y renfermer ses prisonniers.

Si je n'eus pas l'occasion de voir la prison d'Hartford et de juger par mes yeux

de l'état misérable des prisonniers, je vis au moins le musée de la ville, capable d'inspirer des idées beaucoup moins tristes. Depuis mon arrivée on ne faisait que m'entretenir de ce musée qu'on me vantait comme une merveille dans son genre. J'étais donc pressé de voir cette magnifique collection, et ce n'était pas sans peine que je supportais l'attente qu'on m'avait imposée, car je m'étais présenté d'abord un dimanche, et le gardien, rigoureux observateur des préceptes religieux, m'en avait obstinément refusé l'entrée. Enfin le lundi la porte s'ouvrit; mais qu'on juge de ma stupéfaction et de mon désappointement en apprenant qu'entré dans une grande chambre carrée fort obscure, je ne vis autour de moi qu'un amas confus d'objets méconnaissables, et de vieilleries indignes d'être recueillies; je me crus pour un instant dans le magasin d'un brocanteur. A côté de blocs de minéraux, gissaient par terre des quadrupèdes ou des oiseaux rongés des vers; aux murs étaient appendues des guenilles dont il eût été difficile de deviner l'usage ou l'origine, et tout autour de l'appartement, sur une corniche en planche, on voyait rangés des objets dont la valeur n'était pas moins douteuse. Mais ce qui attirait principalement l'attention dans ce musée grotesque, c'était une suite de mannequins, habillés de lambeaux bizarres, tenant à peine sur leur pivot, et qui étaient censés représenter des personnages de l'Ecriture-Sainte. Ces vénérables figures portaient leur nom écrit en gros caractères sur la poitrine, et le spectateur était tout étonné d'apprendre que l'individu en redingote ou en casquette qu'il avait devant les yeux, était Saül ou David. Je sortis au plus vite de ce magasin, au grand scandale du gardien qui prétendait que je n'avais pas eu le temps de tout voir.

Je viens de citer encore un exemple de la rigide observation du repos du dimanche, et cette particularité, qui d'ailleurs n'offre rien de remarquable, me rappelle que ce respect religieux fut toujours rigoureusement professé par les habitans du Connecticut. En effet, on dit qu'autrefois ces habitans poussaient l'intolérance sur ce point jusqu'à arrêter les voyageurs sur les routes, ainsi que les voitures publiques et les malles-postes, lorsqu'elles tentaient de traverser le territoire pendant le jour consacré au repos, surtout si l'on était au moment du service divin; on eut, dit-on,

beaucoup de peine à leur faire abandonner cette coutume un peu arbitraire, et à leur faire comprendre que les retards qu'ils apportaient ainsi à la correspondance publique étaient aussi nuisibles à leurs propres intérêts qu'à ceux de leurs voisins.

Indépendamment des établissemens ordinaires d'utilité publique ou d'instruction, Hartford possède un asile pour les sourds et muets, qui fut fondé en 1817 par M. T.-H. Gallaudet, à l'instar de ceux d'Edimbourg ou de Paris. Je vis dans cet intéressant établissement l'instituteur Clerc, l'élève favori de l'abbé Sicard; il s'est établi dans cette ville où son zèle, son application à remplir ses devoirs, et surtout sa moralité, lui ont conquis l'estime de tous les habitans; il est l'époux d'une de ses élèves, et il en a des enfans très-bien organisés, parfaitement bien élevés et jouissant complètement du don de la parole.

Quoique plusieurs villes de l'intérieur paraissent l'emporter sur Hartford, tant pour le luxe des constructions que pour les agrémens des localités; cependant cette ville, en profitant habilement de son heureuse position pour se livrer à la fois aux exploitations agricoles et industrielles, et même aux spéculations commerciales, jouit peut-être réellement d'une plus grande prospérité que beaucoup d'autres villes en apparence plus importantes. Le recensement de la population qui fut fait lors de mon passage, établit qu'à cette époque celle de la ville seule s'élevait à quatre mille cent quatre-vingt-dix habitans. J'ai appris aussi qu'en 1816, deux cent soixante-huit navires de moyenne capacité avaient débarqué dans son port, et que dix-sept mille six cents tonneaux de diverses marchandises avaient, à la même époque, passé par le canal d'Hadley qui commence à Northampton.

Après avoir quitté Hartford, en suivant un chemin qui longe exactement le cours inférieur de la rivière Connecticut, et qui traverse une contrée assez inégale, je passai par le bourg de *Westerfield*, à l'occident duquel s'élève la montagne *Talcot*, et au-delà par le village de *Ricky-Hill*. A partir de ce point, la contrée s'élève de plus en plus, et le fleuve paraît s'enfoncer; on l'aperçoit au loin, dans les campagnes cultivées au milieu desquelles il se déploie, se cacher derrière des collines, reparaître ensuite, et enfin se perdre entièrement à l'horizon. Bientôt on approche de *Midletown*, chef-lieu du comté de Midlesex. En cet endroit la ri-

vière paraît s'être frayé un passage, en attaquant la base transversale d'une pointe granitique qui reparaît plus saillante du côté oriental; cette disposition géologique, en resserrant son lit, contribue à augmenter sa rapidité, et ce n'est qu'avec précaution que les patrons d'embarcations doivent naviguer dans cet étroit passage, pour éviter de toucher l'un ou l'autre bord. Cependant, quelle que soit la rapidité de ce détroit, il est inexact de dire, comme un géographe l'a fait, qu'un corps pesant jeté dans l'eau était long-temps entraîné à sa surface avant de descendre au fond.

Middletown, heureusement situé sur un plateau qui domine le Connecticut, l'une des plus belles rivières de l'État, fait un commerce considérable qu'alimente encore la fertilité de la contrée environnante; je fus étonné en arrivant de la quantité de navires qui se pressaient dans ses bassins. Des barques sans nombre, naviguant à la voile comme sur la mer, montaient ou descendaient rapidement devant la ville, tandis qu'au milieu d'elles un énorme bateau à vapeur, dont la fumée s'échappait par un tuyau pratiqué à l'un de ses flancs, paraissait un vaisseau de haut bord saluant la ville du feu de son artillerie. Le quai est bordé de plusieurs belles maisons; mais c'est du côté de la campagne et sur l'esplanade de la ville, que se trouvent les édifices ou établissemens publics, tels que l'église presbytérienne, les banques, les sociétés d'assurances, etc. Je fus visiter auprès de la ville quelques monumens que j'avais distingués sur la route à travers les arbres; leur forme peu ordinaire m'avait surpris, et je n'avais pu me rendre compte de leur usage; je reconnus que c'étaient des tombeaux, ou plutôt de petites chapelles sépulcrales bâties en briques; leurs formes étaient très-variées, et leur entrée était fermée par des portes en bois très-solides. Ce champ paraît appartenir en particulier à plusieurs familles; car, dans une autre direction, on voit un second champ de repos très-étendu, et peuplé d'une foule de tombes en marbre blanc ou en pierre rouge, sur lesquelles on lit des inscriptions plus ou moins fastueuses. Autour de la ville s'étendent de grandes portions d'un sol argileux, ondulé, et assez fertile, quoique posant sur le calcaire. A l'ouest et vers la base des montagnes, paraît la roche granitique. D'un autre côté, des prés et des herbages

couvrent une grande partie du pays; on cultive avec succès dans cette partie les arbres fruitiers, et surtout les pommiers, dont le fruit est employé à la fabrication d'un cidre d'excellente qualité. Les autres cultures se composent de maïs, de chanvre, de patates, et de plusieurs variétés de plantes bulbeuses. A ces produits du sol, dont l'abondance contribue à la prospérité de la ville de Middletown, il faut joindre les produits de la rivière Connecticut, et de plusieurs petites rivières ou ruisseaux qui viennent s'y rendre; ainsi la première est visitée dans la saison par les harengs et les aloses qui, remontant jusqu'à cette hauteur, sont pris dans de larges filets couverts d'amorces perfides, et fournissent une quantité considérable de salaisons pour la consommation de la ville et des campagnes environnantes. Dans les petites rivières on pêche des anguilles, et l'on m'a assuré que quelques ruisseaux nourrissent des écrevisses.

Après un court séjour à Middletown, je me mis en route pour *New-Haven*, ville maritime, située à vingt-cinq milles vers le sud, sur la côte atlantique. Je m'élevai sur le sillon central des montagnes qui se prolongent dans le nord, et, l'ayant dépassé, je visitai le village de *Méridan*, situé au milieu d'un désert. Au-delà, et près du hameau de *Vallingford*, j'eus à traverser la rivière *Quinipiack* que je laissai sur la gauche, en m'éloignant toujours du fleuve qui continue de couler au midi jusqu'à son embouchure dans la mer.

On pressent les approches de *New-Haven* à la présence des habitations champêtres qui se multiplient, et à l'étendue progressive des champs cultivés. Le sol s'abaisse, tandis que les monts s'élèvent; ils forment les limites d'un vaste bassin marécageux, à l'extrémité duquel la ville qu'on n'aperçoit pas encore est assise. Ces monts offrent une séparation dont l'intervalle forme la jolie vallée de *Cheshire*, arrosée par la rivière des Moulins qu'on traverse sur un pont en bois. Après avoir dépassé ce pont, je suivis une chaussée qu'on a élevée sur le marécage; elle est assez large pour que deux voitures puissent y passer de front; elle est, en outre, soigneusement entretenue, et suffisamment exhaussée pour n'avoir rien à craindre de l'envahissement des eaux. La plaine herbeuse au milieu de laquelle cette chaussée est construite, est occupée çà et là par des moulins, des maisons en bois

et des fermes entourées de verdure. Au-delà, la route s'élève vers une nouvelle plaine bordée de parcs fermés pour la retraite des bestiaux que gardent pendant la nuit des chiens vigilans. Sur un des côtés de cette plaine, un bois de chênes, de pins et de peupliers, forme un rideau de verdure dont l'épaisseur fournit des retraites fréquentées par un gibier abondant.

Une partie du sol sur lequel New-Haven est bâti, se compose de roches siliceuses, stratifiées, mélangées de gravier et de sable ferrugineux. Au-devant de la ville s'étend une baie d'un mille de longueur sur quatre milles de profondeur; elle est divisée par une chaussée de trois mille neuf cent trente-trois pieds, qui forme dans son intérieur deux bassins, dont l'un est destiné aux bâtimens de commerce, et l'autre, entouré par les magasins de la marine de l'Etat et par les chantiers de construction, est occupé par les vaisseaux de guerre. Cette digue, qui est disposée en talus, est formée par des pilotis remplis intérieurement de gros blocs de rochers, et en outre soutenus par des pieux solidement fixés; près de ces soutiens, et à d'autres pieux, s'attachent les navires marchands. Cette digue est munie, depuis la barrière d'entrée jusqu'à son extrémité, de garde-fous, et elle porte à son centre la baraque des officiers préposés à la police du pont. De la pointe de la jetée on voit dans l'enfoncement la ville se prolonger en ligne courbe, élevant au-dessus de ses maisons les flèches de cinq ou six églises. Le rivage du port, composé d'un sol sablonneux dans lequel on rencontre des corps organisés, est occupé par une partie des magasins du commerce; l'autre partie est située sur des quais établis sur pilotis, qui se trouvent en avant de ce port. La plupart de ces constructions sont en bois; leur apparence, en quelque sorte villageoise, ne s'accorde guère avec l'idée qu'on se forme ordinairement d'une ville importante. Cependant, au milieu de ces ignobles bâtisses, quelques constructions se font remarquer par l'élégance de leur style et la grandeur de leurs proportions; telle est la grande taverne du bateau à vapeur. Cette maison, récemment construite, a neuf croisées de face à chacun de ses trois étages. Le centre est décoré d'un pavillon saillant qui s'élève au-dessus d'un large perron; il est formé de quatre colonnes supportant un balcon au-dessus duquel s'élève une nouvelle colonnade terminée

par un fronton. L'escalier intérieur reçoit la lumière par la lanterne du comble.

Dans la partie de la ville qu'on appelle le Vieux-Quartier, est situé le palais de l'Etat; car New-Haven partage alternativement avec Hartford l'avantage d'être le siége du gouvernement. On y trouve aussi l'église épiscopale, dont l'architecture, d'un genre gothique, réveillait en moi des souvenirs de ma patrie. Ces deux édifices en pierre sont situés aux côtés d'une grande place ornée de verdure, dont le collége d'*Yale* occupe un autre côté. Ce collége, où est établie l'université de l'Etat de Connecticut, fut fondé en 1700 au village de Saybrook, par une société d'ecclésiastiques; en 1716 il fut transporté à New-Haven, et l'on construisit alors le vaste bâtiment en briques que l'on voit aujourd'hui. La façade, composée de plusieurs corps de bâtimens parfaitement alignés, a trois cent quatorze pieds de longueur; elle présente quatre gros pavillons, contenant chacun trente-deux chambres à l'usage des pensionnaires. La chapelle est située au centre, et autour sont disposés les salles de cours et d'études, la bibliothèque qui renferme sept mille volumes, le laboratoire de chimie, et enfin toutes les pièces nécessaires à un aussi grand établissement. Le cabinet de minéralogie occupe l'étage supérieur d'un bâtiment nouvellement ajouté aux anciennes constructions; ce cabinet fut acheté en France par le colonel Gibbs qui le déposa dans ce collége, et le destina à l'enseignement des élèves qui suivent le cours du professeur Silliman. Outre le cabinet de minéralogie, ce bâtiment contient encore quatre-vingt-seize chambres destinées à des élèves pensionnaires; quant aux élèves externes, qui appartiennent généralement à des familles peu aisées, ils sont admis dans un local qui leur est réservé.

La ville ne possède point de théâtre ni de jardin public; il existe seulement un établissement qu'on ne sait trop à quel genre rapporter, et qui contient, indépendamment d'une taverne, un cabinet d'histoire naturelle, une collection de tableaux d'un mérite très-équivoque, et, dans les combles, une chambre obscure, au moyen de laquelle on peut contempler le panorama de la ville, des contrées environnantes et de l'Océan; cet établissement porte le nom de Colombie.

Le professeur Silliman, avec lequel j'eus de fréquens rapports d'amitié pendant

mon séjour à New-Haven, me conduisit, à quelque distance de la ville, visiter le champ du repos. C'est un emplacement considérable, formant un parallélogramme régulier, divisé en petits carrés nombreux. Chacun de ces carrés que bordent des sentiers entre-croisés à angles droits, appartient à une famille particulière; les monumens qu'ils renferment sont symétriquement rangés et construits en marbre blanc. Ce cimetière, dont le terrain n'offre aucune inégalité, est tenu avec un ordre et une propreté admirables; il est enclos de barrières, et planté de très-grands arbres, dont l'ombrage épais et solennel invite à la méditation.

De New-Haven j'opérai mon retour vers New-York, d'où je me proposais de partir pour aller visiter d'autres États. Je pris une route qui longe le rivage du *Sund* de *Long-Island*, et ayant monté la pente glissante de la côte, je me trouvai sur un plateau gazonné que bordait d'un côté une lisière d'épaisses forêts. C'est dans cette plaine que se trouve la grande exploitation du marbre serpentin qu'a décrit le professeur Silliman; ce marbre ressemble beaucoup au marbre vert antique; mais jusqu'à ce jour il n'a pas paru susceptible d'un aussi beau poli. Cependant on espère, avec quelque fondement, qu'en fouillant plus profondément on trouvera des couches d'une nature plus solide. Ce marbre se présente par bandes horizontalement stratifiées qu'interrompent de temps en temps des fragmens de la roche granitique, ou des portions de chlorite; on rencontre aussi dans sa substance du fer magnétique. Entre autres usages, on emploie ce marbre à faire de très-beaux chambranles de cheminées, à colonnes, dans le goût actuel. L'exportation s'en fait facilement soit par mer, soit par la rivière Wapawaug qui débouche dans le hâvre de Milford. Ce joli bourg, par lequel je passai, est situé dans une belle plaine ou plutôt dans un large vallon, à dix milles de New-Haven. Il est remarquable par l'élégante propreté de ses maisons, qui présentent leurs façades blanchies sur un des côtés de la route. L'aisance des habitans, dont ces dehors élégans sont un signe toujours certain, est entretenue par l'abondance et la variété des productions du sol de leur district. On y voit croître les céréales, le maïs, le chanvre et les plantes bulbeuses; d'un autre côté les herbages salés qui s'étendent aux bords de la mer sont très-favorables à l'engrais des troupeaux

et à l'entretien de vaches nombreuses, dont le lait sert à fabriquer du beurre et des fromages excellens.

J'allai visiter, dans les montagnes situées à l'occident de ce village, un site célèbre dans la contrée; c'est un défilé étroit dans lequel passe la rivière *Housatonic* qui, descendant des monts *Hoosake*, situés dans l'Etat de Massachussets, coule, en entrant dans le Connecticut, sur un plancher de rochers de deux cents pieds de largeur sur soixante pieds d'élévation, forme ensuite, en se précipitant de cette hauteur, une des plus belles cascades de cette partie orientale de l'Union, et vient enfin mêler ses eaux à celles du *Sund*, non loin du village de Stradford.

En me rendant à Stradford, je trouvai la route envahie par un nombreux troupeau de bœufs qui, s'avançant vers moi au galop, m'eurent bientôt environné de leurs cornes formidables. Ces animaux de haute stature étaient conduits par deux hommes montés à cheval, et suivis par un superbe chien de Terre-Neuve ; ils descendaient des pâturages de l'Etat de Massachussets et se rendaient dans les Etats de l'Ouest. Habitué à la vue de ces puissans animaux, j'avais appris à ne plus les redouter ; en effet ils n'ont point la férocité de leurs congénères d'Europe, desquels cependant ils descendent. Quelques savans prétendent à ce sujet que les animaux importés d'Europe en Amérique, y dégénèrent promptement et d'une manière frappante. Je ne nie point que cela ait pu avoir lieu pour certaines espèces de végétaux indigènes qui, transplantés sur un sol étranger, y ont perdu, avec leur dimension, leur saveur et leurs propriétés, tandis que d'autres au contraire ont considérablement gagné à cette transplantation, de même qu'on dit que le fruit délicieux de la pêche est réputé malfaisant dans sa patrie. Mais pour les animaux dont il s'agit ici, je puis affirmer que, s'ils n'ont point acquis, au moins ils n'ont pas dégénéré. Je citerai comme un exemple facile à vérifier, celui des peaux que le commerce tire de Buénos-Ayres, et dont les dimensions et l'épaisseur indiquent assez la force des animaux qui les ont fournies. L'Amérique septentrionale nourrit également des bœufs de la plus grande taille, aussi bien que des bœufs de taille moyenne ; les différences qu'ils présentent peuvent être comparées à celles qu'on remarque entre les troupeaux que fournissent les divers départe-

mens de la France; ainsi ceux que nourrit l'Etat du Massachussets rappellent ceux qui chez nous habitent les pâturages de la Romagne. La seule différence réelle que présentent les bœufs d'Amérique comparés aux nôtres, consiste dans leur douceur; les taureaux eux-mêmes ne donnent jamais aucune preuve de férocité; on les laisse vaguer en liberté dans les champs et les villages, sans jamais prendre aucune précaution pour se garantir de leurs attaques. Au reste, cette absence de férocité me paraît former le caractère particulier de presque tous les quadrupèdes de cette partie du monde; je l'ai observée chez les animaux carnassiers eux-mêmes, tels que l'ours, le loup et le couguar. Chez toutes ces espèces, l'instinct sanguinaire est extrêmement modifié, et on ne le voit jamais s'élever à ce haut degré de férocité qu'on remarque chez les animaux analogues de l'ancien continent. J'ai long-temps possédé le couguar en vie, et jamais je ne lui mis d'autres entraves qu'une simple corde; il était très-doux et venait manger dans ma main; lorsque je l'embarquai pour l'envoyer au Jardin du Roi, le capitaine du bâtiment exigea que sa cage fût doublée en tôle; or l'ouvrier que je chargeai de cette opération y procéda sans faire sortir l'animal de sa cage, tant il redoutait peu d'en être attaqué.

A ces exemples je puis joindre celui du bison dont j'ai éprouvé par moi-même la douceur naturelle et la facilité à se laisser dompter. Ce magnifique animal, dont les nombreuses légions vivent sur le vaste plateau qu'arrosent le Missouri et le Mississipi, est à la vérité assez farouche dans l'état de nature, mais on peut facilement le dompter, jusqu'au point de lui faire porter le joug et traîner la charrue. C'est à cause des services immenses qu'il pourrait rendre à l'agriculture par sa force prodigieuse, et à l'industrie par la laine précieuse que fournit sa crinière, que j'ai voulu propager en France cette intéressante espèce. J'espère que le lecteur ne trouvera point indignes de son attention quelques détails sur la manière dont je m'y pris pour apprivoiser ce bel animal. Lorsque je me procurai le mâle que j'ai envoyé au Jardin du Roi, où il vit encore en cet instant, il était un peu farouche; il n'obéissait à son gardien que lorsqu'il y était contraint par l'anneau de fer, garni d'une longue corde, qu'il portait passé dans la cloison de son nez; ayant cependant

entrepris de le dompter, je commençai par le priver de la nourriture au moyen de laquelle je l'avais alléché dans les premiers momens; son gardien ne faisait que le surveiller, et moi-même je lui portais sa petite ration composée de foin et de pommes de terre coupées par morceaux; cette dernière précaution avait pour but d'empêcher qu'il ne s'étranglât en les avalant tout entières; on ne doit jamais la négliger, surtout avec les cerfs. Dès que j'entrais dans la cour où le bison restait en liberté, il accourait aussitôt pour se précipiter sur moi; je lui jetais alors sa pâture, et je me retirais aussitôt; peu à peu, en réduisant chaque jour sa nourriture, je fis disparaître ces derniers signes de férocité; je le vis bientôt, lorsqu'il avait dévoré sa petite provision, venir à moi doucement, dans l'espérance d'obtenir le reste que je portais sous mon bras. Enfin en continuant long-temps le même traitement, et en diminuant ou augmentant sa nourriture, selon les dispositions plus ou moins douces ou hostiles que je lui voyais manifester, je finis par l'amener à un point de docilité tel, qu'il venait manger, dans ma main, l'herbe ou les pommes de terre que je lui présentais, et qu'il se laissait prendre par les cornes, sans témoigner aucune inquiétude. Je le disposai aussi à laisser peigner sa longue crinière, mais jamais il ne souffrit qu'on lui touchât la croupe; je faisais frotter sa peau avec de l'huile pour en éloigner les mouches dont il était parfois tellement tourmenté que son corps en était tout ensanglanté. Enfin, au moyen de ces soins constans et prolongés, j'amenai le bison au point de docilité auquel j'avais entrepris de le réduire; sûr désormais de son obéissance, je ne craignais point de le faire conduire matin et soir au bord du fleuve Hudson, et de le faire plonger dans ses eaux limpides; la seule précaution qu'on prenait dans cette circonstance, était de le retenir, avec une longue corde, parce qu'il aurait pu facilement traverser le fleuve et se sauver dans les forêts voisines. Lorsque je voyais ce bel animal fendre ainsi les flots à la nage, ou, tout dégouttant, gravir le rivage escarpé, je me rappelais cette belle description de M. de Châteaubriand: « Quel-
» quefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher
» parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacébé. A son front orné de
» deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu

» du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage » abondance de ses rives. » Quelquefois aussi je le faisais promener par la ville pour l'accoutumer à ne point s'effrayer de la vue d'un grand nombre de personnes, et ce n'était pas un médiocre sujet de curiosité pour les habitans que la docilité de ce bel animal. Comme mon plus ardent désir était de voir se multiplier en France cette espèce précieuse, j'envoyai aussi au Jardin du Roi la femelle du bison, mais celle-ci est morte depuis son arrivée, après avoir mis au monde un jeune mâle qui vit actuellement. Le père a eu, d'une vache ordinaire, une femelle, qui malheureusement est morte avec un petit auquel elle avait donné le jour. Malgré ces résultats décourageans, on ne doit point renoncer à faire des tentatives. La race croisée de ce précieux animal serait déjà une excellente acquisition, et d'ailleurs, au moyen des génisses croisées, on rétablirait promptement la race primitive.

Après cette digression, je reprends la suite de mon voyage. Je passai par *Stradford*, village florissant, situé, comme je l'ai déjà dit, près de l'embouchure de la rivière Housatonic qui forme la limite naturelle du comté de New-Haven et de celui de Fairfield dont ce village dépend. A trois milles plus loin, on trouve le bourg de *Bridgeport* que son heureuse situation au bord de la mer fait considérer comme un des plus importans de toute la côte du Connecticut; aussi, en raison de la prospérité de son commerce, voit-il s'accroître chaque année le nombre de ses habitans, qui s'élève actuellement à trois mille cinq cents. Le nombre des habitations a suivi une progression aussi rapide; ainsi, lors de la guerre de la révolution, on ne comptait guère, en cet endroit, que dix à douze misérables chaumières, et maintenant, tant dans le village que dans le district, on compte plus de cinq cents maisons. Ce bourg est situé près d'un grand bassin intérieur que la mer a creusé, en entraînant le sable d'alluvion dont le rivage est formé. La rivière *Peaquanock* se jette dans cette espèce de baie qui est traversée par un pont de plus d'un mille de long, qui donne son nom au bourg (*bridge*, pont). Ce pont, assez large pour le passage de trois voitures de front, s'ouvre à son milieu pour donner passage à des sloops de deux cents tonneaux qui remontent dans l'intérieur des

terres par la rivière que je viens de nommer. Le sol des environs de Bridgeport est élevé de quinze pieds au-dessus des plus hautes marées; il porte en outre une succession de mornes de soixante pieds d'élévation qu'on détruit souvent pour en employer les débris à différentes constructions.

New-York, qui était le but de mon voyage, n'était plus qu'à une distance de soixante deux milles; comme je connaissais parfaitement les particularités de la route que j'avais explorée dans de précédens voyages, et qui n'offre guère d'endroits remarquables, si l'on excepte le village de Stamford, aux environs duquel on rencontre des masses considérables de feld-spath, qu'on exploite pour servir à la fabrication de la porcelaine; d'un autre côté, comme la saison avancée me forçait de hâter mon retour, je m'embarquai sur un bateau à vapeur qui parcourt le *Sund de Long-Island*, et, après une heureuse traversée entre les deux côtes hérissées de caps et d'écueils que ce détroit sépare, après avoir doublé sans accident les rochers et l'abîme tournoyant de *Hell-Gate*, je débarquai à New-York.



DIX-NEUVIÈME SECTION.

VOYAGE DANS LES ÉTATS DE NEW-JERSEY.

A l'ouverture de la saison suivante, je me proposai de visiter le Jersey et la Pensylvanie, deux Etats voisins de l'État de New-York dont le fleuve Hudson seulement les sépare. Je commençai mon excursion par l'Etat de Jersey. Comme je ne prétends point donner une description complète de cet Etat non plus que du suivant, mais seulement faire connaître quelques-uns de leurs sites les plus remarquables, je me bornerai à indiquer les détails statistiques que je crois indispensables à l'intelligence de ma narration.

L'Etat de Jersey, situé à l'ouest de celui de New-York, a une forme très-irrégulière ; le fleuve Hudson à l'est, la baie de Newark, le détroit d'Arthur-Kill et la mer Atlantique au sud, la rivière Delaware et la baie du même nom au sud-ouest et à l'ouest, et enfin au nord-ouest et au nord une ligne qui se prolonge du point de jonction des rivières Delaware et Mahakamac jusqu'au fleuve Hudson, forment ses limites; il a plus de cent soixante milles de longueur sur une largeur qui varie de quarante-deux à soixante-quinze milles; on évalue sa superficie à six mille six cents milles carrés.

La chaîne des Alléghanys, ou montagnes Bleues, traverse cet Etat dans la di-

rection du nord-est au sud-ouest. La sommité la plus importante de cette ligne est celle de la montagne Schooley's, dont l'élévation au-dessus des eaux de l'Océan est évaluée à onze cents pieds. Cet État est privé de lacs; le seul qui mérite quelque attention, est situé dans les montagnes du comté de Morris; mais, outre les fleuves importans qui forment ses limites, il possède plusieurs rivières intérieures, telles que l'*Hackinsack* et la *Passaïc*, dont les sources sont dans l'État de New-York; le *Rariton*, dont les principaux affluens s'échappent des marais et des bois du nord de l'Etat; la *Cohanzye* qui court au sud se jeter dans la Delaware; le *Lancocus* et le *Morris* qui, suivant à peu près la même direction, vont se perdre dans les mêmes eaux; le grand *Egg* et le *Mulicus*, qui courent dans la direction du sud-est se jeter dans l'Océan; et enfin, dans l'ouest de l'Etat, le *Musconekunk*, le *Pequasset*, le *Flatkill*, le *Paulinskill*, et le *Minissing*, qui tous vont perdre leurs eaux dans celles de la Delaware.

La côte méridionale de l'Etat a une étendue de plus de cent milles; on pourrait la regarder comme à peu près plane, si les collines de Nevesing, dont nous avons parlé dans le premier volume de cet ouvrage, n'existaient pas. Le sol étendu entre la mer et les montagnes qui furent autrefois ses limites, est ondulé; il se compose d'un amalgame imparfait de sable délié, et de couches de pierres roulées dont le gissement, parfois irrégulier et désordonné, atteste que ces pierres ont été entraînées par des eaux supérieures. Ce sol est médiocrement fertile; les végétaux qu'il produit n'atteignent presque jamais de hautes dimensions; cependant, en quelques endroits, il est plus meuble, et il suffit à la végétation des genevriers, des *thuya*, des *teda*, et des petits pruniers maritimes. Lorsqu'on s'approche de la Delaware, on s'aperçoit que le sol devient de plus en plus sablonneux; sur les bords de sa baie, on voit s'étendre de vastes prés salés dont les hautes herbes sont la retraite d'une multitude d'oiseaux aquatiques, et d'échassiers qu'attire le poisson dont ces espèces de forêts marines sont peuplées. Les rats musqués (*mus zibeticus*), dont la fourrure égale en finesse celle du castor, se creusent d'innombrables terriers dans ce sol qui cède facilement à leurs efforts. Quant à la pointe de l'Etat opposée à la Delaware, elle contient une terre argi-

leuse, de couleur rouge, dont les lits se prolongent jusque vers la ville d'Elisabeth. Cette partie du territoire offre plus d'intérêt dans les sites, et plus de ressources dans la qualité du sol dont on tire des produits abondans et variés. Ce n'est que vers la contrée des montagnes, dans le nord de l'Etat, qu'on rencontre encore des forêts peuplées d'arbres gigantesques.

En creusant à une profondeur considérable dans la masse d'alluvion qui s'étend depuis le rivage de la mer jusqu'à la distance de vingt à vingt-cinq milles, on a trouvé des amas de coquilles marines, telles que des bélemnites, des gryphites, et une espèce d'ostracite dont on ne connaît pas l'analogue vivant dans ces mers. J'ai déjà parlé ailleurs des débris fossiles qu'on a rencontrés à la base de la colline de Nevesing; débris que j'ai vus dans le muséum du docteur Mitchill, qui possède en outre des ossemens fossiles de mammifères trouvés à Middleton, des dents d'une espèce d'éléphant, qui, par leur dimension, annoncent qu'elles ont appartenu à un individu de la plus grande taille, au mastodonte, animal dont les débris fossiles se rencontrent en fouillant à cinquante et à quatre-vingts pieds de profondeur dans une masse de terrain marneux, et une infinité d'autres débris de corps organisés recueillis dans les mêmes localités. C'est encore dans ce même endroit dont je parle qu'on a extrait le squelette presque entier de mastodonte, qui est exposé dans les salles du muséum de M. Peel à Philadelphie. Il résulte de tous ces faits que ce sol ne peut être d'une formation bien ancienne, mais qu'au contraire il paraît avoir subi plusieurs révolutions successives, dont ces débris sont les irrécusables témoins.

Au pied du rempart des montagnes que nous supposons avoir autrefois formé les limites de l'Océan, on trouve différentes substances métalliques. Quelques traces d'argent natif qu'on y avait rencontrées, avaient, pendant un temps, enflammé l'imagination de tous les colons; on se croyait au moment de découvrir une mine de ce métal précieux; mais ces espérances flatteuses n'ont point été réalisées, et toutes les recherches ultérieures ont été infructueuses. Les substances minérales, non moins utiles peut-être, qu'on y a découvertes jusqu'à ce jour, sont: d'abord du cuivre sulfuré dans le comté de Bergen et près de la ville de

Brunswick, de la houille sur les bords du Rariton; ailleurs, sur une des branches d'une même rivière et près du bourg de Rocky-Hill, on a trouvé du cuivre natif et du fer oxidé. Dans le comté montueux de Morris, on exploite plusieurs mines de fer; à Burlington, près de la Delaware, on a rencontré un oxyde de fer brun et rougeâtre. Sur les montagnes de Schooley's, on trouve des masses de fer magnétique, tellement considérables, qu'il semble que la montagne soit entièrement composée de fer; elle n'en est pas moins couverte de la végétation la plus magnifique. Cette abondance de fer est cause que, dans cette partie centrale du Jersey, depuis les montagnes jusqu'à la mer, on a établi une multitude de forges et de hauts fourneaux pour l'exploitation du minerai; et les ouvriers employés dans ces mines m'ont assuré qu'ils regardaient ce fer comme supérieur à celui d'Alsace. Sur la rive gauche de la Delaware, à quelques milles de Trenton, on a découvert du plomb sulfuré, de l'oxyde de zinc, de l'antimoine, du zircon, du quartz agathisé et du jaspe qui présente des veines de couleur variée. Enfin, pour compléter cet aperçu des productions minérales de l'Etat de Jersey, nous mentionnerons que, sur plusieurs points de son territoire, à Schooley's et dans le comté de Hunterden, on rencontre des sources minérales.

L'exploitation et les diverses préparations de ces richesses naturelles donnant au commerce intérieur une grande activité, et nécessitant des communications faciles, la Législature de cet Etat, pour répondre à ce besoin, vient de décréter la création d'un canal qui, partant du comté de Monmouth pour se rendre au cap May, longera la côte à une certaine distance. Ce canal de vingt-cinq milles d'étendue sera d'un avantage inappréciable pour les habitans de la partie méridionale du Jersey, et en outre il abrégera beaucoup le trajet depuis New-York, jusqu'à la baie de la Delaware. Indépendamment de ce canal, deux autres, traversant le Jersey par son centre, doivent être maintenant exécutés; l'un est destiné à réunir les eaux de l'Hudson à celles de la Delaware, et l'autre doit conduire de cette dernière rivière à la baie de la Chesapeak.

Après cet aperçu général de la disposition et des particularités physiques de l'Etat du Jersey, il est temps d'indiquer l'itinéraire de mes excursions. Après

m'être embarqué à New-York sur le bateau à vapeur, j'allai débarquer à Hoboken, que je considérais comme un point favorable pour être le centre de ces excursions, et de-là je me dirigeai vers Newark, capitale du comté d'Essex. Je traversai d'abord la rivière *Hackensack* sur un pont de mille pieds de longueur, qui s'ouvre dans le milieu pour le passage des navires, et je m'avançai, en suivant une route solidement établie, au milieu de ces vastes marais de Newark que des mains industrieuses ont entrepris de rendre à la culture. Ces marais offrent dans leur étendue peu de masses d'arbres d'une grande hauteur, mais en revanche ils sont couverts d'une multitude d'arbustes épineux, de *myrica* et de plantes herbacées, dont quelques-unes atteignent des dimensions extraordinaires. Ces fourrés humides sont la retraite d'une infinité d'oiseaux parés du plumage le plus brillant; on peut y voir à la fois le ministre au corps bleu d'azur, le gros-bec au corps bleu foncé, distingué par des ailes rayées, le cardinal couleur de feu, le camail-rouge à dos noir et ventre blanc, le canard branchu remarquable par son aigrette éclatante, le héron bleu cendré, et le magnifique héron de la Louisiane; dans des espèces plus petites, on rencontre le brunet au corps noir distingué par sa tête jaune pâle, et le joli serin varié de taches noires et jaunes. Tous ces oiseaux, doués d'un ramage éclatant, de cris aigus ou d'un simple gazouillement, se livrent à mille jeux folâtres à l'abri des buissons touffus; heureux s'ils n'avaient des ennemis acharnés, et si les oiseaux carnassiers, et surtout la buse, ne venaient souvent porter l'épouvante et la mort dans leurs légers bataillons; on dit même qu'au printemps, époque où ce chasseur redoutable se met en campagne, l'épouvante règne tellement parmi ces faibles oiseaux, qu'ils désertent entièrement les environs, et que le silence le plus absolu règne sur la contrée jusqu'après le départ de l'ennemi commun.

Après avoir contemplé long-temps les vives allures, les formes et les couleurs variées des hôtes de ces lieux sauvages, je m'avançai jusqu'au pont de la rivière *Passaïc.* Ce pont, construit en bois comme le précédent, s'ouvre également au centre pour livrer passage aux embarcations; il a cinq cents pieds de longueur; la rivière sur laquelle il est jeté, après avoir exécuté une chute magnifique que

nous décrirons, coule à pleine rive jusqu'à la baie de Newark, où elle a son embouchure près de la rivière Hackensack dont elle est cependant très-éloignée à son origine.

A quelque distance de ce pont, non loin des bords de la même rivière, je trouvai la ville de *Newark*, capitale du comté d'Essex. Cette ville, située sur un plateau élevé, offre un coup-d'œil charmant lorsqu'on la considère de la route par laquelle j'arrivais; on voit au-delà d'une grande pelouse plantée d'arbres magnifiques, une rangée de maisons élégantes, que terminent deux églises mystérieusement ombragées; quelques sentiers, tracés par les pas des fidèles, se dessinent sur ce gazon et aboutissent à l'entrée des deux temples, à côté desquels on remarque de longs hangars proprement construits en bois, pour servir d'abri, les jours de service, aux voitures et aux chevaux de ceux qui s'y rendent. Newark renferme tous les établissemens d'utilité publique en rapport avec son importance; sa population est de cinq mille habitans, ou, si l'on y réunit celle du comté, de huit mille neuf cent quatre-vingt-quatorze individus. Indépendamment des produits de son sol et de ses manufactures, Newark tire de grands avantages de sa position près de la rivière Passaïc qui peut donner accès, jusqu'au-delà de cet endroit, à des navires de quatre-vingts tonneaux; c'est pour cette ville un moyen facile d'exporter les nombreux produits de son sol ou de ses manufactures, et de recevoir en échange ceux des Etats voisins. Les produits du sol ou de l'industrie, particuliers au district de Newark, se composent d'un cidre renommé qui pourrait rivaliser avec le vin de Champagne, et des articles sans nombre de ses fabriques de chaises, de souliers, de meubles et de voitures de toute forme et de toute espèce; on peut y joindre les produits de ses manufactures de tissus de lin, de coton, de chanvre et de laine, de ses distilleries, de ses tanneries, de ses moulins à huile et à papier, de ses fabriques de chocolat, de chandelles et de savon, et enfin de ses ateliers pour la texture des chapeaux de paille. Newark, principal mobile et centre de ce commerce, n'aurait donc qu'à se féliciter de ses avantages, s'ils n'étaient balancés par un véritable fléau, qui force en été presque tous les habitans de cette ville d'abandonner son séjour; je veux parler des milliers de taons

et de moustiques qui, nés au sein des marais qui environnent cette ville, se répandent de tous côtés, et tourmentent cruellement les hommes et les animaux; je fus si horriblement maltraité par eux lors de mon passage, que tout mon corps fut couvert en peu de momens d'ampoules et de boutons sanguinolens.

De Newark je me dirigeai vers les chutes de la Passaïc qui jouissent dans le pays d'une grande célébrité. Je cotoyai la rivière jusqu'à *Belle-Ville*, petit endroit entouré de marais et de tourbières; de-là une petite route conduit au village de Caldwell, situé dans un pays plus élevé; on suit, jusqu'à *Equakinok*, le cours de la rivière dont les rives sont couvertes de moulins et d'usines mis en mouvement par la rapidité de son cours; plus loin cette rivière s'éloigne, et forme un vaste demi-cercle jusqu'à la ville de *Paterson*, à laquelle on parvient par un sentier beaucoup plus court qui fait la corde de l'arc. En suivant un autre sentier qui se dirige au nord, on voit les sites se revêtir peu à peu de formes plus sévères; on se trouve bientôt en présence de masses de basalte, au milieu desquelles on reconnaît que la Passaïc a été forcée de se frayer un passage. Plus on remonte son cours supérieur, et plus les aspects développent de grandeur et de majesté. On contemple avec une émotion indéfinissable ces montagnes couvertes d'antiques forêts, ces défilés sauvages et profonds, et ces plans entrecroisés de collines qui forment une succession de caps hérissés de fragmens de basaltes. D'un point élevé, sur lequel je m'étais placé, je considérais l'ensemble de cette scène avec enchantement; à ma droite était un plateau gazonné, traversé par plusieurs sentiers conduisant aux endroits d'où l'on peut voir le cours inférieur de la rivière dont les eaux s'écoulent paisiblement après leur chute. Cette partie fut jadis couverte de grands arbres qui ont en partie disparu; parmi ceux qui subsistent encore se distinguent plusieurs variétés de pins et de chênes, quelques noyers et d'autres espèces. Au centre du tableau mon œil plongeait dans la fracture appelée *Garret*, et je voyais à son extrémité le cours tranquille de la partie inférieure de la rivière. Le plateau de droite présentait un aspect tout différent; la rivière l'occupe en totalité; les rochers s'y montrent de toutes parts, surtout à l'époque des basses

eaux ; ces rochers, tous formés de la même substance volcanique, s'étendent très-loin et même jusqu'aux petites chutes, situées à quelques milles de distance. La rivière, en arrivant près du lieu de sa chute, forme de petites cascades, en passant sur des lits de rochers inégaux et étagés; plus loin elle rencontre des masses considérables qui divisent son cours; mais bientôt elle les dépasse, et se précipite dans cette longue et profonde fracture pratiquée dans des roches aussi dures que le fer. Lorsque l'on considère de près la disposition de ces roches et leur nature, on s'aperçoit que cette ouverture n'a pu s'opérer que par l'effort des tremblemens de terre, secousses qui sont d'ailleurs attestées par les traditions. On m'a assuré que cette masse basaltique avait une largeur de quinze milles, et le lecteur doit se rappeler que nous l'avons vue former une muraille perpendiculaire de vingt-cinq à trente milles d'étendue sur la rive droite de l'Hudson.

En s'enfonçant dans les bois, on arrive à l'endroit qui fut, il y a peu d'années, le théâtre d'une triste catastrophe : une femme jeune et intéressante, nommée madame *Cumming*, et mariée à un ministre protestant, faisait une excursion dans ces contrées pour en admirer les sites magnifiques; assise au sommet escarpé de la rive occidentale, l'infortunée oublia sans doute, dans l'enchantement que lui causait ce spectacle, le soin de sa sûreté; elle glissa rapidement, tomba dans la rivière et périt aussitôt. En descendant au moyen d'échelles on peut gagner les bords de la rivière, et découvrir l'endroit où se passa ce triste événement. Du même endroit on aperçoit, à l'extrémité du couloir, les eaux qui se précipitent, et tombent de soixante-dix pieds de hauteur, dans un beau bassin, d'où elles s'échappent ensuite pour aller fertiliser la contrée (planche XLV). Un peu au-delà, et sur le côté, se présente un petit vallon qui forme l'entrée ou l'accès des chutes; on remarque à droite et à gauche, sur les mornes qui le resserrent, les fragmens de prismes basaltiques qui couvrent toute la contrée environnante (planche XLVI). Enfin, non loin de l'entrée des chutes, on trouve un site charmant où la plupart des arbres ont été épargnés; on les voit former des groupes plus ou moins épais, plus ou moins élancés, qui se détachent sur le fond plus clair des habitations et des champs de culture (planche XLVII).

Ce ne fut qu'avec un vif regret que j'abandonnai ces sites que tant d'étrangers viennent visiter et admirer; en les quittant je me rendis au bourg de *Moristown.* J'avais, dans un voyage précédent, visité le centre du comté de Sussex, les jolis bourgs de *Princeton,* de *Springfield* et d'*Orange.* Après que j'eus traversé encore une fois la Passaïc et les monts de *Battle-Hill,* je franchis le village de *Morris,* et je pris une voiture pour me conduire aux bains minéraux de Schooley's. La route que je suivis dans ce trajet s'élève, puis descend vers le bourg de *Mendham,* situé au-delà de la rivière Noire qui coule au sud dans un pays enfoncé. Deux ou trois milles plus bas on atteint le bourg de *Chester,* et plus loin encore celui de *German-Valley* (vallée des Allemands); cette contrée est habitée par des Hollandais qui, par une espèce d'instinct qu'ils paraissent tenir de leur origine, préfèrent toujours les lieux humides et marécageux. La montagne de Schooley's se présenta alors devant moi; en gravissant sa pente par une rampe rapide taillée en zig-zag, j'eus occasion de reconnaître dans les rochers des masses de granit blanchâtre, micacé et semé de très-petits points de chorl. Le sommet du plateau me parut porter un sol assez pauvre; quelques champs de maïs et de patates, et quelques carrés cultivés en plantes potagères pour l'usage de l'établissement des bains, furent, avec quelques *mimosa* chétifs, les seuls végétaux que j'aperçus jusqu'à la taverne où je m'arrêtai.

Les bains sont situés à quelque distance, au fond d'un vallon. En m'y rendant, après avoir pris quelque repos, je vis, dès l'extrémité du plateau, la végétation renaître, et en peu d'instans j'eus atteint l'entrée du vallon. A droite sont semées quelques maisons habitées par des familles dont les hommes travaillent à l'exploitation des nouvelles mines de fer magnétique. Un forgeron de l'endroit me dit qu'il préférait ce fer à tout autre de la contrée, pour ferrer les chevaux. A mesure que j'avançais, mon attention était éveillée par un bruit qui paraissait sortir d'entre les massifs de verdure; en me dirigeant sur cette indication, je découvris quelques pas plus loin un courant d'eau, et, dans une partie plus reculée du bois, une jolie cascade dont l'écume, d'une blancheur éclatante, jaillissait sur les débris de rochers (planche XLVIII). Je suivis le cours de ce joli ruisseau, jusqu'à l'endroit

où il est traversé par un pont rustique qui ajoute encore un nouvel agrément au paysage (planche XLIX).

J'étais seul dans cette solitude, car, à l'époque matinale que j'avais choisie pour cette excursion, tous les amateurs de l'onde salutaire étaient encore plongés dans le sommeil; je pouvais donc, sans craindre les distractions, me livrer à la contemplation tranquille de ces lieux, et porter mes curieuses investigations sur tous les objets naturels qu'ils recélaient. La richesse de la végétation suffisait seule pour captiver mon intérêt. Entre des masses éboulées de granit, que revêtaient des mousses velontées, sortaient d'épais *cactus*, de larges frondes de fougères, ou des tiges fleuries de bouillon blanc. Sous l'ombrage protecteur des arbres croissait l'élégant *betula lenta*, le lierre se groupait au myrte, la ronce tomenteuse parait le bord des ruisseaux limpides, et le superbe *magnolia* épanouissait ses larges fleurs à côté des grappes pourprées du sumac. A cette heure matinale où rien ne troublait encore leur sécurité, une foule d'animaux, différens de formes et de mœurs, animaient cette solitude. Indépendamment des oiseaux au plumage varié et au brillant ramage, des écureuils gris ou striés, qui semblaient voltiger de branche en branche, quelques quadrupèdes plus rares se glissaient timidement entre les buissons; tel était le *mink*, espèce de martre très-jolie, qui fait aux poissons, ainsi qu'aux petites tortues, une chasse continuelle. Cet animal, très-effilé et plus petit qu'un chat, se cache, pour surprendre sa proie, parmi les hautes herbes, au bord des courans, et ne laisse passer que l'extrémité de son museau pointu; dès qu'un poisson passe à sa portée, aussitôt il s'élance comme un trait et ne manque jamais de saisir sa proie; il monte aussi aux arbres avec une agilité surprenante, et court jusqu'à l'extrémité des branches pour dévorer les œufs et même les petites familles d'oiseaux qu'il peut surprendre dans leurs nids. Un autre quadrupède du même genre se rencontre aussi dans cette solitude; on le nomme *skunk*, c'est la mouffette (*viverra putorius*), joli animal à poil rude, strié de bandes alternativement blanches et noires, avec les joues noires et le museau blanc; grand chasseur d'oiseaux et de poules, et vorace à l'excès, il met en usage, lorsqu'il est poursuivi, un singulier moyen de défense; il lance vers

son ennemi une liqueur tellement fétide que le chasseur est forcé d'abandonner sa poursuite. Cette odeur se fait sentir de très-loin sous le vent, et il n'est pas d'autre moyen d'en purger les vêtemens qui en sont imprégnés que de les enterrer pendant quelques jours. Je vis aussi dans ces lieux, se glissant hors de son trou avec inquiétude et précaution, le *monax* (la marmotte), animal très-doux lorsqu'il n'est point maltraité, mais se servant vigoureusement de ses longues dents pour faire des blessures cruelles lorsqu'il est attaqué. Enfin, dans les endroits où le sol plus humide et plus meuble pouvait facilement céder à ses efforts, je trouvai un petit quadrupède très-rare, du genre des condylures; c'est la taupe à museau étoilé, dont j'ai déjà parlé dans mon premier volume, et qui a été parfaitement décrite par M. Desmarest, dans le Journal de Physique (septembre 1819).

Ces lieux, qu'enveloppait constamment un ombrage épais, et que baignait une humidité continuelle, étaient encore le séjour d'une foule de reptiles variés; j'y pris quelques tortues de terre et d'eau : parmi les premières, la plus intéressante, sans contredit, était la *tortue à tabatière*, ainsi nommée parce que son plastron peut s'ouvrir et se fermer à volonté comme un couvercle à charnière, de sorte que, surprise par un ennemi, elle se clôt hermétiquement dans cette espèce de boîte, qu'on ne peut ouvrir sans employer de grands efforts. Les tortues qui vivent dans l'eau, se nourrissent de petits poissons et de grenouilles; elles sont généralement très-voraces; la bigarrure de leur carapace noirâtre, pointillée de petites taches rougeâtres, leur donne beaucoup d'agrément. Ailleurs, sous des rochers, des troncs renversés, des *detritus* humides, se glissaient avec vélocité des salamandres dont la plus commune, de couleur brune, était parsemée de taches jaunes qui allaient en s'agrandissant vers l'extrémité de son corps. Une espèce de murmure lugubre m'avertit de la présence de la grenouille mugissante (*rana boans*) qui poursuit sur l'eau les jeunes canards, et les engloutit tout entiers. Ailleurs, je reconnus à ses cris rauques et discordans la grenouille piolante (*rana oceolata*), la plus importune de toute cette famille si variée. Enfin je découvris, parmi les herbes entre lesquelles il se glissait sans les agiter, le joli serpent à jarretières,

reptile inoffensif, et plus loin quelques lézards à gorge métallique, qui couraient après les mouches dont ils se nourrissent.

La fontaine minérale est située à l'extrémité du vallon, à son point le plus élevé; elle est entourée d'habitations pour les personnes riches, et d'une taverne pour les buveurs moins aisés; on y parvient par un escalier rustique, mal entretenu, qui conduit à une salle à claire-voie, au centre de laquelle se trouve enfermée la masse du rocher d'où l'eau s'échappe. Le mince filet d'eau que cette source émet, est conduit par un tube qui le reçoit, jusque dans un cabinet situé plus bas, dans lequel les douches sont administrées. La source fournit un gallon d'eau en trois minutes. Analysée par le docteur M. Neven, cette eau a présenté du muriate de chaux, du muriate de soude, du muriate de magnésie, du carbonate de chaux, du sulfate de chaux, et enfin du fer oxidé et carbonaté; on assure qu'elle a la propriété de guérir la gravelle, et de dissoudre les calculs de la vessie. La roche d'où cette eau s'échappe est de nature primitive; elle a une teinte rougeâtre qui paraît due à de l'oxide de fer. Au reste ces eaux minérales, quoiqu'elles ne soient point environnées des constructions somptueuses comme celles de Saratoga et de Balston, et qu'elles ne soient point comme celles-ci le rendez-vous du luxe et des plaisirs, sont cependant très-fréquentées; des malades s'y rendent de tous les points de la contrée environnante et même des Etats voisins, dans l'espérance d'y recouvrer la santé.

Toutes mes recherches étant terminées, je partis de Schooley's avec un agréable compagnon que le hasard m'y avait fait rencontrer; c'était un des MM. Boisaubin, dont le père, notre compatriote, établi depuis longues années à *Moristown*, exerce envers tous les étrangers, et surtout envers les Français, la plus cordiale et la plus généreuse hospitalité. Je trouvai dans M. Boisaubin fils un compagnon tout-à-fait assorti à mes goûts, puisqu'il était amateur passionné des grandes scènes de la nature; nous fîmes donc ensemble quelques excursions intéressantes, et particulièrement une au lac *Morris*, situé non loin de la chaîne majestueuse des montagnes Bleues. Dans l'intervalle de ces excursions, je séjournais à Moristown chez le père de mon jeune ami, et dans la société de son aimable famille, composée

de plusieurs jeunes gens et de deux charmantes jeunes personnes, mesdemoiselles Emma et Louisa; leur habitation est située au fond d'une jolie vallée, à quelque distance du village; élégante et commode dans sa simplicité, elle offrait tous les agrémens d'une retraite champêtre; et, si l'on en pouvait citer aux environs de plus somptueuses, il n'en était aucune que l'étranger eût préféré d'habiter, après avoir passé quelques jours dans celle de M. de Boisaubin.

Après un séjour d'une semaine chez ces hôtes respectables que je ne puis plus désormais oublier, je me disposai à passer en Pensylvanie. La partie septentrionale du Jersey, que je venais de parcourir, forme à peu près la moitié de cet Etat; elle se divise en sept comtés, qui ont tous à peu près la même dimension. Ces comtés renferment une population plus compacte, et possèdent un sol plus productif, plus riche de cultures variées, surtout à l'issue des montagnes, que les comtés du midi. Je puis citer comme un exemple de la richesse et de la fertilité de cette contrée, le beau comté de Morris où l'on remarque à la fois de gras pâturages, des vallées bien cultivées, des collines couvertes de forêts, et, au milieu de ces belles campagnes, une population nombreuse et active, toujours occupée à les fertiliser. Les forêts de ce comté me fournirent l'objet de quelques observations intéressantes; j'y trouvai la précieuse espèce du chêne quercitron (*quercus rubra*), qui s'élève à plus de quatre-vingts pieds de hauteur, et dont l'écorce donne une très-belle teinture jaune; j'y rencontrai aussi le chêne à feuilles de saule, le chêne épineux, et le faux thuya qui se plaît dans les lieux humides et bas. Je recueillis les plants et les graines de la plupart de ces espèces, et déjà ils ont été confiés au sol de notre patrie qu'ils paraissent avoir adopté, comme s'il était sur leur sol natal.



VINGTIÈME SECTION.

VOYAGE EN PENSYLVANIE, DESCRIPTION DE PHILADELPHIE; EXCURSION A BALTIMORE, AU PONT NATUREL EN VIRGINIE; RETOUR EN FRANCE; NAUFRAGE.

Je sortis du Jersey par Philipsbourg, situé sur les bords de la Delaware; vis-à-vis et sur la rive droite est située la ville d'Easton qui appartient à l'Etat de Pensylvanie. On traverse le fleuve sur un beau pont, entièrement couvert, de cinq cent soixante-dix pieds de longueur; le long couloir dans lequel passent les piétons et les voitures, est percé, des deux côtés, de fenêtres qui donnent accès à la lumière. A l'époque de mon passage, les eaux de la Delaware dont les bords sont très-découpés, avaient extrêmement diminué sous l'influence de la haute température, et l'on voyait à découvert dans son lit plusieurs bancs composés d'un gravier granitique et d'un sable d'alluvion extrêmement délié. La ville d'Easton est dans une situation délicieuse, entre des collines de l'aspect le plus varié et le fleuve magnifique qui serpente à travers les montagnes dont la contrée est semée. Parmi ses nombreuses constructions, on en remarque quelques-unes fort antiques dont l'origine remonte aux premiers établissemens des Européens dans ces contrées. Parmi les plus modernes, il en est de fort élégantes; un grand nombre des unes et des autres sont entourées de jardins. Les édifices et les églises sont peu nom-

breux, mais remarquables par leur extrême propreté. Sur une colline qui domine le fleuve s'élève le collége auquel sont annexées quelques constructions particulières. Indépendamment de la Delaware qui passe au-devant d'Easton, cette ville est encore entourée par deux petites rivières, dont la plus considérable, située au sud et nommée le Lehigh, a sa source dans les monts Alléghanis, et vient se jeter dans le fleuve après un cours tourmenté par de nombreux obstacles et accéléré par plusieurs chutes. Le second courant, situé au nord et nommé le Bushkill, n'est qu'un faible ruisseau qui sert cependant à mettre en mouvement quelques moulins.

Au-dessus de l'embouchure du Lehigh est situé un pont suspendu par des chaînes, que je m'empressai d'aller visiter. Ce pont, sur lequel passe la route de Philadelphie, a quatre cent soixante-quinze pieds de longueur; il est porté par des piles en pierre, au-dessus desquelles s'élèvent des espèces de portiques revêtus de planches qui en cachent la charpente et la mettent à l'abri. De cette charpente partent, des deux côtés opposés, de quadruples chaînes formées de longs briquets d'un pouce carré de solidité, qui descendent en formant des portions d'ellipses, au point central et inférieur desquelles s'attache le plancher du pont. Ce plancher est divisé, à sa surface, en deux voies pour les voitures, et deux trottoirs latéraux pour les piétons. La légèreté de cette construction est telle que, lorsqu'on passe dessus, même à pied, on cause à toute la machine un ébranlement qui se manifeste par un bruit de ferrailles, très-désagréable à l'oreille. Ce système de ponts, dont le plus important avantage est l'économie, est mis fréquemment en usage dans cet Etat, et avec d'autant plus de succès que c'est de son intérieur qu'on tire presque tout le fer nécessaire à leur construction.

Ayant appris à Easton que l'établissement des frères Moraves n'était situé qu'à dix milles de cette ville, je formai sur-le-champ le projet de l'aller visiter. Il faut, pour s'y rendre, suivre le cours du Lehigh, sur lequel on voit naviguer des barques nombreuses chargées de charbon; la mine précieuse d'où on le tire est située près des bords de cette rivière, et si favorablement pour le chargement, que le charbon, en sortant de l'ouverture, est jeté dans un couloir qui le conduit

jusqu'aux bateaux placés pour le recevoir. Le produit de cette mine est assez abondant pour fournir non-seulement à la consommation des habitans d'Easton, mais encore pour qu'on puisse en transporter au loin des quantités considérables par la Delaware. Après avoir suivi quelque temps le cours du Lehigh, le chemin s'en écarte; on prend sur la droite une belle route qui conduit d'abord au village de Nazareth, puis à celui de Bethléem, près duquel on se rapproche de la petite rivière que traverse un pont jeté près de l'endroit où elle reçoit les eaux d'un petit ruisseau nommé le Jourdain. C'est dans le bourg de Bethléem qu'est situé l'établissement des frères Moraves; la rue principale offre l'aspect le plus agréable, elle est bornée du côté de l'orient par une élévation sur laquelle ces hommes industrieux ont formé un réservoir, tenu plein au moyen d'une machine qui monte l'eau de la rivière, et qui fait en même temps mouvoir plusieurs moulins. Cette eau est ensuite distribuée dans toutes les maisons du bourg, au moyen de tuyaux de conduite adaptés au fond du réservoir.

Cette société religieuse d'individus réunis en communauté pour se livrer au travail, fut fondée en 1741, sous les auspices du comte de Zinzendorf; lorsqu'elle vint s'établir dans cette contrée, les Européens n'y avaient point encore formé d'établissement, de sorte qu'elle eut cruellement à souffrir des excursions des sauvages. Le culte de cette secte admet les images et la musique dans les temples; le service religieux est fait tous les dimanches, matin et soir, et chacun y assiste exactement. L'église est une salle très-vaste, dont les murs sont peints en blanc, et dont les croisées très-élevées sont garnies de rideaux blancs tombant jusqu'à terre. Le plafond est verni et sans ornemens; vis-à-vis la chaire du prédicateur est un buffet d'orgue accompagné de tribunes pour les musiciens. Des bancs rangés en deux colonnes, et d'autres rangés contre le mur remplissent toute la nef. La porte principale est située au milieu d'un des côtés vis-à-vis le prédicateur, et de chaque côté deux autres portes conduisent aux tribunes. L'office se compose de sermons, d'exhortations, et surtout de chants en chœur exécutés par les hommes et les femmes, et accompagnés par une musique mélodieuse. Autrefois ces sectaires, qui appartiennent à la confession d'Augsbourg, vivaient en communauté, et portaient

un costume particulier et uniforme ; mais aujourd'hui, comme leur nombre s'est prodigieusement accru, chaque famille a sa maison particulière, et chaque membre de la société suit à peu près la mode universelle. Cependant, malgré la division de la société en familles particulières, l'ancienne maison commune a été conservée ; elle sert actuellement d'asile où les femmes veuves et âgées sont soignées lorsqu'elles sont malades.

Le but de l'association étant le travail, tous les Moraves s'adonnent à quelque branche d'industrie ; les uns sont charpentiers ou menuisiers, d'autres horlogers ou facteurs d'instrumens, un grand nombre tailleurs ou cordonniers, d'autres enfin se livrent à la culture des champs. Le produit de leurs travaux est versé à la caisse générale et employé à entretenir chaque famille, à construire et à réparer les maisons et les fermes, à acquérir des terres, et enfin à tous les usages que peuvent requérir les besoins de la société. Au moyen de leur économie et de leur industrie, leurs ressources se sont accrues, et leurs propriétés se sont agrandies ; ils possèdent actuellement autour de leur établissement une immense quantité de terres et de forêts. On trouve dans le village une excellente taverne, et l'on y tient à la disposition des voyageurs des voitures attelées de chevaux superbes. La société a fondé un pensionnat pour les jeunes personnes du sexe ; il occupe un bâtiment entouré d'un grand jardin et situé dans la plus belle exposition. Toutes les meilleures familles de l'Etat, convaincues de l'excellente moralité de la société des Moraves, s'empressent d'envoyer leurs filles à cet établissement pour y faire leur éducation ; les institutrices ne sont reçues qu'après avoir subi divers examens. C'est à Nazareth, village peu éloigné et fondé par la même société, qu'est située l'institution pour les jeunes gens, établissement qui ne jouit pas d'une réputation inférieure à celle de Bethléem.

Chaque soir, après le travail, les habitans vont à la promenade, ou se réunissent pour faire de la musique. Cet art est particulièrement cultivé par les Moraves ; dans chaque maison on trouve toujours des instrumens à cordes ou à vent, des pianos, etc. Lorsque le soir, au moment où toutes les réunions musicales sont formées, on passe dans la grande rue du bourg, l'oreille est agréablement captivée

par la mélodie des hymnes sacrées, chantées par une foule de voix extrêmement justes et harmonieuses.

Je quittai l'établissement des Moraves, en prenant une diligence qui leur appartient et qui va à Philadelphie; elle devait me laisser au bas des monts, à un endroit d'où je me proposais de regagner Easton, car je voulais visiter, en allant à Philadelphie, les bords pittoresques de la Delaware. En m'éloignant, je m'occupai long-temps à contempler le délicieux aspect qu'offre, d'une certaine distance, l'établissement de cette paisible et laborieuse société. Tout le site environnant est rempli de grandeur et de majesté; des monts superbes forment un demi-cercle au midi du bourg, et leur élévation est encore agrandie par les magnifiques forêts qui les couronnent. Le chemin s'élève et se développe en plusieurs rampes sur le flanc des montagnes; au sommet nous atteignîmes une barrière; le conducteur s'annonça en sonnant du cor qu'il porte toujours en bandoulière, et un Morave sortit de sa maison pour ouvrir la barrière et la refermer après notre passage. Parvenu à la dernière sommité des montagnes, j'aperçus devant moi comme un bassin immense, que remplissait à cette heure matinale un océan de vapeurs; on distinguait à travers leur demi-transparence les sommités des forêts qu'elles enveloppaient, et l'on voyait percer çà et là quelques flèches de pins gigantesques. La diligence s'arrêta encore un instant à une nouvelle barrière qui limitait de ce côté les immenses propriétés des Moraves; après qu'elle eut descendu le revers des montagnes, je la quittai pour reprendre seul une nouvelle route qui devait me conduire à Easton.

Le beau pays que je parcourus dans cette excursion, me parut habité par une population d'origine variée; le nombre proportionnel des individus de chacun des peuples qui la composent suit à peu près cette progression : les Allemands sont les plus nombreux, viennent ensuite les Hollandais, les Anglais, les Suisses et enfin quelques Suédois et Danois. Je n'y remarquai presque point de Français; cependant j'en avais vu un assez grand nombre à Moristown, et généralement dans toute la Pensylvanie; ils paraissent même affectionner ce dernier Etat où ils prétendent retrouver une apparence des sites de leur patrie. A l'époque de la

révolution de France et des massacres des Antilles, il vint s'établir beaucoup de Français dans ce pays, et la plupart y sont restés; une autre partie est rentrée en France depuis la restauration dans l'espoir de recouvrer quelques-uns de ses biens non vendus.

Je prolongeai mon séjour à Easton, dont les environs m'offraient de nombreuses ressources pour augmenter mes collections; enfin je pris une nouvelle voiture qui va à Philadelphie, en suivant dans une partie de son trajet la rive droite de la Delaware. On traverse d'abord le pont en chaînes du Lehigh, qui produit un bruit étourdissant lorsqu'il vient à être mis en mouvement par le poids de la lourde machine roulante. On gravit ensuite la pente d'une montagne calcaire qui borde le fleuve que l'on aperçoit encore pendant quelque temps poursuivre son cours dans une profondeur très-boisée; la rapidité de son cours est très-grande, et ses rives dégradées portent les traces de ses continuels ravages; du milieu de ses eaux s'élèvent une multitude d'îles verdoyantes qui interrompent l'uniformité de sa nappe immense. Sur la rive gauche on voit s'avancer, en forme de cap, une haute montagne qui forme l'extrémité de la chaîne de celles de Schooley's. Ce mont fournit un point de vue admirable, tant par sa hauteur majestueuse que par la beauté des végétaux qui, de sa cime à sa base, l'enveloppent tout entier, en formant un vaste amphithéâtre de verdure qui s'abaisse jusqu'à la rivière. Quelques mornes d'un ordre inférieur s'élèvent sur la rive droite; ils paraissent avoir fait partie de la montagne et en avoir été séparés par la rapidité du fleuve qui s'est ouvert son lit entre eux. On remarque à l'appui de cette observation que les rivages du fleuve sont partout dégradés, et que de toutes parts ils forment des angles saillans et rentrans qui se détachent de la manière la plus prononcée.

A Springtown, village situé sur la petite rivière Cook's, la Delaware, faisant un vaste demi-cercle, s'écarte beaucoup de la route qui continue à mi-côte. Toute cette partie de pays me parut marécageuse. La route est toujours très-pittoresque jusqu'à Dublin où je quittai la voiture à laquelle un accident était survenu, pour m'acheminer à pied vers New-Hope, joli village qui fait partie du comté de Buck.

On se rapproche en cet endroit de la Delaware; elle coule avec une extrême rapidité, toujours dominée par les montagnes voisines; elle franchit des rocs saillans sur lesquels elle produit en passant de petites cascades, ou plutôt des rapides qu'on peut comparer à certains passages du Rhône au-dessous du fort l'Ecluse; au village de New-Hope elle est traversée par un pont à l'extrémité duquel aboutit la belle route qui se dirige vers le collége de Princeton situé à la partie méridionale et centrale de l'Etat de Jersey. Princeton est un point central d'autant plus remarquable, que c'est par cet endroit que passe le canal qui va de Brunswick à Trenton, et qui est destiné, comme je l'ai dit plus haut, à réunir l'Hudson à la Delaware, ou, en d'autres termes, à établir une communication intérieure entre New-York et Philadelphie; ce village est encore célèbre, dans les annales américaines, par la bataille que Washington livra en cet endroit aux Anglais, et à la suite de laquelle il se replia sur la Delaware.

Aux environs de New-Hope et plus bas encore, la rivière continue d'offrir des difficultés pour la navigation; son lit est semé d'îles et de petits bancs qui se montrent à sec à l'époque des grandes chaleurs, et au moment de la basse marée dont le mouvement alternatif se fait sentir à cette hauteur. Les deux rives sont semées de villages florissans, de fermes bien entretenues et de granges bâties en pierre. Cette contrée avait un air européen qui suffisait pour captiver mon intérêt; je la comparais à celles de grande culture qu'on trouve dans la Normandie et la Beauce; les propriétés et les fermes étaient généralement entourées de haies vives, ce qui ajoutait à la ressemblance, et les maisons, dont, à l'aspect extérieur de leur décoration, on pouvait indiquer la nation du propriétaire, présentaient la même analogie.

En me livrant à ces observations sur la contrée que je parcourais, j'atteignis bientôt un endroit où la Delaware, toujours semée d'îles, fait un détour jusqu'au pont de Trenton, ouvrage magnifique tout en bois, et élevé sur des piles formées de longs sapins. Ce pont a mille huit pieds de longueur sur trente-six de largeur; il est composé de cinq arches qui ont chacune cent quatre-vingt-quatorze pieds d'ouverture. On jouit du haut de son plancher d'une vue magnifique sur les deux

parties opposées de la rivière, et ce pont lui-même, avec son architecture hardie et singulière, fait un magnifique ornement dans le paysage. Mais je ne suivis point la Delaware dans son détour, je pris un chemin diagonal qui me ramena auprès de ses bords alors entièrement plans et marécageux ; ce fut vers l'endroit où, sur la rive gauche, une légère hauteur qui se remarque dans les environs de Bordentown, cache en partie la vue de ce village qui lui-même est situé sur une autre élévation nommée montagne Blanche ou Nouvelle-Egypte, à cause de la couleur claire du sol. C'est sur cette dernière élévation qu'est située la magnifique maison de campagne, résidence de M. le comte de Survilliers (Joseph Bonaparte); c'est dans cette délicieuse retraite qu'il vit, toujours entouré d'une société choisie et d'une nombreuse population d'artisans, dont il dirige les travaux, appliqués à l'embellissement de ses jardins qui rappellent ceux de la France. Vis-à-vis cet endroit une île très-considérable occupe une portion du lit de la rivière; elle est parée de végétaux qui tous acquièrent les plus fortes dimensions; on distingue surtout parmi eux, à leur hauteur extraordinaire, les beaux peupliers de la Caroline qui se plaisent dans ces lieux bas et humides et auprès des eaux. Le fond de cette anse est occupé par des délaissemens considérables d'un sable fin que charie la rivière et qu'elle découvre chaque jour, au moment de la basse marée.

Je continuai à suivre une route qui longe ce rivage jusqu'à Bristol, village et port considérable qui renferme une population de deux mille habitans. C'est un séjour délicieux où, dans l'été, la haute société de Philadelphie se rend en foule, tant pour y jouir de la beauté du site, que pour s'y livrer à des spéculations commerciales. Quelques maisons charmantes jouissent de la vue de la rivière, très-large en cet endroit, et de celle de Burlington, autre village situé sur la rive opposée et faisant partie du Jersey.

Pendant que je me livrais à la contemplation de ce site enchanteur, la marée monta; alors les bancs de sable disparurent, la rivière s'élargit beaucoup, et bientôt sa surface agitée lui donna l'apparence d'une vaste baie maritime.

Après avoir soupé et couché à Bristol dans une taverne dont je ne pus

m'empêcher d'admirer l'élégance, ce qui m'annonça que je n'étais pas éloigné d'une ville opulente, je m'embarquai sur le bateau à vapeur qui descend de Trenton et qui se rend à Philadelphie. Le navire, après s'être arrêté près d'une rive, alla toucher l'autre pour prendre les passagers de Burlington, et continua ensuite sa marche majestueuse. Cette voiture d'eau est bien préférable en été à celle de terre; mais cette dernière est réservée en tout temps pour le transport de la malle-poste, parce que la rivière étant sujette à se geler, le service en recevrait des interruptions fâcheuses [1].

La marée descendante favorisait la marche du navire; on distinguait, sur les berges élevées de la rive droite, de belles maisons de campagne entourées de leurs jardins. Bientôt le fleuve se contourne, il traverse des terres planes et étendues au milieu desquelles son courant ralenti paraît insensible. Les montagnes ont entièrement disparu, et les côtes du Jersey paraissent s'aplanir. On remarque de ce côté peu d'habitations, si ce n'est près du rivage qui est formé d'alluvion et qui est traversé par quelques filets d'eau. Quelques masses de bois qui ont été épargnées s'étendent au centre du pays, où d'ailleurs on remarque, dans les mouvemens du sol, quelques ondulations auxquelles, à cause de la nature du terrain, on ne peut appliquer le nom de montagnes. Ces sillons peu élevés s'étendent diagonalement du nord-est de l'Etat du Jersey jusqu'au sud, et vont se perdre, au sud-ouest, vers la baie de la Delaware; ils forment le point de partage des eaux de cette partie inférieure du Jersey.

En continuant de parcourir le fleuve, on s'aperçoit qu'il commence à prendre une largeur plus considérable; dans quelques enfoncemens s'élèvent des masses de plantes fluviales qui empiètent sur le courant du fleuve, et qui forment, à la marée basse, des marais incommodes et dangereux. Nous ne tardâmes pas à tourner une

[1] L'administration des postes s'abonne à l'année avec les propriétaires de voitures publiques (*stage-coach*) pour le transport des malles aux lettres, que ceux-ci déposent sur leur chemin à chaque bureau intermédiaire, d'où les lettres sont ensuite distribuées dans l'intérieur du district ou du comté; ce service économique est très-actif et parfaitement fait.

pointe de terre, et le mouvement naturel du flot nous porta vers la côte du Jersey; alors apparurent à nos yeux les premières maisons de Philadelphie. Plus loin nous vîmes une grande île, et enfin la ville tout entière qui se déployait en vaste demi-cercle, en face duquel s'avançait, du côté du Jersey, une espèce de promontoire large et arrondi. En considérant la correspondance de ces deux parties, l'une saillante et l'autre rentrante, on ne peut s'empêcher de former la conjecture qu'avant que la Delaware eût opéré la rupture des montagnes qui arrêtaient son cours, ces deux parties n'en faisaient qu'une seule. Il est encore probable, par une suite naturelle des mêmes causes, que le territoire de la Susquehanna, situé à trente milles de distance, formait aussi une terre compacte, liée aux deux terres précédentes. Pendant que je me livrais à ces considérations, le bateau, étant arrivé au terme de son voyage, alla mouiller près d'un des quais du port réservé aux bâtimens de commerce.

Philadelphie, la ville la plus importante et la plus régulière de l'Etat, gît par 75° 10 de longitude ouest, et 39° 57 de latitude nord, à cent vingt six milles de l'océan Atlantique. Elle fut fondée en 1681 par Guillaume Penn, au milieu d'une contrée couverte de vastes forêts, à laquelle les colons donnèrent le nom de Pensylvanie, nom qui rappelle à la fois et celui du fondateur et l'état primitif des contrées qu'il fertilisa. Quoique son père en eût obtenu la concession de Charles II, Penn crut devoir traiter encore avec les indigènes, et ce fut des *Coaquannoc* qu'il acquit le terrain situé entre la Delaware et le Schuylkill, où il jeta les premiers fondemens de la ville *des Amis*. L'emplacement présentait cet immense avantage, que les navires d'un fort tonnage pouvaient remonter jusqu'à la hauteur de la ville où la Delaware forme un magnifique bassin d'un mille de large. Aussi, en raison de la proximité de ce bassin, le quartier de la ville qui longe le rivage de la Delaware, et qui est situé à l'est, est devenu le centre du commerce. C'est de ce côté que sont situés presque tous les établissemens relatifs à la marine, si l'on en excepte cependant le grand chantier de construction de la marine de l'État, qui est situé au sud de la ville. Mais ce quartier, le plus peuplé de tous, est aussi, en raison de l'activité de sa population, de la dépression de son sol, inférieur

à celui du reste de la ville, et de l'entassement de ses maisons, le plus sale de tous et le moins agréable à habiter. Le quartier qui avoisine la Delaware, indépendamment des inconvéniens que nous venons de mentionner, a encore le désavantage de n'être point précédé par un large quai, formant de ce côté une introduction convenable à cette ville magnifique, et servant en même temps à la libre circulation de la population active et industrieuse qui inonde sans cesse les abords de ce quartier, entièrement consacré au commerce maritime. Bien loin de là, le rivage de la Delaware est découpé par une multitude de bassins qui s'enfoncent plus ou moins dans son intérieur, et qui servent au stationnement des navires de commerce; les bords de ces bassins sont couverts de baraques, de comptoirs et de magasins de toute espèce, de sorte que l'étranger qui descend de l'intérieur de la ville a peine à découvrir le fleuve magnifique qui baigne ses murs, et celui qui arrive par la Delaware ne peut croire, à l'aspect de ces rivages irréguliers et couverts de baraques entassées, qu'il a devant ses yeux une des plus belles villes du monde.

La plus belle partie de la ville, et la plus remarquable sous le rapport de la propreté des rues et du luxe des édifices, est située entre *Walnut* et *Arch-Street.* Les rues tirées au cordeau, et coupées du nord au sud et de l'est à l'ouest, à angles droits, sont ornées de trottoirs et d'arbres d'espèces variées; on retrouve encore des arbres et des gazons sur de petites places, espèces de *squares* réservés à la promenade et situés dans l'intervalle des maisons qui, bâties en briques et ornées pour la plupart de perrons et de chambranles de fenêtres en marbre blanc, se ressemblent tellement, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, qu'un étranger peut facilement s'y tromper; cette disposition uniforme ne laisse pas de donner à l'aspect de la ville une monotonie dont triomphe seule l'activité de la circulation. On pourra s'en faire une idée en apprenant que la population qui, après la guerre de l'indépendance, n'était que de vingt-huit mille cinq cent vingt-deux habitans, dépassait cent vingt mille en 1817. Elle se compose aujourd'hui de Français et d'Allemands; on y compte peu de Hollandais, mais les Anglais des Trois-Royaumes y sont en majorité. Ces derniers descendent de ces puritains

qui, fuyant avec Penn les persécutions religieuses, vinrent demander aux solitudes du Nouveau-Monde le repos, la paix et la liberté. Dès l'établissement de la colonie, on garantit en effet à tous la liberté de conscience, comme on peut le voir dans la Charte des privilèges promulguée par Guillaume Penn le 28 octobre 1701.

« Attendu, porte cette pièce, que nul ne peut être heureux s'il est privé de la » liberté de conscience, touchant les sentimens religieux et le culte du Dieu tout- » puissant, père de la lumière et des esprits, etc.; je déclare et garantis par ces » présentes que toute personne qui résidera dans cette province ou dans ces terri- » toires, qui confessera et reconnaîtra un seul Dieu tout-puissant et qui désirera » vivre paisiblement sous le gouvernement civil, ne sera point inquiétée et ne » souffrira aucun préjudice dans sa personne ou dans ses biens, soit en matière de » foi, soit en matière de pratique. Elle ne sera point obligée de fréquenter ou de » subventionner aucun culte ou ministère contraire à ce qui lui paraîtra juste, ni » de faire ou souffrir aucun acte contraire à ses sentimens en matière de religion. » Enfin toutes les personnes qui font profession de croire en Jésus-Christ le sau- » veur du monde, seront capables, nonobstant leurs autres croyances, d'être ap- » pelées à tous les emplois soit législatifs soit exécutifs. » La Charte se termine par une déclaration portant que ces privilèges ne pourront être violés en aucun temps ou sous quelque prétexte que ce soit.

Les traditions de cette tolérance ne se sont point effacées; chaque religion se professe à Philadelphie avec une égale protection. Des quatre-vingt-neuf églises que renferme la ville, quatre, y compris la cathédrale, sont consacrées au culte catholique, et dix-neuf ou vingt au culte presbytérien. Une église est aussi affectée aux moraves; enfin les luthériens, les baptistes, les méthodistes ont également leurs temples; onze chapelles désignées sous le nom d'*african churches* sont affectées aux hommes de couleur. Les juifs y comptent deux synagogues.

On s'est fréquemment étonné du petit nombre de juifs fixés aux Etats-Unis, où leurs co-religionnaires sont paisibles et protégés par le droit commun, tandis

que, dans la plupart des Etats de l'ancien monde, ils sont encore exposés à des avanies qui rappellent l'intolérante brutalité du moyen-âge. On trouve la raison de cette singularité dans la puissance de l'attachement aux anciens usages, et dans la répugnance des sectateurs de Moïse à s'éloigner du continent. On n'en compte donc guère que six mille dans les Etats de l'Union, où ils sont à peu près ainsi répartis : La Nouvelle-Angleterre n'a pas plus de quatre cents Israélites; on en compte à peu près autant en Pensylvanie; l'Etat de New-York en contient neuf cents ou mille; il y en a quatre cents en Virginie; autant dans la Caroline du nord, autant dans la Caroline du sud; quatre cents en Géorgie; trente ou quarante dans la Floride, et peut-être une centaine dans la Louisiane. Ces données ne sont au surplus qu'approximatives, le travail n'ayant pas été approfondi par Ramsay, Melish, Marèse, Bellamy, ni par aucun des écrivains qui ont entrepris le dénombrement des sectateurs de chaque religion.

Les premiers juifs qui s'établirent aux Etats-Unis venaient pour la plupart de l'Allemagne ou de l'Angleterre. Jusqu'à la fin du siècle dernier l'émigration allait toujours croissant, mais, depuis cette époque, elle a diminué en raison directe de l'amélioration du sort des Israélites en divers endroits. La plupart de ceux qui arrivent encore, se rendent à New-York, la Caroline du sud n'étant plus comme autrefois leur lieu de rendez-vous. L'influence des institutions du pays ne paraît pas toutefois être sans fruit sur leurs co-religionnaires, puisqu'il s'est formé depuis trois ans dans la Caroline du sud une société de novateurs juifs qui se proposent l'abolition de tous les abus ridicules qui se sont glissés dans leur culte; et, ce qu'il y a d'assez curieux, c'est qu'ils procèdent à peu près de la même manière que les réformateurs chrétiens du XVI[e] siècle. Ces luthériens israélites ont tenu leur première séance à Charlestown le 16 janvier 1825. Dans une nouvelle réunion, le 21 novembre de la même année, M. Isaac Harby, auteur d'une tragédie d'*Alberti* et l'un des membres de la société, exposa son plan et son but; les principales modifications qu'elle veut faire adopter consisteraient à lire les prières en langue vulgaire et à simplifier la liturgie en abrégeant la longueur des offices. « Nous ne doutons pas, dit le *North American Review* qui me fournit ces

» documens, que l'esprit du siècle comme la voix de Jéhovah ne convertisse
» peu à peu la synagogue; que ses vieilles cérémonies, le langage inintelligible,
» les rites insignifians, ne fassent place à un culte plus raisonnable où tout sera
» mis à la portée de l'espèce humaine, et qui rendra l'homme meilleur et par
» conséquent plus heureux. »

C'est une conséquence de l'esprit de tolérance qui préside à ces réflexions que chaque établissement religieux, élevé au moyen de dons volontaires, soit entretenu de la même manière, sans que le budget de l'Etat intervienne en aucune façon. On annexe en outre à ces établissemens diverses congrégations, comme la *Société biblique* et la *Société des missions pour les sauvages*. Rien de plus commun que de voir se rencontrer et se croiser dans les rues de Philadelphie des convois funèbres appartenant aux divers cultes qui se partagent les habitans. Les quakers eux-mêmes, quoique ne portant point le deuil qu'ils regardent comme une pratique d'ostentation et de vanité, donnent quelque éclat à ces cérémonies. Je vis un jour un de ces convois suivi de plus de cent voitures uniformes. Contre l'usage de la plupart des peuples d'Europe, les femmes, la tête couverte d'une capote de soie, faisaient partie du cortége; elles versaient des larmes et donnaient des signes de la plus vive affliction, tandis que les hommes conservaient toute leur impassibilité; avec leurs vastes chapeaux et leurs habits d'une excessive simplicité, ils avaient du linge éclatant de blancheur. Le cercueil, placé sous un catafalque, était porté sur un char peint en gris, couleur favorite des quakers. Les deux chevaux qui le traînaient étaient conduits par un des co-religionnaires. En arrivant au champ du repos, on posa le cercueil autour de la fosse qu'entoura l'assemblée; un des assistans s'avança et prononça d'une voix sonore une exhortation dont le texte était tiré de l'Évangile; le corps ayant ensuite été déposé dans le caveau, chacun se retira dans le plus grand recueillement.

Les membres des autres sectes, et particulièrement les presbytériens, sont loin de partager les idées des quakers sur le deuil; ils portent non-seulement celui de leurs grands parens, mais encore celui de leurs alliés et de leurs amis; une jeune fille porte le deuil de son fiancé. Il résulte de cet usage, adopté dans

presque toute l'Union, qu'un étranger qui ne le connaît pas et qui voit tant d'habits lugubres, peut croire au premier abord qu'une épidémie a moissonné la moitié de la population. Au convoi des personnes riches ou aisées, les parens et les amis particuliers du défunt soutiennent les coins du drap mortuaire; ceux qui composent le cortége portent une écharpe blanche et des gants, fournis par la famille. L'écharpe, que les uns portent de droite à gauche, les autres de gauche à droite, est fixée sur l'épaule par une large rosette, et descend presque jusqu'à terre.

Les décès sont annoncés dans les journaux, et il est de la politesse de venir rendre une dernière visite au défunt que l'on trouve rasé, lavé, vêtu de linge blanc et couché sur un lit de copeaux, dans son cercueil intérieurement garni de franges et de draperies. Le visage est couvert d'un voile qu'on lève à l'arrivée de chaque visiteur qui, après les funérailles, est introduit dans une pièce où on lui sert des rafraîchissemens consistant en vin de Madère, en thé, et en gâteaux de froment nommés *cakes*. Au bout du temps prescrit on ferme le cercueil au moyen de vis qui remplacent les clous qui ne pourraient s'appliquer sans un bruit douloureux pour les parens. Quelques-uns de ces cercueils sont ornés d'une plaque de métal portant le nom du défunt et la date de sa mort.

L'enseignement primaire des orphelins et des enfans pauvres est encouragé et propagé par des subventions facultatives. Quant à l'instruction supérieure et à l'étude des arts, elles trouvent toutes les ressources désirables dans les bibliothèques des diverses sociétés savantes, et principalement dans celle de la ville, qui, formée et accrue par les dons volontaires des particuliers, ne renferme pas moins de vingt-quatre mille volumes. On y montre un livre *imprimé* par Franklin, dont la statue en marbre blanc a été placée sur la principale porte d'entrée de l'établissement. Les bibliothèques de l'*Athénéum* fondé en 1815, et celle de la *Société philosophique* possèdent des ouvrages assez curieux; il en est de même de celle de l'université établie dans le bâtiment construit aux frais de l'Etat de Pensylvanie pour être offert à Washington qui le refusa. On pourra se former une idée assez exacte de l'état florissant où se trouve la culture des sciences et des

lettres, à Philadelphie, en comptant le nombre de ses établissemens destinés à l'instruction; outre un grand nombre d'écoles publiques consacrées aux études élémentaires, et les diverses facultés de son université affectées aux hautes études, cette ville possède seize bibliothèques, dont le nombre total des volumes s'élève à plus de soixante-cinq mille, et à peu près vingt-quatre sociétés savantes ou fondations scientifiques et littéraires, consacrées aux diverses branches de l'histoire naturelle, de la médecine, de l'agriculture, des beaux-arts, de la littérature, et même de la musique.

L'Académie des Beaux-Arts fondée en 1805 renferme une assez riche collection de plâtres moulés sur les antiques du Musée du Louvre. J'y vis avec un agréable souvenir de la patrie d'autres plâtres moulés sur les ouvrages de Cartelier, de Chaudet et de Lemot, ainsi que sur le *Persée* de Canova. Dans le salon de peinture, on a réuni une grande quantité de tableaux de genre et d'histoire dont quelques-uns sont assez habilement touchés.

Ces diverses constructions que j'ai citées sont vastes et d'un goût sévère, mais les véritables monumens de Philadelphie sont les *banques*, où des artistes, soit nationaux soit étrangers, ont déployé tous les prestiges de l'architecture; toutes, et notamment celle des Etats-Unis, copie du Parthénon, en marbre indigène, offrent des détails remarquables, mais aucune ne peut se comparer à celle de Pensylvanie construite sur les dessins d'un architecte d'Europe, M. Latrobe, qui imita dans sa construction le temple des Muses situé sur l'Ilyssus, près d'Athènes. Les Américains eux-mêmes, fort peu enthousiastes d'objets d'arts, ne parlent qu'avec admiration de la banque de Pensylvanie.

La belle salle de spectacle de Chesnut-Street, l'unique que possédât la ville de Philadelphie lors de mon passage, a été incendiée, mais elle a été rétablie depuis avec plus de magnificence encore. J'apprends en outre que depuis mon retour on a construit trois autres salles de spectacle qui ne le cèdent sous aucun rapport à celle que je viens de mentionner. Dans les divers théâtres, les décors peints à l'effet sont satisfaisans; on n'en saurait dire autant des acteurs dont le jeu est très-médiocre.

L'hôtel-de-ville (*city-hall*), développé sur une ligne de quatre cents pieds, contient les diverses Cours de justice. Le premier étage, auquel on accède par un escalier en bois dans le goût du XVIIIe siècle, est divisé en plusieurs salles destinées aux séances du conseil des juges de la Cour suprême et des administrations municipales. C'est dans une de ces pièces, celle du centre, que se tint le congrès qui proclama l'indépendance des Etats-Unis. On en avait fait un muséum d'histoire naturelle, dont la pièce la plus remarquable était le Mammouth découvert dans l'Etat de New-York. Mais ce Muséum a été transporté dans un nouveau bâtiment nommé l'Arcade et situé dans *Chesnut-Street*, et l'hôtel-de-ville a été rendu à sa première destination. Cette belle collection, comme la plupart de celles des États-Unis, est une propriété particulière, celle de la famille de M. Peale, qui consacra une grande partie de sa vie et toute sa fortune à la former et à l'augmenter; cet artiste zélé vint en France faire les portraits de presque tous nos hommes célèbres contemporains, savans, artistes, militaires; ces divers portraits, ainsi que ceux de quelques autres grands personnages étrangers, sont exposés dans ce Muséum dont ils sont un des plus curieux ornemens.

Pendant mes divers séjours à Philadelphie, je fus puissamment secondé dans mes recherches et dans mes travaux par M. Reuben Haines, secrétaire de l'Académie des Sciences naturelles, ainsi que par C. A. Lesueur, mon ancien compagnon de voyage. Celui-ci m'accompagna dans plusieurs excursions qu'il rendait aussi agréables qu'utiles. Je ne dois pas non plus passer sous silence l'accueil obligeant de M. Petry, consul-général de France, qui, pendant mon séjour à Philadelphie, s'employa de tout son pouvoir à me faire faire toutes les connaissances qu'il jugeait pouvoir servir mes intérêts et mes recherches, qui ne négligea aucun soin pour me diriger avec succès dans mes explorations ou pour ajouter à leurs produits, et qui enfin, lorsque les devoirs de sa charge l'appelèrent à Washington, voulut bien encore être l'intermédiaire actif et zélé de ma correspondance avec le ministre de France. Je dois également une mention de reconnaissance à M. Roth, aujourd'hui premier secrétaire de l'ambassade française à Londres, qui me favorisa de ses conseils et de sa collaboration.

Après avoir visité les monumens consacrés à l'administration, au commerce et aux arts, il me restait à parcourir d'autres établissemens dont l'aspect attriste encore, lors même qu'on n'a que des éloges à donner à leur organisation : les hôpitaux et les prisons.

L'hôpital de Pensylvanie, un des établissemens les mieux tenus qui existe en ce genre, a été élevé au moyen de souscriptions volontaires. Le bâtiment, terminé en 1755, se compose d'un rez-de-chaussée où l'on enferme les aliénés, et de deux étages surmontés d'un vaste ventilateur. Au centre du parterre du jardin des plantes médicinales, s'élève une statue en bronze de Guillaume Penn, en costume de quaker. Un autre objet d'art se trouve dans un pavillon voisin, c'est un *Christ guérissant les malades*, peint par un artiste pensylvanien, Benjamin West, qui en a fait don à la maison.

Philadelphie a trois prisons : la prison d'Etat, la prison pour dettes et la maison pénitentiaire; toutes sont parfaitement tenues sous le rapport du traitement des prisonniers et de la salubrité, mais c'est surtout dans la maison pénitentiaire située dans Walnut-Street, que se pratique ce système d'amélioration morale que l'Europe paraît se décider enfin à appliquer aux détenus.

Dès qu'un détenu est écroué dans la prison, on lui coupe les cheveux, il prend un bain et il est revêtu d'habits propres ; deux fois par semaine il change de linge et prend un bain. Ceux qui pour mutinerie sont enfermés au cachot ne reçoivent d'autre nourriture que du pain, mais ceux qui travaillent ont une ration de bouillon, du poudding fait avec de la farine de maïs, et de la viande deux fois par semaine; les spiritueux leur sont absolument interdits. Jusqu'à présent, ce système général, basé sur un traitement beaucoup trop doux, n'ayant point produit d'heureux résultats, et d'ailleurs la maison, bâtie presque au centre de la ville et sur un plan beaucoup trop rétréci, présentant de nombreux inconvéniens, pour obvier à ces désavantages, on construit en ce moment une nouvelle prison pénitentiaire qui sera sans contredit une des plus belles et des mieux combinées du monde entier. La maison, située sur un plateau isolé, aux bords du Schuylkill, est bâtie en granit extrait du sol, et forme un *panoptique* divisé en huit

rayons, du centre duquel un seul gardien peut voir presque au même instant tout ce qui se passe dans l'établissement. Cette disposition, répétée au premier étage, permet également à un seul gardien de surveiller les cours lorsque les détenus sont admis à s'y promener; elle présente enfin l'avantage de renouveler continuellement l'air qui trouve toujours une ouverture pour s'introduire et circuler, de quelque point que souffle le vent. La portion de bâtiment, comprise entre chacun des sept passages, contient trente-six cellules de douze pieds de long sur huit pieds de large et dix de hauteur; les murs de séparation ont dix-huit pouces d'épaisseur, avec des fondations de trois pieds de profondeur. Le sol de chaque cellule est en maçonnerie afin de rendre inutile toute tentative d'excavation. Les croisées, fixées dans le plafond, sont disposées de manière à recevoir l'air et la lumière, sans que les prisonniers puissent rien apercevoir au-dehors, ni passer la tête pour converser avec leurs voisins. Le plus grand silence est d'ailleurs prescrit en ces lieux où tout, jusqu'au régime diététique, est employé pour conduire les détenus à l'oubli de leurs anciennes habitudes, au calme et à la réflexion. C'est ce qu'on appelle le confinement solitaire (*solitary confinement*), et l'isolement est si complet que le détenu ne peut communiquer avec le gardien si ce n'est pour quelque objet urgent. Celui-ci peut le voir à tout instant sans en être vu, au moyen d'une ouverture conique d'un demi pouce de diamètre donnant sur le corridor. Chaque cellule a une porte en bois qu'on laisse ouverte à certains intervalles, sans que le détenu puisse en profiter pour s'évader, l'issue étant fermée de plus par une grille en fer qui laisse aérer la pièce. En hiver cette pièce est chauffée au moyen d'un calorifère-général situé à l'extrémité de chaque corridor, de même qu'une pompe à feu conduit dans les latrines de chaque cellule l'eau destinée à enlever leurs immondices. Les murs d'enceinte de l'établissement forment un carré parfait, aux angles duquel sont situées quatre tourelles; ces murs ont trois pieds d'épaisseur sur quinze à vingt pieds de hauteur, et portent à leur sommet un chemin de ronde où se promènent continuellement des vigies.

Le petit sentier, qui longe la nouvelle maison pénitentiaire, conduit à *Fair-Mount*, où se trouve la machine qui conduit à Philadelphie les eaux du Schuyl-

kill; du point élevé qui en est voisin, on peut apercevoir en entier son réservoir immense et la digue qui, coupant diagonalement la rivière, retient l'eau des marées à une certaine hauteur. Sur la rive droite du Schuylkill s'étend le canal à écluses qui sert à rétablir la navigation, de la partie inférieure à la partie supérieure de la rivière; ses bords couverts d'arbres magnifiques et de riches habitations, parmi lesquelles on remarque celle de M. Pratt, offrent un spectacle enchanteur (planche L). Deux ponts en bois avec des piles en pierres, dont le second sert de prolongation à la rue centrale de la ville, contribuent avec l'appareil hydraulique à animer le paysage. Cette machine se compose de huit roues de quinze pieds de diamètre, mues par une chute de sept pieds; elle peut élever dix millions de gallons d'eau par vingt-quatre heures. Les pompes, placées presque horizontalement, sont mises en jeu au moyen d'un cran adapté aux roues. Le premier réservoir, qui contient de trois à quatre millions de gallons d'eau, a trois cent seize pieds de longueur, sur cent trente-neuf de largeur et douze de profondeur; il communique au fond avec l'ancien réservoir, qui contient quatorze millions de gallons d'eau, par deux tuyaux de vingt pouces de diamètre. L'eau se distribue dans les maisons et dans les bornes-fontaines dont le courant entraîne les immondices à la Delaware. Dans l'été la ville est arrosée deux fois le jour par des hommes qui se servent pour cet objet d'un appareil de tuyaux de cuir, adapté aux bornes-fontaines, et semblable à ceux des pompes à incendie. Ce mode présente d'autant plus d'avantages qu'il permet d'élever l'eau à tous les étages et jusqu'aux combles des maisons pour la cuisine, les bains dont presque toutes sont munies, et les cas d'incendie.

Il existe dans cette cité magnifique, qu'on pourrait appeler justement *ville-modèle*, une foule d'autres perfectionnemens parfaitement calculés pour y entretenir la propreté et la salubrité; les mentionner tous entraînerait dans de trop longs détails, je me bornerai donc à citer la belle construction et le grand nombre des égoûts. Ces travaux obscurs et souterrains, presque inconnus aux habitans mêmes des cités qu'ils assainissent, faisaient un des plus beaux ornemens des villes antiques, et sont trop peu multipliés dans les villes modernes,

et surtout à Paris, eu égard à la population concentrée de cette capitale; leur nombre, leur étendue et leur distribution sont beaucoup plus en rapport, à Philadelphie, avec la grandeur de la ville et l'accroissement présumé de sa population.

Il est un autre objet d'utilité publique qui se lie intimement à celui qui précède, c'est la direction et l'écoulement des eaux pluviales : nos villes les plus importantes laissent encore beaucoup à désirer sur ce point. Paris, il est vrai, a vu disparaître depuis quelques années ces tuyaux prolongés et menaçans qui, au moment des orages, versaient jusqu'au milieu des rues de larges colonnes d'eau; mais cette mesure n'est que le premier pas du perfectionnement, et Paris, sous ce rapport, a encore beaucoup à imiter de Philadelphie. Dans cette dernière ville, chaque propriétaire est obligé de faire construire dans toute l'étendue de la façade de sa maison, soit dans les corniches, soit au versant des toits, des chenaux pour recevoir les eaux pluviales, et les conduire par dessous les trottoirs jusqu'aux ruisseaux où elles dégorgent. Cette précaution, indépendamment de ce qu'elle met les passans à l'abri d'égouts incommodes, contribue à la propreté des rues, et protége les fondations des maisons et le pavage contre de trop promptes dégradations.

Tout fait espérer que Paris sera bientôt appelé à jouir des avantages d'établissemens et de perfectionnemens analogues. Un magistrat aussi zélé que judicieux, M. le comte de Chabrol, s'occupe avec activité des moyens d'effectuer la distribution de l'eau dans les maisons; cette mesure, réclamée depuis si long-temps dans l'intérêt de la salubrité de la ville, lui donne de nouveaux titres à la reconnaissance des habitans dont le bien-être occupe toute sa sollicitude. Il est dignement secondé dans ses louables efforts par M. de Belleyme à qui il était réservé peut-être de donner des mœurs pures aux classes inférieures en attaquant leur dépravation dans ses sources les plus affligeantes: la mauvaise éducation des enfans et la mendicité. Par rapport à diverses mesures déjà adoptées ou préparées par ces dignes magistrats dans l'intérêt de la morale publique, il est utile de remarquer qu'à Philadelphie, ainsi que dans toutes les grandes villes des Etats-

Unis, la prostitution, retenue par la police dans des bornes sévères, n'offense jamais les regards de son indécent aspect. Les filles publiques ont dans chaque quartier des habitations désignées et reconnaissables à certaines indications, de manière à ne permettre aucune méprise ; obligées de se tenir dans ces retraites, elles ne peuvent en sortir qu'en empruntant le déguisement de l'honnêteté ; et toute démarche équivoque, toute provocation de leur part serait sévèrement punie. Cette juste répression d'un des vices les plus inséparables des grandes agglomérations d'individus était nécessaire dans un pays où l'usage accorde une grande liberté aux jeunes personnes, même des plus hautes familles, qui vont la plupart du temps seules rendre leurs visites ou faire leurs achats ; aussi, grâce à cette utile précaution, n'ayant jamais à redouter aucune méprise désagréable, elles peuvent sortir en toute sûreté ; et tout étranger peu au fait des usages de ce pays, qui risquerait de les aborder, s'exposerait beaucoup.

Puisque nous en sommes sur le respect que les Américains professent pour la décence publique, n'oublions point de mentionner que leurs rues et leurs édifices, sans être tapissés de ces écriteaux comminatoires et de ces défenses toujours violées qu'on rencontre à chaque pas chez nous, ne sont cependant jamais souillés d'immondices ; non que des peines plus sévères menacent les délinquans, ou qu'une police spéciale veille sur cet objet ; mais des retraites commodes sont ménagées dans un grand nombre d'endroits écartés, et l'habitude fait le reste.

Philadelphie présente cet avantage sur toutes les autres villes du littoral, qu'à cause de ses rues tirées au cordeau et entrecoupées à angles droits, la police, et surtout la surveillance des gardes de nuit, s'y exercent avec la plus grande facilité. Les *watchmen* (hommes du guet) étant échelonnés dans les rues à des distances à peu près égales, un signal annonce à toute la ligne que chacun est en fonction et que la ronde commence. Pendant leur promenade nocturne, ils annoncent à haute voix l'état du ciel et l'heure qu'il est ; en cas de tumulte et d'infraction à la paix publique, ils appellent au secours au moyen d'un signal convenu qui consiste à agiter de bruyantes crecelles. A ce signal, qui se

transmet avec la plus grande rapidité sur toutes les lignes, le quartier est aussitôt cerné par les watchmen voisins, et les perturbateurs sont infailliblement arrêtés et conduits à la geôle. En cas de force majeure, les habitans sont sommés de prêter main forte, et ils ne peuvent s'y refuser. Comme il n'y a point de troupes soldées, chaque citoyen est dans l'obligation d'aider la police.

Si le garde placé en vigie sur la tour de l'hôtel-de-ville découvre un incendie, il sonne un nombre convenu de coups de cloche, selon la direction où il aperçoit le feu se manifester[1]; aussitôt les autres cloches de la ville répondent à ce signal; les watchmen crient au feu, et frappent aux portes de chaque maison pour demander du secours. Au même instant les habitans qui font partie du corps des pompiers, vêtus de leurs blouses, et la tête couverte d'un chapeau de cuir que protégent des bandes de fer, courent vers le dépôt des pompes qui sont toujours en bon état. Une foule immense de citoyens s'empresse de s'atteler à ces machines, et de les traîner jusqu'à l'endroit du danger, dont les approches ainsi que les effets sauvés du désastre sont placés sous la surveillance des *constables;* ces officiers de police, qui n'ont pour arme qu'un bâton surmonté des armes de la ville, forment, avec cet attribut respecté, une barrière que personne n'ose franchir. Il faut des circonstances extrêmement graves pour que la milice soit dans la nécessité d'intervenir; ces cas sont très-rares chez ce peuple naturellement paisible; cependant je fus témoin, lors de mon premier voyage dans cette ville, d'une émeute de ce genre, occasionée par l'ascension d'un aérostat que la foule mécontente mit en pièces.

Au nombre des établissemens les plus remarquables de Philadelphie, il faut compter les marchés; celui de la Rue-Haute (*High-Street*) a près d'un demimille d'étendue; on y trouve en abondance de la volaille, du gibier et de la viande de boucherie; on y expose surtout d'énormes pièces de bœuf salé et fumé, que

[1] Un coup pour le nord, deux pour le sud, trois pour l'est, et quatre pour l'ouest; pour les points intermédiaires, tels que nord-est, etc., on sonne le nombre des deux points cardinaux voisins, en laissant entre eux un certain intervalle.

préparent et qu'apportent les habitans des campagnes, qui presque tous ont chez eux un appareil particulier destiné à cet usage et nommé *Smoke-House*. Les poissons d'eau douce fournis par le Schuylkill et la Delaware n'y sont pas moins abondans, et leur variété, leur éclat et leur vive coloration donnent une haute idée des richesses icthyologiques de ces deux fleuves; on remarque surtout parmi eux le *cat-fish* (*silurus felis*), auquel sa tête plate et ses barbillons acérés ont probablement fait donner ce nom. Ce poisson, très-commun dans ces eaux, est cependant un des meilleurs qu'on puisse rencontrer; on en sépare la tête, et le corps qui se mange frit, est un mets fin très-estimé des Américains.

Indépendamment du poisson d'eau douce, on amène de la marée des côtes du Jersey; dans les grandes chaleurs le poisson est placé dans la glace. Chaque habitant de la campagne ayant près de sa maison une glacière, y conserve également la viande qu'il rapporte du marché. La beauté et la variété des fruits que l'on expose au marché de Philadelphie ne sont pas moins remarquables, eu égard à la latitude de cette ville. En effet, indépendamment de tous les fruits de la contrée, des raisins de treille, des cerises, des variétés de pêches, de pommes et de poires, des melons d'espèces diverses, et des pastèques ou melons d'eau, on y trouve encore tous les fruits des pays chauds, venus par la voie du commerce; ainsi, rien n'est plus commun que de voir, auprès des fruits indigènes, des monceaux d'ananas de l'île de Cuba, de longs régimes de bananes et d'énormes noix de cocotier de l'archipel des Antilles. Il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur d'apprendre qu'en retour de ces riches produits naturels des contrées équatoriales, les habitans des différens ports des États-Unis exportent aux Antilles et dans tous les ports du littoral méridional, de la glace, et qu'ils chargent des vaisseaux entiers de cette singulière denrée.

Sur la place du marché existe encore la première maison-de-ville bâtie en 1709, comme l'indique l'inscription placée sur la girouette d'une lanterne qui servait de beffroi. C'est un carré long, de soixante pieds de longueur sur trente de largeur, formant trois arcades de chaque côté; un escalier en bois conduit à des appartemens d'une médiocre dimension. On conserve soigneusement ce mo-

nument dont l'exiguité forme un contraste frappant avec la somptuosité des édifices récemment construits.

Le marché, qui revient deux fois par semaine, donne à la ville une physionomie des plus animées; en effet, on n'y vend pas seulement des comestibles, mais les fabricans des environs apportent ce jour-là les produits de leur industrie. La ville renferme en outre un grand nombre d'usines; on y confectionne la grosse quincaillerie, les cotonnades, et l'on y compte vingt distilleries, quinze brasseries, six tanneries, quinze corderies, trois verreries, soixante imprimeries, deux tours très-élevées pour la fabrication du plomb de chasse [1], et quatorze marbreries où l'on taille et polit le marbre indigène que l'on prodigue dans l'ameublement et dans les monumens funéraires.

Craignant d'être entraîné dans de trop longs détails, je n'ai point entrepris de faire connaître tous les édifices ou établissemens remarquables de Philadelphie; cependant je ne puis m'empêcher de citer comme un des plus beaux monumens civils de cette ville, la nouvelle douane, qui est en même temps très-convenablement placée pour la prompte expédition des affaires commerciales. La même raison de brièveté me force à mentionner simplement le *Navy-Yard* ou le chantier de construction de la marine de l'Etat, dans lequel je vis, prêts à être lancés, un superbe vaisseau de guerre et une frégate de quarante-quatre canons; mais à cette dernière occasion je ferai observer que je viens d'être informé, par des documens très-récens, que l'état-général, sans doute déterminé par les graves abus qu'entraînait ce genre de construction, vient de renoncer à faire construire ses vaisseaux par entreprise, et qu'il vient de nommer un corps de constructeurs et d'ingénieurs spéciaux, dont le chef, M. Humphreys, réside dans la ville fédérale de Washington.

Une construction des plus importantes pour Philadelphie, c'est la digue qui sera construite au cap Henlopen, à l'entrée de la Delaware. Ce grand ouvrage, qui

[1] On sait que cet article se fabrique en précipitant dans l'eau, d'une très-grande hauteur, une espèce de pluie de plomb fondu.

n'aura pas moins de mille six cents mètres d'étendue, s'élèvera au-dessus des plus grandes eaux et mettra les vaisseaux à couvert du choc des glaces. Les débâcles sont quelquefois très-périlleuses dans la rivière Delaware, et, dans l'état actuel, elle n'offre aux vaisseaux aucun abri. Il est donc indispensable de créer un port artificiel si l'on veut conserver à Philadelphie ses ressources commerciales.

Le lecteur ne prendrait point une idée suffisante des avantages que Philadelphie peut retirer, pour l'extension de son commerce et l'activité de ses spéculations, de son admirable position entre deux fleuves, si je n'ajoutais aux détails que j'ai donnés sur la Delaware, quelques détails sur la rivière Schuylkill qui limite cette ville à l'ouest. Cette rivière, dont le cours a plus de cent cinquante milles de développement, est navigable pour les sloops, depuis son embouchure jusqu'à la digue de barrage de *Fair-Mount*, où un canal latéral, qui longe la rive droite, les fait remonter dans le lit supérieur, au-delà des chutes situées à sept milles environ de Philadelphie. Pour que le pays, à peu près plat et très-fertile en céréales, que parcourt cette rivière, ne souffrît point d'interruption dans ses communications à l'époque des eaux basses, il a été construit des retenues qui facilitent la circulation des bateaux. Les sinuosités très-multipliées de ce courant, et les rochers dont son lit supérieur est obstrué, ont déterminé les propriétaires des mines de charbon de terre de *Potts-Ville*, ou *Mont-Carbon* (montagne de charbon), situées dans les montagnes Alléghany, à construire une ligne de canaux depuis l'endroit de leur exploitation, jusqu'à Philadelphie, en profitant pour cet objet des passes favorables que laisse la rivière. La première ligne de ce canal longe la rive droite du Schuylkill et commence à *Norris-Town*, ville florissante, située à dix-huit milles de Philadelphie; de cet endroit elle se dirige, en coupant la rivière, vers *Potts-Ville* où commence une seconde ligne de dix-sept à dix-huit milles d'étendue, qui aboutit à une écluse située un peu au-dessous de la ville de *Reading*. Arrivé à la hauteur de cette ville, le Schuylkill tourne brusquement au nord, et, près de l'angle qu'il forme, il reçoit les eaux de la rivière *Tulpchocken* qui vient de l'ouest. Cette rivière a été également transformée en un canal connu sous le nom de *Union-Canal-Company*,

et réunie par des branches de communication à la *Swtara*, rivière considérable qui, après avoir arrosé une contrée riche par sa culture et ses établissemens industriels, va déboucher dans les rapides de la *Susquehanna*. Le dessin de notre Planche LI a été pris sur les bords de la Susquehanna, non loin de cette jonction; il représente une machine servant à élever et à descendre les fardeaux.

Revenons à Reading, d'où nous suivrons le Schuylkill jusqu'aux mines de charbon. Au confluent de cette rivière et de la Tulpchocken, et à peu de distance de Reading, commence le canal; il alterne d'abord avec la rivière, jusqu'à l'endroit où elle reçoit un bel affluent nommé *Maiden-Creek*. A cette nouvelle jonction commence une ligne de canaux de douze à quinze milles d'étendue, qui conduit jusqu'à une écluse située au-dessus de la ville de *Hamburg*, vis-à-vis l'ouverture ou plutôt la rupture, opérée par les eaux du Schuylkill dans une espèce de muraille gigantesque, nommée montagne longue, qui constitue le premier contrefort d'un sillon de l'Alléghany, dirigé à travers l'Etat du sud-ouest au nord-est. Au revers de cette muraille est située l'écluse capitale, ou plutôt le bassin d'où se fait le départ des eaux. En cet endroit le Schuylkill se divise en deux branches: l'une se dirige à l'ouest et l'autre remonte vers le nord; c'est cette dernière branche qui longe la base des montagnes charbonneuses de Potts-Ville ou Mont-Carbon. Au revers et sur la même parallèle de ce groupe immense qui renferme une mine inépuisable de combustible, on trouve les mines depuis long-temps exploitées de *Mauch-Chunk*.

Cette série de canaux du Schuylkill, ainsi que leurs différentes annexes, telles que le canal d'*Union-Company*, contribuent puissamment à la prospérité de Philadelphie, en faisant arriver dans cette ville, non-seulement tous les produits du sol recueillis dans les contrées qu'ils traversent, mais encore ceux de l'industrie manufacturière. Parmi ces derniers, il faut mettre au premier rang les fers en barre, travaillés dans les fourneaux et les forges des divers comtés voisins de la Susquehanna. Quant au charbon de terre, qui fait toujours le principal objet des transports sur ces canaux, on pourra prendre une idée de l'activité de ce commerce, en apprenant que la compagnie des mines de Mont-Carbon en a ex-

pédié pour Philadelphie, en 1828, depuis la fonte des neiges et des glaces, jusqu'au 15 octobre de la même année, seize cent quatre-vingt-quatorze barques, portant ensemble quarante-quatre mille neuf cent vingt-neuf tonneaux, et pendant toute cette année, quarante-sept mille tonneaux, plus cinq mille tonneaux pour d'autres destinations, telles que la route ouverte par le canal d'Union-Company. D'un autre côté, la compagnie des mines et de la navigation du Lehigh a expédié, en 1828, trente mille trois cents tonneaux de charbon de terre, ce qui donne, pour cette seule année, un total de quatre-vingt-deux mille trois cents tonneaux; en 1822, les expéditions pour Philadelphie s'étaient à peine élevées à deux mille quatre cent quarante tonneaux; il est donc facile de calculer les accroissemens rapides que subit cette branche d'industrie.

Depuis mon retour en France, la compagnie des mines de charbon de terre de Mauch-Chunk, stimulée sans doute par l'exemple de la compagnie rivale de Potts-Ville, a donné une nouvelle activité à son exploitation, au moyen des importans travaux qu'elle a fait établir. L'un de ces travaux consiste dans un *Rail-Road*, ou chemin en fer, de neuf milles de longueur, conduisant depuis la sortie de la mine jusqu'au rivage du Lehigh. Ce chemin est construit en ligne directe et sur un plan incliné. Le charbon est chargé sur quatorze chariots qui contiennent chacun un tonneau et demi de ce combustible; les chariots, attachés à la suite les uns des autres, et portés sur des roues en fer de peu d'élévation qui se meuvent dans des rainures, roulent avec une telle facilité, que, sans autre moyen d'impulsion que l'inclinaison du plan, tout ce convoi se met en marche, et parcourt rapidement le trajet de neuf milles qui sépare la mine de la rivière. Cette vitesse est même susceptible de s'accélérer tellement, que, pour prévenir les accidens, on a été obligé d'établir derrière le dernier chariot une espèce de modérateur, appareil extrêmement simple, au moyen duquel un seul homme, armé d'une vis de pression, peut arrêter tout court le train en mouvement. Arrivées au terme de leur voyage, ces voitures vont successivement se vider sous un grand hangar où les barques stationnées sur la rivière viennent s'approvisionner. On remonte chaque chariot vide au moyen d'un cheval qu'on y attelle; pendant

la descente, ce cheval est attaché derrière le chariot et le suit dans son trajet. Le transport des charbons se fait actuellement par la rivière du Lehigh; mais comme sa navigation n'est guère praticable que dans une étendue de trente à trente-cinq milles, la compagnie, pour suppléer à cette communication imparfaite, fait exécuter en ce moment un canal qui, partant des mines de charbon, aboutira à la ville d'Easton sur la Delaware. Ce nouveau débouché formera un des principaux élémens de la prospérité de cette contrée élevée de Mauch-Chunk qui commence à se peupler. Le village, voisin des mines, et appartenant à la compagnie d'exploitation, est déjà assez considérable; on y trouve une belle taverne qui peut recevoir soixante à quatre-vingts voyageurs [1].

Cette navigation intérieure, à travers une contrée naguère encore sauvage, et cependant si riche en substances minérales, aura le triple avantage de faciliter le développement de la population, d'accroître les ressources de l'industrie, et de réunir, des points opposés de l'ouest, du nord et de l'est, la rivière Susquehanna à la Delaware. On doit aussi considérer l'établissement du chemin en fer que nous venons de mentionner comme une tentative très-importante, par les résultats probables qu'elle aura dans ce pays, où tout ce qui tend à faciliter les communications est accueilli avec tant d'empressement.

« L'introduction des chemins en fer, dit l'*Annual Register*, en analysant un rapport très-important de M. Gallatin sur les canaux, doit avoir une influence considérable sur l'avenir du pays. La grande et décisive épreuve qui se fait entre Baltimore et l'Ohio fera époque dans l'histoire de l'industrie. Ce nouveau mode de transport satisfait mieux que tout autre aux besoins d'une population active et qui se trouve encore dans la nécessité de faire venir de points éloignés des objets indispensables. La route entre Washington et la Nouvelle-Orléans sera tôt ou tard transformée en chemin en fer. Un grand nombre de voyageurs préféreront

[1] Ces divers renseignemens sur la navigation et les canaux du Schuylkill, et sur les mines de charbon, nous ont été communiqués par M. Burnet, consul américain, et par M. G. Ord, Pensylvanien, en ce moment à Paris.

aux bateaux à vapeur ces chemins dont les avantages sont révélés aux spectateurs par ce qui vient de se passer à Baltimore. Cette ville éprouvait depuis quelque temps les atteintes du mouvement qui fait refluer le commerce vers le grand canal du lac Érié; il fallait qu'elle se procurât de nouvelles ressources, qu'elle ouvrît avec les États de l'intérieur de nouvelles communications. Il fut question de chemins en fer, et tout fut bientôt prêt pour l'exécution. La compagnie qui s'est formée compte parmi ses actionnaires les plus notables citoyens de Baltimore. La nouvelle route assurera, dit-on, pour long-temps une supériorité incontestable pour le commerce des grains; elle recevra l'excédant des moissons des bords de l'Ohio, et les États qui cultivent les terres les plus fertiles préféreront une voie qui réunit l'économie à la célérité. La contrée qui profitera le plus de ces avantages et qui contient déjà plus de deux millions d'habitans, comprend les Etats du Kentucky, de l'Ohio et d'Indiana, ainsi que plusieurs comtés de la Virginie, de la Pensylvanie et du Maryland. On a reproché, il est vrai, aux chemins en fer, la facilité que trouverait un ennemi qui envahirait le pays, à détruire les communications; mais les Etats-Unis doivent peu s'arrêter à cette objection puisque ce qui leur importe le plus, c'est de multiplier des routes qui permettent à leurs milices de se transporter rapidement sur un point donné. Baltimore profite déjà de l'avantage de ces chemins pour étendre ses relations. »

Ces diverses digressions m'ont éloigné de mon sujet; il est temps de revenir à Philadelphie. Prêt à m'éloigner de cette capitale pour entreprendre quelques nouvelles excursions, je me hâtai de rendre mes dernières visites, tant à ceux qui m'avaient accueilli avec bienveillance pendant mon séjour, qu'à ceux dont la connaissance me restait à faire. Ainsi, je fus à la campagne visiter M. Bartram, vieillard respectable, connu par ses voyages dans le sud de l'Amérique; son habitation était des plus modestes, mais l'intérêt en était relevé par un jardin très-spacieux dans lequel on voyait une grande quantité d'arbres exotiques et de plantes précieuses qu'il était parvenu à acclimater. Une visite chez un autre vieillard, non moins intéressant, mais actuellement décédé, me transporta dans un des sites les plus agréablement variés des environs de Philadelphie; c'était chez M. Peale, fonda-

teur et propriétaire du muséum d'histoire naturelle[1], situé à cette époque dans une galerie de la maison de ville de Philadelphie, mais depuis transporté dans un autre édifice. M. Peale, retiré depuis quelques années à la campagne, s'y livrait encore, malgré son grand âge, à la pratique de la peinture, art qu'il avait toujours aimé passionnément; il venait de terminer son portrait en pied, ouvrage où l'on remarque des parties bien traitées et d'une bonne couleur; il s'est représenté au moment où il soulève un rideau qui laisse voir l'intérieur de la galerie d'histoire naturelle qu'il a fondée. Sa maison de campagne renferme un cabinet nombreux et choisi de peintures, parmi lesquelles on remarque avec beaucoup d'intérêt plusieurs ouvrages de ses deux fils, Raphaël et Rubens. Ce dernier est actuellement en Italie; c'est lui qui vint en France, il y a quelques années, continuer cette belle suite de portraits des personnages illustres, commencée par son père, et destinée à devenir un des plus curieux ornemens du muséum de la famille. Ces portraits, outre le mérite de la ressemblance, décèlent encore un grand talent d'exécution et sont parfaitement touchés. Indépendamment des ouvrages de quelques peintres nationaux, tels que plusieurs tableaux de M. Sully connu par de grands travaux dans le genre historique, M. Peale, amateur zélé de tous les objets d'art, possède plusieurs collections d'estampes des grands maîtres étrangers, et, ce qui est non moins intéressant, une collection nombreuse de gravures des artistes nationaux. Parmi ces ouvrages, je distinguai ceux de M. Durand et de M. Anderson, graveur sur bois d'un grand mérite; je remarquai aussi avec intérêt quelques portraits gravés au burin par W. Hoogland de Boston, et entre autres, le portrait, d'un bon effet, de S. E. M. de Cheverus, qui lui-même me fit

[1] J'ai déjà parlé, dans une autre occasion, du superbe cerf du Canada ou wapity que M. Peale possédait à sa maison de campagne, et qu'il employait à tirer d'un puits l'eau nécessaire à l'arrosement de ses jardins. Lors de ma visite, je fus curieux d'examiner ce bel animal; mais dès qu'il me vit approcher de sa loge, il s'avança vers moi d'un air menaçant, cligna l'œil droit, releva la narine du même côté, et poussa un cri sourd semblable au son que ferait le vent en passant à travers un tube. Depuis j'ai eu l'occasion d'observer les mêmes symptômes de crainte ou de mécontentement sur ceux que j'ai envoyés en France.

don de cette gravure à laquelle j'attache un grand prix. La bibliothèque de M. Peale, sans être nombreuse, est bien choisie, et remarquable par les beaux ouvrages d'histoire naturelle qu'elle renferme; en examinant un magnifique exemplaire de l'ouvrage de l'ornithologiste national, Wilson, je me rappelai que, quelques jours auparavant, j'avais été visiter sa rustique maison, autrefois l'école où il apprit à lire, ainsi que son tombeau érigé dans une des églises de Philadelphie.

Ces diverses excursions, entreprises dans le double but d'augmenter mes collections, et de rendre mes devoirs à quelques personnages remarquables, me rendirent familiers les environs de Philadelphie, et me fournirent l'occasion de m'instruire dans quelques nouveaux procédés des arts et de l'industrie, de remarquer quelques usages particuliers au peuple au milieu duquel je voyageais, ou enfin de faire quelques observations intéressantes sur l'histoire naturelle de ces contrées.

Ainsi une nouvelle route que l'on construisait aux environs de Philadelphie, me donna occasion de remarquer un procédé qu'on emploie généralement dans l'intérieur des Etats-Unis pour niveler le sol, et creuser le terrain à la profondeur déterminée pour l'établissement de la route [1]. On se sert pour cet objet d'une espèce de grande cuiller en bois, de deux à trois pieds de largeur sur autant de hauteur, à l'extrémité de laquelle est adapté un coupoir en acier. Aux deux côtés de cette cuiller sont attachées deux branches semblables à celles d'une charrue, sur lesquelles l'ouvrier pèse pour faire pénétrer le fer dans le terrain. Deux bœufs ou deux chevaux attelés aux deux branches, tirent cette machine en avant, et, à mesure que la cuiller se remplit, on jette la terre qu'elle a enlevée, de l'un et de l'autre côté de la route. D'autres ouvriers s'emparent aussitôt de cette terre, la dressent, l'aplanissent et la battent; bientôt la végétation s'en empare, et la route est dès-lors terminée.

[1] Il est inutile de faire observer que ce procédé ne peut s'appliquer qu'autant que le sol est assez meuble, et qu'il serait impraticable toutes les fois qu'on rencontre de la roche dans le terrain à niveler.

Chaque excursion que j'entreprenais me révélait de nouveaux exemples de cet esprit d'ordre et de régularité qui fait la base du caractère américain. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, tandis que parmi nous on remarque, dans les mœurs et les habitudes des différentes classes de la société, des contrastes frappans; tandis que l'artisan distribue les époques de ses travaux, de ses plaisirs et de son repos, d'une manière tout-à-fait différente de celle adoptée par l'individu de la classe moyenne, ou par l'homme d'une condition élevée; et surtout tandis qu'on peut observer dans les heures du lever, des repas et du coucher, particulières à chaque classe de la société, une espèce d'échelle de gradation qui sert à faire reconnaître la position sociale et la fortune des individus; en Amérique, au contraire, une constante uniformité règne dans les habitudes de la société, et semble en confondre toutes les classes; l'artisan, l'homme de la campagne, n'ont point d'autres heures de sommeil et de veille, de repos et de délassement, que l'homme de la ville, ou l'individu d'un rang élevé; enfin cette régularité est si universelle, qu'on pourrait avancer comme un fait certain que, sous la même parallèle, d'une extrémité de l'Amérique à l'autre, tous les Américains, à une heure donnée, vaquent aux mêmes occupations, et que tous dorment, se lèvent et prennent leurs repas en même temps.

Sous le rapport de l'histoire naturelle, l'observation la plus intéressante que j'eus occasion de faire aux environs de Philadelphie, me fut fournie par la rencontre de ces bandes innombrables de pigeons voyageurs (*columbæ migratoriæ*) qui habitent le nord de l'Amérique, depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique. Déjà plus d'une fois, et notamment aux environs de Sandy-Hill, j'avais eu l'occasion d'observer leurs phalanges errantes, si nombreuses et si pressées, que le soleil en était souvent obscurci, comme si un nuage épais se fût interposé entre son disque et la terre; mais je n'avais point encore vu ces oiseaux en aussi grand nombre, ni pu les étudier d'aussi près, qu'aux environs de Philadelphie. La puissance de leur vol surpasse de beaucoup celle des oiseaux de la même famille qu'on emploie comme messagers dans l'Orient. On a observé que des individus de cette espèce, tués aux environs de New-York, avaient le gésier rempli de grains de

riz, dont ils n'avaient pu faire provision que dans la Caroline et la Géorgie; comme on s'est assuré d'ailleurs que les alimens les plus difficiles à digérer ne peuvent résister plus de douze heures à l'activité de leurs sucs gastriques, on a conclu avec une espèce de certitude qu'ils avaient parcouru en six heures à peu près un espace de quatre cents milles, c'est-à-dire un mille par minute, ou vingt-cinq lieues de poste à l'heure.

On a fait diverses supputations pour calculer approximativement le nombre d'individus que peut contenir une de ces bandes immenses dont je viens de parler, et la quantité de nourriture qu'elle doit journellement consommer; mais quelque exactes que soient les bases sur lesquelles on s'est fondé pour faire ces évaluations, le résultat en est si prodigieux, que l'esprit se refuse à l'admettre, et que nous ne pouvons nous résoudre à le rapporter. C'est surtout dans des cas pareils que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Au soir, quand le soleil disparaît sous l'horizon, tous les pigeons quittent en même temps les lieux où ils sont venus se repaître pour regagner le *juchoir* commun, éloigné quelquefois de cent milles. C'est ordinairement dans quelque belle partie d'une forêt que se trouve ce lieu de rassemblement; une couche épaisse de fiente en couvre le sol dans toute l'étendue, et peu s'en faut qu'on ne croie, à l'aspect de ce terrain blanchi et des branches arrachées et rompues, qu'une trombe a ravagé la forêt. Cet endroit est ordinairement le rendez-vous des chasseurs de la contrée; on y établit des campemens, et des fermiers y amènent, quelquefois de plusieurs milles, de nombreux troupeaux de porcs, pour les engraisser en peu de temps, au moyen d'un aliment aussi substantiel.

Lorsque le soleil est entièrement couché, et que les immenses colonnes de pigeons commencent à s'abattre sur le *juchoir*, en produisant un sifflement semblable à une forte brise qui souffle dans les agrès d'un vaisseau, alors le massacre commence, et le lieu de la scène, éclairé par des torches fabriquées avec

des lattes de pin résineux, présente le plus curieux spectacle. Un grand nombre de chasseurs, simplement armés de longues perches, abattent les oiseaux par milliers, tandis que d'autres, portant des fusils à double et à triple charge, font un feu continuel sans parvenir cependant à éclaircir ces épais bataillons. La chasse continue ordinairement jusqu'au point du jour, moment où toutes les bandes de pigeons s'envolent à la fois pour aller chercher au loin leur nourriture. Tous ont quitté le juchoir quand le soleil paraît sur l'horizon. En ce moment la scène change, et l'on entend le hurlement des animaux carnassiers, des loups, des renards, des lynx et des cougouars, qui sortent de leurs retraites pour venir prendre part à la curée; tandis que les oiseaux de proie, les faucons, les buses et les corbeaux planent à grands cris dans les airs, en s'apprêtant à profiter de cette scène de destruction.

Tout porte à croire que le nombre de ces pigeons de passage diminuera aux Etats-Unis, à mesure que l'accroissement de la population, le défrichement des forêts, et des moyens plus actifs de destruction, rendront leur subsistance plus précaire; mais jusqu'à ce jour on ne s'est encore aperçu d'aucun changement à cet égard.

C'est encore aux environs de Philadelphie, plus particulièrement que dans tout autre endroit, que j'eus occasion d'observer une espèce d'hirondelles ou de martinets, que ses mœurs familières et pour ainsi dire domestiques, rendent extrêmement intéressante. Ces charmans oiseaux, qui d'ailleurs partagent cet instinct avec plusieurs variétés de leur famille, paraissent affectionner le voisinage de la demeure de l'homme; sans paraître jamais s'effrayer de sa présence, ils s'introduisent dans les maisons par les fenêtres, voltigent dans les appartemens, se perchent un instant sur les sommités des meubles ou sur les tringles des rideaux, et, après avoir fait entendre un doux gazouillement, ils prennent leur volée pour regagner à tire d'aile l'élégante demeure que les maîtres de la maison leur ont ordinairement ménagée; en effet, presque tous les habitans de la campagne et même ceux des villes, se piquant d'exercer l'hospitalité envers ces gracieux volatiles, leur construisent de petites maisonnettes divisées par cellules

et percées d'ouvertures qui simulent des portes et des fenêtres. Les hirondelles établissent leurs nids dans ces petites cases, et, lorsque la couvée est éclose, les petits viennent s'ébattre et essayer leurs ailes sur une espèce de perron qui entoure le léger édifice. Ces maisonnettes sont fixées tantôt à l'habitation principale elle-même, tantôt sur les hangars, et jusque sur les hautes enseignes d'auberge, plantées le long des routes. Au reste, jamais ces hôtes volontaires n'ont à redouter le plomb meurtrier du chasseur, et ils sont partout sous une espèce de sauvegarde; il est vrai qu'ils débarrassent la contrée d'une multitude d'insectes nuisibles, et qu'ils garantissent même les oiseaux de basse-cour des attaques d'un de leurs plus redoutables ennemis, du faucon, contre lequel ils se réunissent tous, et qu'ils poursuivent avec une telle fureur, qu'ils parviennent quelquefois à le mettre à mort.

Ces hirondelles ne sont point les seuls oiseaux pour lesquels les Américains professent une sorte de vénération. A l'imitation des Egyptiens qui avaient presque divinisé l'ibis, les Américains des Carolines ont un respect superstitieux pour une espèce de vautour, nommé l'*urubu*, et ils ont prononcé une forte amende contre quiconque en tuerait un seul individu. Cette défense est motivée sur ce que cet oiseau vorace se nourrit de toutes les dessertes des cuisines, et dévore toutes les charognes qui pourraient, en se corrompant par l'action de la chaleur, répandre dans les villes des émanations délétères.

Le docteur Rush, qui a long-temps étudié le climat de la Pensylvanie et particulièrement celui de Philadelphie, le présente comme un composé de divers climats. C'est, dit-il, au printemps le brouillard de la Grande-Bretagne, en été les chaleurs de l'Afrique, en automne le ciel de l'Egypte, en hiver les glaces de la Hollande et les neiges de la Norwège.

D'après M. de Humboldt, la température moyenne à Philadelphie est de 17° 75 centigrades. Dans les environs on récolte des fruits rouges à la fin de mai, et la moisson commence à la mi-juillet. Les gelées prennent en octobre, et le froid devient souvent à cette époque assez rigoureux. Les forêts offrent alors un spectacle tel qu'on en chercherait vainement un semblable en Europe. Des brouillards,

produits par les grandes pièces d'eau que renferment les forêts, s'en élèvent et les enveloppent d'une épaisse vapeur qu'une gelée légère fixe sur les arbres. Tout reste un instant plongé dans cet océan grisâtre, mais les rayons du soleil le pénètrent, le vent s'élève et chasse vers la mer ces nuages qui vont former un point obscur à l'horizon, tandis que les villages et les bois semblent apparaître derrière ce fantastique rideau. La végétation prend de ces teintes nuancées de jaune clair, de rouge et de violet qu'il serait impossible de décrire. D'innombrables bandes d'oiseaux s'élèvent en même temps du sein des lacs et des marais. Un cri se fait entendre sur toute la ligne, et ces phalanges bizarres, formées en triangle, partent à grand bruit pour aller s'abattre sur les grèves solitaires de l'océan.

Je terminerai en cet endroit tout ce que j'avais à dire sur Philadelphie et ses environs; j'aurais pu sans doute entrer dans un plus grand nombre de détails, relatifs à la partie descriptive, ou au développement industriel de cette capitale de la Pensylvanie; mais un pareil travail sortirait du cadre que je me suis tracé, je me bornerai donc à renvoyer les lecteurs au *Tableau des Etats-Unis* de M. Warden, important ouvrage que j'ai déjà cité plus d'une fois, et qui contient sur cette partie, ainsi que sur la statistique de toute l'Union, les notions les plus positives et les plus étendues.

En quittant Philadelphie, je fis une rapide excursion à Baltimore, dans l'État de Maryland, et jusque dans l'Etat de Virginie, situé au-delà. Comme ce voyage fut entrepris dans des vues purement pittoresques, il n'est point entré dans mon plan de donner sur ces deux Etats les mêmes détails descriptifs que ceux dans lesquels je suis entré relativement aux autres Etats que j'ai parcourus; je ne consignerai donc ici que quelques courtes observations, et la description succincte de l'étonnant monument de la nature, qui était le but principal de mon voyage.

En allant de Philadelphie à Baltimore, on parcourt d'abord un pays presque plat, et par conséquent peu intéressant sous le point de vue pittoresque; mais en approchant de la *Susquehanna*, et surtout de son passage à l'endroit nommé *Hâvre-de-Grâce*, les sites reprennent de la variété et de la grandeur. C'est pour donner une idée de l'intérêt qu'ils peuvent offrir, que j'ai choisi dans ces environs

le sujet de la planche LII; elle représente une fonderie située sur les bords et près des chutes d'une petite rivière nommée *Jones*, qu'on rencontre avant d'arriver à la capitale du Maryland.

Baltimore, la ville la plus considérable du Maryland, et la plus commerçante de l'Union après New-York et Philadelphie, est située sur un promontoire avancé, aux brds de la rivière Patapsco qui a son embouchure dans la baie de Chesapeak; elle possède un grand nombre de chantiers, et ses constructeurs jouissent d'une réputation méritée. Pendant la dernière guerre avec la Grande-Bretagne, leurs goëlettes mirent plus d'une fois en défaut les croiseurs anglais, et un voyageur y vit, il y a peu de temps, un bâtiment qui réunissait à une légèreté extrême une solidité capable de résister à de longues navigations: c'était une goëlette destinée à faire la contrebande sur les côtes de la Chine, et tout y était subordonné à la célérité des manœuvres comme à la finesse de la marche. Le territoire de Baltimore abonde en substances minérales parmi lesquelles on remarque le cuivre gris, l'antimoine et le fer magnétique; dans les environs même on trouve l'émeraude, l'agate, le jaspe et le quartz.

Le règne végétal offre les mêmes sujets que la Pensylvanie. Dans les parties marécageuses on rencontre fréquemment le cyprès, l'if du Canada, et l'arbre à cire (*myrica cerifera*).

Les didelphes abondent dans les forêts où pullulent le cougouar, le loup, l'ours et le renard; c'est cette dernière chasse qu'affectionnent particulièrement les habitans.

L'oiseau le plus estimé de la Susquehanna est le canard blanc (*anas valisneria*); on l'appelle vulgairement *canvass' back* (dos de toile), parce que ses plumes ont la couleur et l'apparence du canevas. Il est tellement prisé qu'il s'envoie en cadeau à plus de cent milles à la ronde. Les rivières nourrissent de nombreuses variétés de poissons; on pêche à leur embouchure une énorme quantité d'aloses et de harengs. Quant aux crustacés, ils sont les mêmes que ceux des autres parties du littoral de l'est; ce littoral est du reste tellement insalubre qu'il est rare que les fièvres endémiques ne s'y déclarent pas à la fin de l'été.

Les mêmes inconvéniens se reproduisent dans la Virginie où ils ont pour cause les émanations délétères des marais situés aux environs du Potomack; ce fleuve magnifique, après s'être frayé un passage à travers les monts Alléghany, prend son embouchure dans la baie de Chesapeak d'où les vaisseaux de guerre peuvent le remonter jusqu'à Alexandrie, dans le district de Colombie où se trouve la cité fédérale de Washington. Un canal de communication entre le Potomack et l'Ohio procurera bientôt aux Etats du centre une partie des avantages dont le canal du lac Erié fait jouir les Etats du nord. Les plans de divers autres canaux sont encore arrêtés. Il s'agit d'une jonction entre l'Alléghany et la Susquehanna, entre la rivière James et la Kenhawa, entre le lac Champlain et le fleuve Saint-Laurent.

Le canal du Potomack doit aboutir à Pétersbourg sur l'Ohio; sa longueur totale sera d'environ cinq cent soixante-quatre kilomètres; il s'élèvera jusqu'à sept cents mètres de hauteur, et descendra, à l'ouest des montagnes, d'environ quatre cent soixante-dix mètres; le point de partage est placé plus haut que dans aucun des canaux construits jusqu'à présent.

On propose encore de faire communiquer la Delaware avec le port de New-York, et d'opérer la jonction de Weymouth et de Taunton ainsi que celle des baies de Barnstable et de Buse. L'établissement de ces nombreux canaux ne fait au reste ralentir en rien la construction des routes, les glaces interceptant une partie de l'année la navigation intérieure.

Dans ses notes sur la Virginie, M. Jefferson s'étend longuement sur le passage du Potomack à travers la chaîne des montagnes Bleues. « De ce plateau, dit-il, le spectateur, embrassant une des plus magnifiques scènes de la nature, voit couler à ses pieds le *Shenondot* dont les eaux se confondent avec celles du Potomack pour s'ouvrir un passage à travers la montagne. D'un côté l'on voit d'énormes rochers prêts à écraser le voyageur, de l'autre se creuse un affreux précipice où des ruissaux se précipitent à grand bruit. Tout atteste en ces lieux la guerre des montagnes et des rivières. »

« Il serait difficile, dit un autre voyageur, de dépeindre l'aspect sauvage et romantique que présentent les cataractes du Potomack, du côté de la Virginie. Le

spectateur découvre un immense rocher couronné de cèdres, qui s'avance au-dessus du fleuve, et il voit, non sans effroi, les flots se briser à sa base avec une fureur sans égale ; s'il visite ce lieu à la fin de l'hiver, ce spectacle est rendu bien plus effrayant encore par les masses énormes de glace, qui, se précipitant sur les rochers avec un fracas horrible, contribuent à rendre cette scène vraiment sublime. »

Les *Monts-Alléghany* ou monts sans fin, qui se divisent en petites chaînes à peu près parallelles, présentent un grand nombre de sites ou de phénomènes naturels extrêmement remarquables; parmi ces derniers, on doit compter les grottes nombreuses dont leurs flancs sont creusés, et surtout la plus considérable d'entre elles, nommée Grotte de Madisson. Plusieurs voyageurs, et particulièrement M. Isaac Weld, ayant déjà parlé de ces grottes, je ne répéterai point la description qu'ils en ont donnée; je me bornerai à dire qu'elles se prolongent à plus de trois cents pieds dans l'intérieur de la montagne, et qu'elles se divisent en plusieurs branches; que la voûte, qui s'élève depuis vingt jusqu'à quarante et même cinquante pieds au-dessus du sol, est formée d'une roche calcaire, d'où l'eau suinte continuellement, de manière à former dans l'intérieur de vastes réservoirs, dont la profondeur ainsi que l'étendue ne sont point encore exactement déterminées; enfin, que leurs voûtes et leurs parois sont revêtues de magnifiques stalactites, qui se développent en nappes ou pendent en colonnes, et forment, à la lueur des flambeaux, un des spectacles les plus extraordinaires.

Mais, quelque célèbres que soient ces grottes qui attirent chaque année un grand concours de curieux, cependant leur renommée est éclipsée par celle du fameux pont naturel de la Virginie, nommé aussi Pont-du-Rocher (*Rock-Bridge*) et situé dans le comté du même nom, au milieu d'un appendice de la chaîne des montagnes Bleues. Ce pont est jeté sur l'ouverture d'une montagne calcaire, que le long travail des eaux ou quelque brusque convulsion de la nature a déchirée et creusée. Le couloir qu'il traverse a près de deux milles de longueur; sa largeur n'est pas uniforme, et sa profondeur varie de deux cent soixante-dix à trois cents pieds. Un petit courant, nommé *Cedar-Creek*, Rivière-du-

Cèdre, affluent de la rivière *James*, coule au fond de ce vallon, sous le pont dont il a vraisemblablement creusé l'arche immense, si l'on adopte cette hypothèse. Quant à la rupture de la montagne, elle paraît s'être opérée par des moyens semblables, quoique dans une plus grande étendue, à ceux dont on observe les effets en France, au pont dit de Grezin, un peu avant la perte du Rhône, à la frontière savoyarde.

M. le baron de Turpin, capitaine dans le corps royal du génie de l'armée française envoyée en Amérique, sous les ordres de M. le comte de Rochambeau, ayant mesuré lui-même cet immense monument de la nature avec une rare précision, nous emprunterons sa description : « Le pont naturel, dit-il, » forme une voûte de quinze toises de longueur, de l'espèce de celles que l'on » nomme corne-de-vache. La corde de cette voûte est de dix-sept toises à la tête » d'amont, et de neuf à celle d'aval, et l'arc droit est une demi-ellipse si » aplatie, que le petit axe n'est pas un douzième du grand. Le massif de roc et » de pierre qui charge cette voûte est de quarante-neuf pieds sur la clef du » grand cintre, et de trente-sept sur celle du petit; et, comme on trouve à peu » près la même différence dans le nivellement de la colline, on peut croire que » la voûte est de niveau sur toute la longueur de la clef. Il n'est pas inutile d'ob- » server que le roc vif se continue sur toute l'épaisseur de la voûte, et que du » côté opposé elle n'a que vingt-cinq pieds de large dans sa plus grande largeur, » et va toujours en se rétrécissant.

» Toute la voûte ne semble faire qu'une seule et même pierre; car les espèces » de joints que l'on remarque à la tête d'amont sont l'effet d'un coup de ton- » nerre qui frappa cette partie, en 1779; l'autre tête n'a pas la moindre veine, » et l'intrados est si uni, que les martinets qui voltigent autour en grand nombre, » ne peuvent s'y attacher [1]. Les culées qui ont un petit talus, sont très-entières, » et, sans être planes, ont tout le poli qu'un courant d'eau donnerait à la pierre » brute au bout d'un certain temps. Les quatre rochers adjacens aux culées pa-

[1] Cependant ils établissent leurs nids dans les gerçures du sommet.

» raissent être de la plus parfaite homogénéité et avoir un très-petit talus. Les
» deux rochers de la rive droite du ruisseau ont deux cents pieds d'élévation
» au-dessus de l'eau, l'intrados de la voûte cent cinquante, et les deux rochers de
» la rive gauche cent quatre-vingts. »

Ces détails topographiques et ces mesures sont insuffisans sans doute pour donner au lecteur l'idée de cet immense monument élevé des mains de la nature; il faut le contempler dans ses proportions gigantesques et dans sa sauvage majesté, avec la couronne de végétaux altiers qui décore son sommet, avec les accidens bizarres de sa fracture, et le rideau verdoyant qui s'étend à sa base, pour l'apprécier à sa juste grandeur. Le voyageur ne doit point négliger d'embrasser successivement les deux points de vue extraordinaires dont on jouit, placé au sommet du pont ou à sa base. La route qui conduit au pont et qui le traverse franchit le penchant d'une montagne dont le sommet est dégarni d'arbres. Après avoir marché quelque temps sur ce terrain découvert, on est épouvanté de se trouver au bord d'un abîme dont on n'aperçoit pas d'abord toute la profondeur; bientôt on est sur le pont lui-même, du bord duquel on peut s'approcher sans danger, du côté où un parapet de pierres solidement fixées permet aux curieux de sonder la profondeur du gouffre. Il serait dangereux de s'avancer beaucoup du côté opposé qui est dépourvu de parapet, et dont le bord, incliné en talus rapide, est couvert de grands arbres qui dérobent à la vue le penchant du précipice. La route qui traverse le pont, sert de communication habituelle aux habitans des deux parties opposées du comté, et elle est journellement fréquentée par les plus lourds équipages et par des chariots de toute espèce.

Le point de vue dont on jouit du fond du vallon n'est pas moins imposant; c'est même de ce seul endroit qu'on peut embrasser la vue entière de ce pont singulier (Planche LIII). La planche que nous offrons au lecteur reproduisant ce site avec une grande exactitude, nous nous bornerons à y renvoyer, persuadés d'ailleurs de la vérité de ce que nous venons d'avancer, que les descriptions verbales les plus détaillées ne peuvent donner qu'une idée imparfaite d'un monument aussi extraordinaire.

Il est une réflexion qui ne peut échapper à l'observateur curieux qui, cherchant à se rendre compte de l'existence de ce phénomène géologique, scrute avec soin les divers accidens de sa structure : c'est que cette masse prodigieuse doit tôt ou tard subir la loi du temps, et combler de ses débris le vallon audessus duquel elle s'élance aujourd'hui. Quelques dégradations encore légères qu'on remarque à la base des culées, et surtout à l'endroit qu'atteignent les eaux du courant, lorsqu'elles sont accidentellement enflées, font prévoir cette triste catastrophe, qui pourrait d'ailleurs être hâtée par quelque convulsion de la nature, semblable à celle qu'on supposait avoir élevé cet étrange monument, avant que des observations plus exactes eussent démontré qu'il devait sa naissance au travail des eaux.

Le but de cette digression sur la Virginie ayant été uniquement de faire connaître au lecteur le célèbre pont naturel, je n'entrerai dans aucuns détails relatifs à mon voyage. Je dirai seulement qu'après cette excursion j'opérai mon retour à New-Brunswick, ville située dans l'État de New-Jersey, et qu'à l'occasion d'une visite que je fis à M. Smiths, riche propriétaire qui possède une belle maison située sur une plate-forme qui domine cette ville, j'eus le loisir de la parcourir ainsi que ses environs; elle est assise sur les bords du Rariton, à cinquante-six milles au nord-est de Philadelphie. Quoique on y rencontre d'assez belles maisons dans le goût hollandais, et même quelques-unes d'un style plus moderne, cependant l'aspect général de cette ville est assez triste, défaut qu'elle doit sans doute à sa situation dans une dépression profonde du sol, aux bords d'un fleuve dont les berges sont nues et dont le lit est extrêmement encaissé. Un pont jeté sur le Rariton, à peu près au centre de la ville, sert à faire communiquer les deux rives. Le sol environnant se compose de lits d'argile, teinte en rouge foncé et très-friable à la partie supérieure, mais plus solide dans l'intérieur.

A Brunswick je pris le bateau à vapeur qui fait le trajet depuis cet endroit jusqu'à New-York, et, après une traversée aussi courte qu'heureuse, je débarquai dans cette ville qui était toujours le centre de mes excursions, et qui devint enfin le terme de mon voyage. C'était là que chaque hiver, lorsque la rigueur de

la saison rendait toute entreprise lointaine impossible, je me retirais pour continuer la correspondance que j'entretenais dans toutes les parties des États-Unis, et même au-delà, jusque dans l'île de Cuba. Ces relations étaient presque aussi productives que mes voyages; ainsi, pour ne citer que l'endroit dont je viens de parler, je reçus de Cuba, entre autres objets intéressans, un très-beau *pécari* que j'ai envoyé vivant au Muséum de Paris.

A chaque retour que je faisais à New-York, et particulièrement pendant mon dernier séjour, j'étais surpris des accroissemens et des embellissemens considérables qui s'étaient opérés dans cette ville, soit par l'établissement de nouvelles rues, soit par le redressement des anciennes, soit enfin par la construction de maisons superbes et même de quartiers entiers, tel que celui qu'on a élevé au nord de la ville, à la place de vastes marécages, et que l'on considère actuellement comme une seconde cité.

Depuis mon retour en France, ces accroissemens ont pris un développement encore plus considérable; ainsi j'ai été informé que, depuis cette époque, entre autres changemens importans, l'ancienne Bourse, que j'avais décrite comme établie au milieu d'une vaste taverne, a été transportée dans un magnifique édifice construit en marbre blanc, et décoré d'un portique orné de colonnes de cinquante pieds de hauteur et d'un seul bloc. Ce nouvel établissement est situé dans la rue des Banques ou des Murs (*Wall-Street*); le quartier de l'ancienne Bourse a pris en même temps une face toute nouvelle. D'un autre côté, pour remplacer l'ancienne salle de spectacle du Parc, dont l'extérieur ignoble était peu en harmonie avec l'importance et la richesse de cette grande cité, on a élevé un élégant et vaste édifice qui fait dignement le pendant de l'hôtel-de-ville (*City-Hall*). Une seconde salle de spectacle, tout en marbre comme la première, a été construite dans la grande rue de *Bowery*. Enfin, une troisième salle, nommée Théâtre-La Fayette, vient d'être élevée dans *Laurence-Street*. Un cirque magnifique, destiné à des représentations équestres, et pouvant contenir de sept à huit mille spectateurs, est actuellement ouvert sur le mont Pitt. Le jardin de Chatam, tout au plus digne autrefois de servir aux plaisirs du peuple, est devenu un séjour dé-

licieux, et un véritable modèle dans son genre. Enfin, le fort Clinton, situé au bord de la mer sur la promenade de la Batterie, a été, depuis là fête qu'on y donna au général La Fayette, converti en un jardin public qu'on appelle le Jardin-du-Château.

On voit, par ce court exposé, que la ville de New-York, en augmentant sa population et son opulence, s'est enrichie en même temps de tous ces établissemens consacrés au luxe et aux plaisirs, et de ces spectacles dont le besoin semble désormais inséparable de toute civilisation avancée; il est juste d'ajouter, pour balancer le reproche de frivolité que l'on pourrait fonder sur cet aperçu, que tous les établissemens d'utilité générale se sont accrus et développés dans la même proportion. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, M. Cadwallader Colden, maire de New-York, a signalé son honorable magistrature en faisant relever et redresser les trottoirs de la plupart des rues principales, et en faisant renouveler toutes les plantations d'arbres qui décorent ces rues ainsi que les places publiques. On peut ranger parmi les augmentations importantes opérées dans le service public de la ville qui nous occupe, la construction d'un magnifique bateau à vapeur nommé le *North-America*, de la force de quatre-vingts chevaux, qui fait en dix heures un quart le trajet de cent quarante milles qui sépare New-York d'Albany.

J'habitais New-York depuis quelque temps, lorsqu'une circonstance imprévue me décida à opérer mon retour en France. Appelé par la confiance du Roi au siége de Montauban, M. de Cheverus allait partir pour cette destination, et une pareille société de traversée était trop intéressante pour moi pour que je ne me décidasse pas à en profiter. J'étais d'autant plus tenté de revoir ma patrie, que depuis longtemps je n'en recevais point de nouvelles, et qu'en prolongeant mon séjour aux États-Unis, je m'exposais à aggraver les désagrémens de ma position déjà fâcheuse. Mon départ fut donc de suite résolu, et trois jours me suffirent pour mettre en ordre douze caisses que M. le comte d'Espinville se chargea de faire passer au Muséum. Je distribuai à quelques amis, ou je vendis à vil prix la plupart de mes effets et tout ce que je ne pouvais emporter, et je retins mon passage

sur le *packet* le *Paris*, commandé par le capitaine Henri Robinson. Le 1er octobre 1823, à dix heures du matin, nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur qui devait nous conduire au bâtiment mouillé dans la grande rade; le rivage était couvert d'habitans de toutes les classes, qui s'empressaient à témoigner au digne prélat leur regret de le voir quitter un pays que pendant vingt-sept années il avait édifié par ses vertus. En peu d'instans nous arrivâmes à notre navire, et à midi nous voguions à travers l'Atlantique.

Notre navigation, qui se prolongea pendant tout le mois d'octobre, avait été assez heureuse, et bientôt nous allions toucher le sol de la patrie, lorsqu'aux atterages du cap Lézard, le vent devint tout-à-coup tempêtueux, et la mer se souleva violemment. Pendant toute la journée du 30 nous eûmes en vue la côte d'Angleterre; le vent étant variable, quoique conservant une tendance à passer au Nord-Est, notre brave capitaine jugea à propos de se tenir au plus près de la côte que nous n'avions cessé d'apercevoir. Dans la nuit, le vent augmenta de violence, passa au Nord-Nord-Est, et ses efforts réunis à ceux du courant, nous portèrent sur la côte du sud. Lorsque le jour vint nous éclairer sur notre position, nous nous trouvâmes en vue et très-près de l'île d'Origny; notre navire franchit la passe dangereuse du Singe, et longea l'île pendant toute la journée. C'est alors que nous vîmes un spectacle bien capable de nous faire apercevoir tous les dangers de notre situation. Un brick entraîné par le vent et le courant dans la Déroute alla se perdre à nos yeux.

Cependant le vent redoubla de violence; le navire ne put doubler le cap La Hague pour entrer en Manche. Sur ces entrefaites et vers les six heures du soir, la mer étant pleine, l'habile capitaine, qui depuis le matin n'avait pas quitté les haubans d'artimon de bas-bord d'où il commandait la manœuvre avec un sang-froid imperturbable, se détermina, pour se jeter à la côte, et sauver au moins ses passagers, à mettre le cap sur un cutter et un brick anglais qui s'étaient perdus en avant de nous, et que nous apercevions chaque fois que notre navire s'élevait sur le sommet des vagues en fureur. Cette manœuvre était des plus difficiles, mais le capitaine était puissamment secondé par son premier lieutenant, le

capitaine Butman, par un équipage aussi zélé qu'attentif, et d'ailleurs il se confiait dans la bonté de son bâtiment qui était neuf. Ainsi le navire étant sous son grand foc avec les riz pris dans la misaine, fut violemment poussé par le vent, et rabota les rochers cachés sous les flots. Ce premier choc suffit pour renverser les cabines de la chambre, et désemparer le navire de son gouvernail; un second coup plus violent décrocha les meubles et les malles qui roulèrent de tous côtés au milieu des passagers effrayés. En même temps le bâtiment fut jeté à tribord sur une immense roche qui brisa sa fausse quille, et un moment après une nouvelle secousse ouvrit son flanc; la violence des coups qu'il recevait en talonnant sur les rochers, enleva les chaloupes placées sur le pont, et fit rouler continuellement les barriques et les agrès, d'un bord sur l'autre. D'un autre côté, la mer montant et se déroulant en masses énormes, inondait à chaque instant le pont où il ne fut plus possible de se tenir autrement qu'attaché aux manœuvres; elle pénétrait même de tous côtés dans l'intérieur, et entrait comme un déluge dans la grande-chambre. Les animaux de provision, parmi lesquels se trouvait une vache, furent noyés et emportés à la mer. Enfin, le navire fut porté à la côte, et se brisa sur ces rochers du Calvados qu'on a si justement nommés Côte-de-Fer. Le choc fut si violent qu'il sembla que le bâtiment s'entr'ouvrait. Les passagers étaient alors réunis dans la grande-chambre, en proie à la plus vive anxiété. Tous les secours humains paraissant désormais inutiles, les yeux et les esprits se portèrent naturellement vers M. de Cheverus, comme pour chercher en lui un appui, des consolations ou des espérances. C'est alors que le digne prélat, tranquille et résigné au milieu de l'agitation universelle, nous adressa cette courte exhortation : « Quand tous les moyens de salut sont enlevés à l'homme, » il lui reste encore le recours vers le ciel; adressons-lui donc nos prières, et re- » cevez ma bénédiction. » A ces paroles consolantes qu'on écouta avec recueillement, la confiance et le calme renaissent dans les esprits, et bientôt chacun se livre de nouveau à l'espérance.

Cependant le capitaine, voyant que toutes les tentatives de manœuvres pour tirer le bâtiment de sa dangereuse position devenaient inutiles, descendit avec

tout son équipage dans la chambre, et s'y renferma. Sa dernière espérance était que si le navire pouvait encore résister quelques heures aux coups violens de la mer, la marée, en se retirant, le laisserait à sec sur les rochers. Quelques heures s'écoulèrent dans cette douloureuse anxiété. Quoique le capitaine eût consigné tout l'équipage dans la chambre, cependant un matelot s'esquiva sur ces entrefaites, et, ayant été observer ce qui se passait au-dehors, il revint nous annoncer que le navire était effectivement à sec sur d'énormes écueils, et qu'un grand nombre d'hommes portant des lanternes, des perches et des échelles de sauvetage, venaient à notre secours. Il n'en fallait donc point douter, la prière des naufragés avait été entendue.

Enfin, vers dix heures du soir, un homme intrépide, dont la reconnaissance doit ici consigner le nom, le brave Nell, de la commune d'Auderville, suivi de quelques habitans, parvint, en grimpant de roche en roche, à gagner le navire, et, se faisant hisser à bord, il parut tout-à-coup au milieu de nous comme un ange sauveur; il nous engagea à prendre nos effets les plus précieux, et à le suivre sans perdre un instant, car la mer, en remontant, allait probablement nous enlever tout espoir de salut.

On se hâta d'abandonner le bâtiment, percé de toutes parts et recevant, par la violence du vent qui l'agitait constamment, de continuels dommages. Chacun choisit la voie la plus courte, ou la plus appropriée à ses forces, pour sauter sur les rochers. Quelques passagers, parmi lesquels je me trouvais, montèrent sur le pont, et se laissèrent glisser sur le bord opposé du navire, qui était tout penché; puis, saisissant une manœuvre détachée des vergues, nous nous coulâmes les uns après les autres de plus de cinquante pieds de hauteur sur les rochers, où nous fûmes reçus par les villageois, placés de manière à nous empêcher de tomber dans des creux pleins d'eau, où l'on se fût infailliblement noyé. Les dames, ainsi qu'un grand nombre de passagers, descendirent par des échelles appliquées sur les flancs du navire, et d'autres enfin dans des espèces de paniers. Guidés ensuite dans l'obscurité à travers les rochers granitiques, et blessés continuellement par leurs pointes aiguës, harassés de fatigue, à peine couverts de vêtemens en

lambeaux, et inondés par des torrens de pluie, nous parvînmes, avec des difficultés inouïes, au rivage, où la généreuse hospitalité des villageois s'empressa de nous accueillir. Le vénérable curé d'Auderville reçut le prélat et le capitaine dans son modeste presbytère; les premiers arrivés trouvèrent chez Nell un grand feu préparé pour les recevoir, et tous les autres se dispersèrent chez les habitans, qui se disputèrent en quelque sorte à qui logerait quelques-uns des naufragés. Après le souper, où chacun but à la fortune de ce jour, la femme de Nell abandonna son lit aux dames de notre compagnie, et de la paille fut étendue pour nous sur le plancher; chacun prit place dessus, et répara par quelque repos les fatigues de la journée.

Nous séjournâmes deux jours chez ces habitans hospitaliers. Le dimanche, le digne évêque nous réunit dans l'église délabrée du village, pour y rendre grâces à Dieu de notre salut inespéré. A cette occasion, il nous adressa une exhortation paternelle, dans laquelle il montra à découvert toute l'indulgence et la bonté de son ame, à la fois profondément religieuse, bienfaisante, et surtout tolérante envers tous les hommes, qu'il regarde comme ses frères. Ce langage persuasif fut compris par toutes les intelligences, et l'émotion qui se peignait sur le visage des habitans nous apprit qu'aussi bien que nous, ils avaient été pénétrés du discours du vertueux prélat.

Pendant notre séjour à Auderville, notre capitaine qui, dans la traversée, avait gagné notre amitié par ses affectueuses prévenances, et à l'intrépidité duquel nous devions en quelque sorte notre salut, s'acquit encore des droits à notre reconnaissance par les soins qu'il ne cessa de nous témoigner.

Enfin, le temps étant devenu plus traitable, on songea à envoyer à Cherbourg, distant de six lieues, des charrettes pour transporter les passagers et ce qu'on avait pu sauver des bagages. Mais, au moment du départ, lorsque nous voulûmes solder notre dépense, les braves gens qui nous avaient accueillis refusèrent opiniâtrément de rien accepter, prétendant qu'ils étaient assez récompensés par le bonheur d'avoir sauvé d'une mort certaine un si grand nombre de personnes; ce ne fut qu'à force d'instances qu'on parvint à leur faire accepter un

faible dédommagement de leurs peines et un témoignage de notre reconnaissance.

Tout étant prêt, le convoi se mit en marche accompagné par Nell et quelques-uns de ses compagnons; pour moi, je préférai faire la route à pied en traversant les montagnes, et j'arrivai ainsi à Cherbourg, où l'obligeance de mes camarades d'infortune m'avait déjà préparé un logement.

La nouvelle de notre désastre se répandit promptement dans les environs; aussi, lorsque M. de Cheverus se mit en route pour rejoindre le troupeau qu'il était appelé à diriger, son voyage fut une véritable marche de triomphe; il rencontrait partout sur son passage une foule nombreuse accourue pour saluer l'homme évangélique dont la renommée trahissait toujours la modestie.

De Cherbourg je m'acheminai vers Paris, revoyant avec plaisir des lieux qu'autrefois j'avais parcourus. Enfin, après huit ans d'absence, je revis les objets de mes plus chères affections; leur présence et leurs soins me firent promptement oublier les fatigues et les dangers de l'entreprise que je venais d'achever. Les témoignages d'intérêt que je reçus de tous mes amis, savans ou artistes, que je retrouvai la plupart dans une brillante position de fortune ou de gloire, ne furent pas non plus sans influence pour adoucir l'impression subsistante de mes peines passées, et le sentiment des infirmités dont je commençai dès-lors à éprouver les atteintes. En effet, quelques mois après mon retour, je payai le tribut au climat de ma patrie par une maladie longue et douloureuse. Enfin, moins pour prétendre à la gloire d'auteur que pour consigner une foule de souvenirs agréables, et quelques connaissances que j'ai cru utile de propager, j'ai tracé cette faible esquisse; trop heureux si, en donnant à mes concitoyens une idée de la civilisation naissante de ces contrées, elle sert à leur rappeler que c'est le génie de la France qui contribua puissamment à fonder dans ce pays l'indépendance, le bonheur et la paix!

FIN.



TABLE.

ERRATA.

TOME I.

Page XVII, ligne 8, Osack, *lisez :* Hossack.
Page 31, ligne 11, Hosack, *lisez :* Hossack.
Page 156, ligne 1, 6, 7, Treuton, *lisez :* Trenton.
Page 159, ligne 9, Treuton, *lisez :* Trenton.

TOME II.

Page 177, ligne 8, Pawtucket, *lisez :* Pautuxet.
Page 177, ligne 14, Bigelow, *lisez :* Bigelows.
Page 177, ligne 14, Williamentic, *lisez :* Williamantic.
Page 178, ligne 12, Stradford, *lisez :* Strafford.
Page 178, ligne 18, Ocunaick, *lisez :* Hockanum.

C'est par erreur que l'écrivain du titre des planches a indiqué les numéros IV, VII, XIV, XLIII, XLVI, comme ayant été dessinés par M. Milbert : ces dessins sont de M. Smiths ; l'auteur, à qui ce dessinateur les avait cédés, en a fait usage après avoir vérifié leur exactitude sur la nature.

Les numéros LI et LII ont été dessinés par M. Wall.